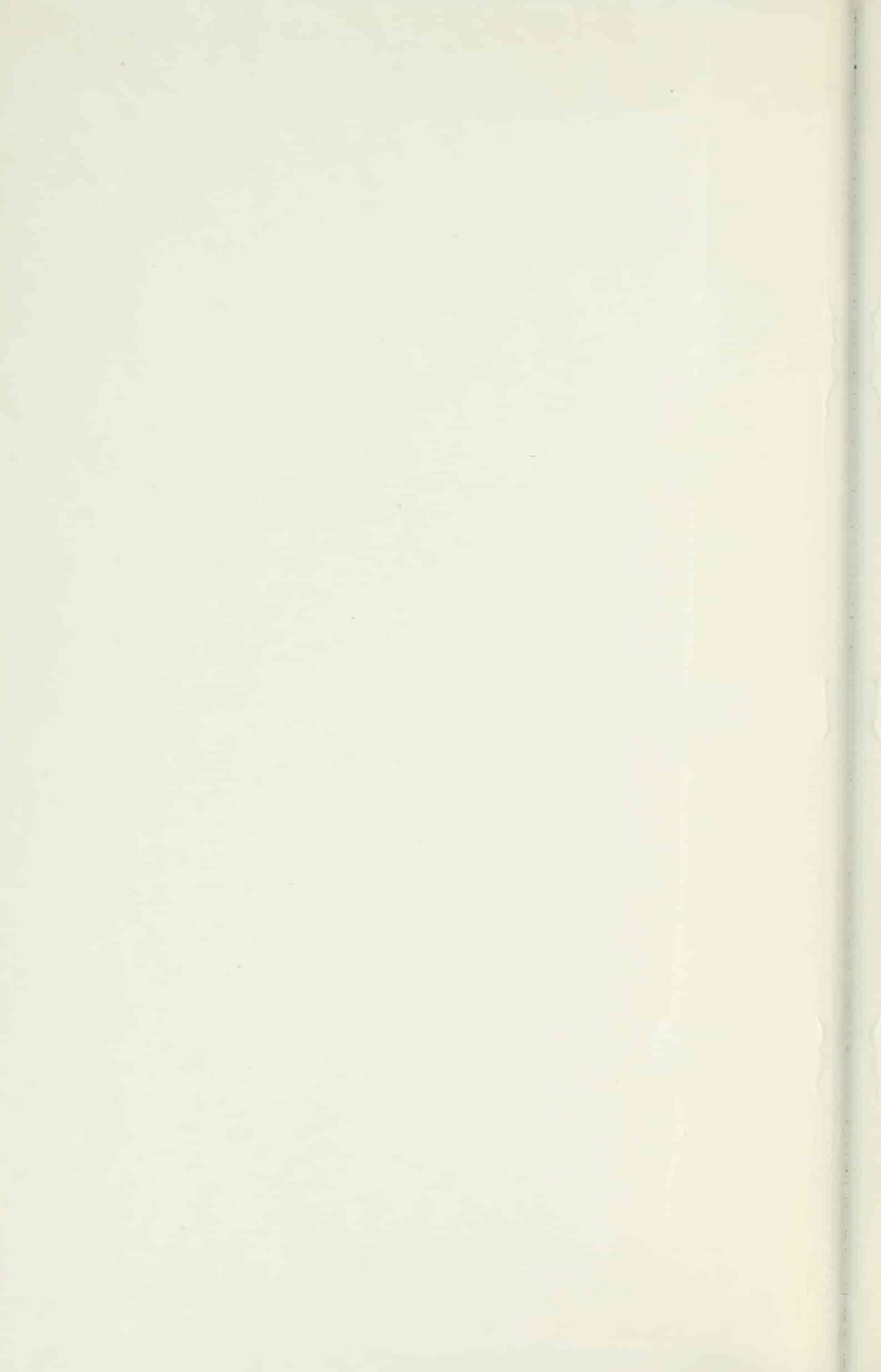


SL6[~]₁₉ 1162





216
19

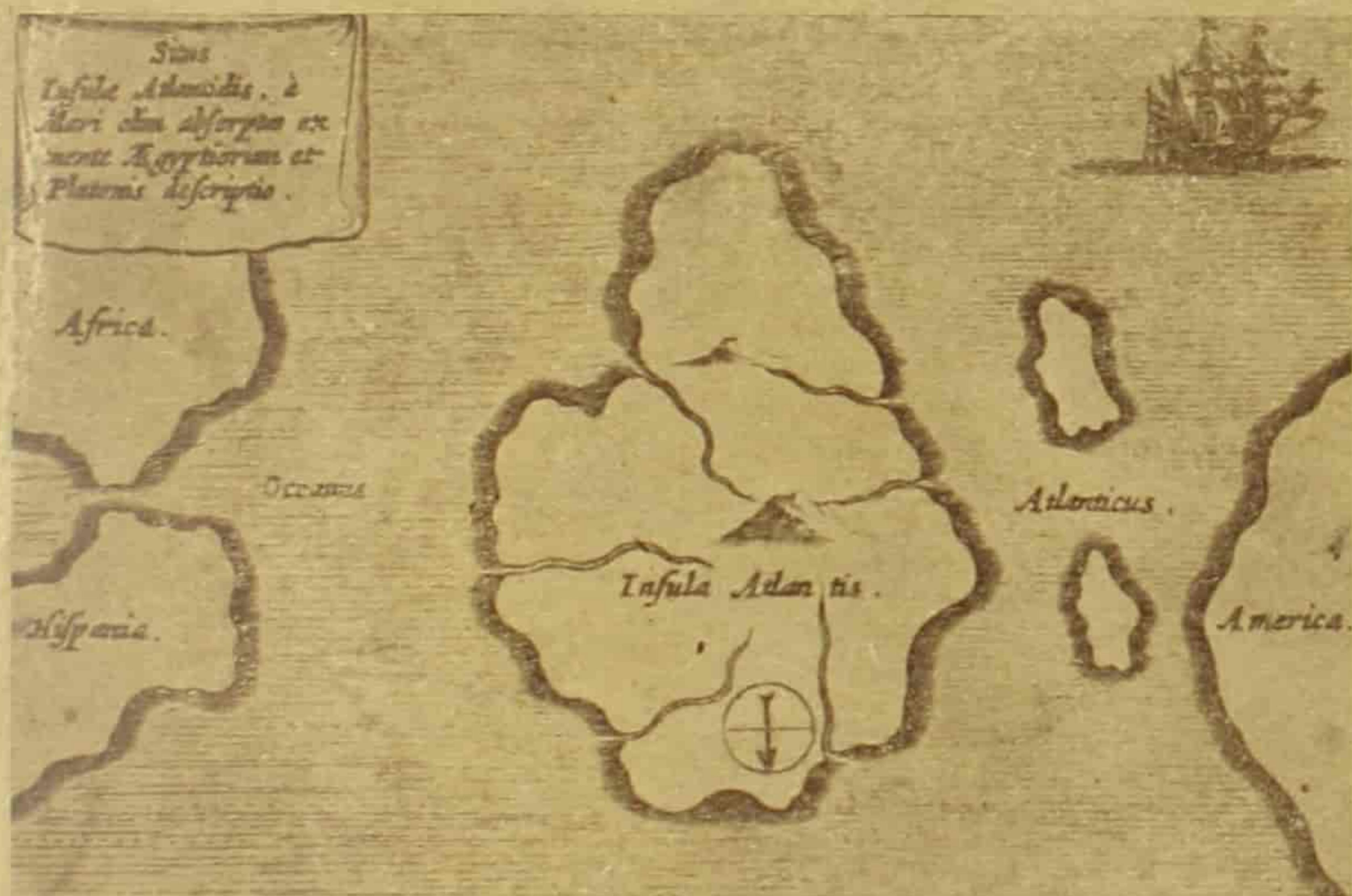
BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

ALEXANDRE BESSMERTNY

L'ATLANTIDE

Exposé des hypothèses relatives à l'énigme de l'Atlantide

Avec vingt-trois figures et cartes dans le texte



TRADUCTION ET AVANT-PROPOS DU D^r F. GIDON,
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CAEN

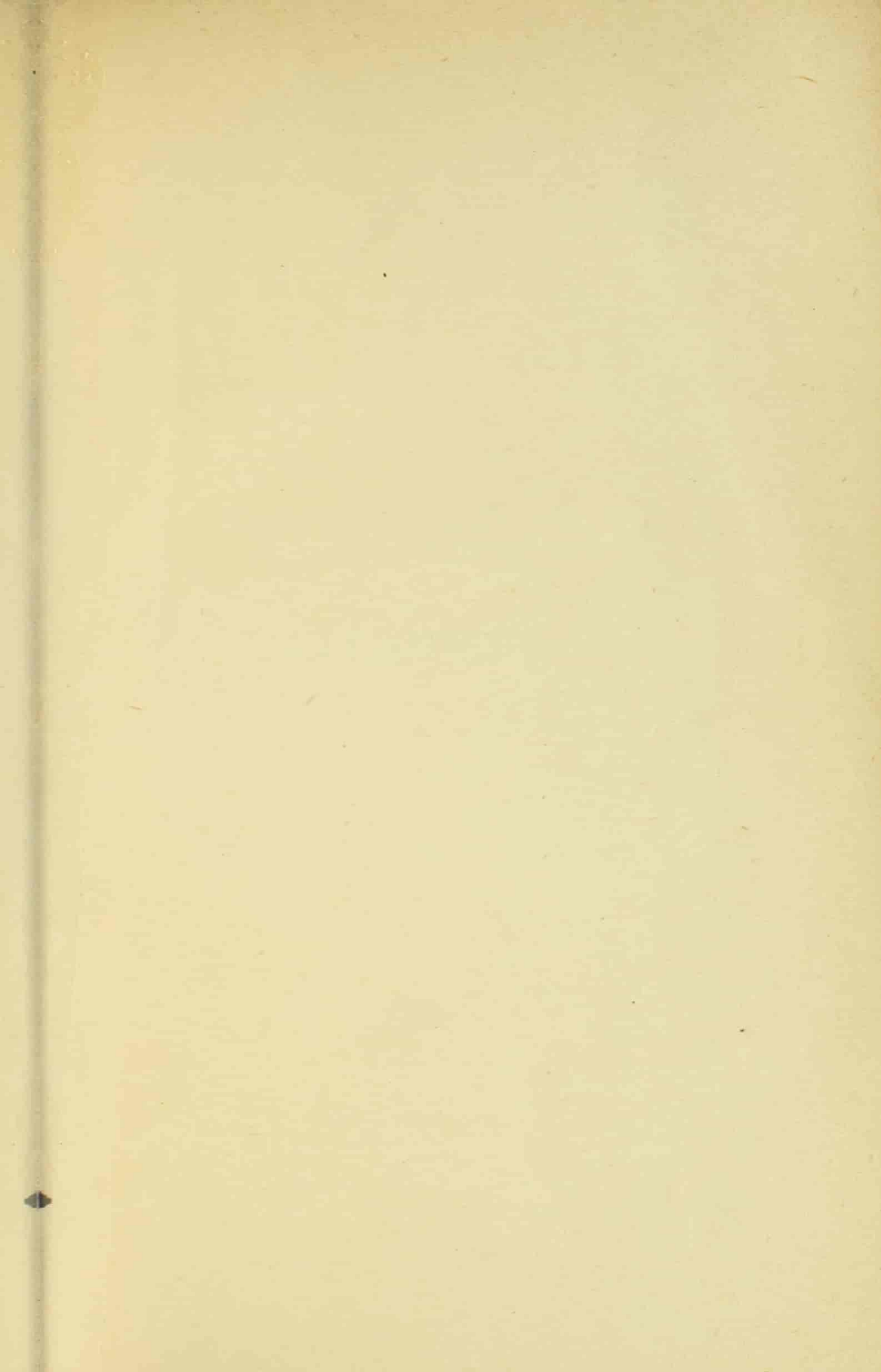
PAYOT, PARIS

1490

Dimitrije Mitrinović



Ex Libris





L'ATLANTIDE

A LA MÊME LIBRAIRIE

- PLATON. — *Le Banquet ou de l'Amour*. Avec commentaires de Plotin sur l'amour. Avant-propos, prolégomènes, notes par Mario Meunier. 15 fr.
- *Phédon ou de l'Immortalité de l'Âme* 18 fr.
- *Phèdre ou de la Beauté des Âmes* 15 fr.
- *Pensées* 5 fr.
- WALTER PATER. — *Platon et le Platonisme* 15 fr.
- EMILE BELOT, ingénieur en chef des Manufactures de l'Etat. — *L'Origine dualiste des mondes et la structure de notre univers* 24 fr.
- F. BOQUET, docteur ès sciences mathématiques, astronome titulaire de l'Observatoire de Paris. — *Histoire de l'Astronomie* 30 fr.
- PIERRE BRUNET, membre de l'Académie internationale d'Histoire des Sciences, et ALDO MIELI, secrétaire perpétuel de l'Académie internationale d'Histoire des Sciences. — *Histoire des Sciences*. Antiquité. In-8 de 1.224 pages, avec 109 figures dans le texte 200 fr.
- JOHN BURNET, professeur à l'Université de Saint-Andrews (Ecosse). — *L'Aurore de la Philosophie grecque* 24 fr.
- L. CAPITAN, membre de l'Académie de Médecine, professeur au Collège de France et à l'Ecole d'Anthropologie. — *La Préhistoire* 24 fr.
- WILL DURANT. — *Vies et doctrines des grands philosophes*. Platon, Aristote, François Bacon, Spinoza, Voltaire, Emmanuel Kant, Schopenhauer, Herbert Spencer, Frédéric Nietzsche 40 fr.
- SIR JAMES FRAZER, fellow de Trinity College, Cambridge, membre de l'Institut. — *Mythes sur l'origine du feu* 30 fr.
- THÉODORE GOMPERZ, correspondant de l'Institut de France. — *Les Penseurs de la Grèce*. Histoire de la philosophie antique. Tome I : La Philosophie antésocratique 40 fr.
- SIR JAMES JEANS, secrétaire à la Société royale de Londres, ancien professeur à l'Université de Princeton. — *L'Univers* 36 fr.
- ALEXANDRE H. KRAPPE, docteur en philosophie, ancien professeur à l'Université George Washington. — *Mythologie universelle*. Mythologies : indienne, iranienne, arménienne, slave, baltique, germanique, celtique, italique, grecque, sémitique, égyptienne, africaine, indoséniennes, océaniennes, chinoise, japonaise, finno-ougriennes, sibérienne et américaine 40 fr.
- VICTOR MAGNIEN, professeur à l'Université de Toulouse. — *Les Mystères d'Eleusis*, leurs origines, le rituel de leurs initiations 25 fr.
- R. OTTO, professeur à l'Université de Marbourg. — *Le Sacré*. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel 25 fr.
- GEORGES POISSON, ancien président de la Société Préhistorique française, ancien professeur suppléant d'Ethnologie à l'Ecole d'Anthropologie de Paris. — *Les Aryens*. Etude linguistique, ethnologique et préhistorique 20 fr.
- ERWIN ROHDE. — *Psyché*. Le Culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité 90 fr.
- W. D. ROSS, professeur de philosophie à l'Université d'Oxford. — *Aristote*. La vie et les œuvres. Logique. Philosophie de la nature. Biologie. Psychologie. Métaphysique. Ethique. Politique. Rhétorique et Poétique 30 fr.

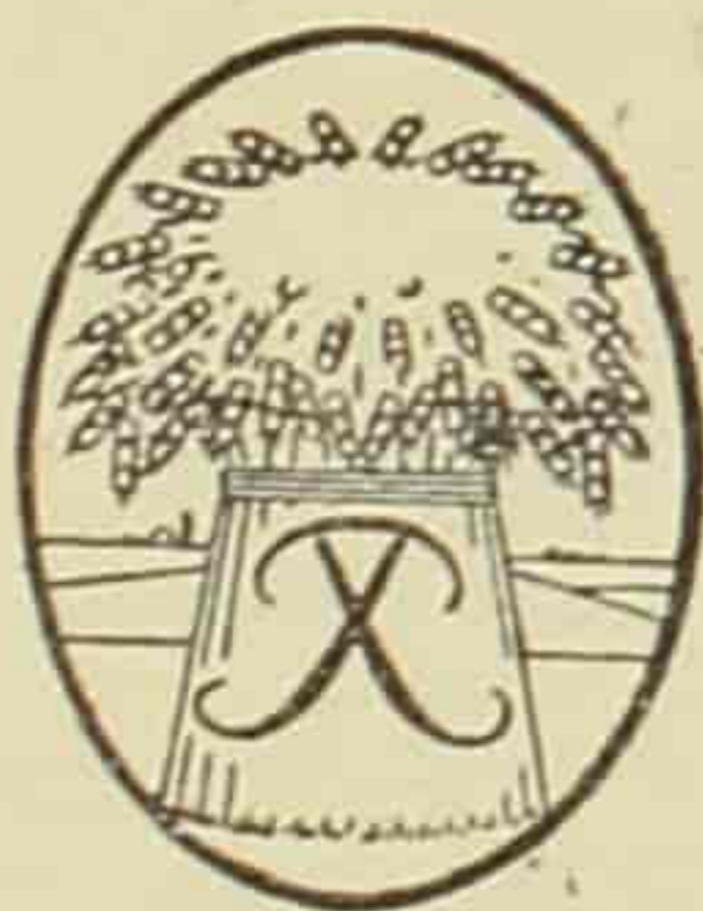
ALEXANDRE BESSMERTNY

L'ATLANTIDE

Exposé des hypothèses relatives à l'énigme de l'Atlantide

TRADUCTION PAR LE DOCTEUR F. GIDON, PROFESSEUR A
L'UNIVERSITÉ DE CAEN, AUGMENTÉE D'UN CHAPITRE
DU TRADUCTEUR SUR LES SUBMERSIONS NORD-ATLAN-
TIQUES DE L'ÂGE DU BRONZE, ET DE PLUSIEURS AUTRES
PIÈCES DOCUMENTAIRES

Avec 23 figures et cartes



PAYOT, PARIS

106, Boulevard St-Germain

—
1935

Tous droits réservés

И. Бр. 46265

Premier tirage juillet 1935.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

La contribution personnelle du traducteur à l'édition française de l'ouvrage de Bessmertny est constituée par le chapitre intitulé : *Les submersions irlando-armoricaines de l'âge du bronze et la tradition atlantidienne*, chapitre intercalé, d'accord avec l'auteur, avant la partie documentaire. Le traducteur a été un des premiers, en tant que botaniste et archéologue, à dater de l'âge du bronze (et non d'époques plus anciennes) les submersions survenues entre l'Irlande et l'Armorique, (avant l'ouverture de la mer de la Manche), en montrant que certaines modifications anciennes du climat de la Normandie, constatées par des transformations anciennes de la flore, fixent le degré d'ancienneté de ces submersions. Il pense que les submersions irlando-armoricaines de l'âge du bronze, connues des Anciens par la voie maritime des colonnes d'Hercule, ont été un des éléments essentiels (mais non le seul élément) de la constitution de la légende de l'Atlantide. Le lecteur appréciera.

M. Paul Le Cour, directeur et fondateur de la société d'études *Atlantis*, et de la revue du même nom, a eu la bonté de mettre à jour les renseignements que renfermait l'ouvrage allemand sur le mouvement de curiosité, très actif, qui existe en France, au sujet de l'Atlantide.

M. le docteur Marcel Baudouin, spécialiste de ces questions, a eu la bonté de donner une très précieuse statistique des faits attestant l'existence, sur les côtes vendéennes et bretonnes, d'un puissant mouvement d'abaissement post-néolithique et post-gallo-romain du sol.

Le traducteur remercie l'un et l'autre.

F. GIDON,
Professeur à l'Université de Caen.

INTRODUCTION

Le mot Atlantide déclenche de nos jours un violent réflexe qui doit avoir sa cause dans une « sensibilisation » d'une nature toute particulière. L'intérêt que nous portons à la question même de savoir si l'île de Platon a existé ou non, de savoir où elle se trouvait, et ce que furent son développement, sa splendeur et sa décadence, de savoir qui étaient les Atlantes et si l'Atlantide submergée émergera à nouveau des flots, toute cette curiosité est d'une nature spécifiquement différente de l'intérêt que le public porte ordinairement aux préoccupations sans but pratique du monde des savants. Dans tous les pays et dans tous les partis on discute du problème atlantidien. Et des divergences d'opinion se lient à des différences de caractère subjectif : nationales, religieuses ou autres. On voit s'opposer, d'une part, des recherches fondées sur les bases d'une science exacte : sondages marins profonds, fouilles, conceptions grandioses de la géologie et de l'astronomie, ou de la morphologie des civilisations, (on en trouvera le détail dans ce livre), et, d'autre part, les affirmations systématiquement extrascientifiques d'idéalistes, d'amateurs d'étymologies ne reculant devant aucune solution, de simples fabricants d'apocryphes, de « fumistes » comme on dit en français. Des initiés mystiques extraient une sagesse atlantidienne de sources non contrôlables. Des mediums touchés d'une grâce spéciale détaillent leurs visions. Et, par contraste, de froids sceptiques disent que le tout, y compris l'île d'Atlantide, n'est que fable et irréalité.

Cette atmosphère atlantidienne passionnée justifie la tentative d'un auteur séduit par l'idée d'exposer les théories atlantidiennes assez nettement pour qu'une vue d'ensemble de leur état actuel s'en dégage et pour qu'apparaissent les raisons profondes qui font que nous nous intéressons à l'Atlantide. Nous pourrions ainsi donner une

réponse à ceux qui nous demandent et avec raison : En quoi l'Atlantide nous concerne-t-elle aujourd'hui ?

La question de savoir si l'Atlantide de Platon a existé réellement et où elle était située, est actuellement au nombre des problèmes les plus populaires et les plus discutés de l'histoire et de la géographie. La voix de ceux qui tiennent l'Atlantide pour fabuleuse est dominée par le chœur de ceux qui croient apporter des documents en faveur de l'existence de l'île mystérieuse et plus encore par le tapage de ceux à qui des visions intérieures et des rêves d'illuminés ont révélé l'Atlantide. L'abondance des théories atlantidiennes est presque sans limites. Nous nous proposons seulement ici de donner un aperçu et un commentaire de la littérature atlantidienne (plus de deux mille ouvrages) en mettant surtout en lumière les déplacements de la position du problème et en insistant surtout sur les opinions dont le conflit est actuel. Il ne convient pas ici de présenter des doctrines mortes mais des doctrines vivantes et le combat qui se livre pour elles. Ce qui est d'intérêt purement historique a été ramené aux proportions qui conviennent du point de vue de ce qui est vivant. Il ne faut pas avoir peur, pour saisir l'actuel dans sa réalité, de faire état du pseudo-scientifique, de l'occulte, du dilettantesque, de ce qui ne peut être atteint qu'en tant que symbole, parce que seul l'ensemble de tant de points de vue divers peut faire comprendre ce qui est l'intérêt qu'inspire l'Atlantide, la passion de l'Atlantide.

Il est peut-être nécessaire de faire remarquer que nous avons dû ne pas faire abstraction d'un certain nombre de théories atlantidiennes anciennes, dont la connaissance est nécessaire, parce qu'elles ont constitué la matière première de théories atlantidiennes récentes. Seul un regard en arrière peut faire distinguer la profondeur du problème et montrer comment l'image de l'Atlantide, fermement incorporée à la conscience de l'humanité actuelle, unit comme magiquement le passé et l'avenir.

CE QU'ON LIT DANS PLATON

La base de tout ce qu'on a connu et dit de l'Atlantide se trouve dans deux dialogues de Platon, le *Timée* et le *Critias*, rapportant ce qu'un prêtre égyptien confia à Solon lorsqu'il visitait l'Égypte. De ces dialogues le *Critias* est désigné comme étant un « fragment », tandis que, dans le *Timée*, le récit est complet mais plus court. Nous avons ici réuni et arrangé le contenu des deux dialogues en une sorte de résumé systématique, afin de constituer une base à nos considérations. Mais le lecteur aura la possibilité de lire Platon dans sa beauté et sa profondeur véritables en se reportant aux deux textes reproduits à la fin de ce livre parmi les pièces justificatives.

Le prêtre de Sais commence par rappeler le passé en se fondant sur des documents anciens : « Neuf mille ans en tout se sont écoulés depuis que la guerre éclata entre ceux qui habitent au delà des colonnes d'Hercule et ceux qui habitent en deçà... Sur les premiers régnaient les rois de l'île d'Atlantide. Cette île était... autrefois plus grande que la Libye et l'Asie, mais à présent, par suite de tremblements de terre, elle est engloutie dans la mer. A celui qui veut, de chez nous, se rendre vers la mer qui est de l'autre côté, elle oppose, comme un obstacle insurmontable, une masse de vase qui empêche d'avancer... Celui qui, du rivage de la mer, se dirigeait vers le centre de l'île traversait d'abord une plaine... A cinquante stades de la mer, vers le centre de l'île, il y avait une montagne partout d'altitude médiocre... L'ensemble du territoire était élevé, avec une coupure à pic vers la mer, et seul le terrain autour de la ville était plat. Cette plaine, qui entourait la ville, était elle-même encerclée de montagnes tandis que la plaine elle-même était plate et de niveau uniforme. »

En ce qui concerne l'administration de l'Etat, on lit ce qui suit : « Lors du partage de la terre tout entière entre

les dieux, Poseidon reçut l'île d'Atlantide et il en fit le séjour des descendants qu'il eut de son union avec une mortelle... Là habitait un des hommes qui, au commencement, étaient nés de la terre. Son nom était Evenor et il vivait avec son épouse Leucippe. De leur mariage sortit une fille qu'il appela Clito, à laquelle s'unit Poseidon... Avec elle il engendra cinq fois des fils jumeaux, et leur donna des noms... L'aîné, qui reçut la demeure maternelle et qui devint roi des autres reçut le nom d'Atlas. Son nom servit à désigner l'île et la mer.

« Lors de son mariage avec Clito, Poseidon entourra la colline sur laquelle ils habitaient de fortes défenses. Il fit des enceintes d'eau de mer et de terre les unes autour des autres. Il en fit deux de terre et trois de mer, si bien que la colline devint infranchissable aux hommes. Les descendants d'Atlas établirent des ponts sur ces enceintes d'eau et édifièrent le château royal à l'endroit où avait habité le dieu. A partir de la mer ils creusèrent un canal jusqu'à l'enceinte extrême, de manière que les bateaux pouvaient y arriver de la mer et ils établirent des ponts au-dessus des ouvertures. Les pierres de la construction furent, les unes noires, les autres rouges et extraites de la périphérie de l'île centrale. La muraille entourant l'enceinte extérieure fut revêtue de cuivre « comme si elle eût été badigeonnée d'huile ». Ils revêtirent l'enceinte intérieure d'étain fondu et ils garnirent le château lui-même d'« oreichalkos » qui avait des reflets de feu...

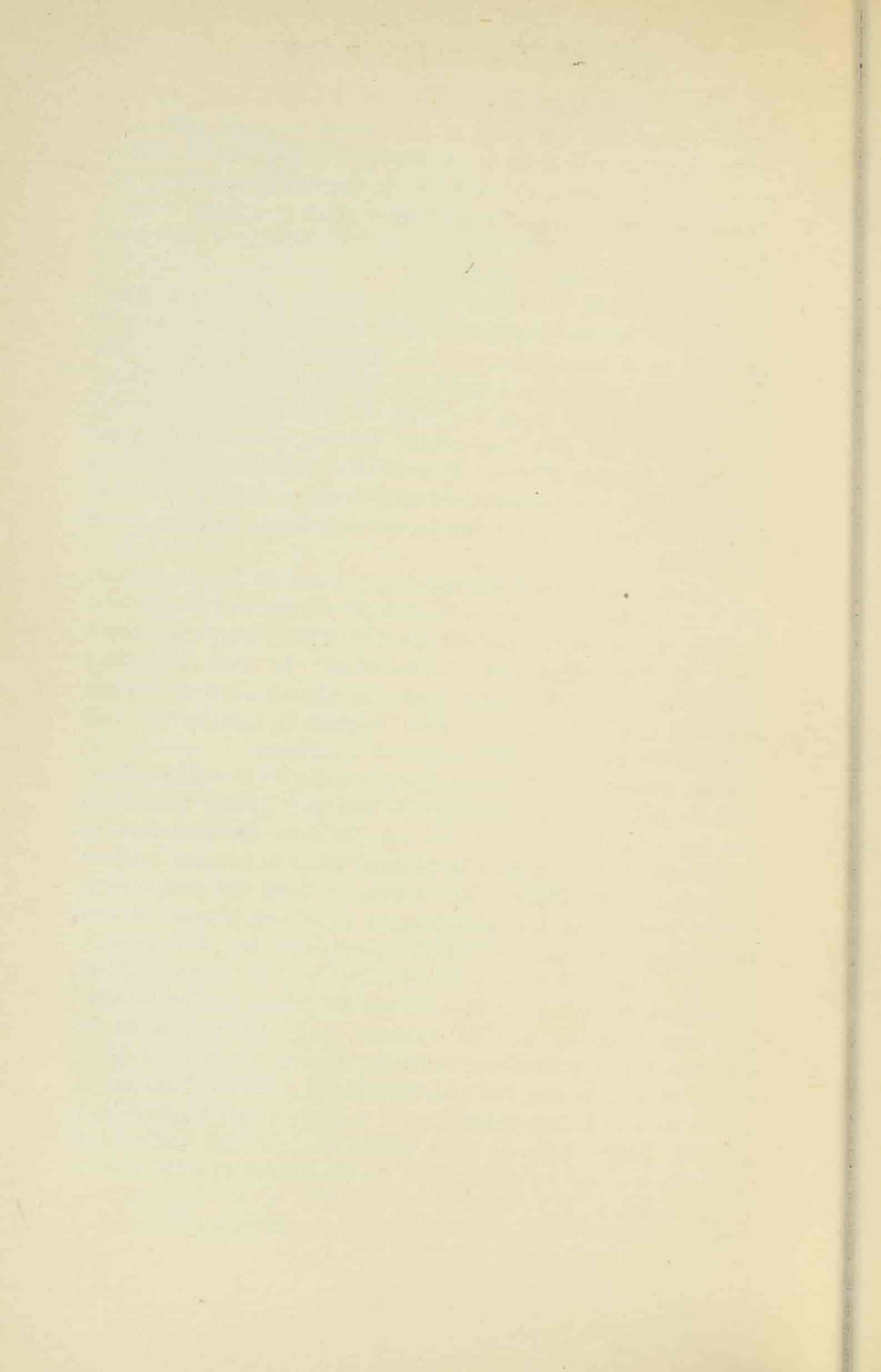
« Les successeurs d'Atlas soumirent les domaines voisins et pourvurent ainsi aux besoins du pays, mais l'île elle-même fournissait la plus grande partie de ce qui était nécessaire à la vie. Tout d'abord elle fournissait ce qu'on peut tirer de la terre par exploitation minière en pierre et métal, dont l'oreichalkos « dont nous ne connaissons plus que le nom mais dont on connaissait alors outre le nom, la substance même. » C'était le plus précieux, après l'or, des métaux existant en ce temps-là. De plus, l'île offrait aux charpentiers le bois de ses forêts et il y avait aussi de nombreux éléphants. En outre, toutes les essences aromatiques que nourrit encore à présent le sol, en quelque pays que ce soit, racines, pousses ou bois des arbres, résines qui distillent des fleurs ou des fruits. La terre alors les pro-

duisait et les faisait prospérer. Elle donnait encore et les fruits cultivés et les graines qui ont été faites pour nous nourrir, ainsi que tous les fruits que nous appelons légumes. De plus, ceux qui donnaient des breuvages, des aliments et des parfums, « ainsi que celui que nous offrons après le repas du soir pour dissiper la lourdeur d'estomac et soulager le convive fatigué. »

« Les sources, les unes d'eau froide, les autres d'eau chaude, ils les employaient d'une façon utile. Tout autour en effet et à leur voisinage, ils disposèrent des constructions et des plantations d'arbres particulièrement indiqués par la nature des eaux. De plus, ils organisèrent alentour des bassins, les uns découverts, les autres couverts pour les bains chauds d'hiver. Il y avait séparément les bains royaux, ceux des particuliers, des femmes et des chevaux. L'eau qui en provenait, ils la conduisaient au bois sacré de Poseidon.

« Au milieu du château royal, il y avait un temple consacré à Poseidon et à Clito, recouvert d'argent à l'extérieur et dont les clôtures étaient d'or. A l'intérieur, richement orné, se dressaient des statues d'or : le dieu lui-même debout sur un char, conduisant six chevaux ailés. Il était si grand que le haut de sa tête touchait le plafond. Il était entouré de cent néréides sur des dauphins.

« Au milieu de l'île, dans le sanctuaire de Poseidon, était dressée une colonne sur laquelle une inscription transmettait les lois de Poseidon. Là les dix rois du territoire se réunissaient et rendaient la justice. Dans le terrain réservé à Poseidon, on lâchait des taureaux dont les rois attrapaient l'un, sans fer, simplement avec des bâtons et des rets. « Celui des taureaux qu'ils prenaient, ils l'égorgeaient sur la colonne. Après qu'ils avaient puisé du sang dans le cratère, ils faisaient le serment de juger conformément aux lois inscrites sur la colonne, puis ils soupaient et vquaient aux autres occupations. Quand l'obscurité était venue et que le feu des sacrifices était refroidi, tous revêtaient de très belles robes d'azur sombre et ils s'asseyaient à terre. Alors, dans la nuit, après avoir éteint toutes les lumières autour du sanctuaire, ils jugeaient et subissaient le jugement. »

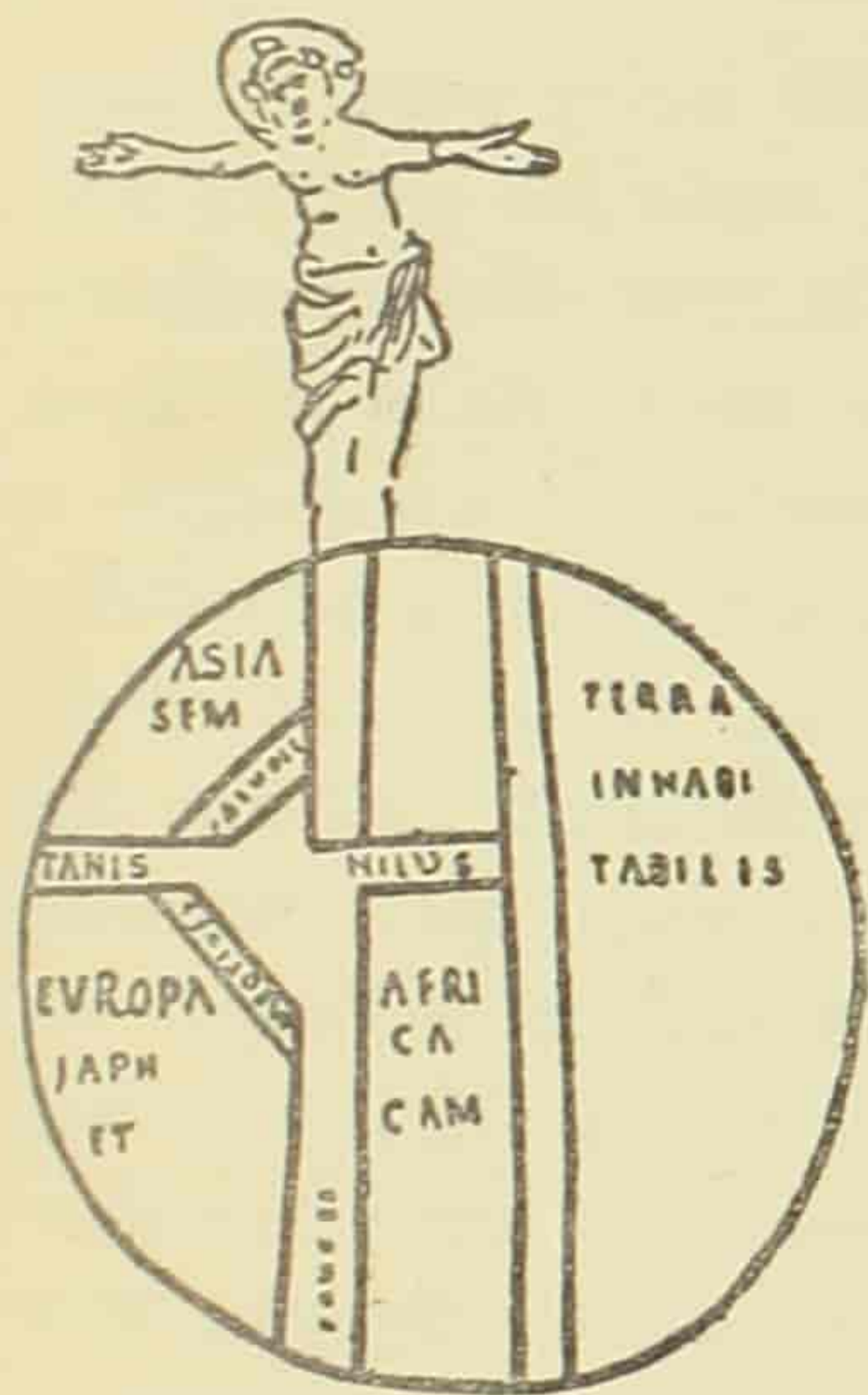


L'ATLANTIDE

HISTOIRE DES HYPOTHESES RELATIVES A L'ATLANTIDE

Les Anciens ne surent pas exactement ce qu'ils devaient penser de l'Atlantide de Platon. Aristote, en un temps où Platon vivait encore, considérait le récit relatif à

l'Atlantide comme une fable. Posidonius dit qu'il y a là un mélange de faits légendaires et de faits réels, comme l'écrit de son côté Strabon, qui a aussi des doutes. Les anciens commentateurs de Platon ne se sont pas beaucoup occupés de l'île des Atlantes. Philon croyait à l'existence réelle de l'île, de même que Crantor. Mais les commentateurs de Platon appartenant à l'époque néoplatonicienne ne voulurent voir dans le mythe de l'Atlantide qu'une utopie allégorique se rapportant à l'idéal platonicien de l'Etat. Aux époques tardives de la latinité, l'historien



La terre d'après un palimpseste de Saint-Gall, de la fin du VII^e siècle. (C'est la plus ancienne carte du monde actuellement connue.)

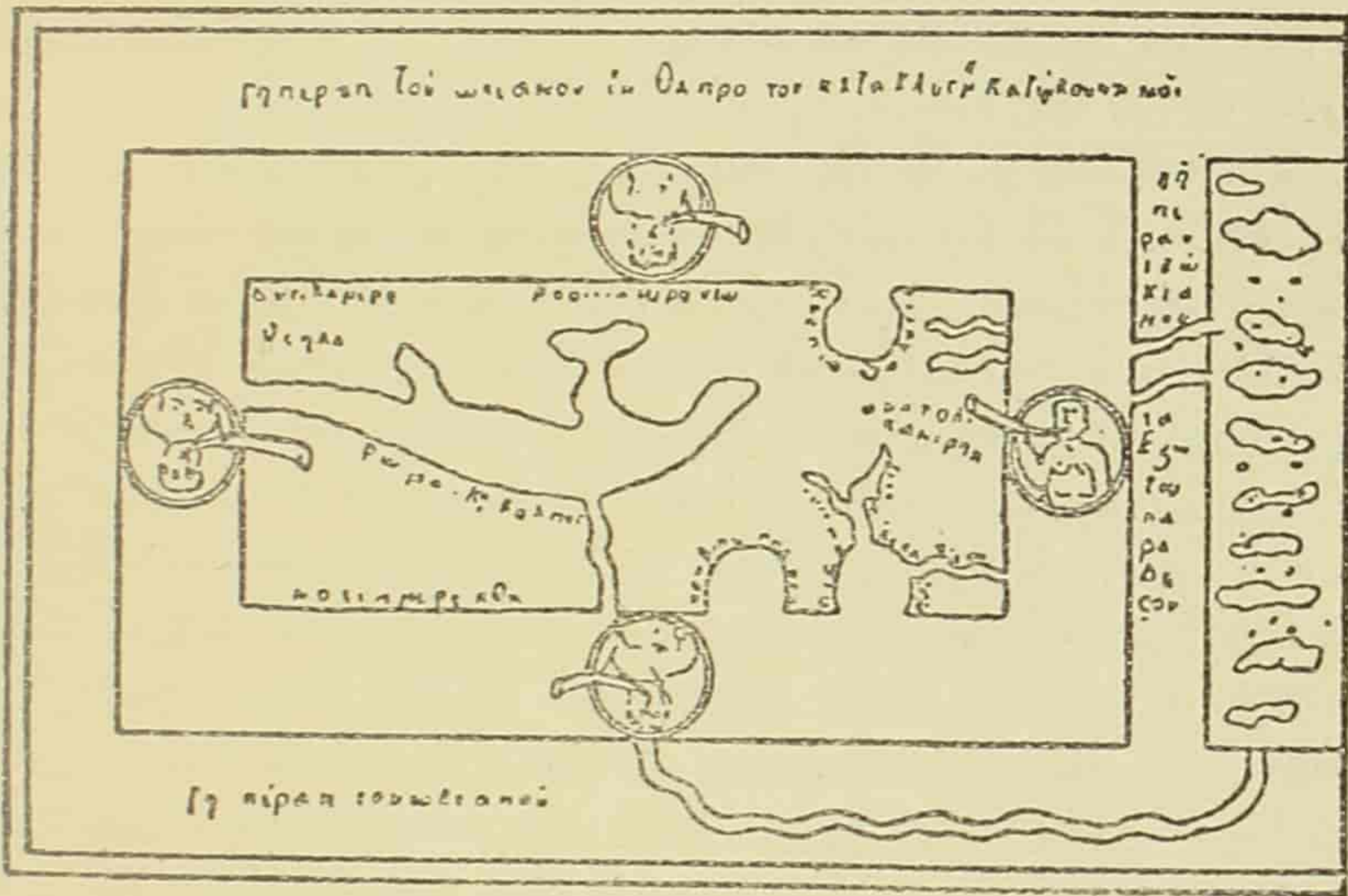
rien Ammien Marcellin (IV^e siècle de notre ère) raconte que, pour les érudits de l'époque alexandrine, la destruction de l'Atlantide était un événement historiquement véritable. Dans sa *Topographie chrétienne*, écrite au VI^e siècle de notre ère, le géographe de l'époque byzantine, Kosmas Indicopleustes, né à Alexandrie, fait

figurer l'Atlantide dans son système géographique. Il prétend que la terre est plate, entourée par l'Océan, et que l'Océan est lui-même entouré d'un continent désert où il place le berceau de l'humanité. Il allègue comme preuve le *Timée* de Platon dont l'auteur aurait utilisé des sources documentaires juives. Il croit que l'Atlantide était le pays des dix générations d'avant Noé et qu'elle était à l'est. Seize cents ans plus tard l'idée que l'Atlantide était à l'est et qu'elle constituait le monde antérieur à Noé se trouve à nouveau exposée dans l'ouvrage fondamental de Karst : *Les origines méditerranéenne* (1930).

Avant Platon on ne trouve cité nulle part le mot *Atlantide* comme nom de lieu et seuls les auteurs anciens ou de basse époque qui viennent d'être nommés ont désigné l'Atlantide par son nom. Mais d'autres auteurs ont désigné par d'autres noms des îles éloignées qu'on a ensuite considérées comme étant l'Atlantide. C'est ainsi que Plutarque, dans ses *Œuvres morales*, parle d'un continent qu'il nomme *Saturnia* et d'une île située entre les bras du fleuve Océan, qu'il nomme *Ogygia*, située à cinq jours de navigation à l'ouest de la Grande-Bretagne. Mais en avant de celle-là il y aurait eu, suivant Plutarque, trois autres îles, sur l'une desquelles Jupiter tenait Saturne prisonnier. *Ogygia*, l'île de Calypso dans l'*Odyssée* d'Homère, a été assimilée à l'Atlantide, à diverses reprises, à toutes les époques et finalement à une époque toute récente.

Suivant le néoplatonicien Proclus, il y avait à peu de distance de l'Europe dix îles dont les habitants conservaient le souvenir d'une île plus grande ayant eu jadis l'empire sur les autres, et ensuite engloutie. On peut considérer comme sans intérêt ce que dit Arnobe l'ancien, apologétiste chrétien, qui parle d'une façon très générale de terres autrefois occupées par les hommes

puis devenues désertes. Mais on peut retenir comme intéressant ce que rapporte Elie (Varia Historia, III, 18) d'après un témoignage attribué à Théopompe, contemporain de Platon, au sujet d'une conversation qu'aurait eue Midas, roi de Phrygie, avec le demi-dieu Silène. Il y est question d'un vaste continent, nommé Mérope, considérablement plus étendu que toute la partie de l'ancien monde connue de Midas. Surtout important pour



La terre habitée d'après Cosmas Indicopleustes (Marinelli).

nous est ce que dit Diodore de Sicile, contemporain de César et d'Auguste, qui parle d'une grande île fertile située dans l'Océan Atlantique, couverte de forêts et sillonnée de fleuves. Ce passage de Diodore de Sicile et le récit d'Elie, citant Théopompe, ont été très souvent allégués par la plupart des auteurs ayant écrit sur l'Atlantide. C'est pourquoi on les trouvera reproduits *in extenso*, à titre de documents, à la fin du présent volume.

Il faut aussi citer un endroit, en quelque sorte anonyme, de la *Médée* de Sénèque le Tragique, parce qu'on

y voit habituellement une allusion à l'Atlantide. Au vers 375 le chœur s'exprime ainsi :

Venient annis saecula seris
 Quibus oceanus vincula rerum
 Laxet, et ingens pateat tellus
 Tethysque novos detegat orbes
 Nec sit terris ultima Thule.

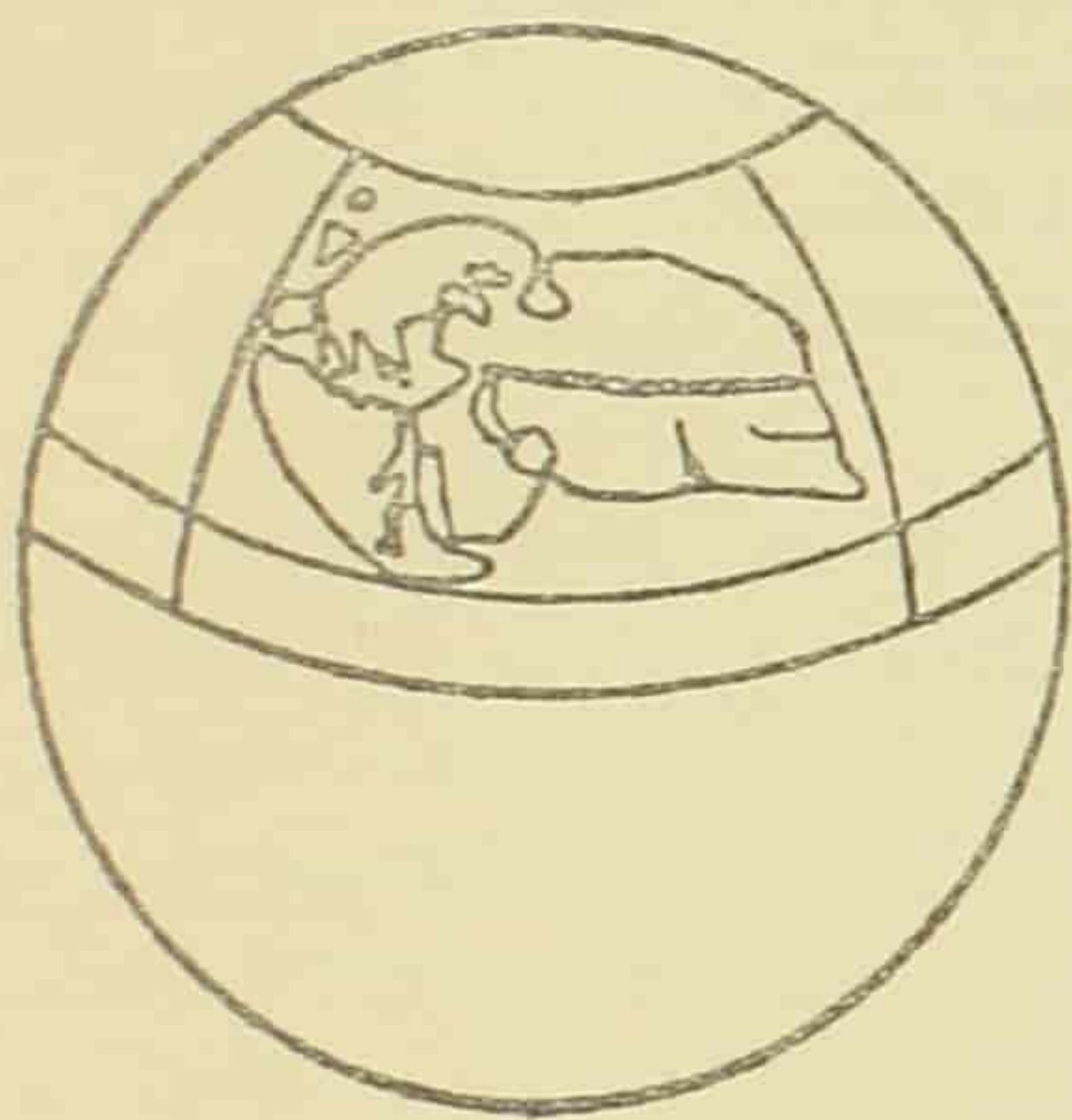
« Des siècles viendront, dans la vieillesse du monde, où l'Océan rendra la liberté aux choses, où la terre s'étendra immense, où Tethys découvrira des continents nouveaux, où Thulé ne terminera plus le monde. »

Tertullien, père de l'Eglise, passe pour avoir cru à l'existence de l'Atlantide. Mais plus tard, au cours des derniers siècles de l'Empire romain, aux temps de l'invasion des Barbares et du moyen âge, rien n'indique plus qu'on se soit occupé de la question de l'Atlantide. La raison principale qui fit négliger le problème de l'Atlantide à l'époque de la scolastique est l'opinion d'Aristote qui avait présenté l'Atlantide comme un mythe. Jusqu'à notre époque même, en même temps qu'on a formulé sur la situation géographique de l'ancienne Atlantide toutes les hypothèses possibles, on a aussi constamment affirmé, d'autre part, que l'Atlantide n'appartient pas au domaine des faits géographiques mais au pur domaine de l'imagination et que c'est un tableau fantastique de l'Etat idéal, présenté par Platon à ses contemporains comme contre-partie du vieil Etat athénien. Telle fut, au début du XIX^e siècle, l'opinion d'Alexandre de Humboldt, ce qui ne l'empêche pas d'admettre que Solon avait réellement rapporté d'Egypte la tradition relative à l'Atlantide.

Au milieu du XIX^e siècle, Susemihl, très érudit helléniste et traducteur de Platon, a fait la remarque, assez exacte jusqu'à un certain point, qu'un catalogue des opinions formulées sur l'Atlantide serait une assez bonne

contribution historique à la connaissance de la folie humaine. Comme base de sa conception de la valeur purement littéraire du texte de Platon il part du point de vue suivant :

« Si on prend à la lettre le texte de l'épisode de l'Atlantide il faut admettre que Platon, en l'écrivant, a fourni une réfutation directe de son propre système, puisqu'il a présenté une constitution empiriquement réa-



La terre habitée selon Strabon.

lisée comme supérieure à l'idée que lui-même se faisait de l'Etat. D'ailleurs telle est aussi l'opinion du grand philologue Rohde, auteur de l'histoire du roman grec. »

Arthur von Kirckenheim, auteur anonyme de la *Schlaraffia politica* ou Histoire des théories de l'Etat idéal (1892), présenta aussi

la tradition atlantidienne comme étant une utopie bien caractérisée et il ne faut pas oublier qu'à une époque toute récente, en France, pays où l'Atlantide intéresse, l'abbé Moreux, le directeur bien connu de l'observatoire de Bourges, a nié la réalité géographique de l'Atlantide dans son ouvrage *L'Atlantide a-t-elle existé?* (1924).

Après les siècles de la basse latinité on ne recommença à prononcer le nom de l'Atlantide qu'à la Renaissance. Aucun indice ne vient à l'appui de l'idée que Colomb, comme on l'a souvent dit, ait trouvé l'Amérique en cherchant l'Atlantide. Etant donné que justement le problème de l'Atlantide n'intéressait personne à cette époque, on ferait entièrement fausse route en pensant qu'un navigateur épris d'aventures, comme était Colomb, ait pu être tenté par l'idée de résoudre un pro-

blème philologique et archéologique au lieu d'obéir au désir plus matériellement intéressé de trouver une route nouvelle et plus courte pour arriver aux terres de l'or. C'est seulement soixante ans plus tard que l'Espagnol Gomora eut l'idée d'assimiler l'Amérique au continent qui, d'après le Timée, se trouvait de l'autre côté de l'île d'Atlantide. C'est ce qu'il exposa en détail dans son *Histoire générale des Indes*, parue à Saragosse en 1553. Plus tard on a souvent identifié l'Atlantide avec l'Amérique même. Mais, à partir de l'époque de Gomora, on a commencé à formuler toutes sortes d'hypothèses contradictoires tendant à situer l'Atlantide dans les régions de la terre les plus diverses.

Une des plus intéressantes de ces théories est celle du Suédois Rudbeck qui publia en 1675, à Upsal, un ouvrage très étendu, en suédois et en latin intitulé : *Atland eller Manheim dedan japhetz afkomme*. Rudbeck prétend prouver que son propre pays, la Suède, est la véritable Atlantide, qu'Upsal est la vieille ville de Poseidon et que tous les peuples imaginables, tels que Scythes, Barbares, Ases, Géants, Goths, Troyens, Amazones, Libyens, Maures, Gaulois, Saxons, Germains, comme les Suédois de son temps, étaient partis de la Suède atlantidienne. Or il se trouve qu'actuellement cette théorie est formulée à nouveau, mais sous une forme très différente, avec un système de preuves tout différent, et en remplaçant la Suède, dans l'hypothèse, par les terres arctiques. De plus, l'argumentation de Rudbeck est typique dans sa naïveté comme exemple des méthodes géographiques de ce temps et sa manière d'écrire est attrayante. Nous donnerons donc ici, comme spécimen, la traduction libre d'un passage de son ouvrage.

« Nous avons ramé dans la barque de Platon et nous avons visité à nouveau avec lui l'Atlantide. Nous vou-

lons, maintenant que les chemins sont ouverts, y retourner à la voile, avec Homère, dans le vaisseau d'Ulysse. Homère nous raconte dans son Odyssée comment Minerve implore les dieux en faveur d'Ulysse, pour qu'il lui soit permis de revenir en son pays et de sortir du lieu, Atlantide ou Ogygia, où il est retenu depuis sept ans. « Mon cœur, dit la déesse, s'agite en ma poitrine et se déchire à cause du malheureux Ulysse qui souffre bien des maux avec ses compagnons sur l'île ceinte de flots, ombragée de forêts, qui marque le nombril des mers, demeure d'Atlas qui a la science des abîmes et des bas-fonds, celui qui soutient les hautes colonnes, appuis du ciel au-dessus des terres. Sa fille, la déesse, qui demeure dans l'île avec lui, y retient le malheureux Ulysse qu'accablent les soucis. »

« A cet endroit, Homère nomme cette île *l'île d'Atlas*. Mais il la nomme « Oggurszey » (Ogygia) avec un autre terme d'éloge au vers 84 (du chant I) là où il dit que Mercure, sur l'ordre des dieux, ira à Oggurszey et fera savoir à la belle déesse qu'elle doit laisser Ulysse rentrer dans sa patrie. Ailleurs Homère nous dit sous quelles étoiles l'île était située. C'est à l'endroit où il décrit le départ d'Ulysse pour sa patrie. Il nous dit qu'il était assis et regardait la Grande Ourse, nommée dans ce pays le Chariot de Charles, qui tourne au-dessus de nos têtes et ne descend jamais sous terre ni ne touche à l'horizon. Plutarque, dans son livre sur la figure du monde, cite un vers d'Homère qui dit ceci : Oggurszey est située près de là, dans la mer infranchissable. Parmi les autres anciens Grecs, ou parmi les érudits qui en ont parlé, plusieurs décrivent les particularités qui la distinguent et spécialement trois circonstances dont la première est qu'elle se trouvait à trois jours de navigation de l'Angleterre, la seconde qu'elle se trouvait près d'un vaste golfe qui n'était pas moindre que le Moeotis, la troisième

que le soleil y reste visible pendant trente jours et ne disparaît que pendant une heure.

« Homère et aussi Plutarque ont indiqué beaucoup d'autres caractères particuliers de cette île mais nous ne retiendrons que les cinq suivants, qui nous suffiront pour régler notre compas, si bien que quiconque voudra mettre à la voile pourra s'y rendre, sans risque de se tromper de chemin, ni de se jeter sur des écueils. Le premier signe est qu'elle se trouve sous la Grande Ourse, qui tourne juste au-dessus d'elle et en ce lieu ne plonge jamais sous l'horizon. Or on peut vérifier sur l'atlas de Janson, comme sur celui de Bläü, que les sept grandes étoiles de la Grande Ourse ou Chariot sont comprises entre le 51° et le 64° degré, c'est-à-dire entre la hauteur de Mecklembourg en Allemagne et de Vinilaland en Suède, de sorte que la vieille capitale Upsala se trouve presque au milieu entre ces sept grandes étoiles et, avec Upsala, s'y trouvent tous les lieux situés sur le même cercle géographique, en Livonie, en Russie et en Tartarie. De plus, il faut remarquer que, pour tous ceux qui habitent la Suède, jusqu'à l'extrême pointe à Schonen, sous le 55° degré, aucune étoile même la plus petite de l'Ourse ou Chariot ne plonge sous l'horizon.

« Mais aussitôt que, de là, on passe du côté allemand de la mer, en Poméranie, dans le Mecklembourg, dans le Holstein ou en Pologne, une patte de l'Ourse ou Chariot disparaît sous l'horizon et, plus on va au sud, plus sont nombreuses les étoiles qui disparaissent. Le lecteur voit clairement par là que, si quelqu'un veut visiter à nouveau cette terre d'Atlas ou île d'Ogygie, il doit régler son compas, voyager vers le nord et qu'il doit chercher ce pays au moins au-dessus du 55° degré ou cercle céleste, position de Schonen. On a ainsi déterminé à la manière des érudits géographes, la latitude du lieu. Voici donc le voyageur arrivé sous le 55° degré. Mais on y trouve,

en plus de la Suède, la Livonie, la Russie, la Tartarie et aussi la partie septentrionale des Indes Occidentales, dont les Anciens ne connaissaient pas du tout l'existence. Il faut alors examiner comment régler le compas pour que, comme l'a montré Plutarque, avec d'autres, le soleil soit visible vingt-trois heures au moment des plus longs jours. Or ceci arrive lorsque la hauteur de l'étoile polaire est de 66° et se réalise ici, en Suède, à Tornéa. On peut s'en assurer en consultant l'ouvrage de géographie de Cluverij, livre X, ch. 6, et aussi le livre de Joh. Magnussen intitulé : *Introduction à l'histoire de la Suède*, ou les écrits d'autres géographes. Mais lorsqu'on a trouvé la distance à laquelle il faut s'avancer vers le nord, on ne sait encore pas la distance à laquelle il faut s'écarter vers l'est ou vers l'ouest. Plutarque cependant nous fournit cette indication en termes très clairs : il faut aller à la voile pendant cinq jours à partir de l'Angleterre. Or, conformément au témoignage de tous les navigateurs, et comme, en particulier, l'amiral Klerch m'en informe, on met, par très bon vent, seulement quatre jours de Grawesand (Angleterre) à Oeresund (Scanie). Ceci concorde bien avec l'opinion du plus ancien des historiens grecs, Hérodote, sur la navigation des Anciens (lib. 4 fol. III), son évaluation étant qu'en mer, quand on va à la voile sans discontinuer nuit et jour par bon vent, on parcourt mille quatre-vingt-trois stades, ce qui fait à peu près deux degrés.

« Or de Grawesand, ou de Londres, capitale de l'Angleterre vers le Sund, en Suède, en comptant le contour du Jutland, il y a tout au plus deux degrés. Si on fait environ deux degrés et un sixième par jour, selon le calcul d'Hérodote, on doit en effet mettre cinq jours comme le dit Plutarque pour aller à la voile d'Angleterre en Suède. Ainsi se trouve éliminée l'hypothèse selon laquelle il s'agirait des Indes Occidentales car, de

là en Angleterre, par le plus court chemin, il faut faire route pendant trente jours, comme on peut s'en assurer en consultant les cartes de Janson, de Bläü, ou les autres atlas. En ce qui concerne la direction de l'est, la Finlande et la Livonie se trouvent mises aussi hors de question et bien plus encore la Russie et la Tartarie, qui se trouvent encore plus loin à l'est. Enfin il ne peut pas être question non plus de l'Islande, étant donné qu'il faut au moins huit jours de navigation à la voile pour y arriver en partant de l'Angleterre. Dans l'ouest la Suède est donc le seul pays que l'on trouve correspondre à ce que l'on cherche. Mais, pour que le bon navigateur ne se trompe pas sur la façon de régler sa route, Plutarque indique encore un autre signe important et bien clair : il nous dit que l'île se trouve près d'un grand golfe qui n'est pas moindre que le Moeotis. En s'exprimant ainsi il entend dire que ce golfe est plutôt plus grand. Si on cherche sur toute la largeur des terres à cette hauteur vers le nord et même vers les Indes au-dessus du 50^e jusqu'au 80^e degré on ne trouve aucun golfe si ce n'est les deux suivants : la mer Baltique (*Pontus*) et le Granwijk ou mer Blanche, (*Cronius Pontus*). Mais la mer Blanche ne peut être en cause en ce qui concerne Plutarque car elle se trouve à vingt jours de voyage au moins de l'Angleterre. Nous ne trouvons donc rien, sauf la mer Baltique. D'ailleurs il n'y a dans la mer Blanche aucune île qui se trouve sous le 66^e degré car l'île Cranö, située dans l'entrée de cette mer, est sous le 68^e degré.

« Le lecteur connaît donc maintenant du côté de l'est cette île qu'entoure ce grand golfe (le golfe de Bothnie) de la mer Baltique. Quant à son côté occidental, le cinquième chant d'Homère dit en termes excellents comment le reconnaître et c'est, nommément, là où se trouve le *gosier* ou le *nombril* de la mer. Encore à présent

l'endroit en question porte ce nom et le lieu se trouve à l'ouest de la Suède sur la côte de la Norvège. On le nomme le Malström, Myskoström ou le gouffre sans fond et il se trouve à la hauteur même où, comme le dit Plutarque, le soleil pendant trente jours, ne se couche qu'une seule heure.

« Le nom qu'Homère donne à ce gouffre est aussi celui que lui donne Paulus Diaconus, qui vivait en 800 environ, dans l'ouvrage où il raconte le départ des Lombards hors de la Suède, décrit la disposition de cet endroit, et parle des Finnois (6. fol. 747). « Non loin de cette côte (des Finnois) que nous avons signalée vers l'ouest, là où la mer occidentale ne semble pas avoir de fin, se trouve ce profond gouffre marin que l'on nomme généralement le *nombril de la mer* et où l'eau, deux fois par jour, semble monter et descendre, ce qui est dû au rapide courant de la mer se rapprochant ou s'éloignant du rivage. » Vers l'an 1496, le grand-duc des Russes Istoma envoya son interprète au roi Jean de Danemark. On peut lire dans le livre, sur la Russie, d'Heberstein, ambassadeur impérial à Moscou, le récit qui lui fut fait de ce voyage. On voit combien périlleux fut le passage au voisinage de ce gouffre et on lit qu'il est nommé par les uns *nombril de la mer* et par d'autres *Charybde*. Le savant géographe Ortelius écrit aussi dans son beau lexique que ce gouffre est encore nommé à présent par les navigateurs ou matelots expérimentés *Havel der See* ce qui est la même chose que *Nabel des Meeres* ou *nombril de la mer*.

« En possession de ces cinq points de repère portant aussi bien sur la latitude que sur la longitude, on peut donc maintenant, en toute sécurité, faire voile vers le nord pour retrouver *Atland* qui n'est que l'ancien nom de la Suède.

« Il est bien regrettable que la position de tous les points

du monde signalés dans les anciens textes n'ait pas été indiquée d'une façon aussi visible que celle de la Suède, car on commettrait moins d'erreurs en lisant ces textes. Et vraiment on peut dire en toute tranquillité que Homère, Platon et Plutarque ont donné la description de notre *Atlan*, qui est la Suède, aussi exactement qu'aucun géographe ancien ou moderne a jamais décrit aucun point existant ou ayant existé sur la terre. La certitude de cette position nous étant garantie par la boussole de telle façon que nul n'en peut douter nous allons maintenant citer d'autres particularités probantes, tirées d'Homère, de Plutarque ou d'autres auteurs, lesquels indiquent également dans leurs écrits la situation de notre Suède et les mœurs de ses habitants, prouvant ainsi que d'autres Grecs et Romains ont eu connaissance de ce gouffre marin. Orphée, qui décrit son propre voyage et celui des Argonautes vers le nord et qui a vécu au temps des juges d'Israël, c'est-à-dire en l'an du monde 2260, (il y a plus de 3.000 ans par conséquent), et peu après le voyage d'Ulysse en Suède, décrit beaucoup plus clairement ce gouffre marin. Il a réussi à se rapprocher davantage de la vérité, (ainsi que l'ont prouvé quelques savants de notre temps), en expliquant au vers 1.205 qu'après avoir abordé à Kimmernäs ils descendirent à terre et allèrent à pied, et arrivèrent à une grande falaise et à un rivage clair, là-bas où « l'abîme doré s'élève mugissant et tourbillonnant comme une horrible profondeur. » Les vagues claires et bleuâtres de ce tourbillon se mêlent à l'eau sombre et trouble de la baie et les rives retentissent du mouvement des eaux. »

S'il était possible de passer en revue les différentes théories de l'Atlantide formulées à l'occasion des diverses théories des dislocations du globe on n'arriverait cependant pas de cette façon à présenter un tableau exact du développement des recherches atlantidiennes,

parce que toujours on verrait une conception en remplacer une autre, une conception plus ancienne être reprise avec d'autres arguments, et qu'ainsi le tableau d'ensemble finirait toujours par être confus. Mettre de l'ordre dans cette confusion, mais sans dissimuler cette confusion, telle est l'ingrate tâche à laquelle nous devons nous attacher.

L'idée que l'Atlantide doit être cherchée dans la Palestine des temps bibliques constitue une des directions particulières dans lesquelles s'est développée la question atlantidienne. D'après un renseignement dû à Spence, Serranus, traducteur de Platon (1578), aurait trouvé dans les livres de Moïse le « Sésame ouvre-toi ! » propre à soulever la pierre qui fermait l'entrée du labyrinthe atlantidien. (*Argumentatio Criticae* : « *ex mosaïcaë historiae regula haec narratio omnis expendenda est* »). D'après Sailingré (Mémoires de littérature et d'histoire, Paris 1726), Olivier de Marseille aurait été aussi un représentant de la théorie palestinienne. Le révérend Johannes Eurenus, Suédois d'Angermanie, publia en 1754 à Streugnae un ouvrage *Atlantica orientalis* pour combattre l'opinion de son compatriote Rudbeck et prétendit prouver, comme les auteurs précédents, que le mot « Atlantis » n'était qu'une dénomination fallacieuse de la Palestine biblique. Le livre d'Eurenus parut traduit en allemand, à Berlin, dix ans après sa publication en Suède, mais, dans l'intervalle, F. C. Bär s'était rallié au même point de vue dans son *Essai sur les Atlantiques* publié à Paris en 1762 et qui parut aussi en traduction allemande en 1777. Dans cet ouvrage il montre les analogies existant entre l'histoire des Atlantes et celle des Hébreux. Bär reprend l'idée de Serranus et pense que « tous les noms propres cités par Platon dans la description de l'Atlantide ne sont pas autre chose que la traduction littérale du sens qu'avaient ces noms

dans la langue du pays dont il parlait. » Bär nous apprend en particulier que Platon a écrit des noms grecs dans le Critias parce que Solon, qui voulait faire figurer ces noms dans ses poésies, avait traduit en grec les noms qu'il entendait, après que les Egyptiens qui les lui communiquaient les avaient déjà eux-mêmes traduits dans la langue de l'Égypte. Si des difficultés insurmontables compliquent ce problème on doit les attribuer, suivant Bär, au fait que le récit de Critias pêche par beaucoup de points et Critias nous apprend en effet lui-même qu'il se rappelait mal ce qui remontait à sa première jeunesse. Or, prenant pour accordé que les noms propres dans le récit de Solon et de Platon ne sont que des traductions, Bär devait se mettre à la recherche d'un peuple dont l'histoire fût conforme au récit de Platon et chez qui les noms des héros fussent conformes aux noms deux fois traduits cités par Platon. Bär argumente par exemple de la manière suivante : Atlas = atleta = guerrier = Israël parce que Israël est, d'après Moïse I, 31, 28, celui qui a combattu avec le Seigneur. En France, Daniel Huet et Samuel Bochart développèrent les mêmes points de vue, comme aussi Johann Heinrich Voss dans son *Antisymbolitz*.

Les hypothèses qui viennent d'être énumérées sont des exemples typiques des conceptions scientifiques, théologiquement orientées, du XVII^e et du XVIII^e siècles. Considérées de ce point de vue elles offrent une certaine unité systématique. Mais nous allons devoir nous occuper maintenant de conceptions disparates ayant localisé l'Atlantide dans les directions les plus différentes et les plus singulières.

En 1638, le grand philosophe anglais et chancelier d'Angleterre, François Bacon de Verulam avait formulé l'opinion que l'Atlantide pouvait être la même chose que l'Amérique. Mais son ouvrage célèbre, *La nouvelle Atlan-*

tide, ne renferme aucune hypothèse sur l'endroit où pouvait se trouver l'Atlantide de Platon. On y trouve plutôt sa conception personnelle de l'Etat idéal. C'est donc une « utopie » bien caractérisée. Le fait qu'il reprit le nom adopté par Platon autorise peut-être à penser qu'il considérait la description de l'Atlantide dans Platon comme ayant eu aussi un caractère purement utopique, même en supposant à sa base certaines idées qu'on pouvait avoir ainsi avant l'époque historique sur l'existence de l'Amérique. Mais c'est d'un point de vue tout différent que le nom de Bacon prend ici une certaine importance. On sait que bien des arguments ont été apportés à l'appui de l'idée que Shakespeare, comédien sans culture, ne fut pas l'auteur véritable des pièces jouées sous sa direction et publiées ensuite sous son nom. On a essayé d'établir par les moyens les plus singuliers, par exemple en relevant des intentions allégoriques dans les pages de titres, les noms ou le nombre des pièces que l'auteur véritable ne pouvait être que Bacon, à qui sa haute situation dans l'Etat pouvait imposer de garder l'anonymat, et qui aurait choisi Shakespeare comme prête-nom. Or, selon une remarque de Spence, qui, malheureusement, n'a pas cité ses sources, on a aussi prétendu que, dans Shakespeare, l'île nommée « Sturm » est l'Atlantide, et on en a déduit que Shakespeare avait un point de vue personnel sur la mystérieuse île de Platon. Si donc on prétend encore à présent désigner Bacon comme le véritable auteur des œuvres de Shakespeare on arrive à ce résultat que Bacon aurait eu sur l'Atlantide plusieurs points de vue contradictoires. Comment admettre que Bacon écrive une « nouvelle Atlantide » dont le caractère utopique est bien accusé, fasse d'autre part un rapprochement entre l'Atlantide et l'Amérique, et d'autre part encore, présente l'Atlantide comme une île imaginaire située dans l'Océan? Que Shakespeare ait

songé ou non en cela aux « îles des Bienheureux », il ne peut pas être question de Bacon en cette affaire si l'île des Bienheureux doit être la même chose que l'Atlantide.

En 1665, le Jésuite Athanase Kircher, polygraphe, dont le caractère comme historien est assez douteux, reprit, dans son étrange *Mundus subterraneus*, une idée qu'il avait déjà exprimée en 1657 et selon laquelle l'Atlantide serait une île de l'Océan Atlantique. Il publia même une carte de l'île, dans son ouvrage *in-folio*, qui fut beaucoup lu à cette époque. En l'année 1685, un Allemand, Johann Christian Bock, affirma, dans une thèse de Wittenberg, l'opinion qu'il avait retrouvé l'Atlantide dans l'Afrique du Sud.

En 1779, parurent à Paris deux ouvrages sur l'Atlantide, qui représentent deux théories atlantidiennes absolument différentes. Delisle de Sales, dans son *Histoire nouvelle ou Histoire des hommes*, soutient que le Caucase est la véritable terre des Atlantes et, en même temps, fait état de la théorie d'un auteur inconnu qui, avant lui, avait désigné Ceylan comme étant la véritable Atlantide. Il essaie d'établir par des arguments géologiques que l'Atlantide se trouvait dans une mer qui couvrit jadis la Grèce et une partie de l'Italie. Il faudrait suivant lui chercher l'Atlantide dans les environs du Caucase, et ce serait d'ailleurs la même chose qu'Ogygia, l'île de Calypso. Du point de vue des théories glaciaires, qui ont actuellement un nombre croissant de partisans, on peut sans doute noter, comme fait intéressant, que, suivant Delisle, la terre fut jadis entièrement submergée. Bien plus digne d'attention est l'opinion du second auteur, Bailly, qui, dans son *Histoire de l'Astronomie ancienne* et, un an auparavant, dans ses *Lettres sur l'Atlantide de Platon*, fit l'étonnement de ses contemporains à propos du nom du Spitzberg. Bailly était un

disciple d'Evhémère, de Thessaly, qui enseignait à chercher une base historique, à la racine de toutes les fables. Bailly adopta les théories de Buffon sur le feu central et déclara que la région arctique actuelle devait avoir eu précédemment un climat tropical. Il pensait qu'un changement du climat était survenu à l'époque tertiaire et que la température s'était alors abaissée au pôle nord. Fuyant cette invasion du froid, les Atlantes se seraient retirés vers l'Asie, emportant avec eux leur civilisation, leur religion, leurs arts, leurs sciences, qu'ils auraient ainsi propagés dans leurs nouveaux domaines. Le livre de Bailly qui fut, comme on sait, maire de Paris dans les premières années de la Révolution, fut considéré comme une insanité à l'époque où il parut. Mais il est intéressant pour nous de constater que les théories d'Herman Wirth ont eu en Bailly un précurseur, préoccupé comme lui de questions de climat.

D'ailleurs Voltaire, à qui Bailly avait dédié ses *Lettres sur l'Atlantide*, sans doute pour se concilier un homme dont l'autorité était si grande, n'a rien objecté à ses opinions. Mais on s'aventurerait beaucoup en tirant de ce fait la conclusion que Voltaire était de l'avis de Bailly.

Toute particulière est l'hypothèse de Bartoli, qui croyait que les Atlantes de Platon étaient les Perses et que tout le récit de Platon était simplement une version mythique des guerres médiques, entre les Perses et les Athéniens. Selon Bartoli cette histoire avait été inventée par Solon. Platon l'avait recueillie. Le théâtre de la guerre aurait été nommé Atlantide, mais ce n'était que l'Attique, c'est-à-dire le territoire dont Athènes était la capitale. Un fait caractéristique est que, en 1829, à l'époque où on s'enthousiasmait pour la Grèce, Latreille lui-même soutint l'opinion qu'il fallait chercher l'Atlantide dans l'Attique. C'est aussi dans la Méditerranée que le

Français Butavant et le géographe américain E. S. Balch ont situé l'Atlantide. Balch avait, en 1921, fait des fouilles en Crète et c'est ce qui l'amena à édifier sa théorie, qu'il exposa devant la société américaine de géographie. Tout en reconnaissant que le récit de Platon renferme beaucoup d'inexactitudes, auxquelles nous ne pouvons rien changer à présent, il reste cependant comme idée consistante que l'Atlantide était une île et qu'elle fut le centre d'un Etat puissant. Balch pense donc que le récit s'applique particulièrement bien à la Crète et à l'empire crétois de Minos qui, vers 1200 avant J.-C., aurait été détruit par les Athéniens alliés aux Egyptiens et que c'est ainsi que s'expliquerait aussi la légende de Thésée et du Minotaure. En ce qui concerne la mention des colonnes d'Hercule, Balch pense qu'il s'agit d'un récit de voyage entre les îles rocheuses de la mer Egée, sans autre précision. La catastrophe finale qui aurait amené l'engloutissement de l'Atlantide ne serait qu'une allégorie rappelant la fin de cet empire et son anéantissement comme centre de commerce et de civilisation.

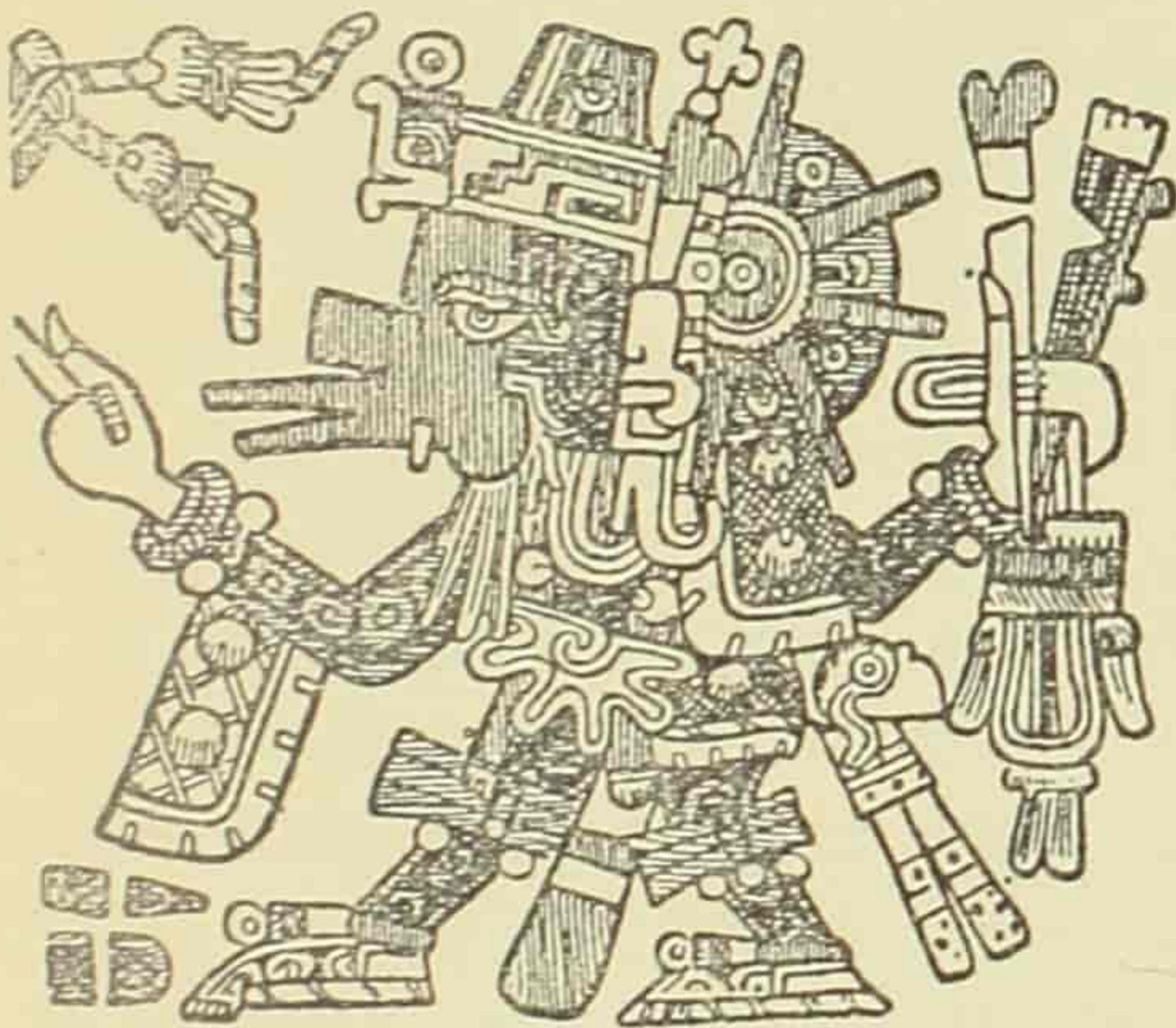
Mais toutes les théories que nous venons de signaler dans notre revue générale n'entrent pour ainsi dire plus pour aucune part dans les discussions actuelles sur l'Atlantide tandis que l'on recommence sans cesse à discuter en les fondant sur diverses considérations d'autres hypothèses dans lesquelles l'Atlantide nous apparaît comme située en Amérique, en Afrique, en Espagne, ou comme une île de l'Océan Atlantique. C'est pourquoi nous consacrerons des chapitres particuliers aux plus importants de ces systèmes.

LA POLEMIQUE ATLANTIDIENNE MODERNE

L'ATLANTIDE. — L'AMÉRIQUE

Nous avons déjà rappelé au commencement de notre résumé historique que, soixante ans après la découverte de l'Amérique, l'Espagnol Gomora présenta le continent nouvellement découvert comme étant celui qui, d'après

le récit de Platon, se trouvait de l'autre côté de l'Atlantide. Ensuite François Bacon de Verulam émit l'hypothèse que l'Amérique était l'Atlantide même et cette opinion a été jusqu'aux époques les plus récentes soutenue à nouveau un grand nombre de fois. En 1689, Nico-



Quetzalcoatl (d'après le *Codex mexicain Borgia*).

las et Guillaume Sanson publièrent une carte de l'Amérique où ils figurèrent graphiquement la façon dont l'Amérique était partagée entre les fils de Poseidon. En 1762, Robert Vangoudy publia un atlas du même genre qui ne dut pas manquer de faire rire Voltaire. Harles, éditeur d'une *Bibliotheca Graeca*, se prononça en faveur de la théorie américaine de l'Atlantide et Bircherod en fit autant. Alexandre de Humboldt a dit que

l'histoire de l'Atlantide lui apparaissait comme une fable, mais, en même temps, il a exprimé l'opinion que Solon avait rapporté d'Égypte des notions d'histoire et que certaines idées vagues, sur l'existence de l'Amérique, avaient pu arriver jusqu'à l'Égypte. Avant lui le fameux naturaliste français Buffon avait exprimé l'idée que l'Amérique et, avec elle, l'Irlande et les Açores pouvaient être les restes d'une grande île de l'Atlantique.

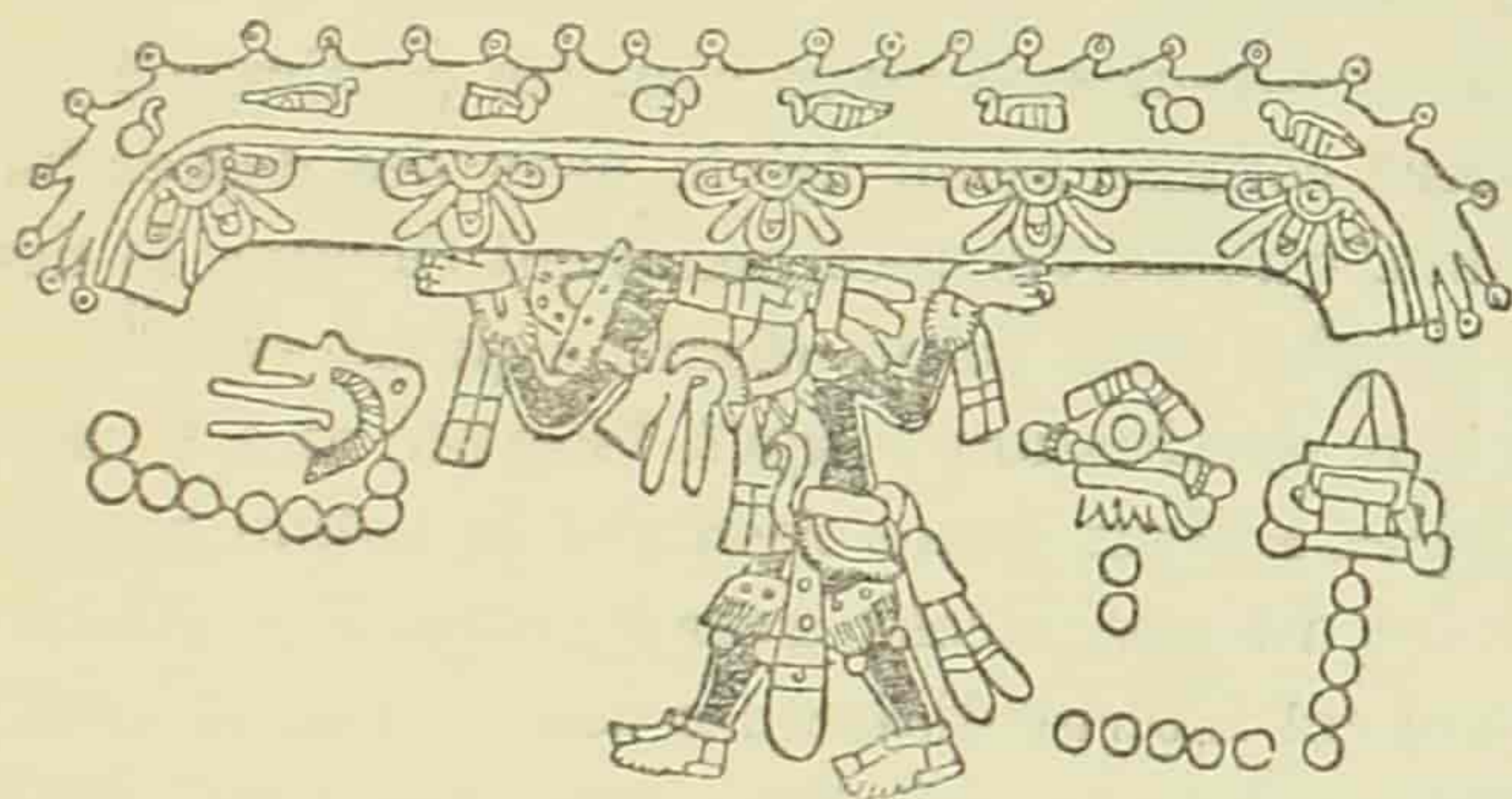
Dans son *Deutsches Museum* (année 1855) Robert Prutz, le littérateur allemand libéral, procura à Jacob Kruger, privat-docent de Bonn, élève de Röth, le moyen de publier ses subtiles et vastes recherches sur une première découverte de l'Amérique par les Phéniciens. Le but de Kruger était d'utiliser tous ces fragments historiques parvenus jusqu'à nous pour reconstituer grâce à eux « en tant que système cohérent, l'esprit de l'histoire ». Dans cet essai, dont le titre même indique la conclusion générale, Kruger identifie l'Amérique avec l'ancienne Atlantide, déjà connue des Phéniciens. Il fonde son opinion sur les passages de Plutarque et de Diodore que nous avons précédemment rapportés et sur le traité pseudoaristotélicien : des « singularites de la nature ». Kruger avait annoncé qu'il donnerait comme suite à son travail le résultat d'autres recherches montrant la conformité d'autres récits historiques avec ceux de Platon dans le *Timée* et le *Critias*. Mais on ne trouve pas trace des publications que Kruger avait annoncées.

Encore à présent on fait souvent un rapprochement entre l'existence de l'Amérique de celle de l'Atlantide, mais non pas en ce sens qu'il y aurait eu identité comme position géographique entre l'une et l'autre. On suppose plutôt que l'Amérique est le reste d'un continent insulaire jadis considérablement plus étendu et anéanti pour la plus grande partie par une catastrophe naturelle.

L'ATLANTIDE ET LA NIGÉRIE

L'hypothèse selon laquelle l'Atlantide était la région enveloppée par la boucle du Niger jusqu'à la côte océanique correspondante fut développée dès 1908 à la Société d'études africaines de Londres par le capitaine Elgee.

L'explorateur africain Leo Frobenius a, vers 1910, fait



Quetzalcoatl supportant le ciel.

dans la région de Bénin, entre le Niger et l'Océan Atlantique des découvertes d'où il a déduit l'existence très ancienne d'une haute civilisation paraissant avoir des analogies avec la civilisation atlantidienne décrite par Platon. Dans son rapport sur son troisième voyage en Afrique de 1910 à 1912, (*Et l'Afrique parla*, p. 348), il dit textuellement ceci : « Je prétends donc avoir ainsi retrouvé l'Atlantide, centre d'échanges de la civilisation occidentale, situé au delà des colonnes d'Hercule, l'Atlantide dont Solon nous dit que la forteresse de Poseidon s'y éleva, qu'une puissante végétation la couvrait, que des plantes arborescentes y fournissaient des aliments, des breuvages, des baumes (palmier à huile), qu'elle produisait le fruit rapidement corrompu de

« l'arbre à fruit » (la banane) et des condiments agréables (le poivre), qu'il s'y trouvait des éléphants, que ce pays produisait du cuivre (comme ce fut le cas jusqu'à une époque récente en arrière des monts Joruba), que les indigènes y portaient des vêtements d'un bleu foncé (indigotier) et qu'ils avaient une architecture un peu spéciale (toits en selle faits de feuilles de palmier). Je considère donc comme ayant été l'Atlantide le pays Joruba, terre tropicale féconde et extrêmement riche, coupée le long de ses côtes et sur les rives du Niger d'une infinité de lagunes et de canaux, et dont le récit de Platon caractérise assez bien les particularités. Je le considère comme ayant été le pays des descendants de Poseidon, que les Jorubes nomment Olokun, le domaine d'un peuple dont Solon disait « qu'ils avaient étendu aussi leur domination jusqu'à l'Égypte et à la mer Tyrhénienne. » Nous avons retrouvé la nation maritime et guerrière du XIII^e siècle avant notre ère. Nous avons retrouvé cet intermédiaire des contacts de la civilisation de l'Orient et de celle de l'Occident, agent du conflit dans lequel la culture de l'Orient triompha en acquérant ses premières connaissances sur les terres magiquement belles des tropiques, qui sont situées « loin en dehors des colonnes d'Hercule. »

C'est dans sa *Théogonie atlantique* (Iena 1926) que Frobenius a condensé sous sa forme la plus claire son hypothèse atlantidienne. Il expose qu'il faut considérer le récit de Platon comme un ensemble de souvenirs relatifs à une période préhellénique de la civilisation. Au cours de cette période, on avait, par voie de colonisation, porté sur les côtes de l'Océan Atlantique, par conséquent en dehors du domaine méditerranéen, une culture préhellénique typique, avec l'art de la navigation. Cette Atlantide doit être la dernière image restée vivante d'une civilisation qui, avant l'époque grecque, devait s'être

constituée sur les côtes de l'Afrique Occidentale. Cette période préhellénique serait l'époque de la suprématie du dieu des mers Poseidon, dont les descendants auraient bâti la citadelle de l'Atlantide. Cette citadelle cependant ne devrait pas être considérée d'un point de vue limitatif. Il faudrait voir résumée dans cette image d'une ville l'idée de toute une civilisation régionale qui aurait dû son origine à l'esprit d'entreprise et à l'activité commerciale des peuples préhelléniques.

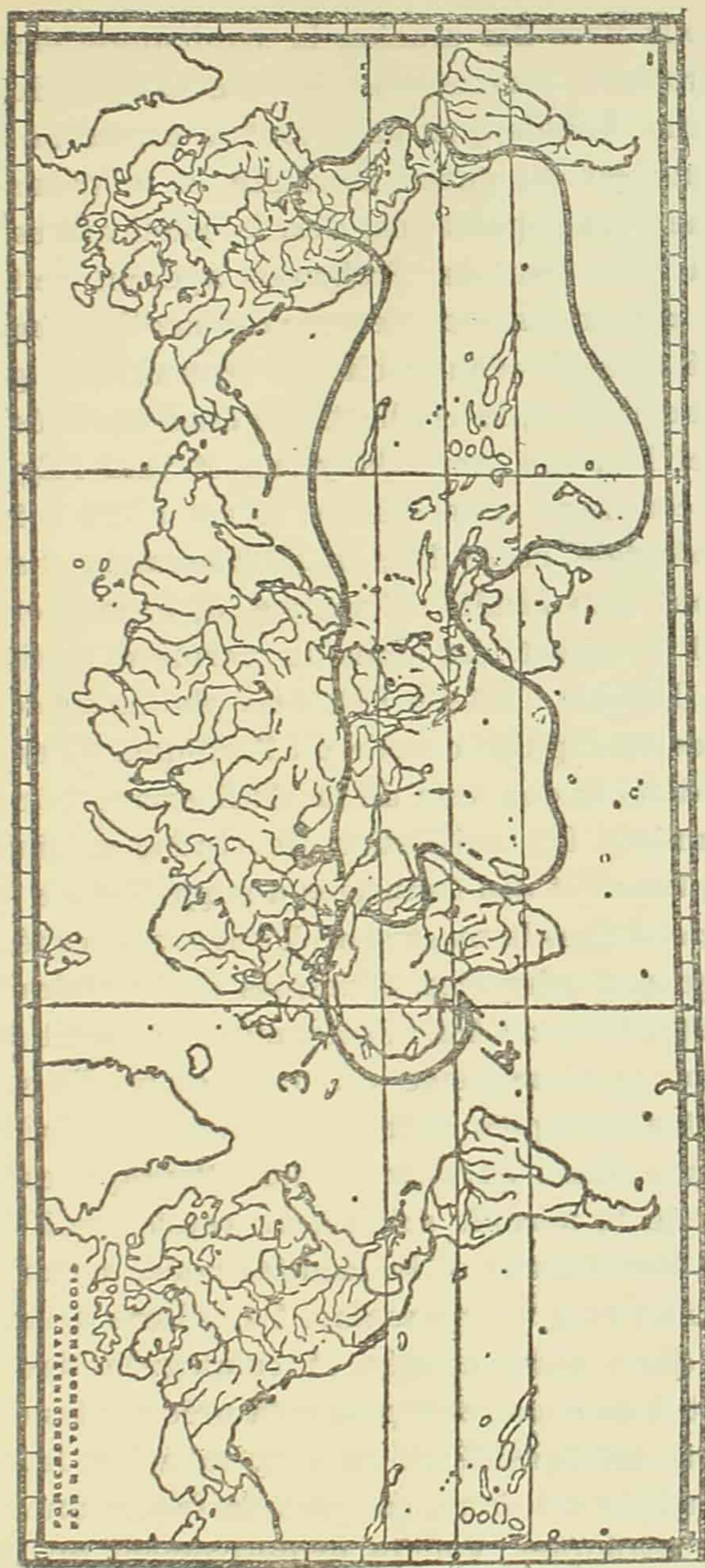


1. Swastika sculpté dans le couvercle d'une boîte de bois. Pays des Bangongo (Torday et Voyce, « Les Bushongos »). — 2. Swastika figuré sur un sac de cuir Salaga (Schurtz, « Urgeschichte der Kultur »). — 3. Figure d'une main sur la face inférieure d'une cuillère. Loango (Musée de Leyde). — 4. Figure d'une main sur la face inférieure d'un bloc. Bénin (Luschan, Antiquités du Bénin). — 5. Rosette sur une boîte de cuivre. Bénin (Ling-Roth, « Great Benin »). — 6. Rosette sur un banc de bois. Bamum, Afrique Occidentale (Meinhof, « Afrikanisches Märchen »). (D'après Frobenius, « Theogonie Atlantique, Eugen Diederichs », Iena.)

La méthode qui sert de base à Frobenius pour arriver à ses conclusions, et qu'il a élaborée de 1894 à 1896 est définie par l'auteur lui-même comme un procédé cartographique pour le traitement expérimental des problèmes de l'ethnologie scientifique, et consiste à porter sur une carte muette les constatations du même genre faites chez différents peuples. Ainsi furent d'abord mises en évidence certains rapports des faits de civilisation constatés, d'une part, dans la région centrale du Pacifique et, d'autre part, dans la région de l'ouest africain. La côte occidentale de l'Afrique ne fut que plus tard soumise à la même méthode d'analyse. Les cartes relatives au développement des civilisations de l'ère du culte

solaire mettent en évidence une étonnante évolution. A partir des rives de l'Océan Pacifique il y eut transmission de certaines particularités culturelles d'abord vers l'Asie Occidentale puis dans la Méditerranée, ensuite sur les côtes de l'Océan Atlantique, et, finalement, par-dessus la Méditerranée, vers l'extérieur, jusque vers l'Afrique Occidentale. Les particularités « se transforment au cours de leur migration, prennent de nouveaux aspects, mais toujours en se maintenant dans le même esprit, dans le même cadre, tout en n'apparaissant plus finalement que comme un héritage. » Pour des constatations d'ordre social, technique, religieux, culturel, les cartes en question montrent la dispersion géographique propre à chaque fait.

Frobenius raconte qu'un jour un nègre lui tint ce propos singulier : « Dans mon pays chaque homme d'autrefois est une grosse pierre. » (Frobenius, *Erlebte Erdteile* III. 358). Le sens de cette expression se vérifia pour l'explorateur chez les Bakuba, peuples parents des races du Congo, par la découverte d'un vieux fonds jusqu'ici inconnu, et encore vivant, de civilisation. Après que Frobenius se fut, pour commencer, orienté au Soudan près d'esclaves originaires du Jorubaland, un voyage le fit pénétrer, en 1910, dans le Jorubaland même, où il visita, à Ibadan Ife, l'ancien centre pontifical du clergé des Joruba et fit une récolte abondante et inattendue d'objets et de dessins. Alors, grâce à sa méthode cartographique, Frobenius put établir qu'il y avait là un domaine spécifiquement différent de toutes les autres civilisations africaines et où on constatait des particularités permettant de conclure à un lien entre cette région africaine et l'Asie Orientale, en ce qui concerne, par exemple, les ruines, la forme des arcs, le tatouage des angles de la bouche, la disséction des cadavres, les dessins symboliques, les oracles tirés de victimes humaines, l'usage de



1. Région de l'Asie Occidentale et de la Lybie. — 2. Mer tyrrhénienne. — 3. Tartessos. — 4. Civilisation atlantique de l'Afrique Occidentale. (Frobenius, « Théogonie Atlantique », Eugen Diederichs, Iena.)

cordons pour tirer des oracles, la symbolique des nombres et, surtout la permutation du sexe supposé du soleil et de la lune. Tandis que, dans tout le centre de l'Afrique, la lune est du genre masculin et a Vénus pour amante, chez ces populations, c'est le soleil qui est masculin et la lune féminin. Frobenius aperçut nettement en ce pays « qu'un énorme devenir des civilisations avait été localisé dans l'Océan Pacifique central, que, par les affluents cachitiques, la civilisation s'était insinuée entre l'Afrique et l'Arabie, vers Babylone et vers l'Égypte. » Il montre comment cette culture suinte alors à travers l'Asie Occidentale, entre dans la Méditerranée et se propage au loin vers l'Italie, l'Espagne, la France et l'Angleterre. Il a caractérisé dans la dernière édition du *Paideuma* (*Erlebte Erdteile IV*) « les phases successives de ce processus depuis la sortie du Pacifique. » Les intermédiaires dans le domaine de la Méditerranée Occidentale sont morts. La civilisation des Indogermains, des Celtes, des Grecs et des Ombriens a supprimé les témoignages anciens dans la mesure où il s'agissait des témoins mythologiques d'influences asiatiques occidentales. Mais le lien existant avec l'Asie Occidentale apparaît si nettement dans le témoignage des faits qu'on lit sur les relevés cartographiques définis ci-dessus que Frobenius a pu conclure ainsi : « La civilisation atlantique est donc un rejeton de la période solaire, un rejeton qui, à travers l'Asie Occidentale et la Méditerranée, a trouvé sa route jusqu'ici et y a pris racine. La culture atlantique se trouve donc ainsi classée et cataloguée dans son ensemble et il ne nous reste plus qu'à préciser les détails de ces relations. Considérée de cette manière, la civilisation atlantique est donc, en quelque façon, un avant-poste d'une évolution. Venant primitivement du Pacifique, elle a acquis une configuration propre dans la Méditerranée. Ainsi s'explique le fait que nous trouvons dans

le domaine de la civilisation atlantique une multitude de particularités qui ont précisément dans la région de la Méditerranée leur diffusion caractéristique. Tel est l'arc, primitivement petit et tendu au-dessus du front, l'arc des Assyriens et des anciennes époques étrusques. En architecture nous avons la grande construction à impluvial. Dans les édifices, les carreaux de céramique comme dans l'Asie Occidentale ou les plaques métalliques comme revêtement des murs, ainsi qu'on en trouve la description dans l'Odyssée. Aux époques anciennes un grand développement de l'industrie de la terre cuite, de celle des perles de verre, de l'art du lapidaire, des figures taillées dans le quartz, avec de grands vases munis d'anses du type égéen, des fauteuils et des figures. Ajoutons à cela toutes les autres particularités caractéristiques, comme le tranchant large des couteaux, l'épée de justice ouest-africaine, le parasol sacré des rois, l'usage des litières, le droit de succession pour les neveux, dont l'évolution ultérieure conduit à des formes que Bachofen a déjà précisée pour la période poséidonienne.

D'autres détails nous font pénétrer plus encore dans l'intimité spirituelle de cette civilisation : les idoles-planchettes, l'emploi de la main comme poignée et comme symbole, la croix gammée sacrée, la rosette à huit branches, les figurations qui conduisent à la Mélusine à forme de poisson, des combinaisons qui montrent des figures féminines sculptées tenant une coupe ou bien les mains sur les seins, des femmes, la mère et l'enfant comme dans le culte d'Isis. Les gobelets à visage humain (rhytomes), de même que tous les menus produits de la plastique à figures et les objets sculptés dans des matériaux durs (comme l'ivoire, l'os, la stéatite), ainsi que les figures moulées en cuivre jaune, ont leurs équivalents les plus analogues, et, plus encore, leurs ancêtres et les formes successives de leur développement hors du pays,

au nord, autour de la Méditerranée. Dans tout cela apparaît une communauté de caractères. Et on aperçoit avec une particulière facilité ces traits communs si on considère les anciennes fables des indigènes, leurs souvenirs historiques et ce qu'était le pays au moment où il fut découvert. A cette époque existait encore le grand empire qui fut nommé alors royaume de Bénin. Dans l'arrière-pays du Bénin se trouve la ville sacrée des Jorubes, Ife, où nous avons fait nos découvertes archéologiques de pierres diverses, de terres cuites, de moulanges en cuivre dans les lieux saints de ce peuple, ses bois sacrés et ses cimetières. Là aussi est le bosquet consacré où nous avons trouvé l'admirable tête de bronze d'Olokun, c'est-à-dire du dieu des mers, de Poseidon. »

Les rois de Bénin faisaient remonter leurs ancêtres à Ufa et le royaume entier s'appelait Ufa lorsqu'il réunissait encore les pays de la Côte de l'Or et de la Côte des Esclaves à ceux situés jusqu'au delà du Niger à l'est et avait sa capitale religieuse à Ife, dans le pays actuel des Joruba. On considérait comme son fondateur le dieu de la mer Olokun, (Poseidon), qui partageait avec quinze autres dieux la souveraineté du ciel. La mythologie de ce pays n'a d'analogie dans l'histoire des religions qu'avec la doctrine étrusque de la foudre. Nous trouvons d'étranges correspondances, en ce qui concerne les rites du sexe, et les Gorgones.

Chez les uns comme chez les autres on pratiquait la disséction des cadavres avant leur combustion et on tirait des présages des entrailles des victimes. Frobenius a attiré l'attention sur le fait extraordinairement intéressant qu'apporté de l'est par des colons le culte préhellénique de Poseidon avait trouvé un sanctuaire isolé sur la côte occidentale de l'Espagne, à Tartessos, la Tarschisch de la Bible. Frobenius s'attache ensuite à démontrer que la civilisation tartesso-étrusque s'étendit jusque

dans l'Afrique Occidentale. Il fait remarquer que, selon le témoignage de la Bible, des navigateurs de Tartessos qui restaient trois ans en voyage rapportaient de Tarschisch de l'argent, et d'Ufa de l'or. Or Ufa serait la « Côte de l'Or », en avant du Bénin. Frobenius signale de plus un endroit du *Livre des Rois* (I, ch. 10, 22), où on lit : « Car le roi possédait des vaisseaux de Tarsis chez les marins de Chiram. Une fois par trois ans, les vaisseaux de Tarsis venaient et apportaient de l'or et de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons. » Mais



Tatouages circulaires frontaux. 1. Marque de terre cuite, tête de nègre, Méditerranée Occidentale, premier siècle avant l'ère chrétienne. — 2. Terre cuite, tête de nègre provenant d'Ife, même époque. — 3. Nègre de la région de Bussira, haut bassin du Congo, collection DIAFE. (Frobenius, « Théogonie Atlantique », Eugen Diederichs, Iena.)

le mot désignant les paons « thukkijjim » a été transcrit « sukkijjim » par l'auteur des Antiquités juives, Flavius Josèphe, et ce mot veut dire les « Ethiopiens ». Le texte biblique vulgaire où on lit les « paons » doit donc être amendé et il faut lire : « des esclaves d'Ethiopie ». Or l'existence de masques de terre cuite représentant d'incontestables nègres et qu'on trouve aussi bien dans la Méditerranée Occidentale qu'à Ife, amène Frobenius à la conclusion que, réellement, les vaisseaux de Tarsis apportaient de tels esclaves. Ces nègres portent les tatouages frontaux en forme de cercles que l'on connaît

seulement chez les indigènes des régions intérieures du bassin du Congo. Mais, pour Frobenius, le fait que ces découvertes concordent avec le récit de Platon relatif à l'Atlantide n'a qu'une importance secondaire. Il met en valeur, comme bien plus important que toutes les hypothèses atlantidiennes, le fait qu'on a retrouvé actuellement, encore vivante, une civilisation remontant à un passé extrêmement lointain.

La pièce la plus intéressante qui ait été découverte est une grosse tête en cuivre jaune fondu provenant d'Ife, représentant le dieu de la mer Olokun, pendant que les têtes de terre cuite sont les dieux devenus pierre et tombés dans les abîmes. Or ces pièces du plastique sont des produits et des témoignages d'une haute civilisation, d'une culture artistique bien caractérisée et n'ont rien de commun avec d'autres figurations et d'autres formes plastiques qu'on trouve aussi, mais qui sont déjà bien connues, ou avec les produits de ce qu'on appelle les cultures primitives. Si l'on suppose éliminé le fétichisme, qui règne actuellement dans le pays de Joruba, on retrouve derrière lui les dieux atlantiques, refoulés dans les plans profonds de la civilisation de ce peuple et au-dessus desquels, selon Frobenius, le fétichisme, en tant que conception européenne du culte des dieux d'Afrique, constitue une sorte de voile, une couche non africaine d'impuretés. Le fétichisme est, dans sa forme actuelle et jusque dans son nom d'origine portugaise (*feticeiro* pratiquer les enchantements) un article d'importation européenne, introduit par les conquérants portugais et les marchands d'esclaves de l'ouest africain. La haute culture venue d'Asie s'était anciennement implantée en Nigérie, puis s'africanisa de plus en plus, prit finalement une physionomie africaine et finalement perdit complètement sa vitalité sous l'influence de la civilisation européenne du littoral. Mais ce n'est pas seu-

lement sur la côte ouest de l'Afrique que Frobenius veut avoir mis en évidence les influences typiques du poseidonisme de l'Asie Occidentale. Il les indique aussi en Abyssinie et plus au sud dans la région aurifère de l'embouchure du Zambèze. Et il conclut : « Voici comment se présente la quintessence des particularités de la culture atlantique : premièrement la tendance à la constitution de villes, secondement une organisation hiérarchique dans la constitution de la ville ainsi que dans la conduite de la communauté, troisièmement la conception d'un *cosmos* du monde et des dieux clairement exprimé dans des mythes, des symboles et un culte. Les seize grands dieux ayant leurs domiciles dans seize directions du ciel se réunissent pour former le monde. L'image du monde se reflète dans le plan de la ville et dans la direction sacerdotale des seize quartiers de la ville. De cela découle une conception du temps et de l'espace et les prescriptions d'un culte et d'un symbolisme extrêmement riche. Tels sont les signes directeurs ou les caractéristiques du développement d'une culture en Atlantique.

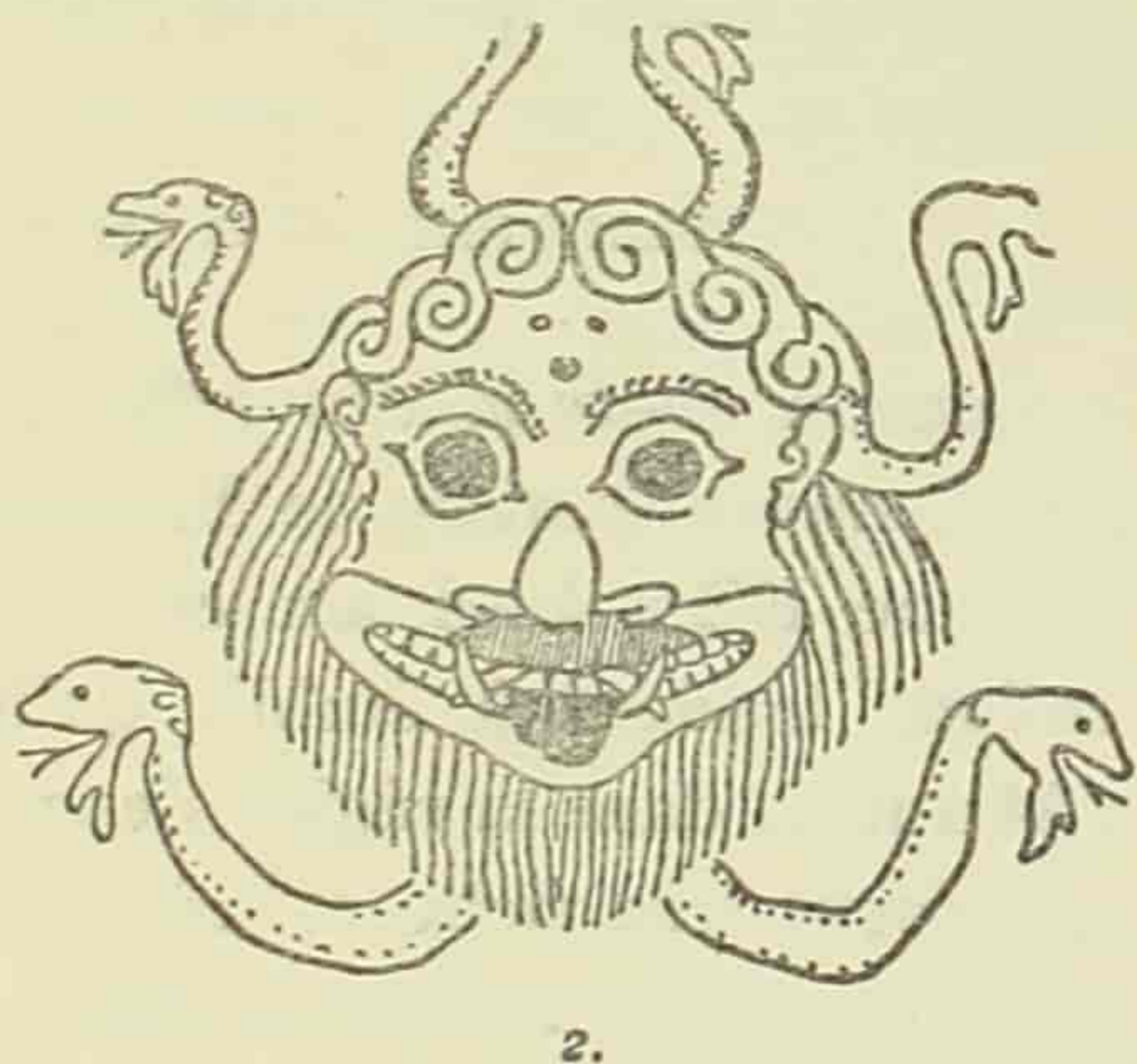
Du fait de cette essence primitive, la civilisation atlantique est, comme signification, opposée d'une façon qu'on ne peut méconnaître à la nature propre de celle des Syrtes ou de l'Erythrée. C'est seulement dans son domaine qu'on rencontre les trois symboles : la main, la rosette à huit divisions et la croix gammée (le *svastika*), le métier à tisser particulier des fileuses, un rouet spécial, le très typique arc s'appuyant sur le front, la véritable construction à impluvium, un art de la terre cuite bien développé, l'ancienne litière à porteurs, les nattes ouest-africaines tressées par les femmes, le spécifique héritage d'oncle à neveu (correspondant à un régime matriarcal) l'inhumation par dessèchement et incellulation, l'emploi des entrailles et du foie des vic-

times dans la recherche des présages, les mythes d'un univers initial, le « turnus » rituel, la symbolique des quatre couleurs, le culte des images dans sa forme la plus accusée, et ainsi de suite, et tout cela constituant un ensemble bien nettement tranché vis-à-vis de ce qui se passe dans l'intérieur de l'Afrique et vis-à-vis des ondes d'influence venues de la civilisation syrtique ou érythréenne.

Au fait fondamental que constitue l'existence, sous une forme pure, d'un style social mythologico-hiérarchique et cosmogonique s'ajoute donc un ensemble cohérent de signes caractérisant une civilisation distincte. De sorte que le tout s'oppose aux particularités de la civilisation propre à tout le reste du centre de l'Afrique comme étant une chose en soi-même particulière, comme un organisme ayant une existence propre, comme un tout déterminé. »

Si, en Grèce, une civilisation nouvelle et plus jeune a pu prendre l'avantage sur les résidus anciens de la période poséidonienne et les rejeter en arrière-plan, cependant les éléments caractéristiques de la civilisation poséidonienne se maintinrent dans les colonies de cette civilisation. Frobenius termine ses considérations sur ce problème par des phrases qu'il est préférable de reproduire textuellement : « L'hellénisme, dans la puissance de sa jeunesse mit en fuite cette sombre conception cosmologique et se préoccupa peu de continuer à savoir ce qu'avait été le passé car il était assez fort, trop heureux d'exister, pour pouvoir faire autre chose que de s'affirmer lui-même. C'est pourquoi les Grecs se désintéressèrent de se faire les historiens et les ethnographes de la période poséidonienne. La Côte d'Or des tropiques n'était déjà plus pour Platon que le lieu où s'était achevée une destinée de dieux anciens. Elle devint l'Atlantide avec ses palmiers qui procuraient aux hommes des

aliments, des boissons et des vêtements (palmier à huile), l'Atlantide dont les forteresses étaient garnies de plaques de cuivre jaune (comme au royaume de Bénin) le pays lointain des éléphants. De ces rapprochements avec des faits véritables résulte comme conclusion substantielle qu'on se souvenait encore vaguement d'une civilisation atlantique sur le point d'être oubliée tout à fait. Mais maintenant les preuves archéologiques de son existence sont sous nos yeux, cette tête d'Olokun et tou-



1. Bois sculpté de Modeke, dans le Jorubaland (fouilles de 1910, collection DIAFE). — 2. Gorgone de l'époque hellénique primitive, sur un bouclier. (Débris de vase d'Amasis, d'après Roscher : *Myth. Lexicon.*)
Extrait de la « Théogonie Atlantique » de Frobenius.

tes sortes de vestiges venant de l'ouest de l'Afrique. La théogonie des Joruba surgit des brumes de l'oubli et ce n'est plus cette fois un vestige archéologique à peine plus réel qu'un rêve, c'est un organisme encore doué de vie et animé, une mythologie à contours délimités comme expression d'une conception de la vie qui nulle part ailleurs sur la terre n'anime certainement aucun peuple. Car le sentiment de la vie des Joruba est, là où l'Europe n'a pas encore semé ses « magazines » et ses plantations, le sentiment de la haute mythologie et

des conceptions architecturales et décoratives qui régnerent avant l'époque grecque. Tout ce passé et ce monde alors vieillissant que l'attaque menée par l'hellénisme a fait disparaître, il y a des milliers d'années, dans la Méditerranée, vit aujourd'hui encore dans les contrées lointaines de l'ouest-africain. Là est le charme du problème de l'Atlantide. Ce n'est pas l'attrait qu'exerce le monde des présomptions ou des suppositions. C'est une floraison merveilleuse de faits aussi véritables qu'étonnants et la résurrection d'une réalité dont la grandeur apparaît enfin après des millénaires. »

L'ATLANTIDE DANS LE NORD DE L'AFRIQUE

Godron chercha dès 1868 à localiser dans le Sahara l'ancienne situation de l'Atlantide. Après lui, en 1874, Etienne Félix Berlioux commença une série de publications tendant à établir qu'il avait trouvé le site de l'Atlantide dans la région des monts Atlas, contrée encore à présent très riche et très fertile. Berlioux fait remarquer tout d'abord que si, dans le *Timée*, Platon attribue à l'Atlantide autant d'étendue qu'à l'Afrique et à l'Asie réunies, dans le *Critias* il n'applique ce nom qu'à une île bien plus petite, car il dit que le canal la séparant de la terre ferme ne mesure pas plus de 10.000 stades, c'est-à-dire environ 1.800 kilomètres.

Berlioux en conclut que, dans le *Timée*, le nom de l'Atlantide pouvait désigner le vaste empire que les Atlantes avaient conquis en Europe et en Afrique et que, dans le *Critias*, le même nom désigne seulement le siège ou le point central de leur domaine.

Berlioux retrouve les montagnes qui, suivant le récit du *Critias*, servaient de ceinture à l'île fabuleuse : « Ces montagnes qui n'ont pas leurs pareilles aujourd'hui comme nombre, grandeur et beauté. » Ces montagnes

s'élèvent sur la côte maritime du Maroc, entre le cap Ghir et le cap Non, presque en face des îles Canaries et elles atteignent souvent, d'après les recherches d'un nouvel explorateur, Lenz, des hauteurs de 3.500 à 4.000 mètres. A l'époque de Platon et aux époques plus anciennes les Grecs n'avaient que des idées très inexactes sur la hauteur des montagnes de l'Europe et même sur celle des Alpes. Il est donc compréhensible qu'ils aient attribué au massif de l'Atlas les cimes les plus élevées de la terre. C'est au pied de ces blanches cimes que l'heureux peuple des Atlantes avait élevé sa capitale, que Platon ne connaît pas, mais que Diodore de Sicile connaît, et nomme Cerné.

En ce qui concerne la destruction de l'Atlantide en un seul jour et en une seule nuit par un tremblement de terre et un tremblement de mer simultanés, c'est un événement dont la vraisemblance s'accroît beaucoup si on suppose qu'il s'agissait, non pas d'une aussi grande partie des continents, mais seulement d'une île qui, probablement, était constituée par le delta de l'Oued Draa. Berlioux, continuant l'exposé de son hypothèse, dit que, ayant eu leur première patrie au nord-est, d'où ils étaient venus par migrations successives, les Atlantes étaient les très proches parents des Celtes et des Pélasges. Après s'être établis au pied de l'Atlas, ils auraient étendu leur domination depuis le bassin du Haut-Sénégal, qui possède des mines d'or, jusqu'aux Iles Britanniques, depuis l'Espagne et la Gaule jusqu'au nord de l'Italie, jusqu'à la mer Tyrrhénienne, laissant dans tous ces pays des monuments mégalithiques comme témoins de leur passage. De plus, Berlioux croit pouvoir identifier les Atlantes en Egypte, avec les *Lybiens* et *Lebus* qui envahirent si souvent le delta du Nil et que les artistes pharaoniques représentent comme des hommes à la peau blanche, aux cheveux blonds et aux yeux clairs.

Les *Lebus*, qui étaient de hardis navigateurs et des cavaliers infatigables, se sont mêlés à des peuples de la même race, aux Sardes, aux Achéens, aux Pelestes de Crète, aux Dardaniens de la Troade et ont souvent, pendant trois siècles, cherché à ravir leurs terres aux Egyptiens et aux Phéniciens. Ils conquièrent le delta à une certaine époque et le colonisèrent. Ramsès II eut besoin de toute son énergie pour les expulser et les soumettre.

Toute la Méditerranée Orientale fut le théâtre de ce grand conflit. Les Egyptiens et leurs alliés occupèrent l'Archipel et toutes les positions stratégiques des côtes helléniques. Les forces de l'Attique durent sans doute combattre les Atlantes et remportèrent avec l'aide de la population indigène cette victoire que Solon et Platon célébrèrent plus tard comme le premier triomphe des Athéniens.

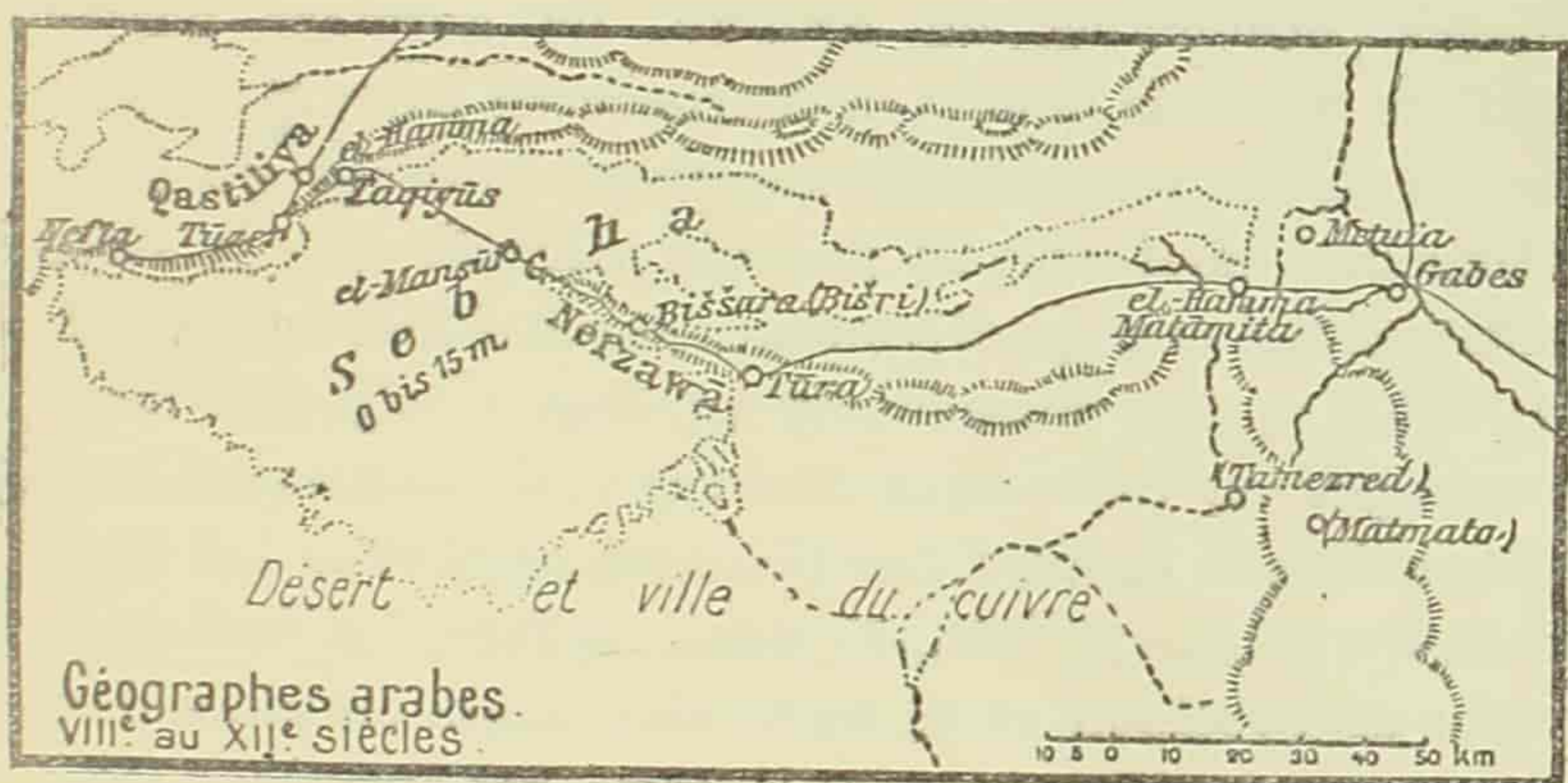
Les vainqueurs prirent alors de leur côté l'offensive et bientôt attaquèrent les Lebus dans leur propre pays, par mer et par terre. Les flottes de Sidon débarquèrent sur leurs côtes. Les Gétules, de race hamitique, lointains ancêtres des Berbères actuels, qui menaient primitivement une vie nomade au bord du grand désert s'avancèrent et soumirent tous les groupes des Aryos africains. La terrible catastrophe qui anéantit Cerné et l'île d'Atlantide survint précisément à cette époque et acheva la ruine.

Les Atlantes disparurent en tant que peuple indépendant mais vivent encore à présent, en très petit nombre, au milieu des vainqueurs et sont reconnaissables à leur type physique invariable. Les hommes aux yeux clairs et aux cheveux blonds que nous avons souvent rencontrés dans les montagnes de l'Algérie sont les descendants des anciens maîtres de l'Afrique et de l'Europe.

Il est digne de remarque que la « Grande Encyclopédie » française, en donnant ces détails sur la théorie

de Berlioux dans un article de E. Salone, conclut ainsi : « Si Berlioux avait raison dans ses hypothèses, un point important de notre tradition historique serait modifié. On ne devrait plus considérer les Berbères comme les autochtones du nord-ouest de l'Afrique; ce beau pays aurait été primitivement ce qu'il est redevenu : un des domaines de la race indo-européenne. »

En France, le problème de l'Atlantide est devenu un thème populaire de discussions qui ne sont souvent que



D'après Albert Herrmann.

superficiellement scientifiques, tantôt sous l'influence d'une littérature dont le roman de Benoît l'*Atlantide* est un exemple, tantôt sous celle de travaux méritant absolument d'être pris au sérieux et qui constituent de durables contributions à la question. La plupart de ces travaux se bornent à l'aspect nord-africain de l'hypothèse. La société spécialisée qui s'était donné pour objet la question de l'Atlantide a eu le considérable mérite de publier une bibliographie très étendue, illustrée et, autant que la chose est possible, complète, comprenant plus de 1.700 titres, des ouvrages traitant de son objet.

En Espagne, Fernandez J. Gonzales et Saavedra ont cherché aussi à situer l'Atlantide au Maroc.

En Allemagne, Knötel (1893) intervint dans cette discussion. S'appuyant sur une documentation très vaste, surtout dans le domaine de la mythologie comparée, il voulut prouver qu'on devait chercher l'Atlantide dans le nord-ouest de l'Afrique. Mais, selon Knötel, les Atlantes ne constituaient pas un peuple ayant un domaine propre. Les Atlantes étaient, selon lui, des *prêtres* qu'on devrait faire remonter tout d'abord au Thôt-Hermès des Egyptiens puis, plus lointainement, primitivement, à un centre d'où dérivèrent tous les clergés éclairés tels que mages, brahmanes ou druides. Ils auraient possédé comme point de départ la croyance en Dieu et auraient hérité de la sagesse des ancêtres chaldéens de Noah-Hénoch. Knötel croyait pouvoir affirmer que la Grèce elle-même avait appartenu au domaine théocratique des Atlantes (qui y possédaient un centre principal sur la montagne de Cyllène et d'autres établissements), qu'ils gouvernèrent le pays des Pélasges suivant la loi d'Hermès, qu'ils furent, un peu dans l'ombre, les maîtres du culte de Poseidon et de la marine, alors en plein développement, qu'il y eut des lignées de héros qui prétendaient descendre d'eux, s'occupèrent brillamment des choses de la navigation et, en particulier, prirent l'initiative de l'occupation et de la colonisation de la Libye. A l'époque où, suivant le témoignage de la Bible, une guerre religieuse sévit dans la plaine de Babylone entre les adorateurs d'Uranus et ceux de Saturne, c'est-à-dire vers l'époque de la construction de la Tour de Babel et de la confusion des langues, vers 2100 à 1500 avant notre ère, les prêtres d'Uranus, vaincus dans cette guerre religieuse, quittèrent la Babylonie pour pouvoir rester fidèles à leur foi. Ce furent les véritables Atlantes, qui honoraient comme fondateur de leur religion Atlas, un fils d'Uranus. Leur science, très étendue dans les domaines de l'astronomie, de l'histoire naturelle et de la tech-

nique, reposait, d'après Knötel, sur des bases chaldéennes et le patriarche Hénoch s'est confondu avec Atlas en un seul personnage. Le nom de la race « Phut » émigrée, selon Knötel, dans le Maroc actuel, et qui descend d'un rejeton du fils de Noé, Cham, n'est qu'un autre nom des Atlantes. Ils s'interrompirent dans la migration qui les conduisit de la Syrie en Espagne pour fonder sur leur route la ville de Tarschesch-Tartessos, que, récemment Schulten, Hennig et d'autres, comme nous le verrons plus loin, ont voulu considérer comme ayant été la véritable Atlantis. Mais le courant principal de la migration des Atlantes alla plus loin (à moins qu'il ne s'agisse d'une ramification ayant eu lieu auparavant) et se porta vers la Libye où fut fondée la véritable ville poséidonienne d'Atlantis. Knötel suppose que la Crète était une grande forteresse maritime et une colonie militaire assyrienne, établie judicieusement, et de propos délibéré, pour dominer la mer. Le chef de cette flotte était un « Héraclès », désignation permanente d'une charge et d'une dignité que beaucoup de personnes possédèrent. Knötel place l'occupation de la Crète vers 1900 avant J.-C. « Chronos » était le nom grec de Ninus et du royaume assyrien nommé d'après lui. Les Assyriens à partir de la Crète étendirent leur domination sur la Méditerranée par l'entremise d'un « Héraclès » et incorporèrent aussi Tartessos à leur empire. Lorsque, vers 1300 avant J.-C., une invasion de populations scytiques, blondes, aux yeux bleus, et de haute stature, (apparemment de race aryenne par conséquent) renversa l'empire mondial assyrien et que Ninive fut prise, la déesse guerrière des amazones scytiques s'avança aussi de la mer Noire vers la Grèce sous le nom de « Nitokrès » c'est-à-dire, « Athene victorieuse ». Avec Athene le dieu cheval, Poseidon vint aussi vers l'ouest où il devint « d'abord assyrien, puis lybien et enfin hellénique. » L'enseigne-

ment des Atlantes en fit alors, primitivement, un dieu guerrier pour les hommes, comme Pallas-Athene était une déesse guerrière pour les femmes, puis un dieu de la navigation. Les Egyptiens auraient, paraît-il, désigné les Atlantes du nom de « Tahennu » en les figurant hiéroglyphiquement par quatre supports du monde, engagés les uns dans les autres. Ce signe se prononce « tat » et signifie : état de tranquillité, éternité, solidité, repos. Mais, en même temps, les Egyptiens désignaient en leur langue Atlas du nom « tat », dont Clément d'Alexandrie dit : « Atlas est un pôle impassible, il peut être aussi la sphère immobile et peut-être le meilleur sens est-il : l'éternité inébranlable. » Knötel croit pouvoir expliquer, du point de vue de l'étymologie, que le mot « A-tlas » signifie « ce qui ne fait rien » par conséquent : le pôle, autour duquel le ciel tourne. Comme l'étoile polaire est inébranlablement fixe sur la voûte du ciel elle fut prise par les Egyptiens comme symbole de la fixité inébranlable. Ils la nommaient « Tahen », un mot qui vient de « tahe-tahu-tahu » et qui veut dire quelque chose comme « établir solidement » ou « empêcher de bouger ». De sorte que les Atlantes se nommaient « Tahennu » justement parce qu'ils avaient un culte pour l'étoile « Tahen » autour de laquelle tourne l'axe de la terre. Knötel se fonde sur les récits d'Hérodote et de Diodore relatifs aux Atlantes pour essayer d'en conclure qu'ils auraient possédé une civilisation particulièrement élevée, ne le cédant que peu à celle des Egyptiens, des Assyriens et des Babyloniens. Knötel tient aussi les Atlantes pour les architectes des monuments de pierre connus sous le nom de dolmens et de menhirs, qui existent dans le nord de l'Afrique comme en France et en Angleterre et que des auteurs plus récents ont fait, eux aussi, remonter aux Atlantes, particulièrement Herman Wirth, avec cette différence qu'on considère aujourd'hui les constructeurs

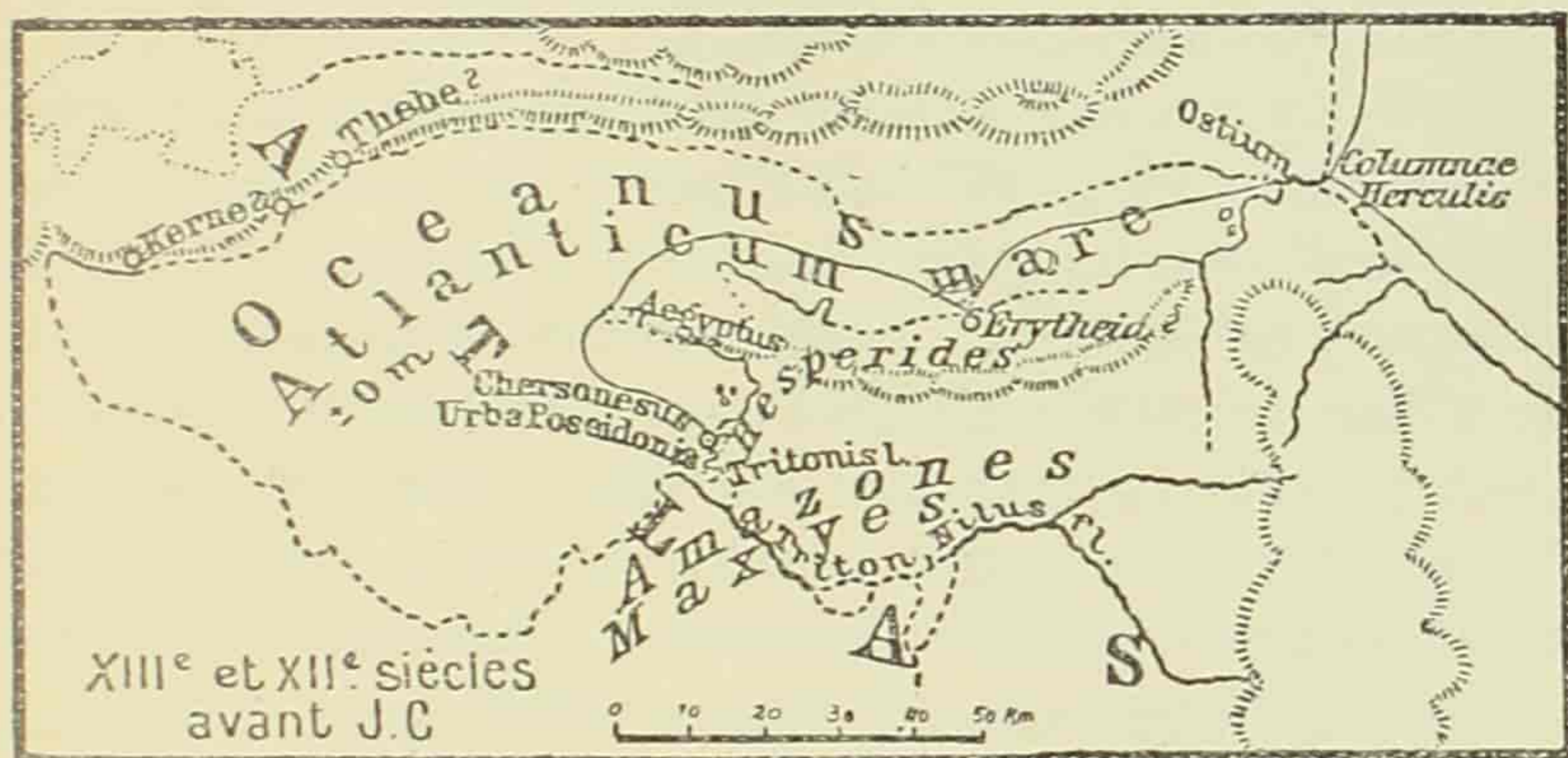
de ces monuments comme un peuple septentrional, de race indo-germanique. Knötel aboutit alors à considérer les druides gaulois comme des rejetons des Atlantes, ayant été, eux aussi, à leur tour, les intermédiaires entre la sagesse chaldéenne et la science primitive des pays de l'Occident. Knötel croit que la colonisation de la Grèce n'aurait pas eu lieu au cours de la migration effectuée de l'Assyrie vers l'Espagne mais que la Grèce aurait reçu des colons venus de la Libye conformément à une tradition hellénique relative à l'arrivée en Grèce d'Atlas, qui établit sa souveraineté, en Arcadie, sur la forteresse de Lykesura. C'est plus tard seulement, quand se produisit l'éveil de la conscience nationale, que les Grecs s'inventèrent un dieu propre à eux, qui fut Apollon. Les anciens dieux furent exilés aux extrémités du monde; leurs sectateurs furent noyés et Knötel veut voir dans ce processus symbolique de la mythologie grecque l'explication de la submersion légendaire de l'Atlantide.

Il n'est pas possible ici de suivre plus loin Knötel dans ses développements. Il est d'ailleurs resté seul dans son point de vue sans trouver de partisans. C'est seulement dans les nouvelles doctrines de Karst sur l'action exercée par une influence venue de l'est sur la civilisation occidentale qu'on peut retrouver une forme, mais bien différemment fondée et scientifiquement bien plus pénétrante, de la pensée de Knötel, qui avait traité la question avec une large part de dilettantisme.

En 1926, le Français Roux essaya de conjuguer le mystère de l'Atlantide avec celui de Glozel et s'exprima ainsi : « Mon hypothèse sur l'Atlantide est, en résumé, celle-ci : les chercheurs ont localisé dans les parties de la terre les plus différentes l'Atlantide, qui fut l'objet de la tradition transmise par Platon. Mais l'existence d'une époque atlantidienne ou d'une civilisation atlantidienne est admise par la grande majorité des préhis-

toriens. Si on cherche à situer la question dans le temps ou dans l'espace, on peut assurer que l'époque à laquelle le peuple atlantidien a vécu ne peut se placer que dans la période comprise entre la fin de l'époque néolithique et le début de celle du bronze, c'est-à-dire à peu près entre 10000 et 4000 avant J.-C. Il est certain qu'on doit abandonner l'idée d'une Atlantide engloutie dans l'Océan Atlantique parce que la géologie prouve qu'aucun affaissement notable ne s'est produit le long des côtes du Maroc depuis l'époque du tertiaire moyen, par conséquent depuis une époque où, selon les données scientifiques actuelles, les hommes n'existaient pas. Ma conception personnelle (qu'on peut combiner avec les théories d'Ali-Bey, de Lagneau, de Berlioux, de Knötel, de Rutot, de Butavand, de Vivarez, etc.), est que, pendant le quaternaire moyen et récent, des lagunes très étendues, saumâtres, mais peu profondes, s'étendaient au sud de l'Atlas, venant aussi bien de la Méditerranée que de l'Atlantique, et changeaient le nord de l'Afrique en une péninsule fertile. C'était là la véritable Atlantide, parcourue de fleuves nombreux, fortement peuplée d'hommes et d'animaux. Plus tard et peu à peu, au cours des millénaires, pendant que se succédaient la colonisation des Berbères, celle des Carthaginois et celle des Romains, le nord de l'Afrique a pris sa physionomie actuelle, et ce fut principalement du fait de la réduction des grandes lagunes qui devinrent de simples lacs ou des marais. Leurs derniers restes sont les Schotts et les Sebkhas. En même temps s'affirmait le « règne du sable » causé soit par le régime des vents soit par la raréfaction des pluies, au grand dommage de la vie des animaux, des végétaux et des hommes. Je me fonde ensuite sur le fait que les signes alphabétiques mystérieux trouvés dans les couches de Glozel par MM. Morlet et Fradin l'ont été aussi dans des couches néolithiques du sud-ouest de la

France, du sud-ouest du Portugal, ainsi que dans divers gisements du Maroc et du Sahara. Je me demande donc si le mystère de Glozel ne tend pas à rejoindre celui de l'Atlantide et si les régions voisines des colonnes d'Hercule n'ont pas eu aux temps préhistoriques et protohistoriques un rôle dominant dans la civilisation, un rôle que les Occidentalistes s'efforcent déjà de mettre en



D'après Albert Herrmann.

lumière en même temps qu'ils s'attaquent au monopole jusqu'ici détenu par les partisans des influences orientales. Les fouilles qui seront faites en France, en Espagne et dans le nord de l'Afrique prouveront peut-être le bien fondé de cette hypothèse en permettant de résoudre aussi le problème de l'Atlantide. »

Mais l'authenticité des pièces de Glozel étant encore très discutée, la possibilité d'examiner complètement la théorie de Roux ne nous est pas encore offerte.

Tout récemment aussi le comte Byron Cuhn de Prorok a cru pouvoir conclure de traces humaines préhistoriques découvertes dans le Sahara et de pétrifications trouvées dans le sable que là se trouvait jadis l'Atlantide engloutie par la mer.

En 1926, principalement, le géologue de Munich Paul Borchardt s'est livré à des recherches très poussées pour confirmer l'ancienne supposition qu'un établissement préhistorique découvert par lui concordait avec la description que donne Platon de la ville d'Atlantis. Borchardt part de ce point de vue qu'avant tout on doit avoir une connaissance exacte des idées géographiques des Anciens pour pouvoir bien comprendre et apprécier le récit de Platon sur l'Atlantide.

Pour les Anciens la terre était une grande île entourée par une mer extérieure et les diverses parties du monde résultaient de la division de cette grande île en plusieurs petites îles. La Méditerranée elle-même était une mer ouverte et pleine d'îles et c'est seulement plus tard qu'on la nomma mer « intérieure » par opposition à l'Océan, la mer « ouverte », infranchissable. Borchardt signale ce que dit Strabon; celui-ci mourut en l'an 20 de notre ère mais, encore à l'époque d'Auguste il se fondait sur Eratosthenes, qui avait vécu et enseigné de 275 à 195 avant J.-C. Pour Strabon, les parties du monde, séparées par le Nil et par le Tanaïs, sont des îles. La Méditerranée divise la « terre habitée » en deux parties, qui deviennent des îles du fait de la mer extérieure qui les entoure par dehors. Hérodote aussi rapporte que, dans son voyage de découvertes autour de l'Afrique, Necho avait constaté que la Libye était une presqu'île. Mais Borchardt fait remarquer aussi que, chez les Anciens, l'idée d'une « île » était différente de ce qu'elle est chez nous. Ils désignaient comme étant des îles, non seulement les presqu'îles, mais aussi les oasis. Borchardt rappelle surtout que la mer Atlantique des anciens n'est pas identique avec notre Océan Atlantique. C'est seulement chez Hérodote que la mer située de l'autre côté des Colonnes d'Hercule commence à s'appeler « mer Atlantique », dénomination qui, d'après Borchardt, ne

paraît pas s'être intronisée solidement puisque les Romains, au lieu d'employer cette expression, parlent encore de la « mer extérieure ». C'est seulement plus tard que les noms *Oceanus Atlanticus* ou *Mare Atlanticum* ont été adoptés et seulement pour la partie située à l'ouest de l'Espagne ou de l'Afrique du Nord. Les contes merveilleux que les Phéniciens avaient mis en circulation sur cette mer pour en éloigner les concurrents étaient généralement tenus pour des vérités et ils ont même influencé Aristote qui, dans sa météorologie (livre 2, I, 14), dit que la mer de l'autre côté des colonnes d'Hercule est bourbeuse et immobile. A notre époque on a cherché à identifier cette mer bourbeuse et épaisse avec la mer de Sargasses. Mais cette tentative est devenue inadmissible depuis les recherches de Krümel, en 1891. A cela s'ajoute que les Anciens n'ont jamais fait à proprement parler autre chose que de la navigation côtière. Il n'est pas impossible que des marins emportés par la tempête ou à la dérive soient allés jusqu'au Grönland ou en Amérique. Mais, d'une façon générale, on peut cependant considérer comme certain, d'après Borchardt, que la légende de la mer de Sargasses infranchissable n'est apparue qu'après les voyages de Colomb. Borchardt est d'avis que la mer « impénétrable » des Anciens n'est qu'un conte inventé par les Phéniciens.

Borchardt décrit dès lors l'île des Atlantes, suivant Platon, comme une grande citadelle maritime, unie à la mer par un canal navigable de neuf kilomètres et demi, et située au bord d'une plaine fertile. A partir de l'ouverture du canal sur la mer, une ceinture de fortifications courait autour de la forteresse et des quartiers habités, ainsi que des magasins, en se tenant toujours à cinquante stades du premier canal et des annexes du port. Borchardt considère les grands canaux comme ayant été des méandres du fleuve. Il trouve la région

décrite par Platon dans l'arrière-pays de la petite Syrte, au golfe de Gabes, à l'ancienne Tacape. « Si on examine une carte on constate aussi que le lieu de débarquement indiqué ne pouvait être ailleurs que sur cette plage de sable. Nous avons là, près de la côte, une plaine dont tous les historiens depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ont célébré la fertilité. Une vallée fluviale, longue de cinquante stades, profondément dessinée, le Wadi el Melah le « fleuve salé » réunit le Schott el Hameina le « lac salé de la source » avec la mer. Dans ce lac salé se trouve, devant son déversoir, une île maintenant inaccessible qui a un diamètre de neuf cent vingt mètres, c'est-à-dire de cinq stades. Dans ce pays même demeurent les Beni Hammama. Si nous traduisons le nom arabe (Ham mam signifie la source chaude) dans le dialecte Liboberbère, le nom des « fils de la source » devient « At-tala » et le lac salé lui-même serait ainsi la « mer Atlantique » de Platon ou mieux la « mer des Atlantes » ou « atala » un nom que nous trouvons aussi dans l'Apocalypse sous la forme « Bahr atel » ou mieux « atala ».

Le Schott el Hameima n'est séparé du grand Schott el Djerid que par une ondulation de sable de peu de hauteur. Ce Schott est aujourd'hui impassable et ensablé, mais il était encore perméable à une époque appartenant à l'histoire de même qu'il était en communication avec la mer Méditerranée. Selon toute vraisemblance cette mer longue de deux cents kilomètres et large de quatre-vingts portait le nom de « mer des Atlantes »; c'est celle que nous connaissons aussi sous le nom de « lac Triton ». A son issue se trouve l'île de Poseidon, qui est la même que l'île Phla d'Hérodote, (IV, 178) avec son fameux temple d'Athene. D'ailleurs Diodore raconte, de son côté, qu'il y eut là une vaste mer, disparue en 1250 avant J.-C. lors d'un grand tremblement de terre, et n'ayant laissé qu'un marécage salé.

Dans la région du Sahara central se trouve le massif des montagnes de l'Ahggar. Cette montagne, affirme Borchardt, serait le véritable Atlas d'Éthiopie tandis que notre Atlas actuel d'Algérie est désigné comme étant l'Atlas à tort et en contradiction avec la géographie des Anciens. Quand Héraclès, traversant le désert de Libye, se rendit vers l'Atlas dans la terre des Hespérides, l'Atlas dont il s'agit ne pouvait être que les montagnes d'Ahggar, qui, encore à l'époque de Ptolémée, se nommaient « Monds Tale ». C'est là que doit avoir habité la souche des Attala libyens, dont parle Hérodote, et Borchardt veut ramener aux noms des fils de Poseidon les noms actuellement en usage de ces races. Il croit aussi que le temple d'Athéna Tritonis, mentionné par Hérodote et par Scylax, se trouvait sur la vieille citadelle de Poseidon.

Quant aux « colonnes d'Hercule », Borchardt veut voir là deux véritables colonnes, comme il y en avait dans tous les temples d'Heraklès ou de Melkart, de sorte qu'il ne s'agirait nullement des deux montagnes entre lesquelles s'ouvre le détroit de Gibraltar. Borchardt veut retrouver dans le nom de l'ancêtre des Berbères « Uennur » le nom « Euenor » qu'on lit dans Platon comme étant celui du premier habitant du pays, avec sa femme Leucippe. Au milieu du XIX^e siècle tout un clan des Berbères portait encore ce même nom et on trouve encore le nom « Uennur » comme nom de personne. Sans qu'il nous soit possible d'exposer plus complètement les arguments de l'auteur, ajoutons cependant que Borchardt a considérablement complété ses théories dans des publications plus étendues, parues en 1927, comme celles résumées ci-dessus, dans les « Petermanns Mitteilungen ». Borchardt allègue particulièrement la concordance entre la richesse en métaux de la région des Schotts et ce qu'on rapporte de l'Atlantide, et, sans

considérer comme définitivement terminées les discussions sur le mystère de « l'oreichalkos » des Atlantes, il croit pouvoir penser que c'était un alliage de cuivre et de zinc, par conséquent du cuivre jaune ou laiton. Il insiste aussi sur la richesse de ce pays en pierres propres à la construction, de sorte que les Atlantes y trouvèrent les matériaux de leur architecture : « Des pierres, tantôt blanches, tantôt noires, tantôt rouges. » Particulièrement intéressante est son idée que la « ville du laiton » dont il est question dans les contes des Mille et une Nuits pourrait être un souvenir de la ville d'Atlantis, vu que, dans tous les cas, c'est sur les côtes de la petite Syrte qu'il faudrait la chercher. Mais Borchardt n'assimile pas seulement avec Atlantis la *ville de l'étain*, il voit aussi en elle la ville nommée dans l'Odyssée *ville des Phéaciens*, « Scheria », et elle correspond pour lui à la forteresse qu'il a découverte près de Gabès dans le voisinage de Udref. Cependant il a été constaté depuis que l'établissement découvert par Borchardt est d'origine romaine.

Cette dernière constatation n'a pas empêché les partisans de Borchardt de persévérer à chercher l'Atlantide dans le sud de la Tunisie. En particulier le Berlinoise Albert Herrmann, historien des sciences géographiques, n'a pas cessé de désigner cette contrée comme ayant été la véritable Atlantide et il croit pouvoir désigner un autre endroit comme étant le lieu où se trouvait la ville de Poseidon, (comme la nomme Borchardt) décrite par Platon.

Albert Herrmann part de cette idée que, pour résoudre la question de l'Atlantide, on doit admettre la possibilité d'erreurs géographiques, en particulier le déplacement et la migration de dénominations de lieux. Il croit que l'idée qu'on se faisait de la mer Atlantique au temps de Solon était toute différente de ce qu'elle

devint au temps de Platon. Lorsque Solon vivait, on se figurait encore la terre comme étant un disque dont la France Méridionale actuelle et la Tunisie constituaient vers l'ouest l'extrême bord. Comme l'Espagne et le Maroc étaient encore inconnus il est bien impossible que l'expression « mer Atlantique » ait désigné l'Océan Atlantique. C'est bien plus tard qu'avec les progrès de la navigation l'idée qu'on se faisait de l'étendue du monde fit aussi des progrès. Sous le nom de colonnes d'Hercule on désigna d'abord le détroit de Gibraltar, mais, lorsque les Romains eurent fait la découverte de la mer du Nord, on désigna aussi de ce nom la péninsule rocheuse d'Héligoland. A l'époque de Platon les colonnes d'Hercule, en tant que désignant une limite, avaient déjà pris leur nouvelle position en Espagne et il aurait commis une erreur en présentant l'Atlantide comme ayant été une île engloutie au delà des colonnes d'Hercule, selon le sens qu'avait cette expression à son époque. En réalité ces colonnes d'Hercule n'auraient été que des autels d'Hercule situés à la petite Syrte, comme Borchardt l'avait déjà dit.

Comme seconde erreur Herrmann signale la date que Platon indique pour la submersion de l'Atlantide, en la plaçant 9.000 ans avant Solon. En réalité il aurait pensé à une époque immédiatement antérieure à celle du roi d'Athènes Thésée, c'est-à-dire au XIV^e ou au XIII^e siècle avant J.-C. Comme troisième erreur de Platon, Herrmann signale ses indications numériques : toutes les valeurs qu'il spécifie sur la plaine de l'Atlantide, la largeur et la profondeur de ses canaux, ses enceintes de terres et d'eaux sont fausses. D'après Platon : « La plaine de l'Atlantide, qui ne doit représenter que la dixième partie de l'Atlantide entière, est déjà plus vaste que la Tunisie. La capitale, avec son diamètre d'environ vingt et un kilomètres, est plus grande qu'une métropole anti-

que et le temple de Poseidon lui-même est haut comme une pyramide d'Égypte. Herrmann croit avoir trouvé la clé qui permet de comprendre pourquoi il y a une erreur chez Platon. Lorsqu'il nous est indiqué qu'un des canaux avait trois cents pieds de large pour qu'un très gros vaisseau puisse y passer, la valeur indiquée est trente fois supérieure à l'espace réellement nécessaire pour le passage d'un vaisseau antique, cet espace étant de dix pieds. Ensuite Herrmann constate que « toutes les autres valeurs en pieds indiquées pour les dimensions de la ville, du temple de Poseidon et des canaux (600, 1.200, 2.800, 3.000 30.000) sont aussi divisibles par le même nombre 30 et que ces dimensions n'apparaissent comme normales que si on fait cette division. Seules la longueur et la largeur de la plaine sont indiquées en stades, ce qui était la valeur itinéraire grecque et, dans ce cas-là, on trouve le facteur 100. » La solution proposée par Herrmann pour cet ensemble de particularités est si originale et si intéressante que nous ne pouvons pas passer outre sans l'indiquer. Il rappelle que Platon tient ses renseignements de Solon qui s'entretint par l'intermédiaire d'un interprète avec le prêtre égyptien qui le renseigna. « Cet interprète devait aussi se charger de traduire les mesures égyptiennes en mesures grecques et, dans ce cas, il avait des nombres en *schoinos* et devait les traduire en stades. Or le *schoinos* est exactement trente fois un stade. L'interprète a dû par conséquent multiplier par trente ces données relatives à la longueur et à la largeur de la plaine. Mais comme on trouve ce facteur trente aussi dans les évaluations données en pieds on doit penser qu'il a fait confusion. La distraction d'un interprète est donc seule responsable du fait que Platon nous a transmis des nombres aussi considérables. »

Herrmann fait donc subir une division par trente aux

valeurs données par Platon et arrive à la conclusion que l'île d'Atlantide toute entière, dont Platon dit qu'elle était plus grande que la Libye et l'Asie ensemble, était à peine plus grande que la Tunisie. La plaine dont parle Platon est une petite plaine au Schott el Djerid; la ville de Poseidon elle-même est une oasis de grandeur moyenne, ayant sept cents ou huit cents mètres de diamètre, pendant que le gigantesque sanctuaire de Poseidon se réduit lui-même à un modeste temple de trois mètres de haut.

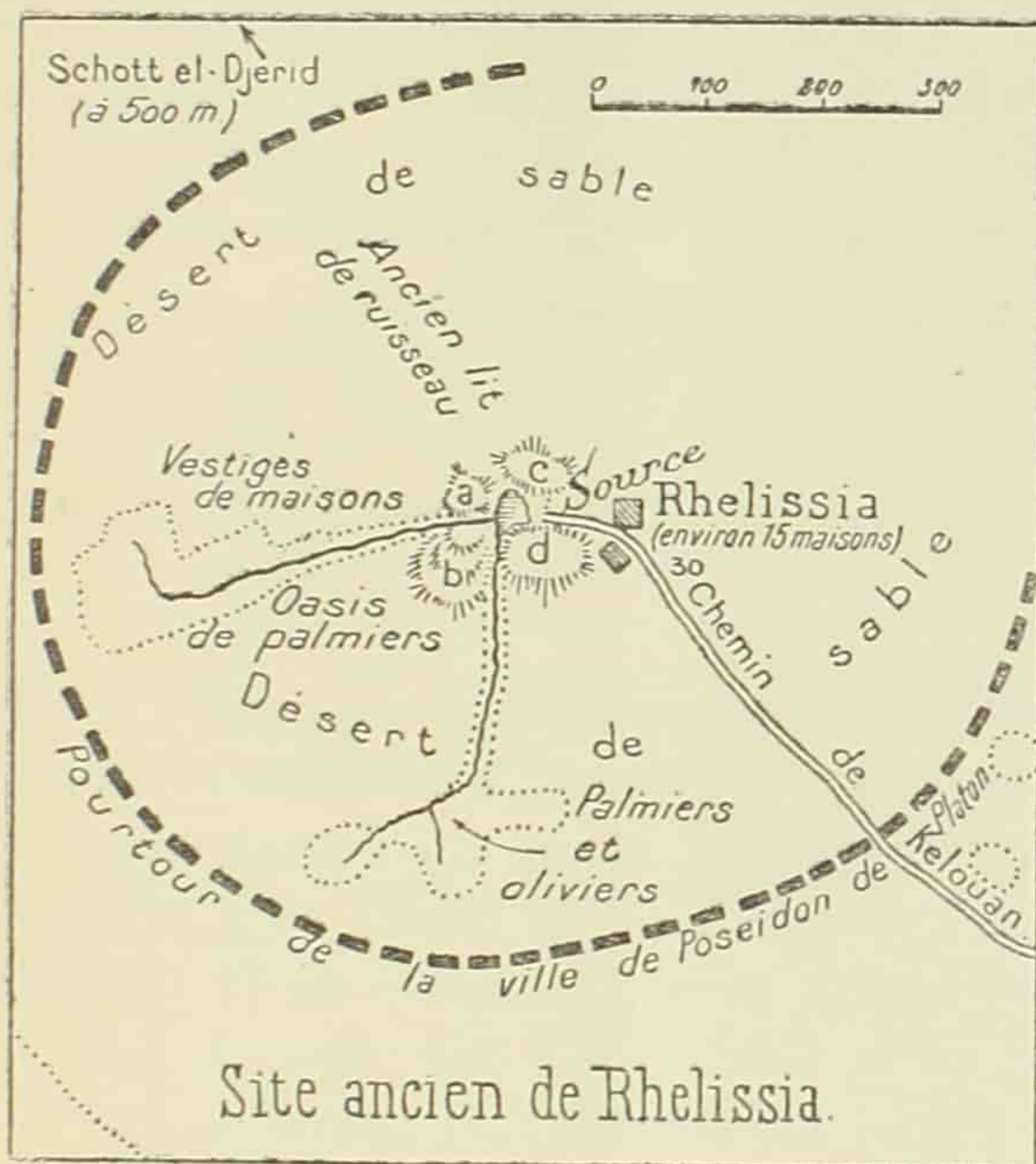
Mais la preuve définitive, objective, ne pourrait, selon Herrmann, être obtenue qu'à l'aide de fouilles systématiques que rendrait très difficiles la constitution désertique du sol. Des recherches géologiques et géographiques permettraient seules d'aborder la solution du problème.

Borchardt avait cru à tort pouvoir placer la ville de Poseidon à l'ancien déversoir du Schott el Djérid, sur la côte de la petite Syrte. Mais Platon avait en réalité pensé à un fleuve qui se déversait dans la mer Atlantique. On devait donc suivre le cours ancien du Schott el Djerid et chercher si on ne trouverait pas un cours d'eau qui se serait déversé dans le Schott. Lors d'un second voyage de recherches, en 1929 et 1930, Herrmann a établi que dans les temps historiques, au Schott el Djerid, un fort relèvement du sol a influencé tout le bassin en donnant lieu à une très forte avancée de l'ancien point d'issue. Des coquilles de mollusques marins trouvés sur les couches supérieures du Schott ont démontré à Herrmann qu'il y avait là autrefois une lagune reliée à la mer, parce qu'elle se trouvait dans le plan d'eau de la mer, et dont la surface dépassait de sept fois, selon les évaluations d'Herrmann, la surface actuelle du Schott el Djerid. Mais le lent soulèvement de la lagune aurait entraîné un changement total de la

situation. La lagune salée se changea en un marécage saumâtre et, finalement, se réduisit à la cuvette saline actuelle. L'oasis cessa de pouvoir servir de port et perdit toute communication avec la haute mer. Le bassin fluvial situé dans le sud du Schott el Djerid se serait également rétréci et desséché du fait du soulèvement. Le fleuve abondant qui traversait cette région et qui s'élargissait en un lac avant de s'épancher dans la mer serait devenu le lit desséché de l'Oued Hellouf. Ce fleuve maintenant sans eau ne serait cependant pas autre chose que l'antique fleuve Triton, qui formait le lac de Pallas, et dont Hérodote raconte qu'il avait à son embouchure un sanctuaire d'Athene, en l'honneur de qui les jeunes filles combattaient dans des jeux. C'est en ce lieu qu'Hérodote place aussi le point de départ du culte d'Athene chez les Grecs, car Poseidon, qui était primitivement considéré comme le père d'Athene, aurait eu au lac Triton son plus ancien sanctuaire. Herrmann rappelle qu'Homère et d'autres poètes grecs parlent aussi de la déesse Athene, comme fille de Triton, d'Amphitrite, comme épouse de Poseidon, de Triton comme leur fils et de Poseidon lui-même comme de l'ancêtre d'une ancienne race humaine. Herrmann mentionne aussi les récits d'écrivains arabes selon lesquels gît au milieu du désert, au sud du Schott el Djerid, une ancienne ville du cuivre jaune, où il veut reconnaître, comme Borchardt, la ville du cuivre jaune des Mille et une Nuits.

Dans tous ses récits, Herrmann voit des souvenirs distincts d'un pays correspondant parfaitement par ses trésors naturels et sa civilisation à l'Atlantide décrite par Platon. Herrmann pose alors cette question : « Les Atlantes de Platon ne vivaient-ils pas en effet dans un pays vivifié de cours d'eau, n'étaient-ils pas aussi un peuple puissant qui épouvanta les Egyptiens et d'autres nations par ses conquêtes ? La ville d'Atlantis de Platon

ne se trouvait-elle pas sur une île devant l'embouchure d'un fleuve dans la mer Atlantique, plus tard changée en vase? Le dieu de cette ville n'était-il pas Poseidon même et l'effondrement n'eut-il pas lieu justement pendant une guerre avec les armées grecques, du fait d'un effroyable tremblement de terre? » A l'embouchure prin-



D'après Albert Herrmann.

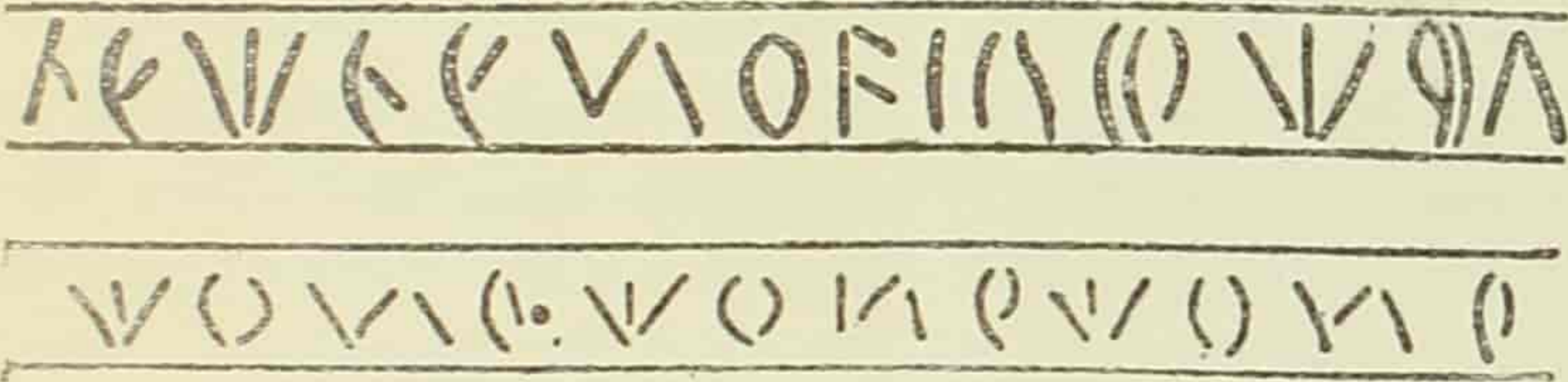
cipale du vieux fleuve Triton, Herrmann trouva un établissement isolé, comprenant seulement une quinzaine de misérables cabanes et qui se nomme Rhelissia. Cette bourgade est alimentée par une source dont les canaux d'irrigation ne sont pas disposés comme ailleurs sur une surface en pente mais passent directement à travers une colline, à plusieurs dizaines de mètres de profondeur pour aller arroser, de l'autre côté, des plantations d'oliviers et de dattiers. Herrmann trouve que ces travaux

d'irrigation, qui ont dû être organisés d'après un vaste plan, et auxquels se joignent de remarquables restes d'antique occupation, avec une éminence centrale pareille à une forteresse et un entourage aplani, font penser à la ville d'Atlantis de Platon. Sans toutefois se prononcer d'une façon catégorique, Herrmann pense que des fouilles entreprises largement pourraient seules établir si on est en présence de la ville de Poseidon elle-même ou d'un autre établissement de la même époque. En tout cas on serait là sur la trace d'une civilisation pré-carthaginoise qui au temps d'Hercule doit avoir été en d'étroites relations avec la Grèce.

ATLANTIS = TARTESSOS

Comme suite à ses fouilles de Numance (1905 à 1911) Adolf Schulten a été amené à indiquer l'embouchure du Guadalquivir comme ayant été l'emplacement de Tartessos (la Tarschisch de la Bible) et il a ensuite identifié cette région avec l'Atlantide de la tradition platonicienne, en se fondant sur des concordances constatées par lui. Parmi les nombreuses mentions qui sont faites de Tarschisch dans la Bible, le gémissément d'Ezéchiél (27, 5) sur la chute de Tyr est particulièrement significatif : « Tu as commercé avec Tarschisch et tu as apporté sur tes marchés toutes sortes de marchandises, de l'argent, du fer, du zinc et du plomb. » Le commerce des Phéniciens avec Tarschisch doit avoir commencé très anciennement. Il se peut que Tartessos ait été une colonie des Crétois, mais il y a eu probablement plus tôt et dès 3000 avant J.-C., selon Schulten, un important établissement de commerce en cet endroit. Il reste cependant impossible jusqu'ici d'affirmer l'existence d'une

relation entre cette Pré-Tartessos et la Tartessos de l'époque du commerce phénicien. En tout cas Cadix n'a jamais été identique avec Tartessos. C'était plutôt une factorerie de cette ville. Or c'est sur la petite Syrte qu'Herrmann a cherché à situer Tartessos. C'est pourquoi Schulten insiste particulièrement sur ces témoignages anciens d'où ressort incontestablement que Tartessos était à l'embouchure du Guadalquivir. Avien (300 après J.-C.) cite dans son *Ora maritima* un ancien périple qui place Tartessos à l'embouchure du fleuve Baetis, en tout cas à l'ouest



Caractères inconnus sur une bague trouvée en 1923 près de Tartessos par Schulten. (Côté extérieur en haut, côté intérieur en bas.) (R. Hennig : « Terres mystérieuses », Delphin-Verlag, Munich.)

de la mer ligure. Scymnos se réfère dans sa *Periegesis* à l'historien Ephoros (400-334 avant J.-C.) d'après lequel Tartessos était à deux jours de voyage du détroit.

Fait très important, Hennig, qui est de l'avis de Schulten, pense que la Pré-Tartessos pourrait être indiquée comme ayant été une très ancienne colonie germanique. C'est une opinion, comme le constate lui-même Hennig, que Muchau, en 1911, avait formulée. Mais, déjà au milieu du XIX^e siècle, Gustav Moritz Redslob, dans sa *Thulé* (1855), avait indiqué les tribus germaniques comme ayant été les plus anciens promoteurs de la navigation océanique. Il s'exprime ainsi : « Tous les témoignages concordent à établir que seuls les peuples des mers du nord s'entendaient à naviguer sur l'Océan et assuraient le commerce du nord en transportant sur le continent les produits du septentrion, tandis que les peuples médi-

terranéens tenaient l'Océan pour inaccessible à la navigation. » Il est intéressant de signaler l'ancienneté relative de cette opinion à une époque où l'idée que les Atlantes étaient des indo-européens prend une importance croissante dans les recherches dont l'Atlantide est l'objet. En 1911, Muchau a précisé que Tartessos fut à l'âge du bronze une colonie de la tribu germanique maritime des Tungertenchteri du Rhin inférieur. » Comme preuve de l'origine septentrionale des fondateurs de Tartessos on a avancé que l'ambre qu'on y trouve possède, d'après l'analyse chimique, la même acidité que l'ambre du nord.

Dans son remarquable livre *Sur les pays mystérieux* Hennig signale que les gobelets campaniformes et les ustensiles de vannerie répandus sur beaucoup de côtes sont d'origine espagnole mais qu'on ne peut pas se les figurer centralisés ailleurs qu'à Tartessos ou, pour mieux dire, devant Tartessos. Les dolmens, que l'on trouve le long des côtes en Espagne, comme dans l'Europe Occidentale, sont, d'après Hennig, des monuments élevés à des marins morts. Tartessos n'est certainement pas hispanique du fait de sa fondation, car, selon Strabon, ses habitants avaient une écriture particulière alors que les autochtones de l'Espagne restèrent encore longtemps à un état de civilisation très primitif. On a cherché à situer Tartessos dans toutes les directions, en Ethiopie, aux Indes, dans l'Océan Indien et on a même soupçonné qu'elle pouvait être la même chose qu'Ophir. La supposition que Tartessos était la même ville que Gadès n'est cependant certainement pas exacte : Tartessos était un peu plus au nord et pourrait avoir été la ville occupant l'embouchure du Guadalquivir. En tout cas on peut considérer comme historiquement fondé que Tartessos, après un passé brillant en tant que place commerciale la plus lointaine de l'ancien monde, fut prise et détruite

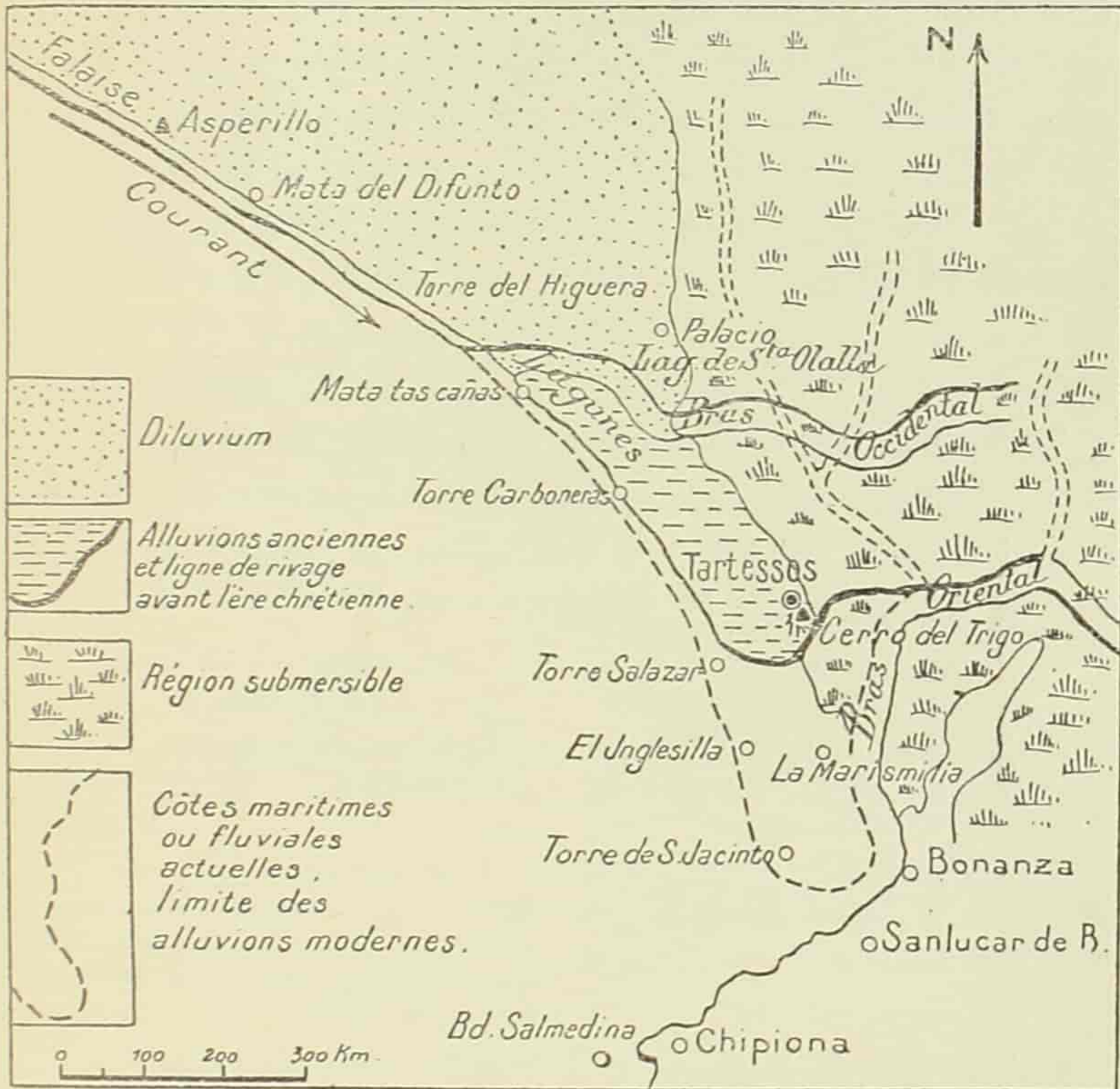
vers 533 avant J.-C. par les Carthaginois. En l'année 509 les Carthaginois, dès lors maîtres de Tartessos, conclurent avec les Romains un traité aux termes desquels la navigation au delà des colonnes d'Hercule n'était permise qu'aux Carthaginois et ainsi le détroit de Gibraltar se trouva définitivement fermé aux habitants des côtes de la Méditerranée. De cette manière Tartessos se trouve exclue de la vie du monde méditerranéen et on a exprimé symboliquement sa disparition en parlant de submersion par une marée. Mais le souvenir laissé par ce grand centre commercial ne pouvait pas s'effacer. Schulten s'exprime ainsi : « Tartessos était à la fois une place industrielle et une place commerciale, la plus grande que l'Europe Occidentale ancienne ait possédée, et aussi un marché mondial où convergiaient les produits de l'est, du nord et du sud. Mais il faut rappeler, surtout, qu'une haute culture intellectuelle accompagnait cette prospérité matérielle. Tartessos possédait des chroniques et des épopées extrêmement anciennes, elle possédait un code de lois versifié et, depuis des siècles, le tout avait été fixé par l'écriture à l'aide des signes qui lui étaient particuliers. C'est précisément cette écriture qui creuse un abîme entre Tartessos et les Ibères barbares qui ne sont jamais arrivés à se créer une littérature. » Ainsi apparaît la possibilité (Schulten, Hennig et Jessen disent la certitude) que la ville d'Atlantis dépeinte par Platon ait été réellement un souvenir faiblement transformé de Tartessos. Hennig dit ceci : « Tout ce que Platon rapporte du caractère paradisiaque d'Atlantis semble un écho de vieux souvenirs se rapportant à Tartessos. Platon vivait aux environs de l'an 400. A cette époque Tartessos n'était que depuis cent ans, pour le monde grec, une cité engloutie et disparue. Certains souvenirs de cette Venise historique de l'Occident pouvaient encore à cette époque être restés vivaces. » Et Schulten, qui fut le premier à signa-

ler ce parallélisme, dit à ce sujet : « Les concordances entre l'Atlantide et Tartessos sont, en fait, si grandes qu'elles ne peuvent pas être fortuites. Comme Tartessos, la ville d'Atlantis se trouve sur une île vers Gadès, est riche surtout de métaux, détail tout à fait frappant qui ne s'applique à aucun pays aussi bien qu'à Tartessos. Et, parmi les métaux, on nomme le zinc, que les marins de Tartessos importaient et le bronze objet pour eux d'une industrie très importante. »

Une concordance de noms signalée par Hennig doit aussi retenir l'attention. Pour Platon, Atlas et Gadiros sont les deux fils jumeaux de Poseidon. Atlas fut, après lui, le premier roi d'Atlantis et Gadiros reçut « les pointes terminales de l'île qui se trouvent vers les colonnes d'Hercule et Gadès ». Cette façon de parler prouve que le royaume d'Atlantis de Platon s'étendait jusqu'au voisinage de Cadix, et cela devrait faire considérer comme étant sans aucune base toutes les hypothèses fantastiques qui placent l'Atlantide dans la haute mer. Mais nous retrouvons le nom Gadès (Cadix) attribué à la colonie phénicienne qui, vers l'an 1100 avant J.-C., fut créée pour faire le commerce avec Tartessos. Quant aux *autres îles* dont il est question, Hennig y voit les Cassitérides, un groupe d'îles de la côte anglaise, et il comprend le *continent situé de l'autre côté* comme étant la Grande-Bretagne elle-même, d'où les marins de Tartessos peuvent avoir tiré le zinc dont ils faisaient le commerce sur les côtes de la Méditerranée. Le tableau synoptique donné par Hennig des points concordants entre Tartessos et l'Atlantide résume bien ces rapprochements. (voir pages 74, 75).

Très importants sont les compléments que A. Netolitzky a apportés à la question de l'identification de Tartessos et de l'Atlantide. Ce savant signale que le temple de Poseidon dont parle Platon peut avoir quel-

que rapport avec le temple du Melkart phénicien de Gadès, dont il croit avoir trouvé des vestiges sur l'île de Santipetri, près de Cadix. Il s'exprime ainsi : « Il ne peut y avoir aucun doute sur l'endroit où était le célèbre



Situation de Tartessos-Atlantis et embouchure du Guadalquivir dans l'antiquité. (Jessen, Tübingen.) D'après R. Hennig, « Terres mystérieuses », Delphin-Verlag, Munich.

temple d'Héraclès de Gadès. Il se trouvait à douze milles (18 kilomètres) de la ville de Gadès, à l'extrémité sud-ouest de l'île de Gadès, près du bras de mer qui la sépare du continent. Il est remarquable que deux puits existent dans le château. Ce sont sans doute ceux qui se trouvaient dans le temple, au dire de Strabon, et où

se produisait une variation du niveau d'eau que les anciens auteurs disaient être en rapport avec le mouvement des marées et que Posidonius expliqua par un phénomène de vases communicants. »

On se souvient que, selon Platon, la forteresse de Poseidon était, du côté de l'eau, garnie d'*oreichalkos* comme elle l'eût été d'un enduit à l'huile. On a beaucoup discuté sur la nature de ce mystérieux métal et on traduit généralement ce nom par « minerai cuivreux », ce qui n'a pas un sens bien clair du point de vue de la métallurgie. Netolitzky croit qu'il s'agit d'un alliage de cuivre et d'argent, c'est-à-dire de métaux qu'on trouve l'un et l'autre, en Espagne, plus ou moins près de Tartessos. Il signale cet alliage comme pouvant être un précurseur du bronze hispanique venu plus tard et qui ne put exister que quand on put allier au cuivre l'étain trouvé dans le pays de Galles.

*Récit de Platon
sur l'Atlantide*

1. Il y avait une île devant le passage que vous nommez Colonnes d'Hercule.

2. L'île était plus grande que la Libye et l'Asie Mineure ensemble.

3. Elle constituait pour les navigateurs de ce temps-là un point de passage vers d'autres îles et vers le grand continent situé de l'autre côté et que la véritable mer entoure.

4. Son empire s'étendait encore sur les terres intérieures, sur l'Afrique jusqu'à l'Égypte et sur l'Europe jusqu'à l'Etrurie.

5. Lorsque plus tard eurent lieu des tremblements de terre et des inondations immenses l'île

*Constatations objectives
à Tartessos*

1. Situation sur une île dans l'embouchure du Guadalquivir.

2. Il ne s'agit pas de l'île. Mais son monopole commercial s'étendait jusqu'à l'Angleterre et aux côtes de l'ambre à l'embouchure de l'Elbe.

3. De Tartessos partait la voie commerciale vers les îles de l'étain (Cassitérites), sur la côte de l'Angleterre, et de là vers l'Angleterre elle-même, véritable patrie de l'étain, dont la grandeur pouvait faire croire qu'elle était un continent.

4. Tartessos approvisionnait de métaux toute la Méditerranée, sans en excepter l'Égypte.

5. On ne sait pas comment finit Tartessos dans sa guerre avec Carthage. La fermeture du

d'Atlantide fut en un seul jour et en une seule nuit horriblement submergée et disparut.

6. Encore à présent cette mer reste inaccessible et ne peut être explorée.

7. Une vase épaisse, que laissa l'île en s'effondrant dans la mer, empêche la navigation.

8. Riches gisements de métaux dans les montagnes voisines.

9. Il y avait dans l'Atlantide un réseau de canaux très étendu, comme on n'en connaissait nulle part en Europe dans la plus ancienne antiquité.

10. Le plus ancien du peuple est le roi des Atlantes.

11. Il y avait dans l'Atlantide de très anciennes lois écrites qui dataient, disait-on, de huit mille ans.

détroit de Gibraltar par les Carthaginois fit du jour au lendemain disparaître Tartessos, sans traces de son existence, du domaine des navigateurs grecs.

6. Exact à la lettre, mais inaccessible pour des causes politiques, non pour des causes naturelles.

7. Probablement c'est une fable carthaginoise.

8. La Sierra Morena, près de Tartessos, était une des plus riches régions minières du monde antique.

9. Du Guadalquivir partait un considérable réseau de canaux que mentionne Strabon et qui ne peut avoir été établi que par les habitants de Tartessos.

10. Le dernier roi de Tartessos, Arganthonios, régna quatre-vingts ans et vécut jusqu'à cent vingt ans.

11. Strabon dit des Turdetaniens (Tartessiens) : « Ils sont les plus civilisés de tous les Ibériques, ils connaissent l'écriture et ils ont des livres de l'ancien temps, aussi des poèmes et des lois versifiées auxquels ils attribuent une ancienneté de sept mille ans.

O. Jessen qui, en 1922, à la demande de Schulten, a procédé à des recherches géologiques à l'embouchure du Guadalquivir, est d'avis que, depuis la fin de l'époque tartessienne, un ancien port de mer, situé derrière l'île de Tartessos, à l'embouchure du Guadalquivir, s'est de plus en plus asséché et de plus en plus envasé.

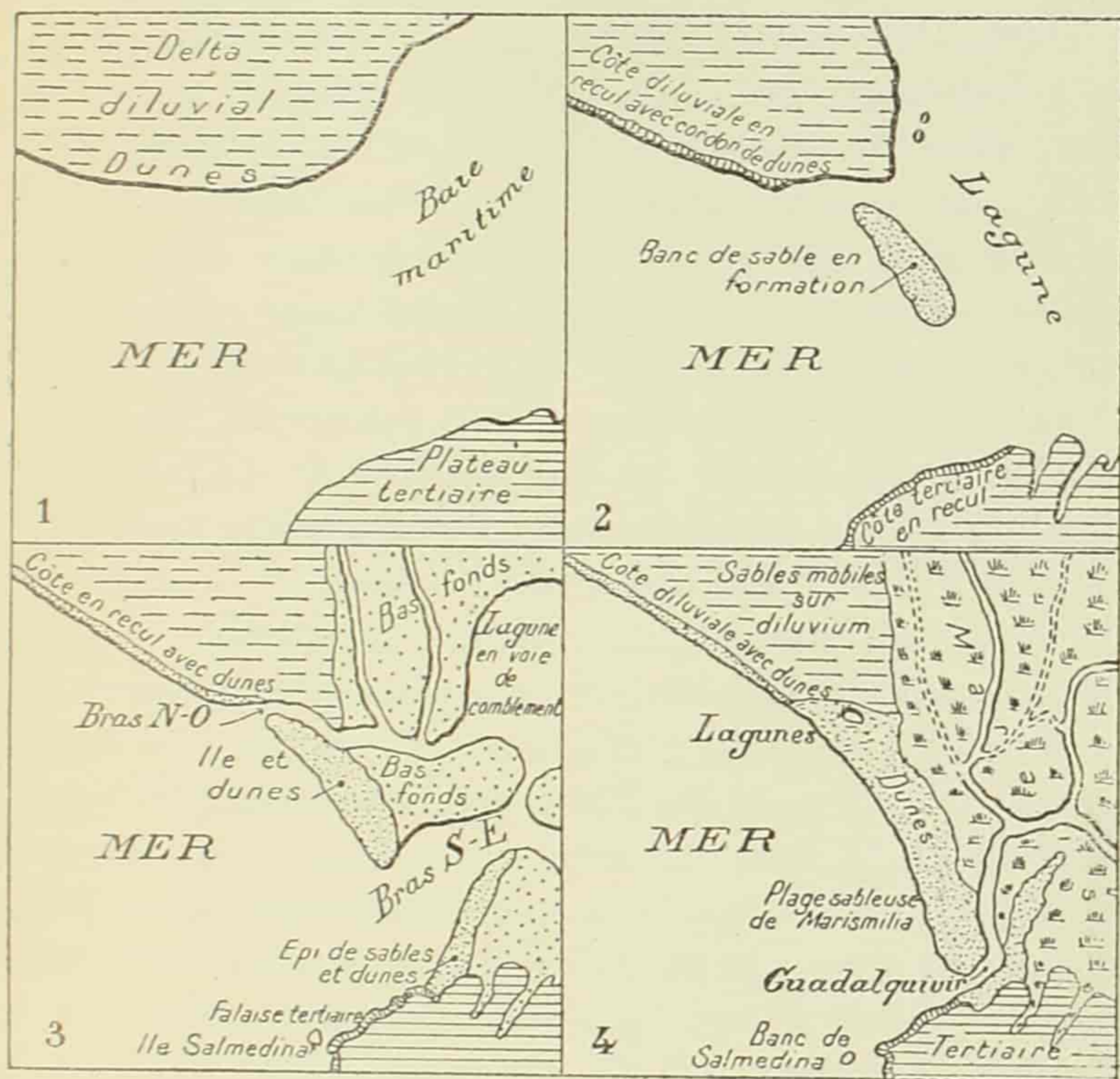
A l'époque de Tartessos ce lac était resté en bonne condition et parfaitement navigable car il était en large communication avec la mer et l'auteur de l'ancien Périple le connaissait. Les premiers bancs de sable parais-

sent s'être formés dans le bras du sud-est vers la fin du VI^e siècle avant J.-C. A partir de cette époque les dépôts de terre dans le lac formant golfe doivent avoir fait de plus rapides progrès. A l'époque romaine il y avait encore une baie ouverte (*lacus ligustinus*), mais elle était vraisemblablement bien moins étendue qu'anciennement. Actuellement, à l'exception des profonds canaux du fleuve, tout le bassin est rempli de vase jusqu'au-dessus du niveau des hautes mers. C'est seulement en temps de pluie que les surfaces se couvrent en partie d'eau. La transformation en terre ferme de ce havre lacustre a été un processus lent, tel qu'il s'est produit en un nombre infini de points de la terre et tel qu'il se produit encore lorsqu'il y a obstruction d'une embouchure de fleuve élargie en étang par un saillant du rivage. Il est probable que l'envasement a progressé avec une énergie particulière après la disparition de Tartessos et qu'il devint prohibitif pour la navigation, mais il serait naturellement erroné de le supposer en liaison causale avec quelque catastrophe naturelle, telle qu'un raz-de-marée qui aurait englouti Tartessos. On a le droit pareillement de révoquer en doute, que, comme on le lit dans le *Timée*, la catastrophe qui anéantit la ville d'Atlantis envasa la mer à cet endroit et la rendit impénétrable à la navigation.

Jessen pense donc que Tartessos disparut victime de la mer mais qu'on peut douter, sinon absolument nier, que la ville ait été anéantie par une catastrophe ayant opéré d'un seul coup.

Or, en 1923, Schulten trouva dans le voisinage du Guadalquivir, près de son embouchure, un petit village de pêcheurs où, tout à fait à l'encontre de ce qu'on constate ordinairement dans la région, la pierre avait été utilisée dans la construction des maisons des pêcheurs. En 1924, on trouva à ce même endroit un joli

marbre sculpté. Schulten et Hennig supposent donc que la pierre employée par les pêcheurs provient des constructions de l'ancienne Tartessos et aussi de la ville d'Atlantis de Platon. Mais Schulten considère comme douteux qu'on puisse retrouver les ruines de Tartessos



Embouchure du Guadalquivir depuis l'époque du diluvium. 1. Etat à la fin de l'époque du diluvium. — 2. Etat au début de l'époque alluviale. — 3. Etat à l'époque Tartessienne. — 4. Etat actuel. D'après R. Hennig, « Terres mystérieuses », Delphin-Verlag, Munich.

parce qu'elles se trouvent au-dessous du niveau actuel de la mer.

Digne d'attention est un anneau, avec inscription ayant l'aspect de runes, qu'on a trouvé dans le voisinage du village des pêcheurs. Peut-être avons-nous là un spécimen de la sorte d'écriture dont faisaient usage les fon-

dateurs nordiques de Tartessos. De même les caractères qu'on trouve sur des monnaies hispaniques antérieures à l'époque chrétienne et qu'on n'a pas pu lire jusqu'ici, sont assez vraisemblablement, selon l'opinion de Schulten, des caractères tartessiens.

En corrélation avec ces recherches, Hennig, dans le remarquable ouvrage, bien digne d'être lu, qui a été cité précédemment, signale le fait singulier qu'on ne trouve aucune mention de Tartessos dans l'*Odyssée* d'Homère, où toutes les côtes maritimes occidentales du monde alors connu sont cependant assez exactement décrites. Cette particularité est d'autant plus surprenante qu'on admet en général qu'Ulysse était en Espagne quand il entreprit sa descente au monde souterrain pour visiter les ombres, objet du fameux livre XI de l'*Odyssée*. Strabon déjà a fait remarquer l'analogie des mots lorsqu'il a dit : « Lorsqu'on entend prononcer le nom de Tartessos on pourrait en conclure qu'Homère a placé là le Tartare, le lieu souterrain le plus extérieur. » (Strabon III, 12). Hennig prend pour établi que l'on considère à tort le pays des Phéaciens Scheria comme étant une île de la mer et surtout comme correspondant à Corfou. Il fait remarquer que la mention du « beau fleuve qui arrose le pays des Phéaciens » peut difficilement convenir à une île et surtout ne convient pas à Corfou, où d'ailleurs on n'a pas connaissance qu'un char ait jamais roulé avant que les Anglais aient établi la première route en 1815. De plus Scheria est décrite comme une importante ville de commerce et il est dit aussi que les dieux fréquentent Scheria et qu'elle est inaccessible aux ennemis. Pour ces raisons, comme a aussi conclu Wilamowitz-Moellendorff, Scheria ne peut se trouver que sur les côtes d'une mer occidentale inconnue, inaccessible aux vaisseaux ioniens. Le fait que, ni Tartessos, ni Gadès ne sont nommés dans l'*Odyssée* est

pour Hennig une preuve que les deux plus fameuses villes de commerce de l'Extrême-Occident pouvaient très bien s'être confondues en une seule et même chose dans l'idée que se faisaient du monde les Anciens et apparaissent dans Homère comme étant la capitale du pays des Phéaciens.

Ces conjectures deviendraient encore plus vraisemblables si on avait la confirmation de la supposition de Schliemann selon laquelle le mot Scheria dériverait du mot phénicien Schera, qui signifie commerce.

Hennig a mis en un tableau synoptique reproduit ici pages 80 et 81 tous les faits sur lesquels s'appuie l'hypothèse que Tartessos = Scheria = Atlantis.

L'ATLANTIDE COMME ÎLE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE

L'hypothèse en apparence la plus naturelle, celle qui consiste à prendre à la lettre le texte de Platon et à dire que l'Atlantide était une île à présent disparue de l'Océan Atlantique est, fait assez singulier, passée à l'arrière-plan derrière les autres hypothèses. D'ailleurs elle n'a été présentée que plus rarement et n'a été prise à nouveau en considération qu'à une époque récente.

Dès 1785, le Français Cadet, dans ses *Mémoires sur les jaspes et autres pierres précieuses de l'île de Corse*, avait présenté les îles Canaries et les Açores comme étant les restes de l'ancienne Atlantide disparue. Bory de Saint-Vincent, dans son *Essai sur les Iles Fortunées et l'antique Atlantide*, fut du même avis, (Paris 1803). En 1882, Ignatius Donnelly publia un ouvrage *Le Monde antédiluvien* qui eut beaucoup de succès et où il désignait Madère et les Açores comme étant les sommets non encore submergés des montagnes de l'Atlantide

<i>Faits réels sur Tartessos</i>	<i>L'Atlantide selon Platon</i>	<i>Le pays des Phéaciens selon Homère</i>
1. La plus grande et la plus riche place de commerce à l'époque d'Homère, sur une île, à l'extrême occident de l'Europe.	Un très ancien pays civilisé sur une île, à l'ouest des colonnes d'Hercule.	Un pays riche et florissant à l'ouest, « aux extrémités du monde », généralement considéré comme une île.
2. Situation à l'embouchure d'un grand fleuve, mais non immédiatement au bord de de la mer.	Capitale non pas immédiatement sur la mer mais sur un bras d'eau latéral.	Capitale près de l'embouchure d'un grand fleuve, mais non visible du bord de la mer.
3. Les Tartessiens étaient excellents navigateurs et sans doute aussi construisaient leurs navires, mais étaient franchement pacifiques.	Grande activité sur un port et dans des chantiers de construction de navires. Arsenaux remplis de trirèmes.	Les Phéaciens « savent mieux que tous les autres hommes conduire les vaisseaux rapides ». Mais ils « ne s'intéressent ni aux arcs, ni aux carquois ». Grande activité d'un port et de chantiers de construction.
4. On ne sait pas s'il y avait des murailles autour de la ville. Sans attaque d'ennemis pendant de nombreux siècles (jusqu'à 600 avant J.-C.).	De puissants murs et des tours entourent la capitale, bien que jamais aucun ennemi ne la menace.	La ville des Phéaciens a des « murailles gigantesques... étonnantes à voir », bien que jamais il ne se soit trouvé personne pour « attenter en ennemi à notre repos ».
5. La citadelle royale (citadelle de Géron) domine l'embouchure du fleuve.	La citadelle royale, luxueusement décorée avec usage des métaux les plus précieux, offre par sa beauté et sa grandeur un aspect étonnant.	La demeure du héros Alcinoüs resplendit entre toutes, « reposant sur l'airain ».
6. Toujours signalée en étroite relation avec Gadès. A Santipetri, temple de Melkart, avec esplanade ouverte et colonnades sur un emplacement pavé de pierres de taille.	Grand temple de Poseidon, magnifiquement construit.	« Là est aussi un marché autour du beau temple de Poseidon, pavé tout autour avec de grandes pierres taillées. »
7. Deux puits dans le temple de Melkart (que les Grecs nom-	Deux sources dans le temple de Poseidon, l'une chaude,	« Deux sources » dans le bois d'Alcinoüs. L'une arrose le

ment temple d'Héraclès), l'un chaud, l'autre froid, influencés, dit-on, par le mouvement des marées. l'autre froide. L'une arrose le bois sacré de Poseidon, l'autre sert aux besoins des habitants. jardin, l'autre fournit de l'eau pour le palais.

8. Tartessos et Gadès, ports jumeaux de première importance pour le commerce maritime. Atlas et Gadiros, fils jumeaux de Poseidon. Atlas règne comme grand roi au-dessus de neuf vice-rois. Alcinoüs, petit-fils de Poseidon, grand roi au-dessus de douze vice-rois.

9. Tartessos, après la fondation de Gadès, ne fait directement aucun commerce dans la Méditerranée. Domaine commercial des Atlantes sans point de contact avec les Grecs. Les Phéaciens n'ont pas, malgré leur active navigation, « de point commun avec aucun Grec ».

10. Tartessos bornée au sud par une grande plaine, au nord par une haute montagne. Capitale dans une plaine favorable à l'usage des chars. Capitale dans une plaine ouverte au sud, fermée au nord par des montagnes.

11. L'île de Madère est à 1.100 kilomètres sud-ouest. — L'île d'Ogygia est à dix-huit jours de navigation au sud-ouest.

12. Au sud de l'embouchure du fleuve est une falaise tertiaire très développée. — Devant l'embouchure du fleuve, écueils rocheux et rivage escarpé.

13. Fort mascaret de plus de trois mètres dans l'embouchure du Guadalquivir. — Action d'une forte vague de marée reconnaissable dans le courant.

14. Tartessos, après sa chute, graduellement ensevelie sous de hautes dunes de sable en mouvement. — Craintes au sujet d'une haute montagne que la colère de Poseidon étendra autour de la ville.

engloutie. Surtout il signalait les analogies qui existent entre l'ethnographie et les civilisations anciennes de l'ancien monde et du nouveau monde. En particulier il considérait l'Égypte et le Mexique comme ayant été des colonies, nécessairement analogues par leur civilisation, fondées par les anciens Atlantes.

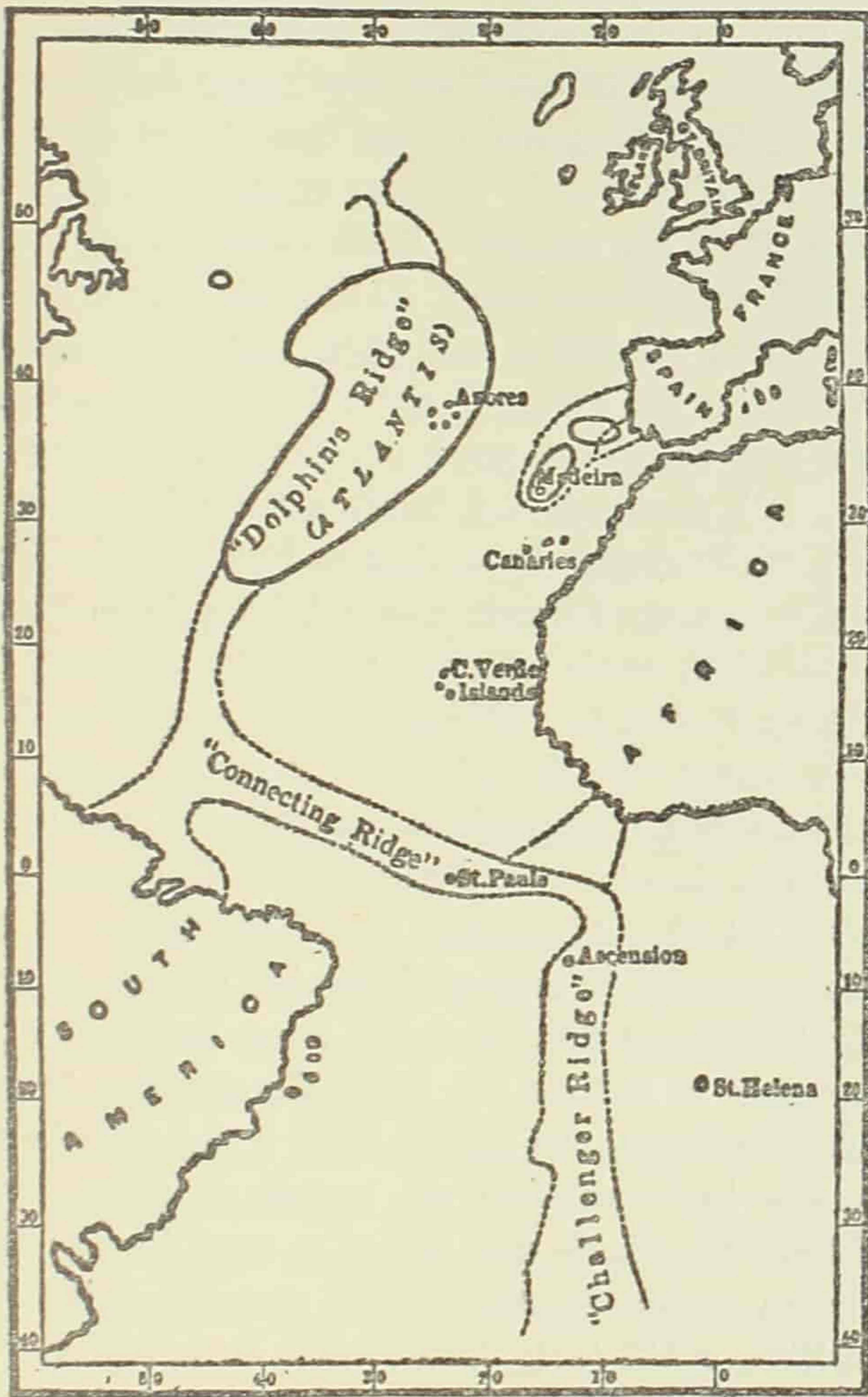
C'est surtout l'Américain Hosea qui, dès 1875, a mis en lumière les ressemblances entre l'ancienne civilisa-

tion de l'Égypte et les anciennes civilisations de l'Amérique Centrale et Méridionale. Beaucoup d'autres après lui (et encore tout récemment) ont repris la même question.

Sur les deux continents, on trouve des pyramides, des obélisques, des sphinx et des conceptions religieuses aussi caractéristiques que la migration des âmes. Il devient donc impossible d'expliquer ces ressemblances si on ne suppose pas à ces particularités une source commune dans le passé. Cette source serait le genre de culte qu'on rendait aux dieux dans l'Atlantide disparue. Mais Hosea incline à se représenter l'Atlantide comme ayant été constituée par une chaîne d'îles volcaniques entre les deux continents. On aurait ensuite répandu sur la disparition de l'Atlantide des histoires effrayantes qui, pendant longtemps, jusqu'à l'époque de Colomb, auraient empêché la reprise des relations maritimes avec l'Amérique.

Ignatius Donnelly, dont le livre fut accueilli avec enthousiasme, ainsi que les traductions qui en furent faites, montre la possibilité d'une catastrophe géologique du genre de celle dont parle Platon en alléguant des événements survenus de notre temps, par exemple la destruction de Lisbonne par le grand tremblement de terre de 1755 et l'énorme submersion du delta de l'Indus en 1819, qui anéantit tout le grand district de Sindree. Donnelly est aussi un représentant de la théorie, à nouveau reprise avec enthousiasme aujourd'hui, selon laquelle l'Atlantide aurait été le point de départ de notre civilisation actuelle. Il expose l'idée que les Atlantes furent les créateurs de presque tous nos arts et de presque toutes nos sciences : « Ils furent les pères de tout ce qui est fondamental dans nos conceptions du monde et de la vie. Ils furent les premiers civilisateurs, les premiers marins, les premiers marchands, les pre-

miers colonisateurs et colons de la terre. Leur civilisation était déjà vieille quand celle de l'Égypte était jeune.



Situation de l'Atlantide d'après Donnelly.
(Ridge = plateau ou crête.)

Leur règne durait depuis des milliers d'années avant qu'il ne soit question de Babylone, de Rome ou de Londres. » Donnelly cherche à faire remonter aux Atlantes

toute une série d'inventions comme la boussole, la poudre à canon, l'industrie de la soie, le travail du fer, la fabrication du papier, la culture de la plupart des plantes des jardins et des champs, l'astronomie scientifique, la fabrication des tuiles. Mais, pour apprécier comment il se figure la génèse des inventions et des découvertes le mieux est d'utiliser le tableau synoptique qu'il donne dans son livre. Le chapitre final, dans lequel Donnelly reconstruit scientifiquement l'Atlantide renferme aussi une remarque médicale très particulière. Il assure que la circoncision fut inventée dans l'Atlantide et transformée en rite religieux pour arrêter les ravages de la syphilis, qui d cimait les habitants de l'Amérique, et extirper entièrement la maladie. Les premiers colons atlantes venus en Europe avaient bien la coutume de la circoncision, mais n'avaient pas la maladie contre laquelle on l'avait inventée et qui n'apparut en Europe qu'après une nouvelle découverte de l'Amérique par Colomb, du fait d'Européens contaminés en Amérique. D'ailleurs le dernier chapitre, récapitulatif, du livre de Donnelly est si intéressant, et d'importance si fondamentale que nous le reproduirons ici, d'après la traduction de Wolfgang Schaumburg, avec l'endroit où l'auteur formule le but de son livre. Ce chapitre le mérite, en raison de l'influence que ce livre a eue dans le monde entier sur la formation de certaines préoccupations atlantidiennes qui, de nos jours, se sont élevées jusqu'à devenir un *complexe atlantidien* presque pathologique.

« Ce livre a été écrit dans le but de manifester quelques conceptions bien déterminées et tout à fait nouvelles. On y trouvera prouvé :

1° Qu'autrefois, au milieu de l'Océan Atlantique, en face de l'entrée de la Méditerranée, existait une grande  le qui était le reste d'un continent atlantique et qui fut connue du monde ancien sous le nom d'Atlantide.

2° Que la description laissée par Platon de cette île n'est pas du tout, comme on l'a admis longtemps, une fable fantastique, mais que c'est de véridique histoire préhistorique.

3° Que l'Atlantide fut la terre même où l'homme, pour la première fois s'éleva au-dessus de la barbarie et se haussa à la civilisation.

4° Que la population de l'Atlantide, au cours d'innombrables siècles, se développa en une nation nombreuse et puissante dont l'excédent de population peupla de races civilisées les rives du golfe du Mexique, celles du Mississipi, du fleuve des Amazones, de l'Océan Pacifique dans l'Amérique du sud, et d'autre part, la mer Méditerranée, les côtes de l'Europe Occidentale, de l'Afrique Occidentale, de la mer Baltique, de la mer Noire et de la mer Caspienne.

5° Que l'Atlantide n'était pas autre chose que le monde avant le déluge avec le jardin d'Eden ou Paradis, avec les jardins des Hespérides, les Champs d'Eleusis, les jardins d'Alcinoüs, du Mésomphale, avec l'Olympe, le Asgard des traditions des anciens peuples qui, toutes, constituent le souvenir d'un pays où les hommes, depuis des siècles et des siècles, vivaient dans le bonheur et dans la paix.

6° Que les dieux, les déesses et les héros des anciens Grecs, des Phéniciens, des Hindous et de la mythologie nordique n'étaient pas autre chose que les rois, les reines et les héros de l'Atlantide; et que les actes ou exploits que leur prête la mythologie ne sont pas autre chose que le souvenir confus d'événements préhistoriques réels.

7° Que la mythologie des Egyptiens et du Pérou constituait la religion primitive des Atlantes, qui consistait en une vénération du soleil.

8° Que les outils et autres ustensiles de l'âge du bronze en Europe provenaient de l'Atlantide et que les

Atlantes furent aussi les premiers à travailler le fer.

9° Que l'Atlantide était le lieu où résidèrent primitivement aussi bien les souches ethniques aryennes ou familles indo-européennes que les races sémitiques, peut-être aussi la race touranienne.

10° Que l'Atlantide fut anéantie par un effroyable cataclysme naturel qui engloutit dans la mer la totalité de l'île jusqu'au niveau des plus hauts sommets (ces sommets constituant actuellement les Açores), avec presque tous les habitants.

11° Que seulement quelques individus s'échappèrent sur des vaisseaux ou des radeaux. Ils portèrent aux peuples établis sur les côtes orientales et occidentales de l'océan la nouvelle de l'effrayante catastrophe, dont le souvenir a persisté jusqu'à notre époque chez beaucoup de peuples des deux continents, sous la forme du souvenir d'un déluge universel.

« Nous appuyant sur une infinité de faits puisés aux sources les plus diverses, essayons maintenant, d'après les résultats de nos recherches, de reconstituer le tableau général, aussi fidèle que possible, de ce qu'était l'humanité antédiluvienne et de faire renaître à nos yeux l'Atlantide.

« Le royaume d'Atlantide, au sens étroit du mot, était constitué, comme nous le savons, par une grande île autour de laquelle étaient semées vraisemblablement, à l'est comme à l'ouest, pareilles à des pierres milliaires, entre l'Europe et l'Amérique, un grand nombre de petites îles. Sur l'île principale s'élevaient des montagnes volcaniques, qui montaient jusqu'à l'alizé supérieur, et dont le sommet était couvert de neiges éternelles. Au pied de ces montagnes s'étendaient de hauts plateaux sur lesquels les rois vivaient avec leur cour. Au-dessous de cette région de hauts plateaux se trouvait « la grande plaine de l'Atlantide. Des montagnes centrales descen-

daient quatre fleuves dont chacun avait sa direction suivant l'un des points cardinaux, vers le nord, le sud, l'est et l'ouest. Le climat était le climat actuel des Açores, doux et agréable. Le sol, volcanique et fécond, était, à ses divers niveaux, propres à la production aussi bien des fruits des tropiques que de ceux des zones tempérées.

« La population primitive était constituée au moins par deux races humaines différentes, une race brun sombre ou rougeâtre pareille aux populations de l'Amérique Centrale, aux Berbères ou aux Egyptiens et une race blanche pareille aux Grecs, aux Goths, aux Celtes et aux Scandinaves. Entre les divers peuples eurent lieu de nombreux conflits de races pour la conquête de la suprématie. La race de couleur sombre semble avoir été la plus petite en ce qui concerne la stature, comme l'indique la petitesse de ses mains; la race de couleur claire était de taille beaucoup plus haute. D'où les légendes grecques relatives à des Titans et à des Géants. Les Guanches des îles Canaries étaient des hommes de haute taille. Comme les objets fabriqués à l'âge du bronze révèlent une race humaine ayant la main petite et comme, d'autre part, la race qui possédait les vaisseaux et la poudre à canon prit part à la guerre contre les géants, on peut conclure que la race à peau sombre était la plus civilisée, que c'était celle des travailleurs des métaux et des navigateurs.

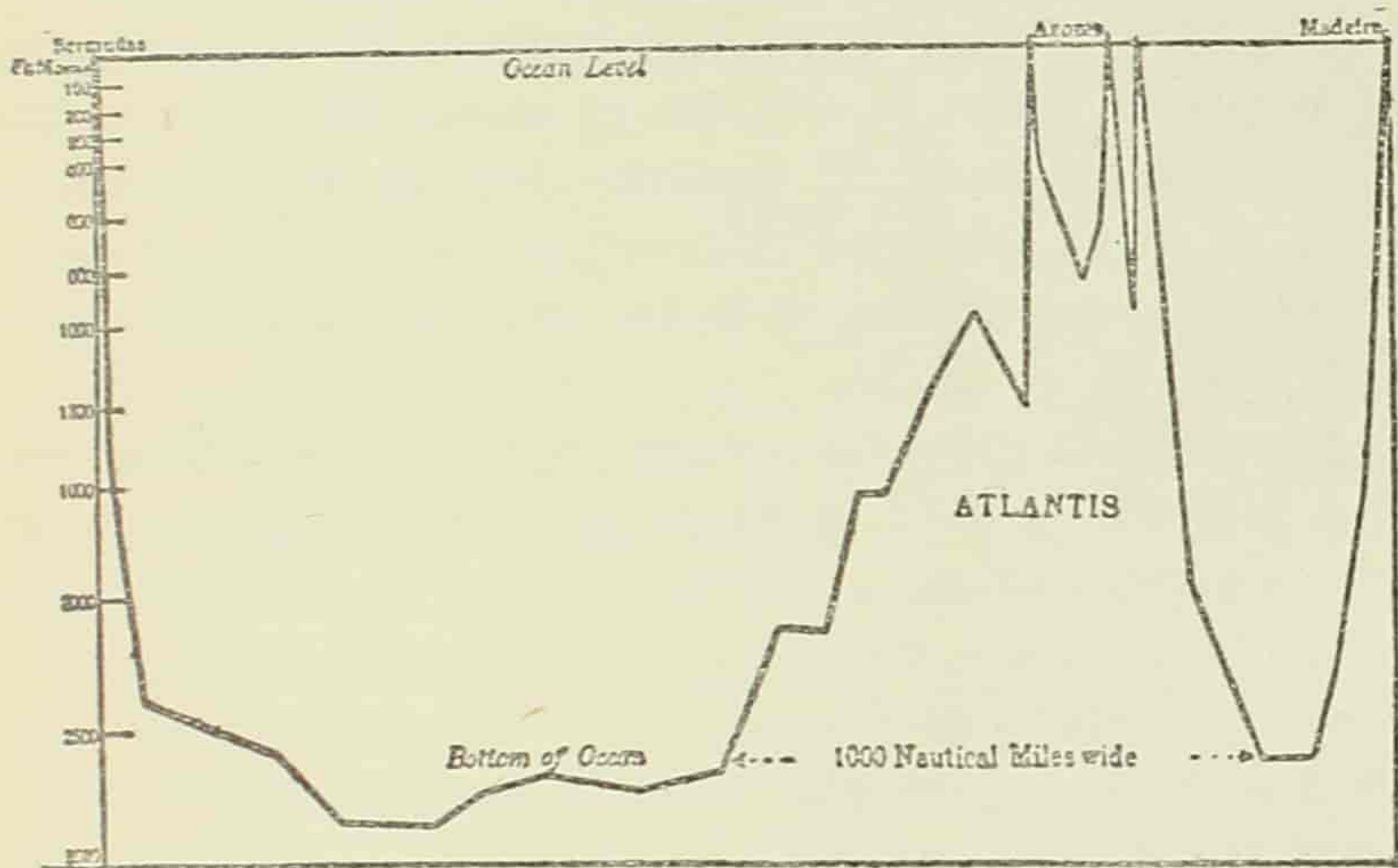
« Le fait que des coutumes analogues et une conception analogue de la vie dominèrent sur les deux rives de l'océan suppose la communauté de leur origine. Le fait que l'explication de beaucoup d'usages constatés sur les deux continents ne peut être trouvée qu'en Amérique indique qu'il y avait en Amérique une population primitive qui, dans ses migrations, transporta bien ses usages avec elle, mais oublia leur origine, l'occasion de leur constitution.

« Le fait que les animaux domestiques et les productions agricoles les plus nécessaires sont indigènes en Europe et non pas en Amérique pourrait indiquer qu'une population américaine primitive qui émigra de quelque manière de l'Amérique vers l'Atlantide était dépourvue de civilisation, et qu'ensuite seulement se produisit dans l'Atlantide une floraison de la civilisation.

« A une époque encore plus récente, les relations des Atlantes avec l'Europe furent plus fréquentes et plus régulières qu'avec l'Amérique. En ce qui concerne les animaux domestiques d'assez grande taille, il était certainement bien plus difficile de les transporter sur les bateaux non pontés de ce temps de l'Atlantide vers l'Amérique, par-dessus une large étendue de mer, que d'Atlantide en Europe, ce qui pouvait se faire par étapes jusqu'à la côte de l'Espagne en passant par ce groupe d'îles, maintenant submergées, qui se trouvait devant l'entrée de la mer Méditerranée. Il peut se faire aussi que le climat de l'Espagne et de l'Italie ait été plus favorable au développement du seigle, du froment, de l'avoine, qu'à celui du maïs, alors que l'atmosphère plus sèche de l'Amérique convenait mieux à ce dernier. Encore à présent on cultive relativement peu de froment ou d'orge dans l'Amérique Centrale, le Pérou et le Mexique et pour ainsi dire pas du tout dans les zones basses de ces pays, tandis que, par contre, on cultive relativement moins de maïs en Italie, en Espagne et dans l'Europe Occidentale, dont le climat pluvieux n'est pas favorable à cette plante. Comme nous l'avons précédemment vu, on a toutes raisons de croire qu'en des temps très lointains le maïs était déjà cultivé dans les régions sèches de l'Égypte et de la Chine.

De même que la science linguistique, en se basant sur la présence ou sur l'absence de certaines familles

de mots dans les diverses langues dérivées de la langue aryenne primitive, a rendu possible une reconstitution de l'histoire des migrations des Aryens, de même un temps viendra où la comparaison méthodique et soigneuse, des mots, des coutumes, des arts, de la conception de la vie existant sur les deux rives opposées de l'Océan Atlantique permettra la constitution d'une



Profil de l'Océan Atlantique d'après Donnelly.

esquisse approximativement exacte de l'histoire atlantidienne. Le peuple de l'Atlantide était arrivé très loin dans la voie des progrès de l'agriculture. L'existence de la charrue en Egypte et au Pérou montre que cet appareil était connu aussi dans l'Atlantide. Et comme les cornes de Baal établissent la haute estime qu'on faisait du bétail, nous devons aussi admettre que les Atlantes avaient depuis longtemps dépassé le stade où la charrue est tirée par l'homme, (comme en Egypte et au Pérou dans les temps anciens, et encore en Suède à l'époque historique) pour arriver au stade où la charrue est traînée par un cheval ou au moins par des

bœufs. Ils furent les premiers qui élevèrent le cheval comme animal domestique et c'est aussi pourquoi le dieu de la mer, Poseidon ou Neptune, a son char traîné par des chevaux, d'où aussi l'existence de champs de courses pour les chevaux, comme Platon les décrit. Ils avaient des moutons et fabriquaient des lainages, ils élevaient aussi des chèvres, des chiens et des cochons. Ils cultivaient le cotonnier et fabriquaient aussi des tissus de coton; ils cultivaient le maïs, le froment, l'avoine, l'orge, le seigle, le tabac, le chanvre et le lin, peut-être aussi la pomme de terre. Ils construisaient de grands aqueducs et connaissaient l'irrigation artificielle des terres. Ils avaient un alphabet, ils travaillaient le zinc, le bronze, l'argent, l'or et le fer.

« Lorsque la population de ce pays, après une très longue période de paix et de progrès, commença enfin à devenir surabondante, ils envoyèrent à l'est et à l'ouest, jusqu'aux confins du monde, de grandes expéditions colonisatrices. Ce ne fut pas l'œuvre de quelques années mais celle de siècles entiers, et la situation qui se créa entre ces diverses colonies doit avoir été à peu près la même que celle qui exista plus tard entre les colonies des Phéniciens, des Grecs ou des Romains. Les colons se mêlèrent de même avec les populations primitives ou « autochtones » des divers pays colonisés et les croisements de peuples qui se reproduisirent pendant les temps historiques doivent déjà avoir eu lieu pendant des milliers d'années auparavant, en donnant naissance à de nouvelles races et à de nouvelles langues. Le résultat fut que les petites races primitives furent modifiées dans le sens d'un accroissement de leur taille et que la couleur de la peau passa insensiblement du blanc le plus clair au noir le plus sombre par une série de nuances intermédiaires.

« A beaucoup d'égards, l'ensemble de l'Empire atlanti-

dien ressemblait à ce qu'est l'Angleterre avec l'Empire Britannique actuel, la « british commonwealth ». L'Atlantide eût pu présenter la même variété de races, sinon une plus grande variété que l'Empire Britannique actuel. Elle eut des colonies, comme actuellement l'Angleterre, en Asie, en Europe, en Afrique, en Amérique et elle répandit comme elle sa civilisation jusqu'aux extrémités de la terre. Au III^e siècle et au V^e siècle de notre ère, nous avons vu déjà des populations anglaises se porter sur les rives de la France et de l'Armorique et y constituer des colonies où s'est continuée la nationalité ainsi que la langue de la mère patrie, peuple d'origine atlantique. Nous pouvons supposer que pareillement il y a eu des expéditions colonisatrices hamitiques de l'Atlantide vers la Syrie, l'Égypte et les pays berbères. Si nous imaginons aujourd'hui une émigration massive de highlanders écossais, de Gallois, d'Irlandais et d'habitants de la Cornouaille abandonnant tous ensemble le sol des Îles Britanniques et transplantant vers de nouvelles patries la civilisation anglaise, mais aussi leurs divers idiomes différents de la langue anglaise, nous aurons une image exacte de ce qui s'est accompli du fait des expéditions colonisatrices des Atlantes. L'Angleterre, avec sa civilisation d'origine atlantique, peuplée de races provenant de la même souche, renouvelle dans les temps modernes l'empire de Zeus et de Chronos et, de même que nous avons vu Troie, l'Égypte et la Grèce prendre les armes contre la souche primitive, nous avons vu de même aux temps modernes la Bretagne française et les colonies américaines se séparer de l'Angleterre, ce qui n'a pas empêché les particularités raciques de rester communes, mais ce qui a brisé les liens de l'unité politique.

« En ce qui concerne la religion, l'Atlantide était déjà parvenue à toutes les conceptions élevées et fondamen-

tales qui, quelle que soit dans la pratique leur influence réelle, constituent cependant les bases théoriques de presque toutes les religions modernes. La conception du divin s'était déjà assez affinée pour que les Atlantes aient reconnu l'existence d'une « grande et primitive cause première » générale et toute puissante. Nous retrouvons le cercle de ce dieu unique au Pérou et dans l'Égypte primitive. Ils considéraient le soleil comme le symbole puissant et l'instrument d'un dieu unique qui manifestait par lui sa volonté. Une conception aussi élevée ne pouvait être que le fruit d'une haute civilisation. La science moderne a établi combien absolument la vie entière de la terre est dans la dépendance des rayons du soleil.

« Cependant le peuple de l'Atlantide était allé bien plus loin. Les Atlantes croyaient que l'âme humaine est immortelle et qu'elle devait revivre dans son enveloppe corporelle. En d'autres termes ils croyaient à la résurrection des corps et à une vie éternelle. C'est pour cela qu'ils embaumaient leurs morts.

« Les Atlantes avaient une caste sacerdotale organisée. Leur religion était pure et simple. Ils vivaient sous un régime monarchique. Ils avaient des rois avec une cour. Ils avaient des juges, des chroniques, des monuments commémoratifs couverts d'inscriptions, des mines, des fonderies et des usines, des tissages, des moulins pour les grains, des bateaux et des voiliers, des conduites d'eau, des chantiers et des canaux. Ils avaient des processions, des bannières, des arcs de triomphe pour leurs rois et leurs héros. Ils construisaient des pyramides, des temples, des tours rondes et des obélisques; ils connaissaient la boussole et la poudre à canon. En un mot ils jouissaient d'une civilisation qui s'élevait presque aussi haut que la nôtre. Il ne leur manquait que l'imprimerie et les inventions fondées sur la vapeur, l'électricité et

le magnétisme. On nous raconte que Deva Nahuscha avait visité les colonies les plus lointaines de l'Inde. Un empire qui s'étendait des Cordillères jusqu'à l'Hindoustan, sinon même jusqu'à la Chine, a dû être en tout cas un empire d'une fabuleuse puissance. A ses grandes foires et sur ses grands marchés devaient se rencontrer le maïs du Mississippi, le cuivre du Lac Supérieur, l'or et l'argent du Mexique et du Pérou, les épices de l'Inde, le zinc du pays de Galles et de la Cornouaille, le bronze de l'Espagne, l'ambre de la Baltique, le blé et le seigle de la Grèce, de l'Italie et de la Suisse.

« Il n'est pas extraordinaire que la chute de ce puissant peuple primitif, le subit effondrement de ses terres sous la surface de l'océan, au milieu d'effrayants tremblements de terre et de cataclysmes atmosphériques aient laissé dans l'imagination de l'espèce humaine des impressions ineffaçables. Supposons que, dans la journée d'aujourd'hui même, les Iles Britanniques tout entières, avec tous leurs habitants et tous les trésors de leur civilisation subissent le même sort et qu'elles soient englouties dans la mer jusque près du sommet des plus hautes montagnes de l'Ecosse, quel effroi frapperait les colonies anglaises et même l'humanité entière ! Admettons encore que, par suite de cet événement, le monde soit amené à retomber dans la barbarie universelle, alors des hommes comme Guillaume le Conquérant, Richard Cœur de Lion, Alfred le Grand, Cromwell et la reine Victoria ne survivraient dans la mémoire des nouvelles générations que transformés en dieux ou en démons, mais le souvenir de l'énorme catastrophe dans laquelle aurait subitement disparu la mère patrie, le centre du monde, ne pourrait plus jamais disparaître de la mémoire des hommes. Il subsisterait plus ou moins fragmentairement dans tous les pays de la terre, d'abord sous la forme d'un récit de caractère historique véridi-

que, puis, dans le cours ultérieur des temps, comme légende, comme tradition, comme fable, comme conte. Le souvenir d'un tel événement survivrait à celui de milliers de transformations du monde moins profondes et moins terribles, il survivrait aux dynasties, aux nations, aux religions et aux langues. Le souvenir d'un pareil événement durerait jusqu'à la fin des temps aussi longtemps qu'il y aurait des hommes sur la terre.

« C'est à peine si la science moderne a débuté encore dans sa mission de reconstruire le passé et d'édifier l'histoire des civilisations oubliées des anciens peuples. Dans le cadre de ce travail aucune étude ne saurait être plus intéressante ni plus attrayante et aucune n'offrirait à l'imagination plus d'horizons que l'histoire de ce peuple disparu, l'histoire de l'humanité avant le déluge. Ces hommes furent les inventeurs de tous nos arts, de toutes nos sciences. Ils furent les créateurs de toutes nos conceptions fondamentales sur la science du monde et sur la vie. Ils furent les premiers civilisateurs, les premiers navigateurs, les premiers colonisateurs de la terre. Leur civilisation était déjà une vieille civilisation lorsque celle des Egyptiens était à ses débuts. Leur empire datait déjà de milliers d'années bien avant qu'il pût être question de Babylone, de Rome ou de Londres. Ce peuple disparu fut celui de nos précurseurs. Le sang de ces hommes coule dans nos veines. Les mots dont nous nous servons étaient, dans leur forme primitive, ceux qu'on entendait dans les villes, les palais et les temples de l'Atlantide. Toutes les particularités des races, des souches ethniques, des croyances, toutes les nuances de notre pensée nous donnent l'occasion de remonter en dernière analyse à l'Atlantide.

« Nous pourrions ici exprimer le vœu que les nations civilisées modernes trouvent enfin un but intéressant aux croisières généralement inutiles qu'effectuent leurs

vaisseaux de guerre. On devrait examiner s'il ne serait pas possible de ramener du fond des mers au moins quelques restes de cette civilisation disparue. Certaines parties de ce qui fut l'île d'Atlantide, par exemple ce que les cartes anglaises nomment « Dolphin bank » ne gisent qu'à quelques centaines de brasses au-dessous de la surface. Au voisinage immédiat de l'archipel des Açores l'exploration méthodique du fond de la mer conduirait certainement à quelques résultats intéressants. On a, à diverses époques, organisé à très grands frais des expéditions pour remonter quelques milliers de pièces d'or coulées avec un paquebot. Pourquoi n'en ferait-on pas autant pour parvenir aux merveilles disparues de l'Atlantide? Une seule tablette portant des inscriptions remontées des profondeurs où gît l'Atlantide de Platon aurait pour la science infiniment plus de valeur, pour l'humanité civilisée un intérêt bien plus émouvant que tout l'or que les Espagnols d'autrefois ont volé aux Péruviens et que tous les documents, si précieux qu'ils puissent être, qu'on trouve dans le sol de l'Égypte et de la Chaldée.

« Ne peut-on se demander aussi si les soi-disant « monnaies phéniciennes » qu'on trouve à Corvo, une des îles Açores, ne seraient pas originaires de l'Atlantide? Est-il possible que le grand peuple phénicien, dont l'importance a été si capitale en tant que fondateur de colonies, ait visité ces îles depuis le début de la période historique et les ait ensuite laissées désertes, comme les Portugais les trouvèrent à leur découverte? C'est à peine si nous avons commencé à comprendre le passé. Il y a une centaine d'années le monde ne savait encore rien de Pompéi et d'Herculanum, rien du lien linguistique qui unit les nations indo-européennes, rien de ce que signifie l'énorme quantité d'inscriptions livrées par les tombeaux d'Égypte et de Babylonie, rien des civilisa-

tions admirables que révèlent aujourd'hui les monuments en ruines du Yucatan, du Mexique et du Pérou. Mais nous sommes arrivés à présent sur le seuil de la science et les progrès de nos connaissances se développent rapidement. Si nous comparons la science acquise dans les dernières centaines d'années au désolant désert de la pensée théologique du moyen âge, qui pourrait douter que, dans cent ans, nos grands musées se seront parés des statues, des armes, des ustensiles et des bijoux de l'Atlantide engloutie, que nos bibliothèques posséderont des traductions des inscriptions atlantidiennes, éclairant des lumières de connaissances nouvelles tout le passé du monde et du genre humain et apportant la solution de tous ces mystères que cherchent encore en vain à pénétrer les penseurs et les chercheurs de notre temps? »

On crut avoir trouvé la confirmation géologique de cette théorie insulaire de l'Atlantide en 1898. A cette époque un vaisseau poseur de câbles, à la recherche d'un câble rompu entre Brest et Kap Cod découvrit à cinq cent milles au nord des Açores, à une profondeur de trois mille cent mètres, un fond sous-marin de caractère montagneux avec de hauts sommets et de profondes vallées. Les sondes spéciales envoyées au fond saisirent des fragments d'une lave vitreuse nommée *tachylithe* qui, d'après Termier et d'autres géologues, ne peut se constituer que sur des surfaces exposées à l'air. Il fallait donc en conclure que l'éruption volcanique ayant émis ces laves s'était produite au-dessus de la surface des flots. Mais la lave devait avoir été engloutie au fond des mers aussitôt après sa solidification, comme en témoignaient les arêtes restées très fines des fragments. Le géologue allemand Otto Wilkens ajouta que la région de l'Atlas, avec les montagnes de Madère et des Canaries qui sont dans son prolongement, devait avoir été

le siège de mouvements de plissement encore à l'époque quaternaire, de sorte que les premiers hommes pouvaient avoir été témoins de ces catastrophes géologiques. Comme la lave se décompose en quinze mille ans on peut admettre que son éruption date de moins de quinze mille ans. Ce qui constitue actuellement le fond de l'océan devait donc être une surface émergée il y a moins de quinze mille ans. Ces données géologiques ont eu une importance capitale pour les recherches atlantiennes ultérieures.

L'Anglais Lewis Spence admet dans son livre sur le problème de l'Atlantide qu'une grande formation terrestre doit avoir occupé tout l'océan septentrional ainsi qu'une partie importante de l'Atlantique méridional. Un demi-million d'années avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque miocène, ces conditions continentales duraient encore mais, à la fin de cette période, des éruptions volcaniques et des mouvements géologiques amenèrent la fragmentation de ce continent. Spence admet que des cavités souterraines immenses, pleines de gaz, s'effondrèrent après avoir fait explosion, en déchirant les couches superficielles qui s'engloutirent. La mer se serait précipitée dans les profondeurs et ainsi s'expliquerait que le Sahara, jadis bassin maritime, soit devenu une surface sèche. Parmi les résidus de ce continent l'île d'Atlantide aurait été la partie la plus importante mais, vers l'est comme vers l'ouest, d'autres îles auraient maintenu l'Afrique d'une part, l'Amérique de l'autre, en connexion avec l'Europe. Ces îles, petites ou grandes, auraient subsisté jusque pendant l'époque tertiaire, mais leur destruction définitive aurait commencé il y a vingt-cinq mille ans et l'Atlantide elle-même aurait été finalement engloutie il y a dix mille ans, ce qui correspond au récit de Platon. Il ne resterait depuis cette époque de toutes ces îles que les Antilles et

les autres îles des Indes Occidentales, vers l'Amérique.

Tandis que, au dire de Spence, l'Europe n'avait possédé comme race humaine, jusqu'à une époque remontant à vingt-cinq mille ans, que l'homme de Néanderthal, type très inférieur, des émigrants venant de l'Atlantide seraient alors arrivés, en passant par les îles Canaries, et auraient décoré de peintures d'un caractère réaliste les grottes et les rochers de l'Europe. Les restes que nous possédons de crânes provenant de ces émigrants correspondent parfaitement, comme dimensions, à ceux des Européens modernes. Dix mille ans plus tard, c'est-à-dire il y a seize mille ans environ, un second flot d'émigrants atlantiques se serait répandu sur l'Europe et c'est ce que nous nommons la race aurignacienne. Il y a dix mille ans enfin, un troisième flot, celui des Aziliens-Tardenoisien, aurait abordé sur la côte de Biscaye. Spence explique par l'influence d'une colonisation atlantidienne le haut degré de civilisation que les envahisseurs européens trouvèrent en Amérique. En opposition avec la population des nègres indiens, des races métisses de haute valeur se seraient constituées par croisement avec les Atlantes et leur culture offre une frappante conformité avec les civilisations de l'ancien monde, apportées aussi par les Atlantes. Des deux côtés de l'Océan on trouve la tradition d'un déluge, l'humanité ayant été sauvée par un seul couple humain. Une ancienne peinture aztèque figure les têtes d'un homme et d'une femme naviguant dans un bateau au pied d'une montagne et, avec eux, une colombe, ayant dans le bec l'hiéroglyphe qui désigne le langage, parce que les enfants du couple sauvé auraient été (suivant la tradition) muets. Les légendes d'une certaine race d'Indiens habitant les Andes ont encore plus d'analogie avec la tradition biblique en ce que le Noé indien, dont le nom est « Tezpi », aurait échappé à la grande inon-

dation dans un vaisseau abritant aussi toutes sortes d'animaux et aurait lâché un colibri qui revint portant une branche. On trouve aussi dans toute l'Amérique Centrale des traditions concordant avec le récit de la catastrophe atlantidienne.



Situation approximative de l'Atlantide (A) et des Antilles (B) d'après L. Spence, « Histoire de l'Atlantide », Londres, 1928.

La mythologie aztèque aurait comporté les notions de la chute, par péché, des premiers hommes, d'une régénération, d'une trinité, d'un messie blanc, les idées de la pénitence et du sacrifice de la messe, exactement comme dans l'enseignement de l'ancien testament et du nouveau testament. Il existe dans l'Amérique centrale des pyramides comme en Egypte et une histoire de construction de tour analogue à celle de la tour de Babel. Comme l'Atlas grec, le dieu mexicain

Quetzalcoatl (ainsi que le montrent encore ses images) portait le monde sur ses épaules. On raconte qu'il vint d'un pays situé vers l'océan oriental et apporta aux Aztèques et aux Mayas leur religion, leur architecture et leur agriculture. Comme en Egypte, on embaumait les cadavres dans l'Amérique centrale et l'Amérique du sud et, comme en Egypte, il était d'usage de colorer les directions de la rose des vents conformément à la couleur qui correspondait aux organes internes (nord = poumon = rouge; sud = foie = blanc; est = estomac = jaune, etc., etc...)

Comme argument particulièrement important Spence allègue l'existence de la banane, qui ne donne pas de graines, à la fois dans l'Amérique centrale et les Indes occidentales, alors qu'elle ne supporte pas le climat des zones tempérées et qu'elle n'a pu arriver en Amérique que par un pont insulaire tropical.

L'Américain Hosea avait déjà appelé l'attention sur un certain nombre des concordances apparentes signalées par Spence entre les civilisations de l'Amérique et de l'Europe. Mais, en cela, Hosea, avait, comme Spence, attaché trop peu d'importance à certaines différences de caractère fondamental comme celles qui existent dans les systèmes de la numération.

On passera sous silence ici une série d'essais appartenant pour la plupart au pur dilettantisme et qui ont eu pour prétention de résoudre le problème atlantidien sur la base d'hypothèses fantastiques, d'ordre culturel, anthropologique, et surtout linguistique. Notre but est en effet ici de donner un aperçu général des théories atlantidiennes de caractère *scientifique* et accessibles, par là, à la discussion.

Les bases géologiques que prend pour point de départ Edgar Dacqué dans son travail sur la légende de l'Atlantide (Monde primitif, tradition et humanité, 1927) sont de deux sortes. D'abord il existe sous l'Océan Atlantique un ancien pont intercontinental qui, encore à présent, longtemps après l'effondrement du vieux continent océanique, est représenté par une crête montagneuse brisée coupant l'océan en travers. Ses restes sont les îles du Cap Vert et les Antilles. En second lieu il faut considérer comme autre base de discussion géologique le vulcanisme, qui apparaît comme l'agent causal de l'existence du seuil atlantique et des autres îles atlantiques. La description de Platon convient d'une façon évidente à l'existence d'une île volcanique mon-

tée du fond de la mer et formée de matériaux accumulés, mais qui serait d'une étendue assez considérable. Des terres volcaniques ainsi formées de matériaux entassés les uns sur les autres peuvent durer assez longtemps pour que la végétation s'y établisse, avec les animaux et l'homme. « Mais ces belles îles volcaniques sont cependant très accessibles à l'action de la mer qui tend à les détruire rapidement. De plus, les terres volcaniques, après l'affaiblissement ou même la disparition des phénomènes paroxystiques, sont souvent le siège d'émissions de gaz, de sources chaudes et de produits acides. Tout cela correspond bien, dans le domaine géologique, à ce que dit Platon des changements et des remaniements attribués à Poseidon dans la disposition du sol. Il en est de même de l'existence d'amas de vase après l'engloutissement de l'île. Ils peuvent être dus à l'émission d'énormes quantités de cendres ou de ponces lors de l'éruption finale ou, peut-être, au fait que l'ancienne terre volcanique ne fut d'abord recouverte que d'une faible épaisseur d'eau. »

En ce qui concerne la disparition de l'Atlantide, Dacqué représente un point de vue qui ne concorde pas exactement avec les conclusions que Termier et son école tirent de l'existence du seuil atlantique. « La disparition de l'Atlantide est au contraire, pour nous, un événement d'époque tardive et, en tout cas de date quaternaire. Conformément aux témoignages des anciens, qui ont déjà une allure parfaitement historique, cet événement ruina une civilisation très évoluée à une époque où peut-être l'homme de l'époque de la pierre menait encore son existence solitaire sur le sol européen. Nous pouvons réellement (sans même tenir compte des récits fabuleux ou demi-historiques transmis par les Grecs, établir qu'un système continental atlantique existait encore à une époque géologiquement très proche de

la nôtre. En laissant de côté d'autres preuves ou vraisemblances portant sur l'histoire de notre sol, il nous suffit de faire remarquer que les monts Atlas, géologiquement très jeunes, s'étendent jusqu'au rivage de l'Atlantique et s'y trouvent rompus brusquement dans des conditions montrant qu'il s'agit d'une rupture produite après le plissement récent ayant donné naissance à la montagne. » Dans la suite de sa démonstration Dacqué s'appuie sur la légende des Pléiades et des Hespérides qu'il étudie non pas en lui prêtant le sens d'une simple allégorie mais dans sa teneur symbolique et, ce faisant, il lui paraît essentiel de considérer ce symbole comme signifiant une réalité. Cette méthode permet de pénétrer jusqu'au noyau du symbole et de découvrir derrière la forme du symbole la tradition de faits concernant l'homme ou l'histoire naturelle. Dans la légende des Pléiades, Dacqué cherche à distinguer le sens postatlantidien. La légende confirme l'histoire géologique de la chaîne de montagnes du nord-ouest de l'Afrique, qui se trouva brisée de bonne heure en fragments isolés pléiadiens et en montagnes. La partie océanique (partie annexe du plissement montagneux pléiadien) n'atteignait pas la hauteur de l'Atlas. Les Pléiades apparurent dès lors naturellement comme étant les filles de l'Atlas et, lorsque la portion de montagne qu'elles représentaient fut engloutie, on les supposa transportées dans le ciel. Mais, encore chez les poètes grecs (Pindare et Simonide) elles apparaissent comme des déesses de montagnes, qui d'ailleurs étaient supposées se trouver en Grèce. Toute la légende apparaît donc comme une allégorie de la disparition d'une contrée atlantique qui était la continuation du corps de l'Atlas. Lorsque le corps du père fut ainsi déchiré, les dieux durent consoler la douleur des enfants. « Je crois, dit Dacqué, qu'on ne doit pas voir autre chose que de l'histoire naturelle

(histoire géologique) dans le contenu des légendes racontant la disparition d'une terre atlantique à une époque récente de l'histoire de la terre, époque déjà proche des origines de notre civilisation. A cette époque se produisirent des éruptions volcaniques et, avec elles, la constitution de ce système d'îles dont le récit de Platon décrit la topographie et dont les îles Canaries peuvent nous offrir une image plus récente et plus réduite. Ce fut alors la période ultime de la terre atlantique, vraisemblablement précédée d'une époque continentale plus ancienne et dont la fin catastrophique peut bien avoir donné lieu à la légende des Pléiades. L'époque plus ancienne, l'époque continentale du domaine atlantique, dont le souvenir ne semble pas s'être conservé en Grèce, a cependant laissé sa trace dans la tradition du déluge de Noé et dans celle de la migration des hommes qui s'y rattache. »

Dacqué voit l'expression mythologique des mouvements géotectoniques d'affaissement et d'exhaussement du détroit de Gibraltar dans la légende d'Atlas qui fait rouler, ne fût-ce que temporairement, le poids de la voûte céleste sur les épaules d'Hercule. Il voit dans la déesse marine Amphitrite une personnification du pays qu'entouraient les flots, mais aussi de ses habitants allant chercher un refuge auprès d'Atlas lorsque le flot les poursuivit. Quand Hercule s'en va chercher les pommes d'or (les oranges ou les citrons) aux Hespérides (c'est-à-dire chez les Atlantes), cela veut dire que ces fruits ont été introduits de l'Occident vers l'Orient méditerranéen civilisé et qu'ils passaient encore pour des fruits étrangers (c'est-à-dire importés) à l'époque où se constitua la mythologie grecque. La terre occidentale dont le souvenir apparaît encore nettement dans la légende d'Hercule n'existe plus que comme image affaiblie dans le concept des Hespérides. Dacqué dit ceci : « Mais on

reste en dehors du problème et on fait halte avant le pas décisif qui permettrait de l'éclaircir, si on ne remonte pas davantage en arrière pour considérer les Hespéridiens comme les habitants préhistoriques de l'Atlantide, ce qu'on oublia plus tard. Il en est de même de leurs pommes d'or, dont il est indifférent en fin de compte de savoir si c'étaient des oranges ou des citrons. Quoi qu'il en soit, ces Hespéridiens ont dû être une race d'hommes plus ancienne et de civilisation plus mûre que la race d'où Héraclès sortit pour aller à eux. Ils avaient encore en leur possession des choses qui étaient probablement la conquête d'un savoir étendu et de beaucoup d'industrie. Parmi ces choses étaient des céréales et des races améliorées des fruits, produits pouvant exciter la convoitise des races méditerranéennes plus pauvres, plus primitives, sans doute moins avancées à ce point de vue. »

On comprend donc que, pour Dacqué, en fin d'analyse, l'Atlantide de Platon n'est pas l'expression, sous une forme géographique, de la légende mythologique personnifiée par la fuite d'Amphitrite. Il lui apparaît au contraire que Platon, connaissant la réalité géographique et historique qui constituait le noyau de la légende, a extrait ce noyau du récit légendaire et en a ramené l'expression à la forme concrète.

Comme Danzel l'enseigne, il est certainement exact que le sens astronomique et le sens psychologique, emmêlés dans les mythes, se séparent l'un de l'autre dans leur explication. Mais, quand Dacqué veut considérer le récit atlantidien de Platon comme la relation d'une réalité, par conséquent comme la révélation de ce que cache réellement le mythe d'Amphitrite, il méconnaît, à mon avis, cependant, le sens que le récit de Platon a dans son rapport avec l'histoire primitive d'Athènes. Ici Platon ne rapporte aucun récit d'histoire, mais

il oppose au mythe de l'Athènes primitive le mythe d'un peuple équivalent, barbare et ennemi. Si, comme on l'a déjà dit ici, Platon utilise des éléments traditionnels, il semble que ce furent des éléments traditionnels de nature objective ou légendaire, se rapportant à des objets ou à des événements se plaçant aux limites du monde. Ce ne furent pas des images mythologiques déjà devenues en ce temps un peu indifférentes aux personnes cultivées. Il ne s'agit donc pas, chez Platon, des formes typiques du mythe des dieux grecs, ébranlé dans son autorité, mais d'une forme affaiblie dans sa dignité par sa révélation du mythe philosophique.

A la théorie insulaire de l'Atlantide s'est rallié aussi pour l'essentiel Wencker-Wildberg dans son *Atlantis* (1925) qui est encore un exposé caractérisé de l'hypothèse historique, du moins dans la dernière partie du livre où il cherche à établir la vraisemblance de l'engloutissement du continent atlantique. Mais, il se rallie dans le reste, d'une manière assez inattendue, aux commentaires de Zschetzsch (voir ci-après).

L'HYPOTHÈSE D'HERMAN WIRTH

Herman Wirth a donné une place importante à la théorie insulaire de l'Atlantide dans le grandiose système historique dont il est l'auteur. Wirth a entrepris de ruiner la barrière, jusqu'à lui considérée comme infranchissable, séparant la préhistoire de l'histoire et de reculer de quinze mille ans la limite de nos connaissances historiques.

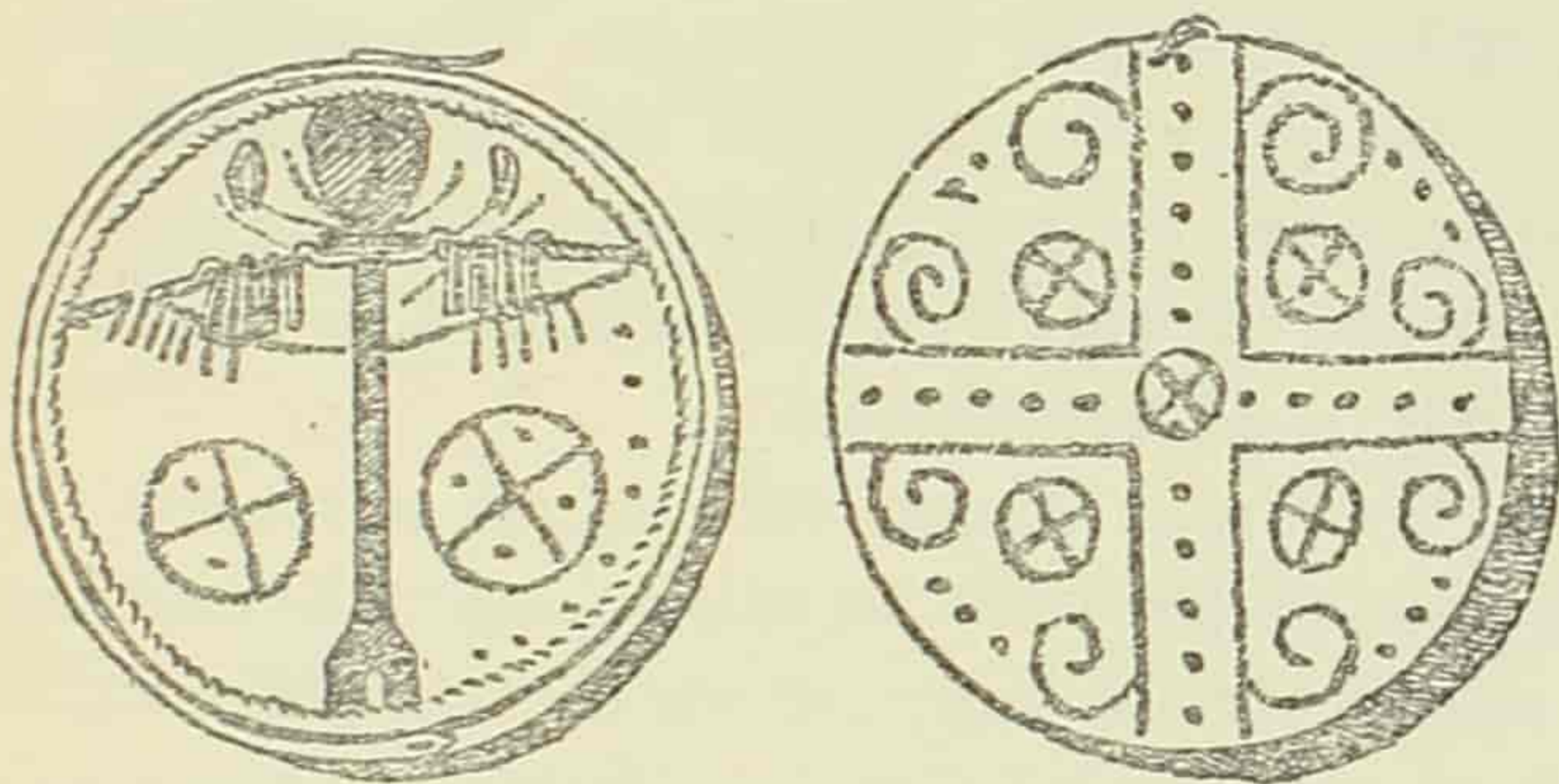
Dans une ample synthèse historique dont l'origine psychologique représente un cas typique d'intuition créatrice, Wirth s'empare des facteurs essentiels de la

préhistoire et il trouve dans l'unité de l'écriture primitive, de la civilisation initiale et de la symbolique originelle, un ensemble homogène d'expressions d'une représentation du monde propre à la race blanche et qui se manifeste dans une conception du cycle solaire. La méthode de travail de Wirth repose sur le système paléoépigraphique qu'il a particulièrement développé dans son récent ouvrage *Ecriture sacrée primitive de l'humanité* après ses études sur la morphologie des civilisations qui font l'objet de son livre : *Ascension de l'humanité*, livre dont nous donnons un extrait se rapportant à l'Atlantide.

Wirth donne à l'épigraphie en tant qu'histoire des systèmes d'écriture une base plus profonde en tant qu'histoire d'une évolution. Il arrive à ce résultat que l'histoire de l'écriture primitive est l'histoire d'un symbolisme primitif, la science de ces signes idéo-symboliques et de ces images primitives spiritualisées qui se servent des faits relatifs au calendrier pour traduire une très ancienne conception générale de l'univers. Wirth voit ici la façon dont s'exprime une humanité arrivée pour la première fois à une pleine conscience de sa pensée. Il y voit un premier stade protohistorique de la tradition historique du christianisme. Par la paléoépigraphie, Wirth veut arriver à rendre possible une vue d'ensemble sur l'évolution psychique et intellectuelle de l'homme, à partir du moment où il a pris pour la première fois pleine conscience de l'existence, jusqu'à l'époque actuelle.

Le résultat de l'exploration paléoépigraphique est que le symbole, le dessin symbolique, reste le document intellectuel et graphique le plus ancien et aussi que les « sources graphiques » ne commencent pas seulement quand il existe une suite de plusieurs signes permettant mécaniquement la reproduction des sons vocaux et les

réunissant les uns aux autres pour former enfin le mot et la phrase. Wirth trouve déjà une source graphique dans le signe isolé. Il considère donc l'écriture primitive comme une écriture idéographique correspondant à l'écriture chinoise. Les monuments doivent parler chacun pour soi-même et on ne doit prendre en considération les corrélations mythologiques, et ne les citer, que dans la mesure où cela est nécessaire pour expliquer des relations réciproques. Car, apprécié du point de vue de l'histoire de l'intellectualité, le mythe se comporte




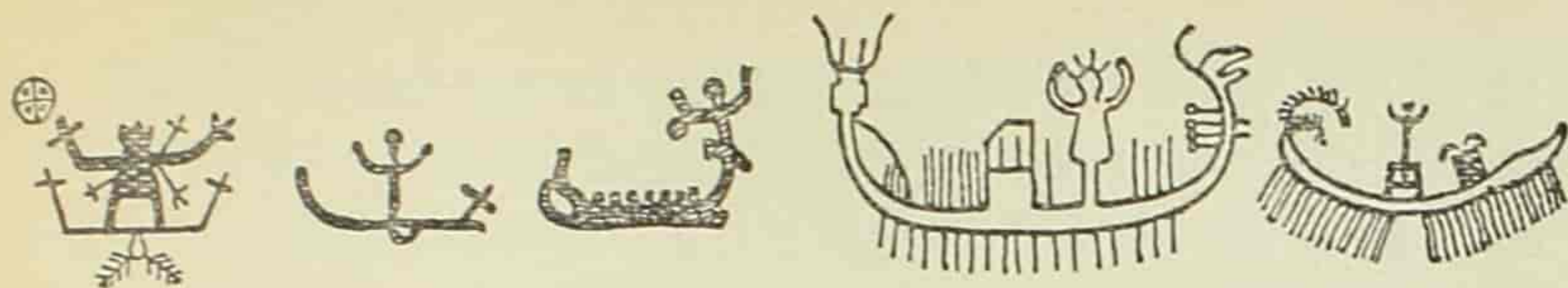
Tambour de schaman, d'après Herman Wirth, « L'écriture sacrée primitive de l'humanité » (Koehler et Amelang, Leipzig).

vis-à-vis du symbole cultuel comme une source historique secondaire vis-à-vis d'une primaire. La mythologie ne devient « science exacte » que par l'histoire du symbolisme cultuel, en tant que contenu et fondement de l'histoire épigraphique. Nulle part la tradition mythique ne montre même approximativement une continuité du genre de celle que montre la symbolique cultuelle dans sa fidélité aux formules. Wirth essaie de faire de la symbolique cultuelle une science, rigoureusement méthodique, de faits, « construite sur des preuves documentaires et sur le résultat de leur rapprochement comparatif. » — « Comme la transmission traditionnelle prolongée de la symbolique cultuelle, sa continuité,

s'étend depuis l'époque préhistorique jusqu'à l'époque actuelle en passant par toute l'époque dite historique, nous sommes en état de vérifier d'une façon continue cette tradition en ce qui concerne son antiquité et sa certitude. Ce sont des alliances de signes, des formules, qui constituent la base solide de la méthode d'examen qu'on doit suivre ici. » L'ouvrage dont il s'agit apporte pour la première fois, en tant qu'enquête épigraphique, une systématisation de l'ensemble des formules, des dessins rupestres préhistoriques du nouveau monde et de l'ancien monde, pour servir de base à une encyclopédie épigraphique de la civilisation. Ces combinaisons de signes ont pour origine une très ancienne symbolique cultuelle ayant pour objet le calendrier des régions arcto-atlantiques et qui s'est répandue des deux côtés de l'Atlantique Septentrional.

C'est à cette extension vers le sud, survenue en même temps que changeaient les saisons cultuelles astrosolaires, que remonte aussi l'apparition de nouveaux signes symboliques cultuels relatifs au calendrier et qui prirent la place des signes anciens quand les circonstances qui justifiaient les anciens signes eurent cessé d'exister. Un phénomène caractéristique est alors l'union de l'ancien signe avec le signe plus récent qui le remplace. Le signe traditionnel primitif est, au début, employé dans une certaine mesure pour fixer la signification du nouveau, l'expliquer ou le déterminer, mais, plus tard, le signe le plus récent, devenu courant à son tour, apparaît inversement pour commenter le signe plus ancien hors d'usage.

Nous avons par exemple un signe arcto-atlantique ayant cette forme  comme idéogramme de l'union linéaire entre la position la plus haute et la plus basse du soleil dans l'année. Dans la symbolique cultuelle restée populaire parmi les Indiens du nord de l'Amérique



Californie

Suède (pierre polie)

Haute-Égypte prédynastique
(pierre polie)

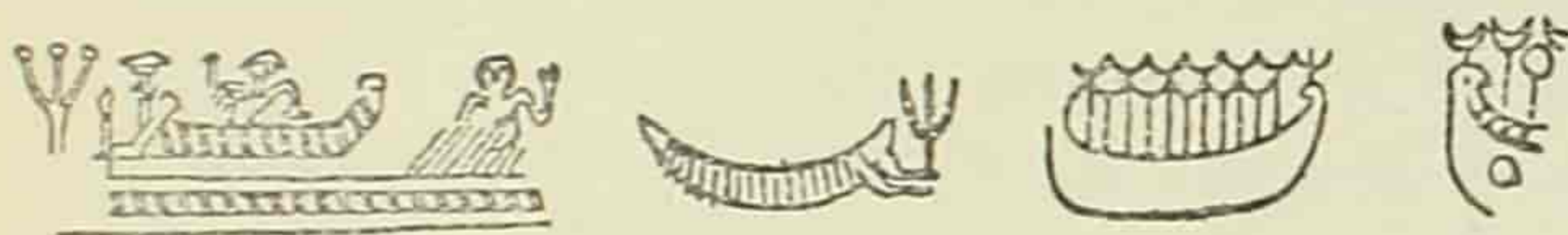


Colombie
britannique

Suède (pierre polie)

Chor es Salaam

Magol



Asie antérieure (Civilisations du Golfe per-
sique) Mésopotamie. Cachets cylindriques
sumériens archaïques.

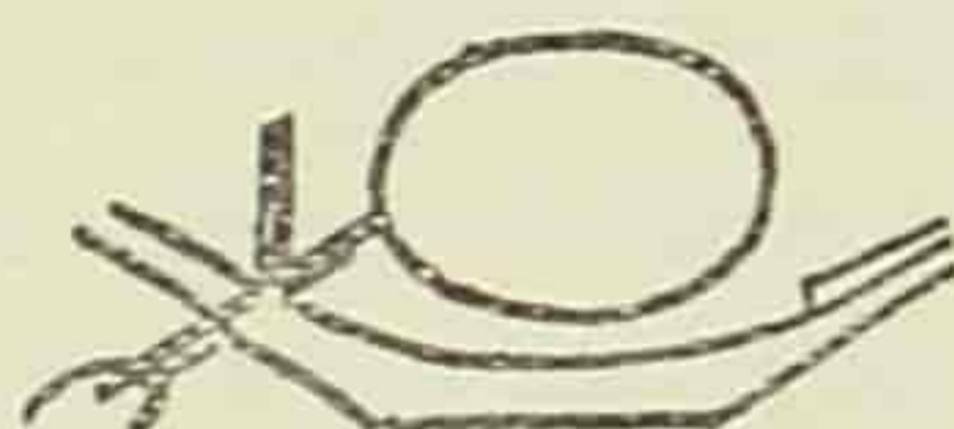
Sumérien ancien



Californie

Espagne
(pierre polie)

Scanie
(pierre polie)



Égypte xxii^e dynastie
Barque solaire



Guyane anglaise

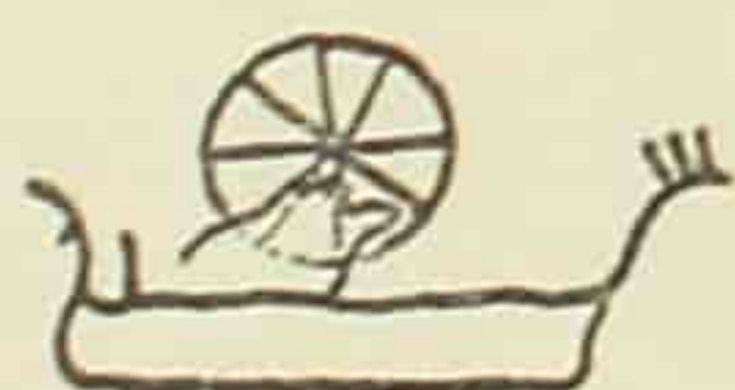
Suède (pierre polie)



Nouvelle Guinée
Barque ornée, bois sculpté



Californie



Suède (bronze ancien)



Océanie



Barque solaire
symbolique
Bois sculpté

D'après Herman Wirth, « L'écriture sacrée primitive de l'humanité »
(Koehler et Amelang, Leipzig).

ce signe nous est transmis dans la première moitié du siècle dernier avec la signification « venir d'en haut et d'en bas, vie et mort », etc... C'est le signe général atlantidien pour « meurs et deviens », d'où découle le sens : « les rejetons, la descendance, etc... A la place de cet idéogramme arctique apparaît comme signe plus récent nord-atlantidien le signe Q , primitivement variante du signe \cap . Puis le signe g et le signe Q se montrent combinés en une formule où l'un des signes est employé comme expliquant l'autre. Cette alliance formulaire se trouve représentée dans la préhistoire de l'ancien et du nouveau monde ainsi que l'alliance du signe g avec le signe de l'homme : Ψ et d'autres encore. »

Dans le domaine de ce qu'on appelle les glaces éternelles les expéditions des Canadiens conduits par Jenness et celles des Danois, conduits par Knud Rasmussen, Therkel, Mathiassen et Kaj Birket-Smith ont réalisé des découvertes auxquelles on doit une base archéologique permettant de supposer que dans ces régions se trouvait la partie primitive d'une très ancienne civilisation thuléenne. La découverte de vestiges de la civilisation des anciens habitants de cette région révèle un degré de développement supérieur à celui des Esquimaux qui y habitent actuellement. Nous trouvons dans la civilisation thuléenne de solides habitations d'hiver bâties en souterrain avec sol dallé. Les murs sont en os de baleine et en pierre, les toits en paquets de côtes de baleine, en bois et en tourbe. Ces trouvailles montrent que les anciennes populations correspondant à la civilisation thuléenne vivaient en union plus intime avec la mer et étaient organisées économiquement pour la pêche à la baleine, parce qu'à cette époque le pays était plus bas qu'aujourd'hui, ainsi que le montrent les couches archéologiques de la culture thuléenne, qui dépassent de vingt mètres le niveau actuel de la mer. Un mouvement

puissant de relèvement du sol a rétréci considérablement le domaine des grandes baleines et a aussi diminué la surface économiquement disponible pour les Thuléens en abaissant en même temps leur civilisation. Wirth rappelle le résultat des recherches de Birket-Smith, d'où résulte qu'avec le mouvement de relèvement du sol s'est produit un changement défavorable du climat. C'est lui qui, au Groenland aussi, vers la fin du moyen âge, a anéanti une civilisation venue de Norvège par colonisation.

Wirth attribue à la très ancienne civilisation thuléenne une existence qui commença en des temps très lointains de date inconnue et qui ne se termina qu'en l'année 1903, lorsque moururent les derniers Esquimaux Sadlermiutes, descendants des Thuléens. Des gravures rupestres typiques figurant un bateau permettent de suivre la civilisation thuléenne, en ce qui concerne sa durée, depuis l'âge du bronze récent de la Scandinavie, c'est-à-dire depuis l'an 100 environ avant notre ère, jusqu'au temps des Saga et des Vikings. Mais, en ce qui concerne l'Amérique du Nord, comme on n'a pas trouvé dans les gisements de la civilisation thuléenne d'objets culturels germaniques appartenant à l'âge du bronze, ni aux derniers âges du fer, Wirth conclut que les relations entre la culture thuléenne et l'Europe atlantique septentrionale sont bien plus anciennes et que « l'exécution des gravures rupestres funéraires en forme de bateau est une coutume qu'il faut considérer comme une survivance durable d'une civilisation primitive commune ». Les ornements que portent des peignes d'os ou de corne, et qu'on trouve aussi dans les deux régions, sont d'autres témoignages importants du même fait. Wirth explique ces ornements comme une symbolique culturelle se rapportant au calendrier et localisable tout autour du cercle polaire. Ces gravures de peignes sont

des idéogrammes qui symbolisent les parties de l'année. Dans le domaine polaire est valable la « division en deux parties suivant la perpendiculaire à l'horizon : le *sud* ou point critique solaire hivernal, le *nord* ou point critique solaire estival. Dans le domaine subarctique plus au sud, au contraire, est valable la croix de Saint-André \times comme connexion linéaire des points du lever et du coucher du soleil dans la révolution solaire hivernale et dans la révolution solaire estivale (sud-est et sud-ouest, nord-est et nord-ouest). Wirth ajoute encore que ces symboles, en rapport avec le calendrier, sont des révélations du dieu universel par son fils, l'homme des nuages, porteur de lumière, voué à la terre, dieu de l'année, qui se manifeste substantiellement comme soleil par la lumière, la chaleur et la régulation du temps, et dont la main est figurée symboliquement par le peigne. C'est de là que viennent les quatre ou cinq doigts de ces peignes préhistoriques sur lesquels le fils du dieu est figuré sous forme de signes linéaires : Ψ ou Υ de différentes dispositions.

D'autres correspondances entre la civilisation thuléenne et la civilisation nord-européenne nous sont fournies par les listels dentelés et les tambours de Chaman répandus partout et qui figuraient primitivement une image du monde avec le fils du dieu.

Wirth signale chez les Esquimaux, sur les urnes cinéraires de l'âge du bronze germanique, tant ancien que récent, puis jusque sur les pierres funéraires runiques de l'âge des sagas et sur leurs formes christianisées, l'existence du signe Υ originaire de la civilisation thuléenne et qui figure le fils du dieu ressuscité avec les bras levés. Comme signe runique germanique il signifie l'homme (c'est-à-dire l'être humain en général et aussi l'homme comme distinct de la femme). Wirth identifie le signe Ψ chez les Esquimaux du détroit de

Behring comme symbole funéraire et chez les Ainos de Sakalin comme signe du salut dans les voyages maritimes difficiles. Les deux significations, celle d'un signe funéraire et d'un signe de bonheur, sont aussi d'après Wirth celles du même symbole sur les représentations de barques qu'offrent les sculptures rupestres préhistoriques de l'Amérique du Nord et de l'Europe septentrionale en tant que « image figurative ou dessin linéaire » du fils de dieu dont le symbole principal : Ψ est considéré comme signe pour un heureux voyage dans ce monde et un heureux passage par-dessus le fleuve souterrain dans l'autre monde, comme signe pour toute renaissance. « Il a été le plus grand signe de salut et de vérité dans l'acquisition du monde nord-atlantique, en tant que message universel. Partout où nous retrouvons cette écriture avec le signe de l'homme on retrouve aussi, dans le cours des recherches, les autres traces d'une symbolique cultuelle nord-atlantique et d'une écriture hiéroglyphique appartenant à une religion primitive fondée sur le calendrier. Elle fut jadis répandue sur la terre comme la plus grande église invisible enseignant la morale divine. »

Wirth trouve ces bateaux comme signes votifs dans les gravures rupestres scandinaves entre 5000 et 1000 environ avant notre ère, dans les grandes grottes funéraires du cercle de civilisation de la mer du Nord, dans l'Europe septentrionale, de même qu'en Irlande, en Normandie et dans le domaine côtier du sud-ouest de l'Europe. Il poursuit « la trace des voyages » de ce bateau de salut sur les urnes funéraires des cimetières prédynastiques de la Haute-Egypte, dans les gravures rupestres de la Nubie, sur une ligne conduisant de la mer Rouge au Nil supérieur à travers le désert, dans des figurations du golfe Persique et sur les cachets cylindriques des Sumériens. Mais ensuite le chemin continue,

et Wirth reconnaît son bateau arctique mystique dans les bateaux funéraires de Sumatra et de Bornéo.

L'ancienneté de la civilisation thuléenne est indiquée par ses rapports avec la civilisation analogue qui exista dans le sud-ouest de l'Europe, celle du *magdalénien*, que l'on place entre 25000 et 12000 avant J.-C. environ. Ces civilisations sont toutes les deux « des civilisations purement arctiennes de l'os, de la corne et du bois. » Suivant les traditions des Esquimaux relatives à un peuple primitif légendaire, Wirth considère les Tornmit, Tornrin, Tunmit ou Tungit, race d'hommes de grande taille, qui chassaient la baleine et dont les derniers représentants ne peuvent pourtant pas avoir été les Indiens Sadlermiut éteints en 1903, comme étant les porteurs de cette civilisation thuléenne arctique américaine. Les « Esquimaux cuivrés » blonds, connus depuis peu, et que Jennes, Stefanson et Rasmussen trouvèrent dans le domaine septentrional de la civilisation thuléenne, race dont l'aspect est foncièrement européen, de teint clair, de haute taille, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, paraissent être les véritables et derniers résidus de cette race primitive arctique-atlantique d'où descendent « aussi bien la race nordique des *homo europaeus* avec ses formes primitives, (dont les races d'Aurignac et de Cro-Magnon), que ses congénères plus anciens, les Indiens clairs de l'Amérique du Nord. »

Les manuscrits découverts à Turfan appartiennent à une langue du groupe indo-européen. Ce fait indique une colonisation arcto-atlantique tout aussi bien que l'indique la forme primitive déjà mentionnée des idéogrammes chinois. A cela s'ajoute la survivance de tribus chinoises blondes aux yeux bleus. Wirth fait un rapprochement entre les « Am-Uri » atlantiques et les Maoris de la Nouvelle-Zélande caractérisés par une structure somatique qui est européenne, par leur langue et la

symbolique de leur culte et de leurs signes, qui le sont aussi.

Avant leur séparation en Germains et Romains, Slaves et Hamites, avant d'abandonner leur pays d'origine (les régions arctiques du Groenland) et de se répandre sur le monde comme porteurs d'une morale supérieure, ces hommes ont eu une manière uniforme de concevoir leur position par rapport au monde. C'est le continent atlantique qui constituait alors le pont vers l'Amérique et l'Europe. Wirth englobe le concept déjà vaste de l'homme nordique dans le concept plus vaste encore de l'arcto-atlantique, ayant comme patrie primitive le Groenland et la région côtière de la baie d'Hudson. Partant de sa doctrine fondamentale, qui est l'interprétation des inscriptions de l'âge de pierre, jusqu'à présent négligées, et tenues pour des gribouillages, Wirth retrouve partout les images symboliques cosmiques, qu'il nous montre comme remontant au cycle des figurations cosmiques-atlantiques. Il reconnaît même que, dans l'écriture de l'âge de la pierre, tous les deux mille ans, chaque fois que le soleil entrait dans un nouveau signe du zodiaque, il se produisait un changement dans la rédaction du calendrier, ayant pour effet de ramener en tête la seconde lettre de l'alphabet runique qui avait vingt-quatre signes, ce qui correspond aux exigences des lois astronomiques. Arrivé à ce point Wirth apporte une preuve en tout cas surprenante de l'existence et de la disparition de l'Atlantide. Il signale que, du xv^e au ix^e siècles avant notre ère, les signes nord-américains et les signes européens sont absolument les mêmes et offrent tous les deux mille ans de nouveaux groupements identiques, mais que, vers l'an 8000 cette concordance rédactionnelle s'interrompt et qu'ensuite les signes graphiques évoluent suivant des directions différentes sur les deux continents. Or, suivant Platon, c'est huit mille ans avant

J.-C. qu'a eu lieu l'effondrement de l'Atlantide. Wirth explique par la disparition de cette sorte de pont entre les deux continents la disparition de l'unité de civilisation dont témoignait jusque-là l'écriture fondée sur le calendrier. Wirth croit avoir découvert la signification phonétique de la symbolique primitive et avec elle le sens de l'écriture de l'âge de la pierre. Sans trop s'avancer au milieu des hypothèses linguistiques extraordinairement difficiles à suivre et périlleuses que formule Wirth, on doit présenter ici son essai d'interprétation des formes graphiques de l'âge de la pierre parce qu'elle est d'une importance générale pour le classement des objets préhistoriques trouvés sur tous les continents. Wirth met en valeur, du reste, comme documents de la mission civilisatrice des Atlantiques, beaucoup de constatations dont quelques-unes ne peuvent pas être ici passées sous silence. Par exemple ce que Platon nomme la « colonne de métal » se trouve aussi comme colonne de cuivre jaune chez les Esquimaux. Le sacrifice du taureau sur cette colonne correspond aux racines religieuses des conceptions germaniques du culte et du droit à l'époque « du taureau ».

Ce rite trouve ses équivalences dans le Minotaure de Crète, le veau d'or des Hébreux et le bœuf Apis de l'Égypte des Pharaons.

La citadelle d'Atlantis de Platon correspond dans sa symbolique solaire architectonique aux « citadelles à enceintes circulaires » préhistoriques du nord-ouest de l'Europe.

Wirth voit une réminiscence mythique de l'immigration atlantique en Afrique dans les traditions recueillies par Frobenius chez les nègres du Niger et qui sont relatives à Uranus en tant qu'inspirateur d'une civilisation plus haute, ordonnée, réglée par le calendrier.

Wirth donne aussi son approbation à la théorie tar-

tesséenne de l'Atlantide et à celle relative à la Tunisie. Il voit en ces pays des vestiges de colonies atlantiques avec leurs forteresses à enceintes circulaires. Mais il n'y voit évidemment pas le centre d'où seraient partis les Atlantes. Dans les effigies de pierre des premières dynasties égyptiennes, Wirth reconnaît le type des Am-Uri atlantiques, d'où il fait résulter aussi la concordance de l'écriture primitive, non pas figurative, mais symbolique, des Egyptiens avec l'écriture atlantique. Wirth retrouve également dans les peintures rupestres que Frobenius a recueillies en Nigérie, de même que dans les formes anciennes de l'écriture idéographique chinoise, l'ancienne symbolique solaire de l'écriture atlantique, qui reparait dans les runes et dans les signes graphiques du grec ancien et de l'étrusque. D'ailleurs d'autres chercheurs ont signalé aussi ces coïncidences ainsi que Donnelly dans son *Atlantide*, mais sans pouvoir indiquer comme Wirth une forme primitive manifeste.

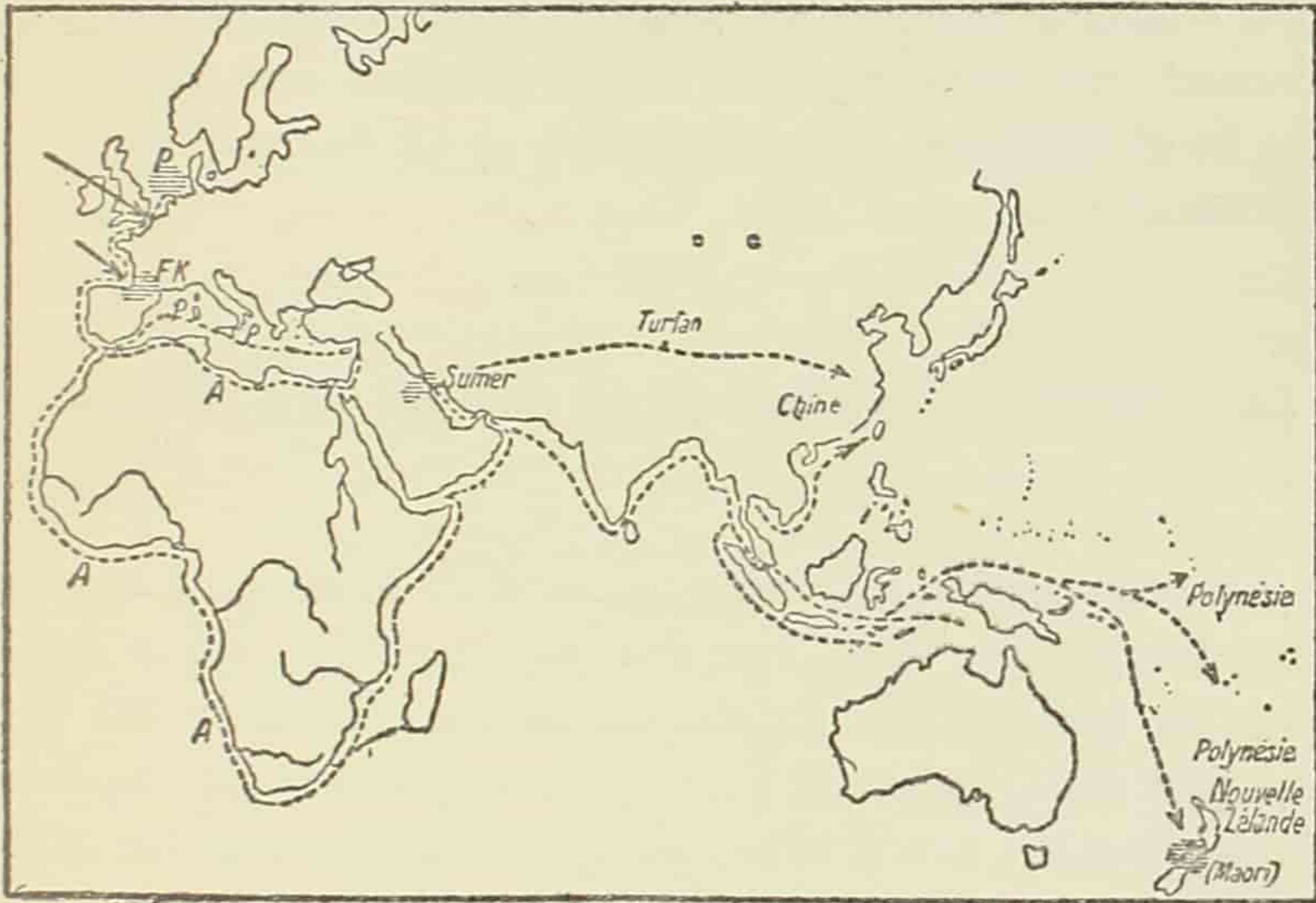
La question se pose de savoir ce qui a pu déterminer les Atlantes à quitter leur patrie primitive pour envoyer des ondes de colonisation vers l'Europe et vers l'Amérique. Wirth répond en donnant pour cause des changements survenus dans le climat arctique. Dans les contrées polaires on trouve de la tourbe ou des lignites et du véritable charbon de terre. Le charbon étant, comme on le sait, le reste de forêts submergées, on en conclut qu'il y a eu dans les contrées polaires des forêts considérables et il faut en conclure aussi que l'ancien climat des pôles était considérablement plus chaud que le climat actuel. Du fait que les troncs d'arbres trouvés à l'état de houille dans les contrées arctiques ne montrent pas de couches annuelles d'accroissement, Wirth conclut qu'il y a eu jadis dans ces régions un climat uniformément chaud, sans période annuelle de froid. Les pôles eux-mêmes ont donc changé de place, l'axe

de la terre ne passe plus où il passait autrefois et le glissement des pôles sur la courbe où ils se déplacent n'a pas cessé de se continuer encore à présent. Suivant Wirth, c'est donc le froid qui a contraint les anciennes populations polaires à se répandre sur les contrées méridionales et la mythologie de ces peuples a conservé le souvenir du risque de mort par le froid. Peut-être trouve-t-on là aussi l'explication de la tendance qu'ont encore actuellement les populations du nord à se déplacer vers le sud.

Dans cette méthode de recherches, Wirth veut principalement faire table rase de tous les vieux préjugés et, avant tout, de la tyrannie de la formule *ex oriente lux*. Débarrassé de cette idée que la lumière vient de l'Orient, et de tous les dogmes relatifs aux migrations civilisatrices et aux emprunts que les civilisations se seraient faits, il veut que sa construction nouvelle de l'histoire de l'esprit n'ait pour bases que l'ensemble de ses découvertes. Wirth croit pouvoir se débarrasser des doctrines des écoles orientalistes en montrant leur ignorance des monuments épigraphiques qu'il a signalés le premier. L'existence de l'Atlantique même, en tant que fait géographique, reste, dans les théories de Wirth, à l'arrière-plan géologique des seuls faits qui l'intéressent, ceux relatifs à la morphologie des civilisations. Pour les Atlantes eux-mêmes, l'Atlantide n'a eu d'importance qu'en tant qu'elle a constitué le pont par-dessus lequel a passé l'humanité arctique, dépositaire des germes de la civilisation, pour aller en porter les semences dans toutes les parties du monde civilisé, où elles devaient fleurir et fructifier.

C'est à l'école d'Herman Wirth que se rattache Rudolf John Gorsleben par ses points de vue sur l'Atlantide historique. Dans son *Ere nuptiale de l'humanité* (1930) il cherche, lui aussi, à présenter l'Atlantide comme le

foyer de rayonnement d'une culture supérieure ayant comporté, bien des millénaires avant la découverte de l'Amérique, chez les peuples américains civilisés, un véritable christianisme primitif, mais sous une autre forme. Gorsleben signale principalement, tout d'abord, en Amérique, un culte de mystères absolument analogue



Migrations atlantes. Le premier groupe parti du domaine franco-cantabre FK fait le tour de l'Espagne et suit la côte nord-africaine en passant par la Libye, l'Égypte, la Syrie. A : les Amuri, qui contournent l'Espagne. Les peuples P (Polsetes), apparus plusieurs millénaires après le groupe précédent, ont eu pour origine le peuple Thuatha. Ils traversent la Méditerranée, dépassent la civilisation amuri de la Crète et s'unissent aux Am-Uri Libyens contre les Égyptiens. Ils apparaissent en tant que « Philistins » dans la Palestine, second pays *Polsete*. (D'après S. Kadner, « Origines et voies des civilisations ». Eugen Diederichs, Iena.)

au culte chrétien : « Ici le crucifié est attaqué par quatre vautours qui correspondent aux quatre bras de la croix sur le monde : aux quatre éléments, feu, air, terre et eau, que devaient vaincre parmi de redoutables épreuves tous ceux qu'on initiait aux anciens mystères, après avoir été étendus sur le sol dans la posi-

tion de la crucifixion, avoir été attachés à la croix, être morts de la mort mystique, avoir été « ensevelis » plongés dans une contemplation solitaire de trois jours, pour ressusciter à une vie nouvelle de l'esprit, en tant que nés pour la seconde fois et renouvelés par cette seconde naissance. »

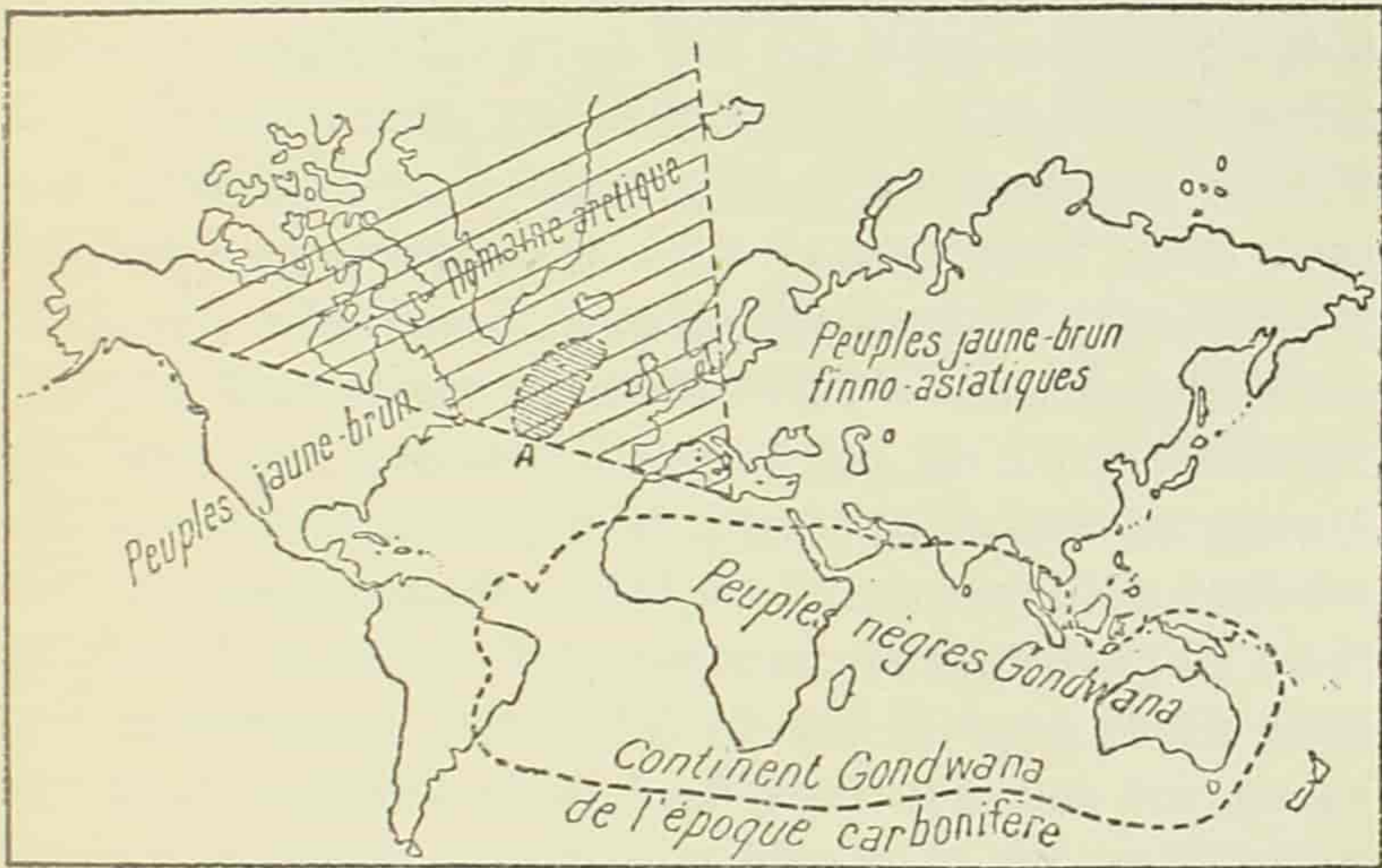
Quoi qu'il en soit, la science de l'Atlantide ne peut pas négliger l'œuvre de Gorsleben, où s'allient heureusement une connaissance extraordinaire des processus de la civilisation protohistorique et le don des rapprochements.

LA COSMOGONIE GLACIAIRE ET LA THÉORIE DE L'ATLANTIDE

La cosmogonie glaciaire (théorie de Hörbiger) repose sur l'hypothèse que l'espace interstellaire est rempli par de l'hydrogène extrêmement raréfié. Cette théorie est par conséquent en contradiction avec la conception astrophysique ayant cours actuellement et selon laquelle il n'y a dans l'espace interstellaire que l'éther. Les créateurs de la cosmogonie glaciaire sont donc en état de contradiction avouée avec le système de Kant et de Laplace. Cette doctrine, celle de Hörbiger et Fauth, se heurte aujourd'hui à la résistance des astronomes physiciens et géologues, qui non seulement en général la combattent, mais la tiennent pour non existante et l'ignorent.

Comme il serait impossible d'exposer en quoi cette théorie prend contact avec celle de l'Atlantide sans d'abord en faire un exposé, nous devons introduire ici un aperçu des idées de Hörbiger et Fauth, fondé principalement sur l'interprétation autorisée de Otto Ebel : *Bases de la cosmogonie glaciaire.*

Hörbiger admet que l'eau à l'état de glace tient une place importante dans la structure des corps célestes, en dehors de la masse dont se composent aussi les étoiles fixes ainsi que le soleil et la terre. Il faut distinguer, en ce qui concerne les étoiles, celles qui sont constituées de masses liquides et incandescentes, comme le soleil par exemple, et les astres de glace, saturés d'eau et ayant la température du froid spatial, comme les



Le secteur blanc. (A : Atlantide.) D'après S. Kadner, « Origines et voies des civilisations » (Eugen Diederichs, Iena).

planètes extérieures de notre système : Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. Au contraire les planètes intérieures, Mercure, Vénus, la Terre et Mars, sont constituées en grande partie par la même substance que les étoiles fixes. Les planètes intérieures elles-mêmes sont entourées par une couche de glace et d'eau à l'exception de la Terre qui présente, à côté de l'eau de la terre ferme, qui possède une enveloppe d'air et qui peut par conséquent porter des êtres vivants. La lune doit posséder

un noyau de masse stellaire pesante puisque son poids spécifique est 3,4. Mais ce noyau est enveloppé dans une masse de glace d'environ deux cents kilomètres de profondeur, congelé totalement.

Les montagnes de la lune sont des montagnes de glace soulevées par des forces de marée et la surface de la lune n'a pas seulement figure de glace, elle est objet de glace.

L'hydrogène infiniment raréfié qui remplit l'espace interstellaire oppose aux corps célestes qui le traversent à toute vitesse, selon les lois de la mécanique, une certaine résistance, extrêmement faible, mais réelle. D'après Hörbiger la lumière et la pesanteur elles-mêmes subissent cette influence, si bien que, dans une certaine mesure, elle sont absorbées et s'épuisent du fait de la résistance. La force d'attraction ou, comme dit Hörbiger « l'effet force » de notre terre s'éteint « à quelques distances neptuniennes c'est-à-dire, peut-être, à cinquante ou cent milliards de kilomètres. » Dans l'espace céleste libre de pesanteur le mouvement du soleil et des étoiles fixes ne se produit pas du fait d'une force d'attraction s'exerçant sur eux mais du fait de l'inertie après une pression ou un choc subi une fois pour toutes. Mais ce mouvement d'inertie, bien qu'il puisse être calculable pour une durée infiniment longue, est cependant freiné par l'existence de l'éther hydrogéné. Parce que les planètes qui tournent circulairement autour du soleil se heurtent à une résistance, leurs orbites ne peuvent demeurer circulaires. Elles deviennent des spirales, d'ailleurs extrêmement serrées. De même que l'aiguille du gramophone se rapproche peu à peu du centre du disque, de même les planètes se rapprochent peu à peu du soleil pour finalement se précipiter dedans. Comme des corps volumineux forcent plus facilement la résistance que les petits, les petits corps célestes qui tour-

nent autour du soleil peuvent s'en rapprocher plus vite que les grands. Leurs orbites doivent donc venir couper l'orbite des planètes plus grosses et plus proches du soleil. Par suite de ce rapprochement des orbites entre une grosse et une petite planète, la petite planète tombe dans le champ d'attraction de la plus grande, est arrachée à son orbite particulière et devient un satellite de la grosse planète. Les « lunes » des planètes, dont la terre n'a qu'une seule, mais dont Saturne possède dix, sont de petites planètes arrachées à leur orbite spiraloïde solaire. Le destin des planètes se continue dans le destin des lunes, qui freinées sur leur orbite spiraloïde par la résistance de l'éther hydrogène spatial, se rapprochent peu à peu des planètes.

Pour comprendre l'explication que la cosmogonie glaciale fournit de la submersion atlantidienne il est nécessaire de préciser le processus de la capture des lunes. La cosmogonie glaciale enseigne que la terre a déjà englouti toute une série de lunes et que les périodes géologiques principales (époques primaire, secondaire et tertiaire) ont été interrompues et terminées chaque fois par la chute d'une lune. La lune terrestre de notre époque, elle aussi, sera obligée un jour de suivre cette destinée cosmique.

Le prédécesseur de notre satellite actuel, la lune tombée de l'époque tertiaire, tournait autrefois, elle aussi, comme notre lune actuelle autour de la terre et, par sa force attractive, elle appelait l'eau des pôles vers l'équateur. Or, d'après la cosmogonie glaciale, la lune tertiaire était probablement plus petite que celle d'aujourd'hui. Elle se rapprocha plus vite de la terre, dégageant d'eau les pôles de plus en plus et accumulant l'eau autour de la région équatoriale en une sorte de bourrelet nommé « ceinture de hautes eaux ». En même temps que l'eau, l'air, lui aussi, était aspiré des latitudes

arctiques vers l'équateur. Les pôles furent en grande partie dépouillés de leur couche d'air protectrice et le froid stellaire (273° au-dessous de zéro) envahissant ce vide, rafraîchit à partir du pôle la zone tempérée elle-même. C'est ainsi que l'époque glaciaire atteignit son dernier maximum. A mesure qu'elle se rapprochait de la terre la vitesse orbitaire de la lune devait augmenter de plus en plus, jusqu'au moment où, à une distance de sept rayons terrestres, elle fit le tour de la terre en un seul jour et qu'ainsi le temps de révolution de la lune, le mois, devint égal à un jour. Cette lune avait complètement rattrapé l'excès de vitesse que la rotation de la terre avait sur elle et elle restait désormais arrêtée au-dessus d'un point déterminé de la terre. Elle y était « ancrée ». Elle ne se déplaçait par rapport à la terre que dans la mesure exigée par l'angle que forme son plan de révolution et l'équateur terrestre. Ainsi donc cette lune, « ancrée » sur un certain degré de longitude, avait un mouvement pendulaire quotidien dans le sens des degrés de latitude.

Sa force d'attraction, devenue énorme, avait eu pour effet une rupture de ce qui nous avons appelé la « ceinture des hautes eaux » et la constitution de deux intumescences liquides situées aux antipodes l'une de l'autre et absolument séparées. La puissance attractive six cent trente fois accrue de cette lune a dû exercer sur la terre une action qui en a changé la forme. La partie de la terre située sous le satellite s'éleva en s'arrondissant dans sa direction suivant la forme de la pointe d'un œuf. La terre et l'atmosphère environnante ont donc dû être distendues en forme d'ovale et ce sont les pôles qui ont dû subir de ce fait la raréfaction maxima d'eau et d'air. Le maximum d'action (alors réalisé) du froid de l'espace interstellaire correspond aussi à l'époque la plus marquée des temps glaciaires. C'est à ce

moment que les glaciers se prolongèrent en langues gigantesques entre les intumescences liquides jusque près de la zone torride. Mais, avant que cette lune ne tombât sur la terre, d'assez longs délais s'écoulèrent pendant lesquels, par suite de la force attractive de la lune, l'écorce terrestre subit des transformations diverses. Mais, comme cette lune avait un mouvement pendulaire vers le nord et le sud, elle entraînait à chaque fois avec elle les énormes intumescences marines. Ce mouvement pendulaire quotidien déplaçait irrésistiblement vers le nord et vers le sud, en même temps que l'intumescence, toutes les substances non solides et solubles. Des animaux et des plantes furent entraînés par le flot et emportés vers le sud ou vers le nord. Arrivés dans la zone des froids polaires, ces matériaux furent congelés pendant que la satellite se déplaçait dans l'autre direction, avec les intumescences d'eau et d'air. Dans le cours des temps, ils se superposèrent en couches toujours accrues.

Mais le satellite ne resta pas toujours ancré. Il s'arracha à son point d'ancrage et recommença à tourner autour de la terre, mais en un temps plus court qu'un jour terrestre. Finalement, quand cette ancienne lune ne fut plus distante de la terre que de deux diamètres terrestres et huit dixièmes, faisant alors à toute vitesse trois fois par jour le tour de notre planète, il y eut nécessairement trois éclipses quotidiennes de lune et de soleil. La lune cachait une grande partie du firmament. L'accroissement des forces d'attraction devait avoir pour conséquence des déplacements incessants dans l'écorce terrestre et des éruptions volcaniques continues et prodigieuses.

La cosmogonie glaciaire fait état, en dehors de ces arguments astronomiques, des plus anciennes traditions humaines, par exemple des récits de l'Apocalypse et de

l'Edda. Par exemple le passage de l'Apocalypse où on lit : « *Le tiers du soleil, le tiers de la lune et le tiers des étoiles fut frappé* » devient parfaitement clair et perd tout arrière-plan mystique. Quant la lune fut arrivée à la distance de un diamètre terrestre et huit dixième et fit le tour de la terre en trois heures et demie, la force d'attraction de la terre devint si puissante qu'elle brisa le corps même de cette ancienne lune. La croûte de glace qui le recouvrait se rompit et un énorme essaim de blocs de glace se précipita vers la terre suivant une direction spirale, se divisa en particules en traversant notre atmosphère et tomba sur la terre en une grêlée interminable. Les parties du corps lunaire ayant une consistance terreuse suivirent la glace sous forme d'une pluie de limon. Le noyau de pierre et de métal de l'ancienne lune se brisa en blocs qui, disjoints les uns des autres, tombèrent sur la terre et fracturant son écorce, tantôt pénétrèrent dans son intérieur, tantôt restèrent engagés dans l'écorce terrestre. Ce sont les *montagnes de feu* de l'Apocalypse.

Avec la rupture du satellite son attraction sur la terre cessa. Les masses d'eau accumulées à l'équateur se séparèrent de nouveau et retournèrent vers les pôles en flots énormes. Le déluge, que rappellent des centaines de légendes et la tradition biblique, submergea toute vie dans les territoires bas des deux hémisphères. Le niveau de l'océan dans la région tropicale baissa de plus de cinq mille mètres et les hommes des autres zones ne trouvèrent de salut que dans les hautes montagnes. En même temps que l'eau, le manteau d'air reflua aussi vers les pôles. Les températures se relevèrent, les glaciers les plus avancés fondirent et les régions civilisées des zones tempérées apparurent. Une nouvelle période du monde avait commencé. L'Apocalypse annonce : « *La mer n'est plus. Je vis un ciel nouveau et une terre nou-*

velle, car au ciel la lune puissante et menaçante avait disparu, un temps sans lune avait commencé. » Par le reflux de la mer les régions équatoriales de l'océan avaient été asséchées. Le seuil situé entre l'Amérique, d'une part, l'Europe et l'Afrique de l'autre et qu'on peut désigner sous le nom d'Atlantide, fut asséché pour la plus grande partie. Mais, après des délais prolongés pendant lesquels on ne voyait plus de lune, la destinée préétablie de la terre s'accomplit de nouveau. La planète *Luna* (notre lune actuelle) s'approcha de la terre au cours du rétrécissement de son ancienne orbite jusqu'au moment où, captée par notre force d'attraction, elle fut obligée de tourner autour de la terre en qualité de satellite. De nouveau les masses d'eau existant sur la terre furent attirées des pôles vers l'équateur. De puissantes masses d'eau se précipitèrent, venant du sud et du nord, et submergèrent les terres basses de la région équatoriale. Ainsi l'Atlantide sombra de nouveau dans les flots de l'océan et les continents situés au sud de l'Asie, la Lémurie et le continent Godwana partagèrent son sort. Seules les pointes des montagnes émergent encore des océans, Madagascar dans l'Océan Indien, et les Açores, reste de l'Atlantide, dans l'Océan Atlantique. Un nouveau ratatinement de l'orbite de la lune, une nouvelle époque glaciaire, une nouvelle averse de morceaux de lune devront nécessairement s'ensuivre jusqu'à ce que revienne un nouvel âge sans lune et que, finalement, après des siècles innombrables, la terre tombe elle-même dans le soleil.

« Si l'on peut ajouter foi aux rapports que nous possédons sur la disparition de l'Atlantide, dit Hörbiger, nous inclinons à voir un lien entre cet événement et la capture de notre lune. Mais une chose est frappante, c'est que ces mêmes rapports ne parlent pas d'une élévation de l'eau sous toutes les latitudes tropicales ou

subtropicales. Il est vrai que les Arcadiens primitifs et les Mozkas ne peuvent pas nous en parler, puisque leurs ancêtres n'étaient pas des habitants des côtes. D'ailleurs, les habitants des côtes n'ont pas pu considérer cette montée des eaux comme une catastrophe puisqu'elle s'est produite graduellement, à pas de pèlerin, particulièrement dans la Méditerranée. C'est ainsi que, finalement, seule la disparition progressive d'assez grandes îles plates et fertiles est restée dans le souvenir des peuples primitifs, jusqu'au moment où les prêtres égyptiens ont conservé les dernières traces de cette tradition dans leurs Annales, jusqu'au moment où Solon et Platon y ont puisé plus tard pour nous transmettre la connaissance de ce qu'on suppose avoir été le fabuleux continent insulaire d'Atlantide. On ne peut absolument pas admettre que Platon ait inventé en totalité sa relation, assez détaillée, de la constitution politique de l'Atlantide, de ses richesses, et des guerres de ses rois contre l'Égypte et la Grèce. »

Les partisans de la théorie de Hörbiger ont développé sa doctrine dans une abondante littérature, et nous y trouvons d'autres renseignements détaillés sur l'Atlantide. Eugen Georg, dans son ouvrage *Civilisations disparues* fait un exposé de l'idée atlantidienne sur la base de la cosmogonie glaciaire. Avant tout Georg a su rassembler en une grandiose vue d'ensemble tellurienne les multiples matériaux de la question atlantidienne. Particulièrement importants sont les éléments de preuves que Georg apporte en faveur d'une fuite de l'humanité vers les hautes régions du monde après le naufrage de l'Atlantide. Comme Hörbiger, il rappelle l'étrange tradition, connue surtout chez les peuples de l'Amérique du Sud, relative à une époque plus heureuse et sans lune. Nous la trouvons aussi chez les Grecs dans la tradition des Prosélènes.

La conséquence historique la plus importante est que les partisans de la cosmogonie glaciaire cherchent avant tout à prouver l'existence de l'homme en cette aube de l'histoire de la terre. Mais il suffit, en ce qui concerne le but que nous nous sommes proposé ici, d'indiquer que les partisans de la cosmogonie glaciaire supposent l'existence dans l'Atlantide d'un royaume hautement civilisé ou tiennent cette existence pour démontrable. On trouve cette idée élaborée dans les livres de Georg Hinzpeter et Hanns Fischer. Dans un numéro spécial d'une revue consacrée à la cosmogonie glaciaire *La clé du devenir du monde* (cahiers 8, 9, 1931) on a pu lire un exposé actuel de l'ensemble des documents atlantidiens et la cosmogonie glaciaire. L'essai de Edmund Kiss, tendant à prouver que les constructions de Tihna-naqu sont les restes architectoniques remontant à une colonie atlantidienne, sont particulièrement intéressants. Dans un article de la même revue intitulé *Traces de fugitifs*, Hanns Fischer expose que des terrasses et des caves, dans le haut pays Abyssin, l'Érythrée et dans d'autres régions du monde doivent être considérées comme des lieux de refuge artificiels établis par des colons atlantidiens fuyant les flots menaçants soulevés par la capture de la lune.

Hinspeter explique la richesse en métaux de l'Atlantide de Platon par l'abondance des débris métalliques provenant de la destruction de la lune tertiaire et tombés sur l'Atlantide. En raison de ses travaux sur la mythologie et l'histoire des religions Hinzpeter s'est aussi donné comme tâche l'étude exacte des questions tectoniques. Il a aimablement mis à notre disposition, avant leur rédaction définitive et leur publication, les « thèses » principales de ses recherches, pour servir à la composition du présent livre. Il développe ce qui suit :

« L'inépuisable richesse de l'Atlantide en minerais,

telle que la signalent les traditions et Platon, a eu pour cause une particularité de la chute de l'ancienne lune tertiaire. Pendant les dernières périodes de l'époque tertiaire, alors que notre lune actuelle tournait encore autour du soleil comme planète autonome, en dehors de l'orbite terrestre, c'était la lune tertiaire qui tournait autour de la terre. Quand cette lune tertiaire, par suite de la résistance de l'espace interstellaire, se fut rapprochée de la terre jusqu'à la distance de six à sept diamètres terrestres, sa rapidité de révolution se trouva tellement accélérée qu'elle rattrapa la rotation de notre planète et tourna autour de la terre en un jour. Cette lune ne se levait donc plus comme autrefois à l'est pour se coucher à l'ouest. Elle s'arrêta au-dessus d'un certain méridien terrestre et s'y « ancrâ », c'est-à-dire y devint stationnaire. Son seul mouvement consista en une oscillation pendulaire nord-sud quotidienne, qui avait pour cause l'obliquité de l'axe de rotation de la terre et l'obliquité de l'orbite lunaire sur l'écliptique. Comme Hörbiger l'a déjà exposé, à cette époque la terre s'élevait en forme arrondie vers la lune et, si on veut exagérer l'expression des faits, prenait la forme d'un œuf. La pointe de l'œuf était donc tournée vers le satellite, et le côté arrondi à l'opposé. Lorsque le satellite se fut arraché à son point d'ancrage il subsista cependant un reste de la pointe de l'œuf, en raison de la cohésion du soulèvement qui s'était fait. Et voilà qui est nouveau pour notre affaire et nous devons en tenir compte ! Ce reste obligea finalement le géant cosmique qui tournait à toute vitesse autour de la terre, et s'en rapprochait, à suivre une orbite fortement elliptique parce que ce restant du noyau attirait la masse lunaire plus fortement que les autres parties.

En passant ainsi à toute vitesse à son périégée (c'est-à-dire au point de son orbite le plus proche de la terre),

notre ancien satellite subit dans sa substance une dissociation du fait des énormes forces d'attraction et de répulsion (centrifuges) qui entraient alors en jeu et finirent par le déchirer. Les plus volumineux débris, ceux qui avaient jusqu'à cent kilomètres et plus de diamètre, ont sans doute traversé la très mince écorce terrestre et se sont enfoncés dans le sein de la planète. C'est la seule façon de répondre à la capitale question de savoir ce que sont devenus les plus gros morceaux de cette lune. Quant aux petits morceaux, il en est resté plus ou moins à la surface de la terre et il est probable que les petits morceaux du noyau métallique lunaire sont tombés pour la plupart sur ce qui restait du soulèvement oviforme de la terre, parce que ce point exerçait une attraction plus grande. Où devons-nous donc chercher l'aire des chutes les plus nombreuses? Il est relativement facile de répondre à cette question. Pendant son ancrage principal, notre compagnon tertiaire oscillait au-dessus de l'Afrique Orientale et construisait en ce temps-là les hautes montagnes de l'Abyssinie qui, ensuite, quand cette lune rompit son ancrage, fut entourée par l'énorme faille arabico-est-africaine. Si nous considérons ensuite qu'à l'époque consécutive à la rupture de l'ancrage et jusqu'à la dissociation de cette lune, le satellite avec ses forces gigantesques avait déplacé d'environ soixante-dix à quatre-vingts degrés vers l'est l'écorce terrestre et, en même temps, le haut pays de Habesch (mais non pas le noyau magmatique de la pointe de l'œuf), si nous considérons de plus que la masse principale des petits débris lunaires, par suite de la résistance interstellaire, avait été contrainte de s'abattre au sud de la pointe de l'œuf terrestre, ou bien sur son revers, alors la seule région pouvant être prise en considération est celle qui s'étend à peu près de Sainte-Hélène et Ascension dans l'Océan Atlantique, jus-

qu'à la Rhodésie, en passant par le sud de l'Afrique Centrale. Or ces domaines africains, justement, se distinguent par une richesse minérale énorme et même féerique, richesse dont nous nous expliquons désormais clairement l'origine. Comme la partie atlantique de la zone principale des précipitations lunaires (la face méridionale du seuil atlantique) fut submergée après la capture de notre satellite actuel, nous ne pouvons, en ce moment encore, apporter aucun renseignement péremptoire sur cette région. Mais il faut bien admettre qu'à l'époque pré lunaire les Atlantes tiraient leurs trésors minéraux de ce réservoir presque inépuisable et s'en servaient pour décorer leurs édifices avec une prodigieuse magnificence.

Mais, aujourd'hui, le seuil atlantique et en même temps la civilisation atlantéenne disparue ne se trouvent plus sur le reste toujours visible de la pointe de l'œuf terrestre (actuellement coupé par le méridien zéro) mais environ trente degrés à l'ouest. Il faut en chercher la raison principalement dans l'action de la jeune lune (notre lune actuelle) dont l'orbite est fortement elliptique et qui a entraîné vers l'ouest l'écorce terrestre nageant à la surface du magma liquide.

Dans le problème de l'Atlantide il ne faut pas non plus négliger la question de la dérive de l'écorce terrestre ou plutôt le glissement des pôles et de l'équateur. Malheureusement il est impossible de présenter dans un cadre trop limité ces intéressants et importants problèmes. »

LA THÉORIE DE KARST : LES DEUX ATLANTIDES

Contrairement à la tendance qui cherche à localiser dans l'Océan Atlantique l'Atlantide de Platon, mais sur-

tout par réaction contre les hypothèses suivant lesquelles la civilisation primitive de l'humanité aurait eu ses origines au nord (qu'on nomme cette civilisation, civilisation atlantique, ou autrement), les préoccupations d'autres chercheurs se sont à nouveau portées sur les doctrines suivant lesquelles les civilisations primitives seraient venues de l'Orient et la théorie orientale de l'Atlantide a pris à présent une particulière importance. Les recherches de l'orientaliste strasbourgeois Karst exigent une analyse assez développée, d'abord parce qu'elles sont la contre-partie des théories arctiques à la mode (et point de départ de conclusions faciles affirmant, pour des fins politiques, la supériorité naturelle des hommes du nord) et, secondement, parce qu'elles sont restées jusqu'ici peu accessibles aux non spécialistes, d'une part à cause de leur ampleur, d'autre part parce qu'elles ont été exposées dans la langue des spécialistes. Les théories de Karst, n'ayant pas cherché la popularité, n'ont pas été popularisées par la grande presse des journaux, comme l'ont été et comme le sont encore à présent les points de vue relatifs aux théories septentrionales de l'Atlantide, pour des fins politiques. Il est donc indispensable de donner un exposé relativement étendu des doctrines de Karst, restées pour ces raisons, à peu près ignorées. Si, en effet, on ne mettait pas à la disposition du lecteur un exposé suffisamment développé de la documentation et des conclusions de Karst, on lui ferait perdre l'effet global de l'ensemble de l'argumentation. (A toutes les objections qu'on pourrait faire à la rédaction de notre résumé, l'auteur pourra répondre seulement que la riche documentation de Karst et les conclusions qu'il fonde en les développant de si loin n'ont été accessibles à l'auteur du présent ouvrage qu'à une époque où la composition de cet ouvrage était déjà fort avancée). D'ailleurs le résumé,

qui va suivre, de la doctrine de Karst, montrera tout d'abord combien l'existence de migrations, de colonisations, de mélanges, d'influences réciproques, rend actuellement difficile pour nous de savoir ce que sont devenus les éléments qui constituaient primitivement les peuples. De sorte que toutes les solutions simples qu'on peut donner de ce problème sont *a priori* suspectes.

Une lettre que Karst adressa à l'auteur du présent livre renferme le passage suivant, qui constitue un très bon exposé du point de départ de ses théories.

« A la base de mes idées sur l'Atlantide il y a la vieille conception cosmologique d'une Ethiopie de l'est et d'une Ethiopie de l'ouest, d'une île du soleil de l'est et d'une autre de l'ouest, de colonnes d'Hercule à l'Orient et à l'Occident.

L'Atlantide orientale ou indo-océanique se continue au nord-est par un *hinterland* touranien-est-asiatique. On doit se représenter l'Atlantide occidentale ou hespéridienne comme analogue à la précédente en tant que liée avec un avant-pays hyperboréen-ouest-européen qui doit s'être étendu comme continent insulaire du nord-ouest de l'Europe par-delà la Grande-Bretagne, l'Islande, etc., vers l'Amérique. Mes deux Atlantides, que je suppose liées par leur civilisation et aussi, en partie, au point de vue ethnographique (par leur population) devaient comporter aussi une partie sud-éthiopique et une partie nordique-hyperboréenne.

Comme lien entre la partie indo-océanique et la partie est-asiatique-touranienne de l'Atlantide orientale, je suis porté à désigner la partie moyenne de l'Asie antérieure, c'est-à-dire à peu près l'Iran, l'Arménie, l'est de l'Anatolie. J'emploierai plus loin le terme de Phrygiens, au sens le plus vaste du mot (et peut-être vaudra-t-il mieux ne pas m'imiter en cela), pour désigner commodément l'ensemble de la population primitive de l'Iran et des

partie de l'Asie antérieure contiguës à l'Iran à l'ouest, ou aussi pour désigner ce domaine moyen, entre l'Atlantide orientale indo-océanique et l'Atlantide orientale touranienne.

Je crois être ainsi arrivé (après une étude approfondie des sources et des publications antérieures) à trouver le chemin qui conduira à la solution de la question atlantidienne. Si incomplets que soient mes exposés sur ce point (qui n'est qu'un point accessoire dans l'ensemble de mes travaux), ces exposés indiquent du moins probablement, pour l'essentiel, où est la vérité. Je serai heureux qu'ils aient pu donner une impulsion et indiquer la direction à suivre pour résoudre finalement ce problème particulier de l'histoire primitive. »

Dans son ouvrage initial sur les populations préhistoriques de la mer Méditerranée, (Heidelberg 1931), Karst formule sur des bases ethnologiques et linguistiques l'hypothèse qu'il y a eu *deux* pays atlantidiens. Il indique l'existence d'une Atlantide *primitive* vers l'océan indico-persique et celle d'une *seconde* Atlantide, occidentale, libyenne et hespéridienne, dans le nord de l'Afrique, région qui, alors, était encore en continuité avec l'Italie par un *pont* silicien et tunisien, émergé en forme de presqu'île.

L'Atlantide *primitive* des côtes indico-persiques est la patrie des peuples ibéro-éthiopiens. Ces peuples constituèrent la grande race qu'on doit considérer comme ayant été le premier véhicule de la civilisation. A ce groupe appartiennent les Sumériens et les Elamites, le peuple civilisé préaryen de l'Inde antérieure, les Proto-égyptiens préhamitiques, les Turdétanébériens de l'Espagne et un peuple cultivé ibéro-atlantique celtique primitif.

Karst assimile à cette Atlantide primitive l'île d'Ogygie des Grecs, qui fut identifiée aussi avec les Ethiopiens

du sud, avec les Kusch et avec les Punt de la mer indo-arabique. Il faut se figurer ce primitif continent insulaire d'Ogygie-Atlantide comme une île-continent pré-diluviale, à peu près comme une continuation de la côte sud-orientale de l'Arabie, s'étendant dans la direction de Madagascar et de Ceylan. Cette terre aurait disparu au commencement de l'époque glaciaire lors du « déluge ogygien » connu par les traditions des Pélasges. Karst voit dans cette catastrophe le facteur des migrations des Atlantes. Sa théorie de l'Atlantide a donc pour point central l'opinion qu'à une époque où le nord de l'Europe était pour la plus grande partie sous la glace les Ibéro-Ethiopiens préhamitiques, comme colons et civilisateurs du domaine libyen-sud-méditerranéen, se répandirent, partant de l'Océan Indien, par-dessus l'Iran et le sud-ouest asiatique, dans la direction de l'ouest et du nord-ouest, par-dessus les pays du haut Nil, transversalement à travers l'Afrique du Nord maritime, alors couverte de lagunes, vers la Numidie, la Mauritanie, l'Hespérie et, de là, par-dessus l'Espagne occidentale, vers les côtes maritimes de la Gaule et de la Grande-Bretagne, couvrant ces régions de dolmens et d'autres mégalithes comme témoins de leur civilisation et de leur religion. Karst parle en effet formellement d'une « race des dolmens » indo-atlantique.

Très importante est la remarque que, du point de vue de la très ancienne linguistique, la mer Atlantique était conçue comme *double*, avec un bassin oriental et un bassin occidental. Dans leur sens primitif, les notions de Libye et d'Ethiopie s'appliquaient à des pays du sud-ouest de l'Asie, en rapport avec l'océan indo-arabique. Mais ce sens s'effaça graduellement et ces mots, perdant leur valeur localisatrice primitive, furent appliqués dans le domaine *africain* à *d'autres* bassins, aussi *Atlantiques*. Encore pour Strabon la mer sud-asiatique est une

mer « atlantique » qu'il suppose reliée à la mer atlantique occidentale. Karst s'appuie pour la confirmation de sa doctrine sur les recherches de Léopold Adametz (Origine et migrations des Hamites), dont les recherches zoogéographiques conduisent à la conclusion que les brebis et les chèvres, animaux domestiques les plus anciens du nord-africain lybico-égyptien, sont, d'après les races représentées chez les Egyptiens et les Sumériens, venues de l'Afghanistan, du Béloutchistan et du nord-ouest de l'Hindoustan, pays où l'appriivoisement en fut fait tout d'abord. C'est donc dans ce domaine que doivent avoir eu leurs premiers établissements les Sumériens et les Préhamites, que Karst nomme Ibéro-Ethiopiens. En effet, ces peuples, émigrés vers l'ouest, ont, en plus de leurs premiers animaux domestiques, (brebis et chèvres), aussi possédé d'autres espèces qui ont un caractère indien, c'est-à-dire oriental, accusé. Les plus anciens Egyptiens, Sumériens et Hamites, doivent avoir eu leur point de départ « très loin de la Mésopotamie ». Le berceau de la civilisation suméro-hamitique doit se trouver quelque part dans les régions de l'Afghanistan, du Béloutchistan et de la Perse. L'émigration primitive vers l'ouest des Ibéro-Ethiopiens et des races hamitiques qu'ils emmenèrent avec eux est déduite, par Adametz, principalement de la distribution, déjà à l'époque préhistorique, des premières races bovines nord-africaines à longues cornes qui, dérivant du bœuf sauvage d'Egypte (*Bos primigenius*) se répandirent, à partir du sud-ouest de l'Asie par-dessus le domaine du Nil, sur le nord de l'Afrique, l'Espagne, l'ouest de la Gaule, jusqu'en Angleterre et sont reconnaissables dans le bœuf de Devon, la race actuelle du pays de Galles. Karst s'appuie aussi sur la conformité craniologique du type préhistorique de Long-Barrow, dans les Iles Britanniques, et des crânes d'Espagne, ainsi que du type cranien, lui aussi

allongé, du pays de Galles préhistorique. Cette race principale ibéro-éthiopienne, la race des dolmens, est, d'après Karst, la race des Atlantes, qui probablement, vers la fin de l'ancien âge glaciaire, partant du sud-ouest de l'Asie, s'étendirent « sur le domaine nord-africain alors maritime, et, par delà ce domaine, sur l'Hespérie et jusqu'à la Gaule liguro-atlantique et à la Grande-Bretagne. » Et, à la suite de ces peuples, une population accessoire kuschitique et une plus récente libyco-hamitique s'établit sur les mêmes pays côtiers de l'Espagne et de l'ouest européen. Karst donne plusieurs preuves de l'existence dans le sud-ouest de l'Asie d'un très ancien *peuple* dit *atlante* ou d'un *pays*, ou de *montagnes* portant ce nom ou d'un *continent-insulaire* érythréen, anciennement situé en avant de ce pays. Quelques crêtes montagneuses du sud-est de l'Arabie se nomment « Djebel Athal », d'après quoi il faudrait placer à cet endroit la plus ancienne chaîne ayant porté ce nom d'Atlas libyque, et il faudrait aussi placer près du golfe d'Aden et même du golfe d'Oman les « colonnes d'Hercule » orientales, voisines de cette chaîne de l'Atlas. D'après Karst il faudrait par conséquent chercher la terre la plus anciennement nommée Libye près de la « mer de Punt » de l'Océan Indien.

D'après une ancienne tradition arabe, il y eut un peuple nommé Ad qui dominait sur toute l'Asie sud-érythréenne et éthiopique, et qui disparut dans un grand déluge. Karst voit dans ce nom une corruption du nom Adalandi ou Adelanti, et, par conséquent, le nom ethnique des Atlantes.

Finalement Karst s'appuie sur le nom des peuples Pandova de l'Inde, dont le nom se retrouve dans « Punt » et aussi dans celui des nègres Bantu de l'Afrique moyenne et australe. Son sens est « homme » ou « peuple ». Les Hindous Pandupandiones sont donc dési-

gnés par un nom ethnique ancien appartenant à la langue des nègres bantous, d'où on conclut à une parenté géographique de ces deux domaines ethniques, laquelle ne peut s'expliquer que par l'existence d'un continent interposé entre Ceylan et l'Afrique du Sud. Karst allègue les recherches de M. Delafosse (les Noirs de l'Afrique) selon lesquelles les Bantous africains doivent avoir eu leur origine dans les îles de la Sonde et aussi les travaux de Dacqué, pour qui la patrie primitive de toute l'humanité civilisée serait un continent, la Lémurie ou continent de Godwana, jadis situé dans l'Océan Indien.

Il y eut ensuite, selon Karst, une seconde Atlantide, celle-ci occidentale, libyenne et hespéridienne, constituée d'abord par l'« Afrique Mineure » (s'étendant de Tunis au Maroc), région qui, alors, était rattachée à l'Italie, en forme de presqu'île, par un pont sicilien-tunisien, tandis que, au sud et à l'est, elle était entourée comme une île par la mer qui couvrait le Sahara. Karst pense que cette terre était en continuité avec un archipel plus tard disparu dont les îles du Cap Vert, les Canaries et les Açores sont les débris.

Cette Atlantide occidentale aurait, elle aussi, disparu par une grande submersion et Karst pense que, dans le récit de Platon, il y aurait mélange de ce qui concerne la disparition des deux Atlantides, parce que la source égyptienne d'où provient le récit de Platon ne séparait déjà plus les deux cataclysmes. Les preuves données par Karst pour montrer que l'Atlantide est le nom préhistorique de l'Asie Orientale indochinoise et de l'Indonésie sont très développées et entrent dans les détails. Il part d'un passage intéressant de Pline (Nat. Hist. VI, 30) où il est dit que le peuple éthiopien tout entier s'est d'abord appelé peuple Ethérique, puis peuple Atlantique, et enfin, d'après le fils de Vulcain, Ethiops, s'appela

Ethiopien. Pline s'explique ensuite au même endroit sur ces noms des Ethiopiens et des Atlantes. Ce que dit Pline est visiblement caractéristique de peuples mongols ou mongoloïdes considérés comme des Ethiopiens de l'est. Le Taprobane cité par Pline (VI, 22) serait, d'après Karst, un grand continent insulaire de l'Océan Indien dont Madagascar, Ceylan et les îles de la Sonde pourraient être les restes. Sumatra a, en effet, été désignée aussi dans l'antiquité sous le nom de Taprobane et elle apparaît sous ce nom dans le planisphère de Johannes Schöner de 1523. Karst identifie avec ce Taprobane l'île préhistorique indomalaise de Ceylan. Les pays « Sinhala » de ces régions d'extrême-orient se continuent vers le nord et passent dans les domaines des *Sinae* et des *Seres*. Ils sont, à proprement parler, identiques et superposables aux pays que les géographes grecs appellent les « pays de l'or ». Leurs noms sont : « Chrysê-insula, c'est-à-dire Sumatra et *Chryse-Chersonnesos*, c'est-à-dire Malacca. « Le pays de l'or, *Chryse*, des géographes, ptolémaïques, est l'Inde postérieure (Indochine) avec l'Insulinde dans son étendue générale » Du fait que les noms propres topographiques de l'Inde antérieure sont régulièrement employés comme doublets pour des localités de l'Inde postérieure, Karst déduit que le nom de Ceylan était employé aussi pour la pointe méridionale de l'Inde postérieure et Malacca, et cela par les Arabes qui l'appellent Serendib. C'est de la même façon que l'Inde postérieure, le Thibet, et la Chine du nord-ouest ont été désignés sous le nom de *Seres* et de *Seles*. Le grand pays de l'Asie Orientale, *Sine*, comprenait de plus la Chine historique et, au delà, encore un continent insulaire qu'il appelle le *continent préhistorique pacifico-indonésien*, qui s'étendait presque jusque vers Madagascar et le sud-est de l'Afrique. La future Babylonie n'était encore à cette époque qu'une partie du golfe Persique

et le pays de Sinear où, d'après la Bible, fut commencée la construction de la Tour (Genèse XI, 2) doit avoir été situé ailleurs. Karst veut reconnaître le mont Ararat dans le massif montagneux indo-thibétain du centre de l'Asie. Serindib, le pays du déluge, est donc le Thibet, pays des Seres, dont le plus ancien nom fut Tub ou Tob. Il faut donc placer la Babylone préhistorique en tant que Babel, royaume de Nemrod, dans la région indo-scythotouranienne qui est la région indo-atlantidienne proprement dite. C'étaient donc des indo-touraniens qui constituaient le peuple de Nemrod et, d'après Karst, la civilisation assyrio-chaldéenne aurait pour origine la race indo-touranienne qui, désignée tantôt comme caïnite ou comme peuple d'Hénoch, tantôt comme royaume de Nemrod, eut sa patrie primitive dans l'extrême-orient indo-scythe, sinon même sino-touranien. Karst appuie ses dires d'une démonstration linguistique sur laquelle nous ne pouvons malheureusement pas nous étendre ici. Comme, en chinois, « Tschin » (ou bien, dans sa forme ancienne, « Kin ») signifie l'or, de même à partir du mot iranien ancien « Kaniratha » signifiant continent central, pays du milieu, de la nation avesta de Zoroastre, le mot Kineart est devenu aussi chez les Chinois le pays de l'or et le pays du milieu. C'est donc du nom ethnographique de la Chine que dérive le concept du pays de l'or. Aussi loin que s'étendait le pays dit *China*, *Sinae*, *Seres*, *Serendib*, on faisait s'étendre aussi le pays de l'or *Chryse*, lui-même identique avec Ophir. Dans le dieu Silène qui dévoile l'histoire du pays de Mérope (Théopompe in Elien, Hist. div. 111, 18) Karst veut avoir distingué une personnification du continent *Silen*, c'est-à-dire de la Chine, et il signale en même temps l'étrange figure du dieu, corpulent, trapu, avec ses jambes courtes, sa tête chauve et sa petite taille de Mongol. Alors le peuple de Nemrod est identique avec les Méropiens de

l'ancienne tradition grecque. Mais le pays des Méropiens est le Kousch des Ethiopiens et les Méropiens ne sont pas autre chose qu'une appellation abrégée du peuple de Nemrod. Or, d'après Karst, Mérope (Kousch) est identique avec l'Atlantide Orientale. Il faut donc qu'il y ait eu une Atlantide dans l'Asie Orientale.

Intéressante est l'explication que trouve Karst pour l'expression employée par Platon « en dehors des colonnes d'Hercule. » Suivant Karst le mot « colonnes » résulte d'une confusion du mot grec *kion* signifiant colonnes, et du fleuve « Gihon », qui, selon la Bible (Genèse II, 13), entoure tout le pays de Kusch. Au lieu de « en dehors des colonnes d'Hercule » on devrait lire plus correctement « en dehors (ou de l'autre côté) du Gihon ». Or ce Gihon est le Gange, qui n'est pas considéré seulement comme un fleuve, mais comme un golfe ou comme un bras de mer, séparant l'île Dekkan du massif montagneux de l'Himalaya. L'Atlantide est donc le royaume du milieu, situé de l'autre côté de cette eau, et délimité en tant que presque-île, comme la Chine préhistorique, au nord par le lac Gobi-Tarim, la mer intérieure mongolique, au nord-ouest par la mer tourano-caspienne et, au sud-ouest, par le golfe hindoustannique du Ganza ou Gihin. Karst explique le récit platonicien relatif à une puissance guerrière qui aurait étendu sa domination sur toute l'Europe et l'Asie, à partir de la mer « Atlantique », de la manière suivante. Il se base principalement sur le passage où on lit qu'à l'époque de cet événement la mer était encore navigable et il admet que l'expression mer « atlantique » désigne à cet endroit le lac préhistorique tourano-ouest-sibérien, considéré comme prolongeant la mer Caspienne entre l'Oural et l'Altaï. Le nom que les habitants du sud-ouest de cette immense mer intérieure (les Lesgii du nord) lui donnaient était « rathlad », signifiant mer ou lac, que

les Grecs, par assimilation à un mythique Atlas, ont transformé en une mer « de l'Atlas » ou mer *Atlantique*. A la fin de l'époque quaternaire ancienne, lorsque la région touranienne était recouverte par ce lac et que, de même, le bassin des déserts de Gobi et de Tarim était submergé, le pays montagneux de l'Altaï mongolique aurait formé une puissante presque-île, s'étendant en triangle vers l'est, presque-île qui se dirigeait vers la mer de Behring et vers le Japon à l'intérieur de l'océan est-asiatique. Cette île ou presque-île, la véritable île de l'Atlantide, aurait été plus grande que la Libye et l'Asie (Asie Mineure) ensemble.

Quand il est dit dans Platon que les navigateurs pouvaient se rendre de l'Atlantide aux autres îles et pouvaient atteindre, de ces îles, le « continent d'en face », qui s'étendait autour de cette mer, (laquelle était la mer *véritable*), il faut comprendre cette mer lagunienne tourano-sibérienne préhistorique comme étant l'Atlantique du récit de Platon et comprendre que, dans ce récit, la mer qu'il nomme la mer *véritable* est le grand océan de l'Asie Orientale, ou plutôt la mer baignant les côtes de la Chine et du Japon. Il faut comprendre aussi que « le continent d'en face » est la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, ou peut-être aussi le continent australien, ou encore, indirectement, l'Asie du sud-est, par conséquent la masse continentale constituant l'arrière-pays de la Chine et de l'Inde. En ce qui concerne les « autres îles » qui auraient été situées dans la mer « véritable » il s'agit de l'archipel japonais et chinois oriental, avec l'Insulinde. Karst pense que la source documentaire égyptienne reproduite par Platon (mais très vaguement) dans le *Timée* s'explique par une très ancienne connaissance de cette mer intérieure du Gobi, chalibyenne ou libyenne, qui aurait été située au sud de l'Atlantide. Le terme *Libye* (forme altérée d'Alybe,

Challybe ou *Hawila*) aurait été dans l'antiquité le nom du continent chinois de l'est-sud-est de l'Asie. Karst suppose que le lac *Triton* libyque de l'antiquité ne fait nullement partie de l'Afrique, mais de la *Serica*, du nord de la Chine. *Tritonis* est probablement une hellénisation de « Terin » ou « Tarim » ou « Tengiz », (= mers de Tarim). Karst s'exprime ainsi : qu'oi qu'il en soit, il convient de retenir pour l'avenir l'existence préhistorique d'une presqu'île Atlantide altaïque de l'Asie moyenne, qui, baignée aussi bien au sud-est qu'au nord-ouest par de grandes mers intérieures, descendait, d'une part, vers les Indes iraniennes et, d'autre part, était réunie organiquement et ethniquement à la Chine et à l'Insulinde en un grand empire *atlantidien* dont les principaux centres de civilisation se groupaient autour de deux régions lacustres ou maritimes : au sud autour de la dépression du Gange, qui se continuait vers le nord-ouest, probablement par un bassin de lacs, mers ou lagunes, nommé *Urchudarya*, qui est la mer *Urchu*, la plus ancienne Erythrée de la tradition grecque. »

Karst va trouver la confirmation de cette opinion dans une certaine manière cosmologique et géographique de considérer l'Atlantide orientale. Il examine ce qu'est le pays oriental de *Kangha* de la cosmogonie iranienne qui, dans l'épopée de *Firdusi*, apparaît, sous le nom de *Kangdiz*, comme analogue à l'île de l'Atlantide. Là aussi il y a d'abord une plaine sans eau puis, au delà, des villes nombreuses, puis une masse montagneuse ronde et escarpée, de cent parasanges de périmètre, et de trente-trois parasanges de diamètre, où dans un paysage paradisiaque, est située la forteresse de « *Gang* » (*Gang-dys*). Karst fait remarquer ensuite que les irano-logues ont reconnu ici une Atlantide orientale et qu'ils identifient *Kangha* avec le pays insulaire de *Yamakota*, situé à l'orient sous l'équateur. *Kangha*, dit Karst, est

l'Atlantide véritable et *primitive*. Les deux traditions sur ce pays de l'est, aussi bien le récit de Platon (d'origine égyptienne) que la tradition iranienne des Perses, doivent provenir de la même source préiranienne et chaldéenne. Il cite des textes de l'iranien ancien : « Là, (c'est-à-dire à Kangha et dans les régions avoisinantes) un maître immortel est mis au pouvoir, comme nous l'avons dit, c'est Peshotanu, fils de Vistacpa, que l'on appelle aussi Cithromainyu dans le pays de Kangha. » Et, plus loin : « Peshotanu (fils) de Vistacpa (ou Vistaspa) demeure à Kangha (Kanha). » D'après quoi ce Kangha, patrie d'une race pure qui vivait suivant la religion mazdayanique, était gouvernée par Pashutan, le fils.

Ce Pashutan est le Poseidon du récit de Platon sur l'Atlantide et c'est aussi, du point de vue de la linguistique, la transcription grecque de l'irano-touranien « Pashutan-Pashotanu ». Ainsi l'horizon atlantidien, déplacé et défiguré par la réflexion gréco-égéenne, se trouve repoussé des colonnes d'Hercule occidentales vers les colonnes d'Hercule orientales et de l'Hespérie vers le pays touranien et l'Asie Orientale. Karst veut aussi que l'on considère le jardin d'Eden, en hébreu « Gang-eden » comme une forme synonymique de « Gang » (ou Ganga dans Gangdys ou Ganka) en supposant pour le nom du fleuve Gange une désignation locale « Ganga ». Ainsi un concept cosmologique, celui du jardin d'Eden, est transporté dans le domaine terrestre et on le localise dans un pays portant effectivement son nom. Comme noyau de cette Atlantide orientale dans le Kanga, nous voyons alors apparaître la Chine qui, d'après la conception orientale du monde, s'étendait sur l'archipel indo-malais. C'est donc là aussi qu'il faut transporter l'Atlantide de Platon, « en dehors des Colonnes d'Hercule. »

Comme établissement urbain Kangdiz (Persan : diz; Avesta : daeza; château-fort ou forteresse) rappelle la ville biblique de Caïn ou d'Henoch (Genèse IV, 16 à 18). Karst compare ensuite avec « Pashutan » le nom ethnique indigène des Afghans *Pashtun* et la très ancienne désignation de *Bak* (ou Peh, ou Peh-Sing) avec celui de la tribu préchinoise des soi-disant « cent familles », qui était originaire de la Bactriane, l'ancien Turkestan Oriental, lequel, d'après une tradition antique, portait le nom de « Bâkhdi » (ou Bâchdi). Ce très ancien royaume de Bactriane, plus vieux que les royaumes assyriens et babyloniens, doit également être en rapport avec le royaume d'Atlantide.

Il est question dans Platon d'un grand et magnifique royaume dominant l'île tout entière ainsi que beaucoup d'autres îles et certaines parties du continent. D'après Karst il s'agit de l'extension de la civilisation et des peuples du pays touranien et de l'Asie antérieure vers l'Indonésie et l'Indochine, et, en particulier aussi, vers l'Amérique centrale et le Pérou, d'autant plus qu'il assigne avec précision une origine sud-est-asiatique aux royaumes très civilisés du Mexique et du Pérou.

D'après Karst, l'idée de Platon que les Atlantidiens étendaient leur puissance « de l'autre côté » par-delà la Libye, jusqu'en Egypte, et, en Europe, jusqu'à la mer Tyrrhénienne, signifie que, vers l'ouest, la côte de l'Océan Indien, donc l'Arabie, la Mésopotamie, le pays d'Elam, et aussi l'Afrique Orientale, étaient soumis à la souveraineté atlantidienne.

En dehors des Egyptiens, les Athéniens sont cités aussi parmi les peuples ayant résisté aux Atlantidiens. Karst pense que, sous le nom d'Athéniens au sens primitif, (et non pas au sens fautif admis par la tradition) on désignait un royaume hittite de l'Asie Mineure ou bien un royaume préhistorique de l'ouest, qui comprenait l'Afri-

que du Nord, l'ancien isthme sicilo-tunisien et aussi l'Espagne méridionale. Karst est d'avis qu'on trouve de vagues souvenirs de cette situation dans le nom du géant hespéridien Antée et dans le nom de l'Andalousie et que le véritable nom a peut-être été « Antanai » d'après la formule berbéro-sémitique « Aith-i-nâs » (= race humaine, tribu) ou bien d'après la formule basque « Ahaid-anase » (= frères de race). Ainsi Karst en arrive à l'Atlantide hespérido-occidentale de l'ouest, dont la fin est décrite par Platon. Et alors Karst construit une hypothèse aussi intéressante qu'étrange en déclarant qu'il n'y a pas eu seulement deux îles atlantidiennes, mais encore que toutes les deux ont disparu et que les récits de leur disparition ont été mélangés dès l'antiquité, longtemps avant la constitution de la tradition égyptienne transmise par Platon. Il faut prendre *disparition* au sens littéral, c'est-à-dire que l'île atlantidienne de l'ouest aurait été submergée en partie, catastrophe qui se serait trouvée parallèle à une autre catastrophe neptunienne, portant sur l'Atlantide tourano-asiatique, et en relation causale avec elle. L'antiquité nous a transmis une tradition selon laquelle la mer Noire aurait forcé les Dardanelles, et, submergeant la masse continentale égéenne, en aurait fait un archipel. Cette irruption de la mer Noire aurait eu pour conséquence de vider et de transformer en marais la mer Rathlad tourano-ouest-sibérienne, c'est-à-dire la « mer atlantique proprement dite » de la tradition égypto-platonicienne. Cet événement, ainsi qu'une irruption contemporaine de la mer intérieure mongole, aurait détruit le caractère insulaire et maritime de l'Atlantide de l'Asie centrale. Un marais aurait rendu inaccessible l'ancienne presque-île atlantidienne par l'obstacle que constituaient ses bourbiers, ainsi que le dit Platon. Cet énorme cataclysme, (les masses d'eau se précipitant dans

la Méditerranée) aurait aussi englouti la plus grande partie de l'Atlantide de l'ouest.

Telles sont les hypothèses, lumineuses par leur unité intérieure, sur lesquelles Karst construit le développement de ses recherches sur la race, la langue et la civilisation des Atlantidiens. Evidemment nous ne pouvons pas examiner à fond ici jusqu'à quel point des conclusions fondées sur la philologie comparée résistent à une vérification et même sont susceptibles de vérification. Il s'agit simplement ici de donner une idée des imposantes hypothèses atlantidiennes de Karst qui sont complètement neuves et qui, par leurs bases, renouvellent la question. D'après Karst la tradition platonicienne, c'est-à-dire égyptienne, repose sur le « fait réel d'une chaîne préhistorique de peuples civilisés, reliés par une parenté intérieure, qui entourait en un large cercle le massif montagneux de l'Asie Orientale et qui formait, sous le nom d'Atlantes, deux grands foyers initiaux de la civilisation humaine primitive, l'un dans l'Asie du sud-est-indien, auquel correspond l'Atlantide hindoue, l'autre dans la Chine Septentrionale alors maritime insulaire et dans les monts Altaï : c'est l'Atlantide sino-altaïque. Ces Atlantes de l'Asie Orientale qui, à notre avis (avis de Karst) étaient connus des syro-chanaanites sous le nom de Caïnites ou de peuples d'Hénoch, peuvent se réclamer ethnologiquement de la race aïnou-inachidienne ou submongolique.

« Ces Aïnou-inachidiens réunissent en eux, d'après la définition donnée en un autre endroit (par Karst) des éléments paléo-asiatiques et à proprement parler sino-mongoloïdes. A cela s'est ajouté un mélange ibéro-éthiopien. Des Ibéro-Ethiopiens ont dû se répandre très tôt à travers les côtes et les îles de l'Asie Méridionale jusqu'à la côte orientale indo-chinoise puisque l'existence des Ethiopiens y est établie. De ces trois facteurs de

composition : le facteur inachidien paléo-asiatique, le facteur proto-mongolique et le facteur subéthiopien-sud-ibérique est né comme produit de croisement notre race atlantidienne. On ne peut expliquer la parenté de la civilisation de l'ouest soudanais et de la civilisation malaise et polynésienne (ou plutôt sino-asiatique) que par une extension de la race primitive vers le Soudan et l'Hespérie. Les Etrusques et le plus ancien peuple civilisé de l'Égypte préhamitique doivent être des rejetons occidentaux des Atlantidiens. Une autre branche se rendit dans l'Amérique du Sud et dans l'Amérique Centrale par la mer du Sud et ses îles. C'est ce qui explique le caractère égyptoïdes de la haute civilisation américaine. Comme pendant d'un Ophir de l'Asie du sud-est, Karst reconnaît un autre Ophir au Pérou.

« Les Atlantidiens ou Atlantes sont représentés par un type normal qui est subinachidien et sumi-mongoloïde, comme les Sumériens, dont la langue vient de la même source que le Chinois. Les Sumériens forment le chaînon intermédiaire entre l'espèce humaine paléo-asiatico-chinoise, l'espèce proto-égyptienne et l'espèce étrusco-tyrrhénienne. D'après l'opinion actuelle leur plus ancienne patrie aurait été dans le Tourano-Turkestan. On peut aussi prouver la présence d'Atlantidiens représentés par des Sumériens et des Proto-égyptiens dans toute l'Asie du nord-ouest et ils sont étroitement liés avec les populations primitives du Chanaan et de Kusch, de même qu'avec les tribus amazones libjopontiques. Les découvertes préhistoriques de J. de Morgan dans le Chézistan confirment aujourd'hui, avant tout, l'étroite parenté des Égyptiens préhamitiques avec les Sumériens. On peut aussi trouver linguistiquement dans les civilisations suméριο-babylonienne et préégyptienne la base atlantido-chinoise, comme il résulte de quelques exemples des séries étymologiques établies par Karst.

Chinois : jnë (lune) = kopte : : sin.

Chinois : nien (année) = kopte égyptien : nau, neu.

Chinois : Tien (ciel) = étrusque : Tinia (Zeus).

Ainsi donc on peut trouver les traces d'une population primitive sino-atlantique depuis l'Iran jusqu'à l'Hespérie. Particulièrement intéressant est le rapport de correspondance entre le « Kambuzia » iranien (Kambyses) et le « Kongfutse » chinois!

L'Asie Centrale fut aussi la patrie du peuple proto-sinien des « Cent-familles ». Celui-ci se présente comme « Paksing » (Pak (Peh)-Kia), par conséquent comme les plus anciens Perke-Trakia, c'est-à-dire les plus anciens Phrygiens. Les anciennes sources grecques semblent manifestement ignorer les « Chinois ». Cette Phrygée est aussi la plus ancienne patrie des Iraniens, qui doivent être identiques avec les Paksing, les pré-Chinois, bien que certains ethnologues américains attribuent aux Chinois une origine polynésienne.

Le résultat d'ensemble de tout ceci est le suivant :

« On peut prouver aussi bien chez les Sumériens que chez les proto-égyptiens de la période préhamitique l'existence d'un élément sino-paléo-asiatique. Ce même élément sino-paléo-asiatique ou submongoloïde s'étendait aussi vers le sud-est par-dessus l'Asie Mineure. Vers l'ouest il a pu atteindre assez loin dans l'Afrique du nord-ouest, soudanaise et mauritanienne. Nous devons donc considérer la plus ancienne vague atlantidienne comme sino-paléo-asiatique ou submongoloïde. En direction sud-ouest cette vague semble s'être répandue de l'Asie centrale et orientale par le pays des Sumériens et l'Égypte vers les territoires du sud-ouest soudanais.

« Une seconde vague de migration des Atlantidiens a été constituée par les Ibères du sud ou Ibères éthiopiens, tribus du type des Elamites (éthiopiens de l'est), des Fulbe, des Niba, et des tribus du Nil supérieur.

Une troisième couche des migrations atlantidiennes se composa d'hamito-sémites. Ceux-ci se présentent d'ailleurs comme des produits de croisement des Ibéro-Ethiopiens avec la race submongoloïde (sino-paléo-asiatique à quoi s'ajoute aussi un élément caucasien en partie kartwellien ».

Le récit platonicien-égyptien est, d'après cela, une réminiscence de l'expansion sur la terre des descendants de Noé ou Noachides, racontée dans la Bible (Gen. V, 10-11) et Noe-Inachos personnifie en qualité de patriarche éponyme la race asiatique ancienne Ainou-inachidienne ou race submongoloïde. D'après Karst, Sem ne représente pas les Sémites proprement dits, mais la race primitive subinachidienne de l'Asie Orientale. Cham représente les Chamites primitifs, race intermédiaire subéthiopienne, avec les Nouba et les Foulbé. Japhet représente finalement les peuples du Caucase.

L'Égypte apparaît donc comme une colonie de l'Atlantide. Elle a été tout d'abord occupée à l'aurore des temps par des populations venues du nord-est, de l'Atlantide altaïotouranienne, par des Aïnoachides ou des Submongols protosinoïdes. Ensuite elle a été occupée par une invasion secondaire venue de l'Atlantide indonésique par l'Ibéro-Ethiopie. C'est pourquoi la civilisation memphitique de la Basse-Égypte a un caractère nord-est-atlantique-paléo-asiatique typique, alors que la civilisation plus récente de Thèbes en Haute-Égypte est de caractère indo-atlantidien. Comme preuve de cette affirmation il faut remarquer que le mot *Nil* est l'ancien nom éthiopien du Gange alors que le mot « Gange » vient du chinois « Kiang » (fleuve), et se rattache aussi étymologiquement à « Aegyptos ».

Les concordances toponymiques suivantes sont intéressantes :

Babel : 1° en Mésopotamie; 2° en Égypte.

Phut, Punt : 1° Babylone érythréenne; 2° Babylone égyptienne.

Ginon : 1° en tant que Nil dans la Haute-Egypte; 2° en tant que Nila Ganga = Gange des Indes.

Les mœurs et coutumes de ces peuples montrent cette même division spécifiquement bipartite. Dans la Haute-Egypte, nous trouvons l'inhumation dans des cercueils, des hiéroglyphes et la métallurgie primitive, le tout d'origine indo-éthiopienne. Au point de vue de la race ce sont des dolichocéphales éthiopiens, comme actuellement encore les Gala, les Somali et les Arabes du sud. En Basse-Egypte au contraire, il y avait, à l'époque correspondante, l'inhumation en position accroupie dans de grandes jarres d'argile, comme on la trouve chez les Syriens sumériens, jusqu'aux régions peuplées de pontotouraniens de l'Espagne néolithique du sud-est. Comme écriture tracée sur des vases on employait, en Basse-Egypte, une écriture figurative klico-nétitienne, comme on la retrouve à Chypre en Crète et dans le domaine de Troie et de l'Egée. La céramique et la peinture des vases montrent nettement le type de l'Asie Mineure du nord-ouest.

Les deux populations égyptiennes ont été finalement absorbées par le hamitisme. Le vocabulaire est resté en partie sumérien.

L'Égypte primitive (*Misraim* ou *Metsur*) est placée par Karst dans le domaine de l'Arabie actuelle, où il y avait à l'époque primitive un grand lac intérieur, des lagunes et des plaines fertiles. L'Arabie primitive (l'Égypte primitive) était le prolongement nord-ouest de l'Atlantide indonésique. C'était la vraie Égypte de la religion osirique. C'est là que se trouvait Pautibiblon, métropole des Chaldéens primitifs, de même que, d'une façon générale, on peut homologuer l'Égypte primitive et la Chaldée primitive qui, elle-même, est identique avec

Ogygia et *Phut*. C'est de ce domaine d'Osiris-Sésostris, et non de l'Égypte africaine, de la région du Nil, (qui, à cette époque-là, était encore un bras de mer sans habitants) que sont parties les expéditions vers l'Inde et le Pont dont parle Diodore (Lib. I. 18, 15), expéditions qui atteignirent la mer intérieure mongolo-touranienne. Quand Diodore parle ici de l'Égypte, il pense donc à l'Égypte indo-scytique, irano-arabique, à la partie septentrionale de l'Atlantide, dont le dieu Osiris-Sésostris correspond au Poseidon du récit de Platon. Les habitants de ces régions atlantidiennes indo-arabiques étaient des Proto-chinois, des Sumériens et des peuples primitifs submongoloïdes, dont les expéditions arrivèrent en Chine à travers l'Iran, amenant avec eux leur culte des ancêtres et des morts avec l'embaumement, ainsi que la coutume de la circoncision. Si bien que, grâce à cette migration commencée dans l'est et continuant vers l'est, on comprend la présence de coutumes identiques en Polynésie aussi bien que dans l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale où on voit réapparaître aussi la construction de temples en forme de pyramides, comme on la trouve actuellement encore aux Indes et au sud-est de l'Asie.

Karst ramène à *trois* branches principales la distribution des Atlantes ou Atlantidiens. Il distingue :

1° Des Atlantes suméro-sinoïdes et des Otomis américains, populations primitives du Mexique;

2° Des Atlantes sud-atlantiques, les Maya-Kitschés ou peuple du Yukatan;

3° Des Atlantes nord-atlantiques, les Nahna de Mexico et les Nachtsua caspiens-caucasiens.

Karst établit la parenté linguistique des Incas du Pérou avec les Innuit du pays esquimau, mais en même temps aussi avec les *Inachioles* du Peloponnèse et les « Enakim » de Palestine, si bien que les Incas apparais-

sent comme des rejetons de la race ainou-synachidienne.

Des comparaisons de noms prouvent par leur abondance qu'il ne peut pas s'agir de concordances fortuites. Les parallélismes abondent entre le Nahuatl, le Mexicain et le Lesgien. D'autres comparaisons portant sur les faits de civilisation prouvent une parenté initiale des populations primitives méditerranéo-asiatiques et centro-américaines. Si bien que nous sommes obligés ici de renoncer à expliquer les faits par des influences provenant d'une migration atlantidienne *secondaire* et que nous sommes obligés d'admettre une interdépendance *primaire* des races. La signification de *Alba longa* en rapport avec *Havila* (Halbula) en Asie érythréenne et à Héliopolis, fait partie des analogies de civilisation entre le Mexique et l'Eurasie. Ces variations du nom d'une prétendue capitale cachent un *ethnicon* primitif dont Karst sait reconnaître la forme originale dans le « Calpuli » nahuatlakien, qui veut dire « race, clan, smala ». Le nom de la ville d'Ilion, origine de la fondation de la colonie du royaume latin d'*Alba longa* n'est pas autre chose que le même antique nom de peuple : Héliopoli-Calpulli. « Eneas » = Aineas, chef primitif de ce même royaume préitalote, reflète le nom d'« Anahuac », qui est celui du pays aztèque ou plutôt du pays des Toltèques. Le nom ethnique des *Gall* apparaît comme l'abrégé d'une forme primitive qu'on trouve dans Gallipoli ou Gallipouli. Un fleuve de la Lusitanie s'appelait aussi Gallipus. Les noms des « Alpes » et aussi des Helvètes devraient être aussi dérivés du même radical. La désignation biblique *Phut* ou *Phul* de la Libye atlantico-hespérienne devrait, d'autre part, être ramenée à une forme plus complète : *Cal-phut* = *Hele-Phut*, etc.

Karst voit encore une preuve de l'ancienne et vaste expansion des peuples atlantidiens dans la toponymie

britannico-scandinave des temps primitifs. Vont ensemble : Albion, Alboni, Caledones et les noms des Lapons scandinaves. La caste noble primitive des *Kazikes* rappelle le mot italien *caschi*, mot qu'il faut dériver de l'ibéro-basque *hazika*, *khazika* = race, famille noble. Comme second parallélisme primitif, Karst cite l'Hermès égyptien *Thôth* dans sa forme *Trismegistos*, dieu prophète et dieu de la magie. Les formes d'évolution Trismegas, Trimegas, Termaximus, Trismakar, permettent à Karst la conclusion rétrograde d'un nom original possible, qui serait peut-être « Termakae » ou Telamakast, désignant un Hermès ibéro-atlantique préégyptien que l'on trouve encore à une époque historique récente comme divinité, mais aussi comme mage initiateur. C'est aussi à Telamakast qu'il faut ramener la dénomination arabe de l'astronomie et de la trigonométrie de Ptolémée : *Almageste* (arabe : *Tabrir al-Magesthi*). Le même nom égyptien *Thôt*, *Thayt*, *Thaût* doit trouver son reflet dans le nom du roi prophète David.

L'auteur établit aussi un parallèle curieux entre le prêtre-roi de Némi, qui doit acquérir sa qualité de prêtre au prix d'un duel avec son prédécesseur, et la tradition talmudique suivant laquelle Caïn, sur l'ordre de Lamech, fut tué par le jeune Thubalcaïn, après quoi Lamech tua le meurtrier et, finalement, se tua lui-même. « Le meurtre du prêtre de Nemi avec une branche provenant du bois sacré du temple se place, dans l'ordre des analogies, à côté du meurtre rituel de Baldur, qui fut tué par son frère, l'aveugle Hödur, avec une branche de gui. Baldur est Apollon et Hödur ressemble à Œdipe. »

Pour Karst la triade Caïn, Thubalcaïn, Lamech correspond à Ulysse, Télémaque et Télégone. « Comme Lamech tue Thubalcaïn qui a tué Caïn, de même Télégone tue sans le savoir Ulysse » pendant que Télémaque, qui a

tué sa belle-mère Circé, est tué par la sœur de celle-ci, sa femme Cassiphone.

De même que le nom italiote *Mercurus* suppose un nom semblable pour le sens de *prophète* qui se nomme encore en arménien *margaré*, de même la divinité ibéro-atlantique Telamakast a pour correspondant un collège de prêtres, dont on retrouve le nom chez les Nahuatl, en Amérique, dans le mot *tlamacaski* signifiant prêtre.

« Ce même collège des prêtres atlantidiens Tlamakaskes doit donc avoir existé aux époques primitives dans l'Eurasie ibéro-atlantique, spécialement dans l'est de la Méditerranée, dans l'Asie du sud-ouest préhamitique et dans le nord-est de l'Afrique, aussi bien en nom qu'en fait. C'est ainsi seulement que devient compréhensible pour nous le cycle culturel du Thôt égyptien, Trismegistos, Trimegos, *Mercurius Termaximus*, le dieu prophète avec la triple couronne sur la tête, aussi bien que le cycle de Lamech. C'est seulement ainsi que nous comprenons le caractère primitif de ce qu'on appelle la littérature hermétique ou almagestique. C'est ainsi seulement que nous nous expliquons la situation extrêmement élevée dans l'Etat et le rôle cultuel du *Pontifex maximus* étrusque et romain. Tous ces personnages sont des continuateurs, disséminés et plus ou moins modifiés et diminués, d'un Logos divin primitif ibéro-atlantique qui, sous le nom de Telamakashi ou Telmachasti, a joué probablement un rôle religieux dominant depuis la Syrie jusqu'aux pays occidentaux riverains de l'Atlantique. »

Le doublet divin cananéen Enos--Hénoch (Génèse IV 17, 18, V, 7, 11, 18 à 24) constitue un parallèle au Logos Lamech-Tlamakash. A la ville d'Hénoch (Gen. IV, 17) correspond dans le royaume Toltèque et Aztèque la capitale Tenochtitlan. A la littérature hermétique du Trismegistos et de l'Almageste correspondent les livres

mythiques et sacrés attribués à Hénoch dont nous connaissons seulement par une version éthiopico-abyssinienne le dernier et le plus célèbre : le livre d'Hénoch ou Hanoch.

Une preuve d'une autre sorte en ce qui concerne les équivalences américano-européennes nous est donnée par la concordance verbale des souches pronominales dans les langues des civilisations de l'Amérique centrale et méridionale et dans les langues indo-éthiopiennes-irano-éthiopiennes, aussi bien que nilotiques-nigritiques. Les systèmes pronominaux des langues ibéro-liguriennes (baskoïdes) et lesgio-caspiennes correspondent à ceux des dialectes indiens nord-américains. De plus le dialecte dakota montre dans le caractère du pluriel une allure caucasique et, de plus des relations avec le thibétain et l'indochinois. D'autre part il est apparenté aux langues ouralo-basques et indo-germaniques.

D'un tableau de comparaison présenté par Karst « il résulte pour le dakota une proche parenté lexicographique avec les idiomes du groupe ponto-caucasique, lequel est en relations avec le thibétain et l'indochinois. Comme d'autre part, il existe une série de concordances absolument frappantes entre cette même langue hindoue et la langue ouralo-basque ainsi qu'avec l'indo-germanique, tout aboutit à la conclusion finale que les races Sioux-Dakota sont venues de l'est dans leur domaine actuel. Nous devons même supposer que nous trouvons là le dernier et le plus extrême chaînon occidental survivant d'une chaîne de peuples préhistoriques qui doivent s'être étendus par-dessus l'Atlantide occidentale préhistorique (c'est-à-dire par-dessus le continent inter-américano-africano-européen) jusque dans l'Hespérie et le nord-ouest de l'Europe. Le caractère général lexico-grammatique de la langue dakota l'indique nettement. Cette langue, par ses groupes consonan-

tiques propres *tpa, pta, tkp, pk* dans lesquelles la labiale *tenuis* représente une primitive *spirans, v, w, u*, touche de près, d'une façon singulière, aux idiomes de l'ouest du Soudan, et au dialecte lycien du sud-ouest asiatique. Il en est de même de la formation préfixale des mots et de la conjugaison, par quoi aussi cette langue indienne concorde avec le type de formes analogues des races africaines, pontiques-caucasiennes, et mondo-kolariche. »

Karst fait intervenir encore d'autres arguments pour prouver que les Dakota, les Algonguins et aussi les Iroquois sont les lointains représentants occidentaux d'une famille de peuples occidentaux-atlantiques. Tout d'abord il allègue « les correspondances de la toponymie et de l'onomastique des peuples ». Par exemple le nom du fleuve *Minius*, dont le nom est actuellement en Espagne *Minho* vient du mot dakota *mini*, qui signifie l'eau. Le fleuve rhetico-étrusque *Mincius* (aujourd'hui le *Mincio*) a son équivalent indien dans le *Mino-sota* et le *Mini-rose* (aujourd'hui *Missouri*). L'existence d'un fond commun dans le domaine de la civilisation est établi d'une façon décisive en particulier par des concordances lexicographiques des deux côtés de l'Océan Atlantique, concernant la dénomination de mythes, de rites, de mœurs et d'usages.

Parallélismes avec le dakota :

Dakota	Nagi : âme, esprit, mânes, ombre.
Sanscrit	Naga : a) démon serpent; b) gonflement.
Dakota	Wa-nagi, les âmes des morts.
Egéen-pélasgien	...	'άναξ.
Etrusque-italiote	..	<i>Penates</i> .
Dakota	Wanagi-ipi, royaume des ombres.
Edda	Vanaheimr.
Dakota	Wanagi-ta-canku, voie lactée, chemin des morts.
Iranien	Tsvinvat, pont des âmes.
Grec	γαλαξίας. (κύκλος)

Parallélismes avec l'algonquin :

Algonquin	Minabozho : le grand lièvre, héros civilisateur algonquin.
Pélasgien-asiatique	Mên, Minos.
Arménien-iranien .	Manavaz.
Indo-arien	Manu-Vishnu.
Cananéen	Emanuel.
Algonquin	Manitu, le grand esprit.
Hindou	Manu.
Arménien	Manuk.
Iranien	Mandane.
Espagnol	<i>Manutanus</i> .
Egyptien	Manetho.
Aquitaniien	Nethon.
Etrusque	<i>Mantus-Manen</i> .
Algonquin	Glukap, dieu de la guerre sournoise.
Sicilien	κύκλωψ (analogie fortuite).
Grec	γλαυκῶπις (Athène).
	(L'étymologie vulgaire est sans valeur.)
Italien	Grabovius (Mars, Jupiter).

Pour expliquer ces coïncidences Karst considère qu'on ne peut admettre que dans quelques cas isolés un emprunt d'une civilisation à une autre, pour quelques noms de dieux ou de faits culturels : « Ce n'est pas par un apport secondaire mais par une commune origine primitive et la genèse initiale que s'explique, pour l'essentiel, l'existence d'un fond commun à la civilisation indo-américaine et à la civilisation de l'Europe et de l'Asie, tel que le tableau qui vient d'être reproduit l'indique. S'il en est ainsi, il s'ensuit que le domaine côtier atlantique de l'Hespérie, de la Libye et de l'Europe occidentale a été occupé dès les époques les plus lointaines par une population primitive partout analogue pour l'essentiel, et homogène anthropologiquement et linguistiquement. Cette conséquence impose d'admettre l'existence préhistorique d'une terre constituant un pont, d'une île à caractère continental, entre l'Europe occi-

dentale et les Indes occidentales (Amérique orientale). Il est en effet impossible que les moyens rudimentaires de la navigation préhistorique aient permis le transport de populations aussi importantes par-dessus les mers. Ainsi se trouve vérifiée par une preuve indirecte très satisfaisante notre hypothèse d'une Atlantide que nous nommerons occidentale, libyo-hespérienne, entre l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord.

L'Europe occidentale hyperboréenne et hespérienne constituait alors, aux époques primitives, une exacte réplique du grand continent atlantique occidental, de ce qui fut ensuite l'Amérique. Comme dans l'Amérique du Nord nous devons admettre l'existence de deux races principales dans l'Europe atlantique de ce temps-là. »

Il s'agit des deux races principales aïnou-inachidienne et subinachidienne. A la première appartiennent en Amérique les peuples du type des Esquimaux modernes avec le nom ethnique caractéristique du type « Inuk », « Ainuk », « Inach » et qu'on peut suivre jusqu'au mot Maya « Ninik ». Dans le nord-ouest de l'Europe nous lui trouvons comme équivalence le nom breton-gallois « Veneter », dérivé de « Venet » = innuit (esquimau), et nous trouvons dans l'Italie du Nord la même dénomination chez les « Vénitiens ». Nous trouvons aussi le peuple primitif des « Fenier » (Fionach, Fingal) dans le pays des Pictes et des Ecossais, chez lesquels, d'après d'anciennes traditions locales, ils pourraient être considérés comme les descendants de colonies phéniciennes. La population primitive de l'Irlande et de l'Ecosse était constituée par des rameaux primitifs de la race humaine dolichocéphale esquimau-inachidienne, dont le nom national était « Viunit », « Fuinik », « Vinachi », « Venachi », « Enachi », simples variantes du thème général qui caractérisait les membres de la race inachidi-ainukiche. Quant à l'autre race « subinachidienne »,

semi-mongoloïde et brachycéphale, on la trouve chez les Auvergnats et les races des Alpes.

La parenté des dialectes américains avec les dialectes munda-polynésiens à servi d'argument pour faire venir les races américaines de l'Asie du nord-est. Mais, d'après Karst, c'est une conclusion erronée. Il faut plutôt admettre deux centres de dispersion. Si on considère les faits à partir de l'Amérique, il y a eu un foyer occidental dans le sud-est de l'Asie (c'est notre Atlantide orientale) et un autre oriental, hespérido-libyque (c'est notre Atlantide occidentale).

De notre Atlantide occidentale sont partis les Algonquins, les Iroquois, les Arowakes, les Dakota, les Maya et les Aztèques dans leurs couches supérieures, comme l'admettent aussi, avec Karst, Brinton et d'autres auteurs. Au contraire les autres populations de l'Amérique seraient d'origine indonésienne et polynésienne, c'est-à-dire, pour nous, originaires de l'Atlantide orientale. Mais Karst localise le pays d'origine des Esquimaux-Innuit, rameau septentrional des Ainou-Inachidiens, dans une île pareille à un continent, disparue depuis longtemps et ayant existé dans le nord de l'Océan Pacifique. En cela Karst se rapproche des hypothèses d'Herman Wirth (qui lui sont pour le reste étrangères). D'ailleurs il ne donne pas à cette terre le nom d'Atlantide.

Nous aurions pu nous donner moins de mal si nous nous étions contenté de reproduire les conclusions finales de Karst en nous dispensant de suivre péniblement les migrations de tant de peuples de continent en continent. Les méthodes de Karst sont spécifiquement autres que les méthodes, ne portant que sur des domaines restreints, des archéologues Schulten et Hermann, autres aussi que celles des ethnographes et tout autres que celles de Wirth. Mais cette méthode, précisément, et sa minutie, assurent les bases de tout l'imposant édifice. L'histoire

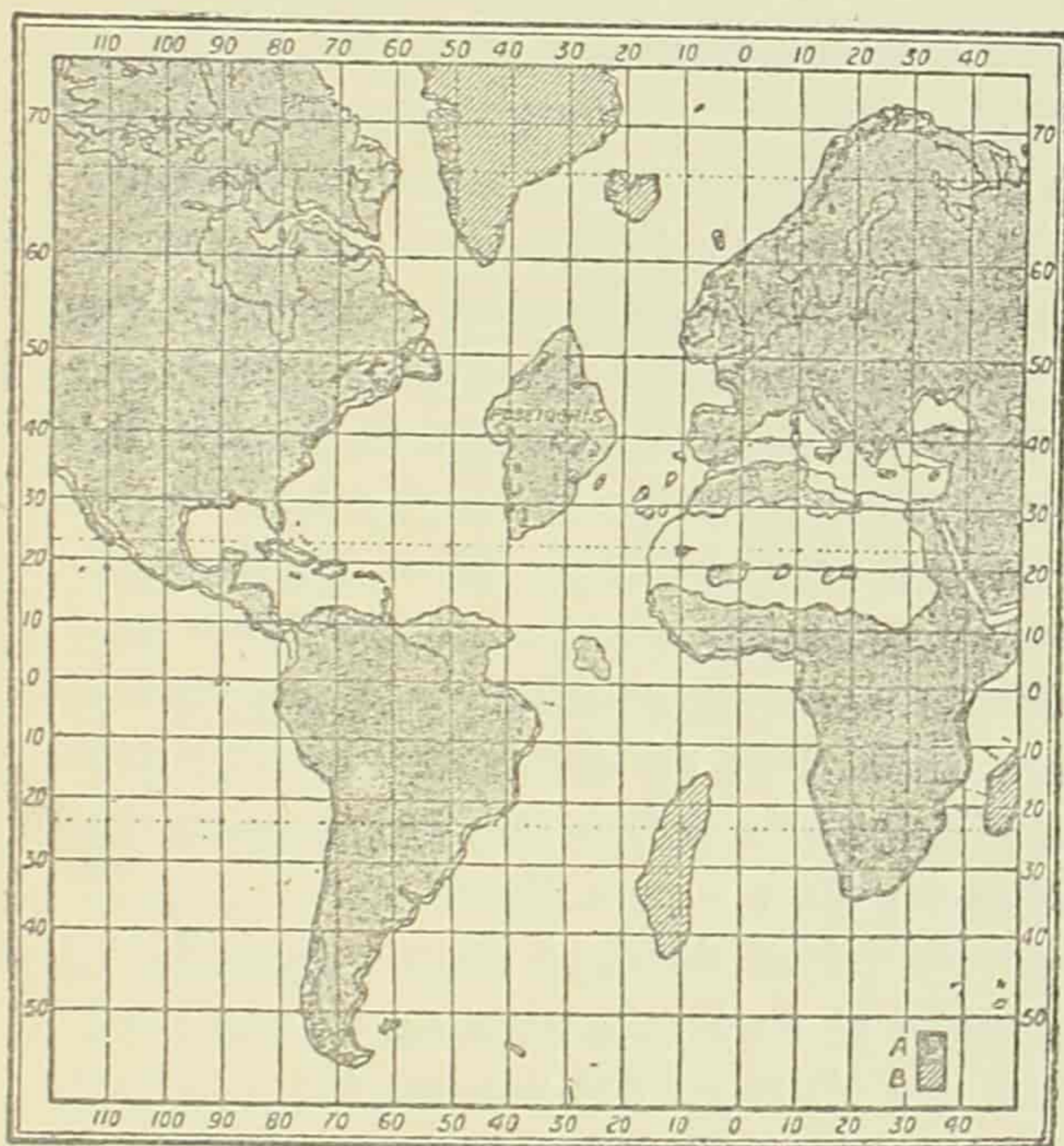
des migrations atlantes, la détermination de la patrie atlantique primitive, la preuve d'un double emploi des dénominations topographiques dans la préhistoire conduisent à des représentations qu'éclaire une lumière rénovatrice et offrent une image du monde jusqu'ici inconnue à ceux qui sont capables de méditer sur l'histoire.

L'ÎLE DES THÉOSOPHES ET DES OCCULTISTES

La diversité des hypothèses contradictoires formulées sur l'Atlantide et l'impossibilité pour les non spécialistes d'en vérifier les bases, les développements et les conclusions ont eu pour résultat que d'autres curieux ont renoncé à chercher la solution du problème atlantidien dans les voies qu'ouvrent l'histoire naturelle ou l'archéologie et ont appelé à leur aide « une science dont le domaine n'est borné par aucune limite dans l'ordre matériel. » On peut sans grand effort d'imagination tourner en ridicule ces modernes amateurs d'arcanes, assoiffés de *révélations*, mais on ne peut s'empêcher de trouver impressionnant le nombre déjà immense et toujours croissant des hommes qui s'engagent dans les voies du surnaturel, de l'extrasensible, du mysticisme, du spiritisme, pour échapper au doute et se procurer la lumière intérieure. Nous n'avons pas à rechercher et à apprécier les causes qui ont fait perdre, d'une part à la science, d'autre part à l'Eglise, l'autorité qu'elles avaient. Nous constatons seulement que le mouvement dont nous venons de parler *existe* et nous devons indiquer aussi par conséquent les solutions que les sciences occultes, la théosophie, l'anthroposophie ont proposées en ce qui concerne la question atlantidienne. Depuis l'époque où les dogmes de l'Eglise avaient une influence prépondérante,

le matérialisme scientifique a décliné, lui aussi. Pour d'autres raisons encore, que nous indiquerons comme conclusion, une tendance collective de caractère mystique est en voie de développement dans les couches sociales de tous les pays.

Le mythe platonicien de l'Atlantide a depuis long-



Situation de l'Atlantide d'après Scott-Elliot.

temps une place dans les ouvrages des occultistes. Dès la fin du dernier siècle Blavatsky et Scott Elliot ont écrit des choses singulières sur l'Atlantide. Rudolf Steiner a fait de cette conception de l'Atlantide, sous une forme intellectualisée et sublimée, l'objet d'une spéculation anthroposophique, d'abord parue dans son jour-

nal *Lucifer-Gnosis* et plus tard, en librairie, sous le titre de *Nos précurseurs atlantiques*. Prétendre examiner selon les méthodes des sciences naturelles ou historiques la valeur de points de vue élaborés mystiquement dans les profondeurs de visions intérieures serait s'interdire *a priori* de les examiner réellement. Or il est utile d'indiquer ce que sont ces points de vue parce que, dans l'esprit de beaucoup de personnes, ils correspondent à des réalités et il faut aussi apprécier leur portée relative. Car on leur trouvera peut-être en les examinant une portée relative, qui pourra même être plus grande que la portée, toute relative aussi, des diverses théories dites *scientifiques* de l'Atlantide, en guerre à mort les unes avec les autres. Ce n'est nullement s'abaisser à considérer des niaiseries que d'examiner en quoi consistent ces phénomènes du monde de l'esprit et d'essayer de leur trouver un sens. Enfin il faut noter que toutes les idées qui sont devenues fécondes dans le domaine strictement scientifique ont eu leur origine en dehors de l'expérience concrète scientifique, dans l'intuition, dont l'essence appartient au cadre de l'intellectualité individuelle, bien qu'elle puisse être l'expression d'une image collective ou d'un vœu collectif.

La psychanalyse s'occupe depuis un certain temps de la recherche et de l'utilisation de ce que peut procurer l'analyse des rêves ou des usages, des mœurs et du langage des peuples primitifs, ainsi que des manifestations des maladies de l'esprit. On devait arriver aussi à explorer les manifestations de ce qu'on appelle les sciences occultes, non seulement pour connaître leurs rapports avec la psychanalyse, la psychologie individuelle ou simplement la psychologie tout court, mais aussi pour y rechercher les restes d'états objectivement vécus.

Les Blavatsky dans leur *Science occulte* et Scott Elliot dans son livre *Atlantis* ont écrit une histoire du dévelop-

pement de l'humanité considéré plutôt par son côté extérieur, et dans lequel les Atlantes jouent un rôle important, tandis que Rudolf Steiner s'occupe plutôt du côté psychologique de l'histoire des Atlantes et de la nature intime des conditions dans lesquelles ils vivaient.

En 1732, le professeur zurichois Scheuchzer publia une gravure sur bois représentant ce qui passait alors pour le squelette d'un homme noyé lors du déluge. Il l'accompagnait de deux vers édifiants : « Membres pitoyables d'un vieux pêcheur, apitoyez le cœur des hommes d'à-présent ». D'ailleurs Cuvier établit, par la suite, que le squelette était celui d'une salamandre. Mais à présent la théosophie, prenant position contre la nouvelle paléontologie, nous enseigne qu'il ne pouvait pas y avoir de squelettes humains datant du déluge, parce que les premiers hommes avaient une constitution corporelle toute différente de la nôtre et que, pour commencer, ils n'avaient pas de squelette. Les anciennes cosmogonies nous dépeignent l'homme comme un être de nature lumineuse et incorporelle.

D'après la *science occulte* il y eut sept races primitives, dont chacune produisit à son tour sept races de second ordre. Les hommes de la première race étaient des êtres faits d'une « gelée astrale, sans forme, sans os et liquide ». La seconde race, celle des Hyperboréens, avait déjà un premier et faible germe d'intelligence. Pendant que la première race se développait derrière les murailles de glace de la région polaire, la seconde race habitait déjà un peu plus au sud, dans les régions du Groenland, de la Sibérie, du nord de l'Amérique, où, paraît-il, régnait alors un climat tropical. C'est seulement chez la troisième race souche, qui vivait sur le continent nommé Lémurie, que se développa l'âme humaine individuelle, par le processus mystique de l'incarnation.

Pour nous la quatrième race est d'un intérêt particulier, parce qu'elle était établie sur le quatrième continent, l'Atlantide. D'après Scott Elliot et les Blavatsky, l'Atlantide se forma « par réunion de nombreuses îles et presque-îles qui s'étaient soulevées dans le cours des temps. La partie atlantique de la Lémurie devint la base géologique de l'Atlantide. De nombreuses terres et de puissantes chaînes de montagnes s'élevèrent là où auparavant il n'y avait rien ». L'Atlantide, à l'époque de son plein développement, « entre l'an un million environ et la catastrophe survenue il y a quatre-vingt mille ans, se présentait comme une masse continentale compacte, sauf qu'il y avait deux prolongements en forme de presque-îles, l'un au nord, l'autre à l'est, plus trois îles à l'ouest. Le tout s'étendait à peu près du 60^e degré de latitude nord jusqu'au 30^e degré de latitude sud et du 10^e au 100^e degré de longitude ouest. » Les ouvrages d'occultisme qui traitent de l'Atlantide s'appuient aussi sur l'existence du « seuil atlantique » des géologues, pour prouver l'existence ancienne de l'Atlantide. Comme autre preuve, on fait valoir aussi l'extension géographique de certaines espèces animales ou végétales, qui ne s'explique pas si on n'admet pas l'ancienne existence d'un continent intermédiaire. De plus on fait valoir des analogies linguistiques entre les dialectes américains et européens, spécialement en ce qui concerne le basque, et encore on compare l'architecture sacrée, les rites du Mexique ou du Pérou à ceux déjà connus en Europe, spécialement en Egypte. Finalement on fait état des traditions de l'écriture et de la légende du déluge.

Les sept races secondaires de la race atlantique primitive furent trois races rouges et quatre races jaunes. La première sous-race, celle des Rmoahals apparut déjà il y a environ cinq millions d'années en Lémurie. Il s'agis-

sait d'une race noire. D'elle descendent les Lapons. La seconde sous-race celle des Tlvatli constituait un peuple de montagnards atlantiques. Ils fondèrent des colonies en Scandinavie et aux Indes. D'un croisement entre eux et les Indiens de la Lémurie naquirent les Dravidiens. Mais les tribus indiennes de l'Amérique du Sud descendent aussi des Tlvatli.

La plus belle race atlantique fut celle des Toltèques qui, en qualité de troisième sous-race, domina pendant la période de splendeur de l'Atlantide. Il y a environ un million d'années l'empire toltèque réunit tous les peuples atlantiques et les conduisit au plus haut degré de la civilisation atlantique. La capitale « la ville aux portes d'or » était le centre de son culte solaire, auquel servaient principalement des temples pourvus de tours. Il y avait des écoles où on pratiquait aussi des croisements d'espèces animales ou végétales, il y avait une science des arts de l'ingénieur et on avait même des aérostats et des avions. Mais les mœurs agricoles et le culte dégénérent peu à peu et un soulèvement général survint, en conséquence duquel l'empereur « blanc » des Toltèques fut renversé et remplacé par un empereur « noir » qui n'était pas de race toltèque. A partir de ce moment on mésusa de la science occulte des forces de la nature qui ne servit plus qu'à la magie noire et à des fins intéressées. Comme châtiment le grand déluge s'abattit sur l'Atlantide. Le continent atlantidien se rompit, sa partie occidentale constitua l'Amérique actuelle et la partie orientale subsista comme mère-patrie atlantique. Ce cataclysme se place en l'an 800.000. Dans la partie américaine de l'Atlantide, les Toltèques parvinrent à fonder, plusieurs centaines de millénaires plus tard, les royaumes du Mexique et du Pérou. Dans « la ville aux portes d'or » une dynastie d'enchanteurs sémitiques occupa le trône et la puissance ne retourna aux Toltè-

ques que bien des millénaires plus tard. Pour échapper à une complète dégénérescence morale *la grande loge d'initiés Atlantis* décida d'organiser une grande émigration, et choisit comme particulièrement favorable l'Égypte, pays isolé, où les premiers Atlantes s'établirent il y a quatre cent mille ans. De nouvelles ondes de colons se succédèrent ensuite et cette émigration prit fin il y a environ deux cent dix mille ans. Les initiés d'Atlantis savaient qu'un nouveau déluge allait venir. C'est ainsi que *la loge occulte d'Atlantis* fonda en Égypte, sous les premières dynasties de dieux, un royaume. C'est aussi à cette époque que furent construites les deux grandes pyramides de Gizeh.

Le second déluge se déchaîna sur l'Atlantide et détruisit aussi la « ville aux portes d'or » mais il subsista encore un reste de l'Atlantide qui ne disparut que lors de la troisième grande catastrophe, survenue il y a quatre-vingt mille ans. Il ne subsista qu'une petite île que les Grecs nommèrent « l'île de Poseidon ».

Dans cette île vivaient des représentants de la quatrième sous-race atlantique, les « Touraniens ». C'est d'eux que descendirent les Aztèques qui s'emparèrent du dernier empire toltèque du Mexique. Les Touraniens émigrèrent aussi en partie vers l'Allemagne. Une partie des superstitions encore actuellement survivantes en Allemagne vient, selon les occultistes, des Touraniens.

Les *Sémites primitifs* apparurent comme cinquième sous-race. La sixième sous-race fut celle des Acadiens, dont les Etrusques, les Phéniciens, les Carthaginois et les Sumériens seraient les descendants. Les « Mongols » constituèrent la septième sous-race, dont les Japonais sont une race-sœur.

En l'année 9564 avant notre ère, exactement, l'île de Poseidon, dernier reste de l'Atlantide, disparut dans la dernière submersion atlantique. Après les races atlanti-

ques apparurent alors, comme cinquième race primitive, les « Aryens ».

Une partie importante de toute cette révélation atlantique proviendrait du *Livre Dzyan*. Il paraît que le *Livre Dzyan* n'existe qu'en petit nombre d'exemplaires, dont l'un se trouve dans un monastère du Thibet et dont un autre existe, paraît-il, au Vatican. Bien entendu l'exemplaire du Vatican est absolument inaccessible mais les initiés arrivent à lire parfaitement et page à page l'exemplaire caché au Vatican (grâce aux phénomènes de vision à distance) lorsqu'ils sont en état de concentration psychique. Une partie de ce qu'on sait de l'Atlantide a été connue par ce moyen.

Ce que Rudolf Steiner enseigne sur l'Atlantide est d'un intérêt essentiellement supérieur et d'un ordre plus élevé. La source de cette connaissance est la *faculté intuitive*, qui entre en action chez l'homme lorsqu'il se concentre en lui-même. Par ce moyen l'homme peut remonter aux origines impérissables des choses passées et arriver à voir ce qui n'est plus visible en tant qu'événement actuel, sans que pourtant l'immensité des temps écoulés ait pu en produire l'anéantissement total. « L'homme passe ainsi de l'histoire périssable à l'histoire impérissable. Cette histoire est du reste écrite avec d'autres caractères que l'histoire vulgaire. La *gnose*, l'*anthroposophie* la nomment *Akashachronik*. Notre langue ne peut nous donner qu'un faible aperçu de ce qu'est cette chronique. Car notre langue a pour base le monde sensible et tout ce qu'on lui demande d'exprimer prend aussitôt le caractère des choses sensibles. Au non initié, qui ne s'est pas encore convaincu par sa propre expérience de la réalité d'un univers psychique particulier, on peut facilement donner ainsi l'impression du fantastique, ou même de quelque chose de pire. Mais celui qui a acquis l'aptitude des

perceptions dans le monde de l'esprit perçoit les événements écoulés dans leur caractère éternel. Ils lui apparaissent, non comme les témoins morts de l'histoire, mais pleinement vivants. Il assiste d'une certaine manière au spectacle du passé. Ceux qui sont initiés à la vie de cette écriture vivante peuvent plonger leurs regards dans un passé bien plus lointain que celui jusqu'où remonte notre histoire extérieure. Ils peuvent aussi, par une perception immédiate et psychique, dépeindre les événements dont traite l'histoire ordinaire avec bien plus de sûreté que cette histoire ne l'a jamais fait dans les livres. Mais, pour éviter une erreur que l'on commet souvent, disons dès maintenant que la connaissance psychique n'est pas, elle non plus, infaillible. Ce mode de vision peut montrer l'erreur. Nul homme n'est, même en ce domaine, affranchi de l'erreur, si haut qu'il soit.

C'est pourquoi on ne doit pas se laisser arrêter par le fait que les révélations ayant pour origine cette source de connaissance ne sont pas toujours pleinement concordantes. Mais la confiance que peut inspirer ce mode d'information l'emporte de beaucoup sur celle que mérite la connaissance sensible. Ce que nous apprennent divers initiés sur l'histoire ou la préhistoire doit donc en général concorder. En fait, toutes les écoles occultistes possèdent des informations de ce genre sur l'histoire et la préhistoire. Il y a depuis des milliers d'années, en ce domaine, une si parfaite concordance que la concordance pouvant exister entre les écrits des historiens des choses extérieures ne peut nullement être comparée à celle-là. Les initiés de tous les lieux et de tous les temps disent pour l'essentiel exactement les mêmes choses. »

D'après Rudolf Steiner, les Atlantes avaient une mémoire très développée mais aucune intelligence logique et aucun pouvoir de combinaisons mathématiques. Ils ne pensaient pas en concepts mais en images. Or, à

l'exercice de chaque faculté humaine est lié celui d'autres facultés. La mémoire est plus proche que l'intelligence des racines profondes de la nature humaine, c'est pourquoi, en connexion avec la mémoire, d'autres facultés s'étaient développées chez les Atlantes. Grâce à elles, ils pouvaient se rendre maîtres de ce qu'on nomme la force vitale. « De même que nous savons aujourd'hui faire jaillir de la houille la force calorifique, que nous transformons en force motrice, de même les Atlantes savaient mettre au service de leur technique la force germinative des êtres vivants. L'homme moderne doit se contenter d'enfouir le grain dans la terre et de laisser aux forces naturelles le soin de le réveiller. Mais, à l'époque atlante, on ne cultivait pas seulement les plantes pour en obtenir un aliment, on les cultivait encore pour rendre accessible aux moyens de locomotion et à l'industrie les forces qui sommeillent en elles. De même que nous avons des moyens de transformer en force motrice la force qui sommeille dans le charbon de terre, de même les Atlantes avaient les moyens de transformer en énergie techniquement utilisable la force germinative des semences végétales. C'est ainsi qu'étaient mus les appareils de locomotion des Atlantes, qui planaient à une faible hauteur au-dessus du sol. Cette hauteur était moindre que celle des montagnes de l'époque atlantique. Mais il y avait des appareils particuliers pour passer par-dessus les montagnes. »

L'anthroposophie enseigne aussi que les conditions physiques de la vie n'étaient pas les mêmes qu'à présent, que l'enveloppe atmosphérique de la terre était plus épaisse et que pour cette raison, pour la raison aussi que l'eau était moins dense qu'à présent, la technique qui se développa fut nécessairement toute différente de la nôtre. Steiner dit expressément : « La science et la pensée logique ne peuvent jamais, (de par leur nature

même) décréter ce qui est possible et ce qui est impossible. Leur rôle est seulement d'expliquer ce que l'expérience et l'observation révèlent comme réellement existant. » Il continue ainsi en ce qui concerne les Atlantes : « On ne se fait une idée exacte des Atlantes que si on sait que leur conception de la fatigue et de la consommation des forces était très différente de la nôtre. »

En ce qui concerne les prédécesseurs des Atlantes, Steiner raconte qu'ils vivaient sur un continent disparu, la Lémurie, situé au sud de l'Asie actuelle. Après que les Lémuriens furent passés par divers degrés de civilisation, ils dégénérent pour la plupart et la partie dégénérée donna naissance à ce qu'on appelle aujourd'hui les « peuples sauvages ». Une faible partie seulement de l'humanité lémurienne se montra capable de développement et c'est d'elle que dérivèrent les Atlantes. La plus grande partie de la population atlante dégénéra à son tour aussi et c'est du résidu demeuré sain que prirent naissance les Aryens « dont la culture de l'humanité actuelle dépend. »

Steiner désigne les Lémuriens, les Atlantes et les Aryens comme ayant été les « grandes races primitives » de l'humanité. Ces races et deux plus anciennes, plus deux races qui succéderont dans l'avenir aux Aryens, font au total les sept races principales originelles départies à l'humanité.

Steiner parle ainsi des forces psychiques des premiers Atlantes : « Ces hommes étaient en quelque sorte restés plus apparentés aux êtres de la nature parmi lesquels ils vivaient que ne le furent leurs successeurs. Leurs forces psychiques étaient encore plus des forces naturelles que celles des hommes d'à présent. Les paroles qu'ils prononçaient étaient aussi des forces de la nature. Ces paroles n'étaient pas seulement une désignation pour les choses, mais renfermaient une puissance

capable d'action sur les choses, et sur les autres hommes. Le mot « Rmoahals » n'avait pas seulement une signification, mais une énergie.

« Lorsqu'on parle du pouvoir magique des mots on exprime une idée qui était bien plus réellement réalisée pour ces hommes que pour nous. Lorsque le Rmoahal prononçait un mot, ce mot mettait en jeu une force analogue à l'objet même qu'il désignait. Il en résulte, que dans ces temps, les mots avaient des vertus curatives, qu'ils provoquaient la croissance des plantes, pouvaient apaiser la fureur des animaux et exercer toutes sortes d'effets de ce genre. Tout cela perdit de sa force, de plus en plus, chez les sous-races tardives des Atlantes. On pourrait dire que l'exubérance des forces naturelles perdit peu à peu de sa plénitude...

« En particulier le langage avait pour eux quelque chose de sacré. Le mésusage de certains mots dont le pouvoir était particulièrement considérable a été une impossibilité. Chaque homme sentait que ce mésusage devait lui causer à lui-même un très grand dommage. Le charme que ces mots étaient susceptibles d'exercer aurait opéré en sens inverse. La bénédiction attirée par ce mot employé légitimement serait devenue malédiction par mésusage du mot, et aurait perdu le coupable. Dans leur innocence de pensée, les Rmoahals attribuaient le pouvoir dont ils disposaient moins à eux-mêmes qu'à la nature divine opérant en eux. »

L'auteur nous apprend ensuite comment des souvenirs naquirent de la mémoire et, de la mémoire, le souvenir des ancêtres et le culte des ancêtres, comment des groupes d'hommes ayant une mission déterminée se constituèrent et comment l'expérience individuelle apparut. D'elle naquit la personnalité avec le besoin de se mettre en valeur. Le pouvoir de porter un jugement naquit de l'aptitude à comparer et le pouvoir de calculer de l'ap-

titude à combiner. La pensée apparut au préjudice du pouvoir de commander aux forces de la nature. Ce développement interne des sous-races atlantiques conduisit à la prédominance caractéristique de la pensée chez les Aryens, la cinquième sous-race. Chez la sixième sous-race, celle des Acadiens, apparut, à la place des simples désirs ou des impulsions simples, *l'intelligence* : « Chez les races qui avaient précédé celle-là on était porté à reconnaître pour chef celui dont les actions avaient profondément impressionné les mémoires ou celui qui pouvait se rappeler à lui-même une vie riche de souvenirs. A partir de ce moment, ce rôle fut attribué à celui qui était intelligent. Ce dont on avait tenu compte auparavant, c'était ce dont le souvenir durait chez les gens ayant bonne mémoire. On donna désormais la préférence à ce qui éclairait le mieux la pensée. Au temps où régnait la mémoire on restait attaché aux choses jusqu'au moment où on les trouvait insuffisantes et dans ce dernier cas, bien entendu, on accueillait celui qui se présentait avec une nouveauté susceptible de remédier au défaut constaté. Mais à partir du moment où régna la pensée, on vit se développer le goût de la nouveauté et le désir du changement. Chacun voulut imposer ce que sa perspicacité lui proposait. C'est pourquoi des troubles commencèrent à l'époque de la cinquième sous-race et ils eurent pour effet, à l'époque de la sixième, que l'on sentit le besoin de réduire sous des lois communes la pensée individuelle des particuliers. L'éclat qui caractérisa les états de la troisième sous-race eut pour base le fait que des souvenirs communs assurèrent l'ordre et l'harmonie. Dans les états de la sixième race il fallut assurer cet ordre à l'aide de lois appropriées. C'est pourquoi il faut chercher dans la sixième sous-race l'origine des institutions juridiques et gouvernementales. »

La récente littérature théosophique et anthroposophique a donné une place importante à cette tradition théosophique. Un article de Adolf Ammerschlaeger sur le problème de l'Atlantide est particulièrement instructif. Dans cet article la destinée atlantidienne, dans ses aspects extérieurs, est utilisée en vue de sa signification interne et psychique. Il semble presque que la tradition atlantidienne elle-même n'apparaisse plus comme correspondant à un événement historiquement défini mais comme un mythe qui éclaire pour les initiés le symbole de l'île engloutie. On y trouve mise en valeur, particulièrement, la seconde partie de l'ouvrage de Steiner, dans laquelle est décrit le processus qui conduisit la conscience de l'Atlante aux sphères supérieures. « Plus les puissances intellectuelles prirent le dessus et plus s'évanouirent les forces de l'intuition, plus faible et plus obscur devint le sentiment du divin. Le crépuscule des dieux commença. »

L'air, qui avait plus d'épaisseur au temps de l'Atlantide, subit des modifications lors de l'effondrement de ce continent. La lumière solaire put traverser les nuées brumeuses et l'arc-en-ciel parut. « Il s'élève au seuil de la conscience qui se tourne vers la terre et devient pesante. » Ce n'est donc pas un phénomène purement physique. Il précède le monde de la lumière et constitue un reflet de ce monde supérieur que l'homme devra se créer par sa science et par sa technique. « A partir de cette époque, la vie se dissimula de plus en plus derrière son reflet coloré » et le lumineux monde divin des Atlantes n'a plus de vie pour la conscience des hommes si ce n'est dans le souvenir d'un âge d'or. Seuls parmi les hommes les initiés ont encore la notion des puissances qui conduisent le monde. Pour le vulgaire profane l'île bienheureuse ne fut plus que la terre des joies extérieures. Mais l'anthroposophie reconnaît l'impulsion spi-

rituelle dont la source fut le regret de l'Atlantide jusque dans les voyages de découverte du xv^e siècle, et aux temps où on a cherché le Graal et le pays du prêtre Jean.

Enfin le souvenir de l'Atlantide affirme sa réalité sous la forme d'une utopie matérialiste dans la *Nova Atlantis* de Bacon et dans la création, par la technique de nos jours, d'un quatrième règne de la nature. On se rappelle aussi ce mot de Mereschkowski, qui, utilisant à sa manière la tradition atlantidienne s'exprime ainsi : « Le mésusage de la magie perdit les Atlantes, le mésusage de la technique menace de nous faire disparaître. » Mereschkowski demande : « Qu'est-ce que l'Atlantide? une tradition ou une prophétie? appartient-elle au passé ou à l'avenir? Pourquoi, maintenant précisément, plus qu'à toute autre époque ce mythe s'impose-t-il à nous avec une si indéniable réalité? » L'anthroposophe réclame que l'Atlantide engloutie reparaisse comme continent appartenant au règne de l'esprit. « Ce nouveau continent ne peut être retrouvé que par un retour de la volonté vers l'intérieur de nous-mêmes. » — « Nous rêvons de voyages vers l'univers cosmique, mais cet univers n'est-il pas en nous? Les profondeurs de notre esprit demeurent ignorées pour nous. C'est vers l'intérieur que va la voie mystérieuse (Novalis). » Rudolf Steiner a ouvert une brèche dans les frontières du connaissable jadis tracées en avant de cette nouvelle Atlantide. Le monde de l'esprit cesse d'être inaccessible et peut être à nouveau contemplé par ceux dont la volonté, stimulée par une nouvelle soif de savoir, se retourne vers l'intérieur et prend possession du sentiment et de la pensée, par ceux dont la conscience d'eux-mêmes, constituée au cours de l'histoire post-atlantidienne, s'ouvre à ce monde de l'esprit. C'est la voie de l'imagination, de l'inspiration, de l'intuition. » Telle est la réponse à la question posée par Mereschkowski.

En attribuant vingt à vingt-cinq mille ans de date aux sources sanscrites et aux restes d'une littérature remontant au temps des rois *ases* aryens-atlantes, pièces qu'il aurait déchiffrées et reconstituées avec le concours de ses amis hindous. Frenzold Schmidt place lui-même dans un domaine inaccessible à tout contrôle scientifique son livre : *Texte primitif de la première apocalypse divine, Bible primitive Atalantinique, livre d'or de l'humanité, avec la première révélation des temps paradisiaques remontant à quatre-vingt-cinq mille ans avant J.-C.* »

L'auteur nous raconte quatre catastrophes : la grande famine universelle (70.000 ans), le cataclysme de la Tour de Babel (50.000), le déluge de feu (35.000), le déluge d'eau (20.000). Ce dernier submergea aussi l'Atlantide, (que l'auteur appelle constamment Atta-Lantis) ou le premier christianisme s'était constitué comme révélation « arienne-atta-lantique », et avait eu des saints comme Asura-maja. Quant à la Bible, on la dénonce comme étant une falsification de très anciens textes aryens, que l'auteur publie reconstitués.

L'Atlantide a un rôle spécifique dans les extériorisations directes de ce qu'on nomme l'univers occulte. On entend constamment parler de réminiscences transcendantes et de prophéties qui ont l'Atlantide pour objet. Dans son excellent livre sur l'Atlantide, Wencker-Wildberg parle d'une prophétie d'une dame Th. H..., sur laquelle on ne sait rien, d'après une publication parue la même année (*Magische Blätter*, Leipzig, 1920) :

« En 1925 environ apparaîtra une comète qui ne sera visible d'abord que comme un petit nuage dans le ciel, puis prendra un développement immense et sera même visible pendant le jour. Cette comète sera la même que celle qui, au temps de la naissance de J.-C., s'arrêta sur la crèche de Bethléem et guida les rois mages jusqu'à

son berceau. Tous les deux mille ans cette comète revient et est visible de la terre. D'énormes tremblements de terre et des tempêtes annoncent son arrivée. Une partie des côtes de la France, de la Belgique et de l'Allemagne seront submergées. Toute l'Angleterre s'effondrera dans les flots sous l'action d'un énorme tremblement de terre océanique. En Allemagne, une partie de Hambourg disparaîtra sous l'eau et beaucoup d'hommes périront dans la rupture du fameux tunnel de l'Elbe. En même temps apparaîtra un grand continent dans la région des Açores et on y découvrira les traces d'une ancienne civilisation sur laquelle on n'est renseigné actuellement que par la science occulte.» Georg Lomer, dans son livre sur les *Catastrophes universelles qui viennent* (1921), fait connaître d'autres rêves ou d'autres prophéties de ce genre. R. Ferdinand Winkler-Wien expose en détail une révélation analogue, mais relative au passé, et due à un médium authentique, Mme Silbert, de Graz, (voir la bibliographie). Mais il conviendrait de pouvoir reproduire, avec ce qu'a dit le médium, ce qu'en pense M. Winkler, qui a, paraît-il, rédigé, en prenant pour base des révélations de cette sorte, un manuscrit en plusieurs volumes, où on trouve les détails les plus circonstanciés sur l'Atlantide, sans excepter sa flore et sa faune.

Sur les séances même l'auteur écrit : « Je vais faire connaître sommairement comment nous avons mis en train le processus graphique.

« Après avoir pendant quelque temps, suivant la coutume des débutants, tiré de leur repos des parents décédés, nous avons commencé à faire de meilleur travail, et, en particulier, améliorer l'écriture.

« C'est à cette époque que Leo Frobenius publia son livre *Sur les traces de l'Atlantide*, à son retour de l'Afrique. Nous en parlâmes et eûmes des doutes. Il nous semblait que, même pour les anciens, dont la géogra-

phie était rudimentaire, l'Atlantide et la côte de l'Afrique ne pouvaient pas avoir été la même chose. Un continent atlantique indépendant devait, bien plus probablement, avoir réellement existé. Quelques jours plus tard, comme nous procédions à nouveau à nos expériences, nous recueillîmes, à notre grand étonnement, la communication suivante : « Si vous voulez savoir quelque chose sur ce grand continent disparu qui se trouvait en dehors des colonnes de Melkart, je peux, moi Jarbas, le kanaanite, fils de Jarbaal, vous renseigner. Je peux, moi Jarbas de Zor, vous raconter mon voyage au delà des colonnes de Melkart, dans la grande mer d'eau salée et vous dire comment j'ai trouvé la côte de ce pays et ce que j'y ai vu. Je peux aussi vous amener des habitants du pays qui pourront vous parler de leurs grands rois, de leurs dieux et de ce que vous voudrez. »

« Ce Jarbas était donc un Kanaana, un Phénicien, qui, comme il le raconta par la suite, vivait vers 1400 avant J.-C. Et alors se produisit ce que nous aurions cru impossible. Au cours de plusieurs années vinrent à nous les rois et les conducteurs de peuples, les héros, les savants, les prêtres et les sages. Ils nous racontèrent ce qui s'était passé de leur temps. Ils nous exposèrent leur constitution, leurs lois, leur religion, nous dirent ce qu'étaient leurs arts et leur architecture. Ils nous aidèrent à dessiner leur pays, nous firent connaître des spécimens de leur langage et de leur littérature, nous dépeignirent leur vie, nous renseignèrent sur les divers peuples qui avaient occupé ce continent, sur les nombreuses guerres qui avaient ensanglanté le sol de ce paradis. Les races vinrent à nous les unes après les autres attirées par un mystérieux pouvoir que nous n'avions pas conscience de posséder. Les communications devinrent de plus en plus faciles, car, au commencement nous nous trouvions assez désorientés devant cet ensem-

ble de renseignements, ne connaissant pas les noms de ces contrées, de ces peuples et de ces villes qui, d'ailleurs se substituèrent les uns aux autres ou disparurent au cours des milliers d'années qu'il nous fut donné de contempler. Il n'y avait plus pour les générations récentes que de fabuleux champs de ruines, des collines couvertes de broussailles, visitées en secret par les chercheurs de trésors. Alors les premiers signes de la catastrophe commencèrent aussi à se manifester. Mais elle ne s'abattit pas sur ce malheureux continent tout d'un coup. Elle se développa peu à peu. Des villes florissantes furent submergées. Le continent se fragmenta. Les îles qui subsistèrent diminuèrent de nombre peu à peu et les habitants de ces îles savaient seulement que leur pays, autrefois, avait été beaucoup plus grand. Il ne nous a été transmis historiquement à nous-mêmes, outre le nom même de l'Atlantide, qu'une description tout à fait invraisemblable due à Platon, description qui n'est pas scientifiquement exacte, mais qui est seulement la base d'une fiction relative à un Etat utopique.

« L'histoire véritable, au contraire, telle qu'elle nous a été communiquée, remonte dans le passé au delà du X^e millénaire. Il y est question aussi de l'histoire primitive de la race rouge, qui posséda dans l'Atlantide de grands royaumes et arriva à une civilisation élevée. Mais c'était déjà en ce temps-là une race persécutée. »

En dehors de ces relations écrites, il existe aussi sur l'Atlantide des documents graphiques qui fixent des visions médiumniques ou la vision de personnes en état de transe, ayant eu la perception de l'Atlantide. Trop souvent aussi se glissent parmi ces images, traduites en état de transe, d'autres images qui ne sont pas autre chose que des productions fantaisistes parfaitement conscientes. Ce sont donc des produits d'un art artificiel qui s'opposent aux véritables documents médiumniques ou

recueillis en état de transe, ou du moins en état d'inconscience, sans influence de la volonté.

En octobre 1931, à l'exposition de la peinture médiumnique de Berlin, on pouvait voir, avec d'autres productions, une série complète de représentations en couleurs de la submersion d'une île montrant le processus d'un cataclysme neptunien-plutonique reproduit d'une manière vraiment spontanée.

Il résulte de tout ceci qu'on commence à utiliser les manifestations du soi-disant occultisme pour le développement effectif de nos connaissances exactes. Bien que, récemment, Eugen Georg, avec d'autres, aient réclamé la mise à profit des puissances mystérieuses de l'esprit pour les besoins de la recherche scientifique (il s'agit des sciences exactes et non pas seulement de la psychologie), des difficultés en apparence presque insurmontables s'opposent à l'objectivation comme documents scientifiques des constatations personnellement vécues dans ce genre de recherches.

L'ATLANTIDE SELON UN ARRIÈRE-NEVEU DE ZEUS

Tous les grands événements de l'histoire ont leur parodie. La littérature relative à l'Atlantide comprend aussi un livre que l'on peut considérer comme une parodie des travaux sérieux, comme une caricature du mythe atlantidien de Platon. Il s'agit du *Livre de l'Atlantide* de Karl Georg Zschaetzsch qui, auparavant, avait déjà montré son mérite en publiant son livre sur l'origine et l'histoire de la race aryenne. Sur la base d'une connaissance réelle des faits mythiques, mais sans aucun contrôle de jugement, l'auteur a écrit un ouvrage qui est un mélange grotesque de fantastique et de banalité, et

il n'y aurait pas lieu de s'arrêter à cette production si, même à travers ce brouillard, la pensée de l'Atlantide ne rayonnait pas. Zschaetzsch admet que l'Atlantide se trouvait entre l'Europe et l'Amérique et qu'elle fut la patrie primitive des Aryens blonds aux yeux bleus.

« L'âge du monde qui nous a précédé se termina par l'engloutissement de l'Atlantide, où les Atlantes, c'est-à-dire les Aryens, vivaient depuis le début des choses dans le bon ordre et la civilisation. La chute du feu du ciel, déluge de grêlons de feu causé par une comète, anéantit la partie méridionale de l'Atlantide. Trois Aryens seulement furent sauvés : Wotan, la sœur de Wotan et sa fille. La sœur mit au monde pendant le déluge de feu un enfant et de cet enfant descend la race survivante des Aryens. » L'auteur de ce livre, lancé sur la trace de ce qu'il désire trouver, est admirablement renseigné sur le passé. L'Atlantide de Platon, l'Eden biblique et les mythes préhistoriques des peuples américains s'accordent d'eux-mêmes selon ses vœux pour reconstituer comme il convient l'histoire primitive de la race aryenne.

Après le « système d'irrigation » qui existait dans son *Atlantide Jardin d'Eden* il décrit en détail la façon dont se nourrissaient les Aryens. « L'alimentation carnée n'est apparue parmi la population aryenne qu'après le déluge de feu lorsque s'était constituée une population mêlée par croisement de non-aryens et de métis venus des colonies de l'Atlantide elle-même et cette population mêlée ne put pas répudier absolument ses coutumes de non-aryens. Tandis que les races non-aryennes consommaient indistinctement tout ce qui pouvait leur remplir l'estomac et les rassasier, les Aryens n'avaient jusque-là vécu que de plantes qu'ils choisissaient très soigneusement parmi les espèces salutaires. Lorsque plus tard leur alimentation devint carnée ils s'aperçurent rapidement, non seulement que cette alimentation leur faisait moins

de bien, mais même qu'après l'usage des diverses sortes de viandes ils souffraient de maux qui leur firent juger à propos d'en restreindre l'usage et, pour certaines sortes, de le supprimer complètement. On serait ainsi arrivé à une réglementation qui prohiba tout à fait l'usage de plusieurs viandes et prescrivit pour d'autres la suspension de leur consommation pendant certaines périodes. C'est-à-dire qu'on institua des périodes de jeûne. Les bons effets des jeûnes et de l'abstinence à tous les égards avaient probablement été constatés déjà auparavant en Atlantide et mis à profit. » Les règles alimentaires que l'on trouve en usage aux époques suivantes chez les différents peuples proviennent donc en partie de cette ancienne législation atlantidienne.

Suivant Zschaetzsch, le siège du gouvernement se trouvait, avant le déluge de feu, au milieu de la grande plaine mais, plus tard, il fut transporté dans la région d'Yggdrasil et du « Puits magique », dans la partie septentrionale de l'Atlantide où il apparaît alors de nouveau comme « Champ de l'Ida ». A l'époque qui commença alors, entre le déluge de feu et le déluge d'eau, se place la réforme du calendrier qui, plus tard fut transmise par les Aryens aux Germains, chez qui, même avant l'introduction du christianisme, le premier jour de la semaine était le lundi. C'est pourquoi, même à présent, on parle du « lundi bleu » parce que le bleu était la couleur sacrée.

Suivant ce connaisseur puritain des choses de l'Atlantide, une jeune fille nommée Heid, qui avait la science du péché, c'est-à-dire la science des boissons fermentées, et qui était d'une race étrangère non aryenne fit connaître dans l'Atlantide les breuvages enivrants. De cette façon l'histoire d'Eve et du fruit défendu s'interprète très facilement. « Dans la Bible c'est Eve qui, en consommant un fruit défendu, commet un si grave péché qu'elle

est chassée du paradis avec son mari. Mais l'usage d'un fruit *inoffensif* ne devait causer aucun malheur. Au contraire la préparation des boissons fermentées, art particulier aux gens du midi, pouvait être la source de maux infinis. Le fruit dont il s'agit ici est donc un fruit (peut-être le raisin) qui pouvait être éventuellement consommé non pas frais, mais après avoir été pressé. A l'occasion d'un essai de ce genre on comprend facilement qu'on ait pu faire l'invention d'un breuvage enivrant, car le suc d'un fruit pressé entre bientôt en fermentation et provoque alors l'ivresse. »

L'auteur raconte alors d'après une source péruvienne que le prince atlantidien Cnexteco, à l'occasion d'un festin solennel sur le Schaunberg s'enivra tellement qu'il montra ce qu'il est décent de cacher. « Cet événement, qui se produisait pour la première fois, décida alors les Aryens à mettre fin à tout ce scandale en expulsant les coupables du champ de l'Ida. » Les expulsés, « des Turses », par conséquent des non-aryens, mais des hommes de la race à laquelle appartenait cette mauvaise Heid, expièrent durement leurs méfaits en ce que, refoulés dans les parties montagneuses et peu fertiles de l'Atlantide, ils labourèrent leurs terres « à la sueur de leur front ». Une partie comique du livre est aussi l'endroit où notre savant explique que « Poseidon », le fondateur d'*Atlantis*, n'a rien de commun avec le dieu de la mer Poseidon. Il corrige sur ce point le texte de Platon. « La tradition selon laquelle le père et la mère de Kleito moururent lorsque celle-ci était déjà grande n'est pas absolument exacte, car sa mère mourut peu après la fin de la pluie de feu tandis que son tuteur vécut encore longtemps et instruisit dans la science du temps qui avait précédé le déluge de feu non seulement son pupille mais vraisemblablement aussi les enfants de celui-ci... On trouve d'autres exemples de ces inexacti-

tudes, qu'expliquent facilement les imprécisions de la tradition orale, et qui sont inévitables, mais que la comparaison d'autres sources mythologiques permet de corriger. » Ainsi, voilà un endroit où Platon a fait erreur.

Zschaetzsch nous apprend enfin que les Atlantes avaient fondé des colonies en Europe et que les anciens Hellènes furent une de ces colonies. Zeus aurait été un des plus en vue des chefs des Hellènes et sa famille, qui continua de porter le nom de Zeus, émigra en Germanie. L'auteur arrive ainsi à la constatation remarquable que son propre nom : Zschaetzsch n'est qu'une corruption du nom de Zeus. Nous voyons, à la conclusion, que toute cette mobilisation des dieux, des peuples et des personnages de la préhistoire avait pour but de démontrer finalement que l'auteur descend de Jupiter. C'est une conclusion à laquelle nous n'aurions pas pensé nous-même.

On pourrait faire une remarque du même genre au sujet de Wendrid, qui s'est fait une réputation d'auteur gai en démontrant que le Paradis terrestre se trouvait dans le Mecklembourg.

LE « RAPPORT » DE SCHLIEMANN

On ne peut passer sous silence, en terminant cet exposé, un événement qui a constitué un facteur troublant de plus dans le domaine des idées, déjà suffisamment confuses, que l'on se fait de l'Atlantide.

Le 20 octobre 1912, le docteur Paul Schliemann, un petit-fils de l'illustre archéologue allemand Henri Schliemann, mort en 1890, publia dans le *New York American* un article intitulé : *Comment j'ai retrouvé l'Atlantide, source de toute civilisation*. Dans cet article,

Paul Schliemann affirma qu'il avait trouvé dans les papiers secrets laissés par son grand-père un document sur la découverte de l'Atlantide. Quelques journaux allemands s'occupèrent alors de cette publication et la présentèrent comme un exemple typique des nouvelles à sensation d'origine américaine, en considérant le fait comme peu digne de foi. Mais l'article du journal tout entier est si intéressant que nous l'avons reproduit à la fin du présent ouvrage, avec les autres documents, en l'abrégeant. Il n'est pas seulement digne d'attention du point de vue des hypothèses historico-géographiques qui s'y trouvent. Ces hypothèses révèlent l'influence très marquée des théories antérieures de Donnelly.

Il faut remarquer aussi la mystérieuse voie par où il fallut passer pour arriver aux papiers, la conservation de l'enveloppe cachetée, le contenu du vase à tête de chouette, la preuve tirée du texte en écriture maya, écriture qui, en réalité, n'est pas encore déchiffrée à présent, tout cela inspire tant de doutes qu'on peut trouver bien compliquée la tâche que s'attribua le descendant de Schliemann. Il est étrange aussi que l'ouvrage de Paul Schliemann annoncé dans cet article n'ait jamais paru et que l'auteur lui-même n'ait plus fait parler de lui. Il semble bien douteux que le vase à tête de chouette et les manuscrits qu'allègue Schliemann existent véritablement. Eugene Georg qui a publié pour la première fois le « rapport » de Schliemann, fait remarquer que l'allusion à des découvertes faites dans un temple de Lhassa n'est pas une idée plus originale que le nom de « Mu » pour la terre disparue. Mais il est intéressant de savoir que, peut-être cependant, Henri Schliemann lui-même s'est réellement occupé du problème de l'Atlantide, comme son collaborateur Wilhelm Dörpfeld le confirme dans une lettre adressée à l'auteur du présent ouvrage et qui renferme ceci :

« Je réponds volontiers à votre question relative aux communications de Paul Schliemann en vous informant qu'il y a quelques années j'ai été déjà interrogé à ce sujet, mais je ne pourrais plus dire par qui. Autant que je peux m'en souvenir j'ai déjà répondu à cette époque ce que je vous réponds maintenant. A ma connaissance Henri Schliemann ne s'est jamais occupé d'une façon approfondie de la question de l'Atlantide. Du moins je ne l'ai jamais entendu faire aucune allusion à un travail de ce genre bien que j'aie été son collaborateur depuis 1882 jusqu'à sa mort (1890). Mais Schliemann parlait quelquefois du problème même de l'Atlantide et je considère comme possible qu'il ait réuni des notes se rapportant à cette question. Cependant je ne crois pas à l'existence d'une œuvre originale de lui sur ce thème. »

Il est clair que le désir de prouver l'existence de l'Atlantide joint à l'envie de se créer une réputation scientifique, a incité un esprit émotif, fatigué de porter un nom illustre, à user d'un moyen suspect pour rendre la question encore plus obscure par un essai de mystification.

CONCLUSIONS

Si on considère le conflit des diverses théories de l'Atlantide on s'aperçoit que deux catégories de chercheurs sont à la recherche de deux sortes d'Atlantide. Les uns (ce sont les philologues et les archéologues) voudraient retrouver l'Atlantide telle qu'elle a été décrite par Platon, qui en a donné une description précise, avec des mesures exactes. Les autres (et c'est actuellement le groupe le plus nombreux, celui des géologues, des ethnographes et des préhistoriens) cherchent l'Atlantide en tant que patrie primitive d'où se serait répandu sur le monde un peuple civilisateur. Eugen Georg, dans sa grandiose conception des *Civilisations disparues*, a exprimé l'essentiel de cette conception d'une manière si impressionnante que ses conjectures et ses hypothèses, même dans leur forme pré-scientifique, apparaissent comme étant déjà d'une vérité évidente et peuvent attendre sans inconvénient la preuve de leur validité. La question primordiale en ce qui concerne ce côté particulier de la question de l'Atlantide est celle-ci : A-t-il réellement existé une haute civilisation primitive ? Ce qui veut dire que l'essentiel n'est pas l'Atlantide en tant que lieu, mais l'Atlante en tant qu'homme. Est-ce que l'existence de cet homme pourra être prouvée à l'âge glaciaire ou à l'époque tertiaire ? Est-ce que les dessins d'animaux de l'époque tertiaire, trouvés dans l'Arizona, sont l'œuvre de la main de ces hommes, qui ont été témoins de la vie de ces animaux, qui les ont combat-

tus, qui leur ont opposé le pouvoir magique de ces dessins? Les représentations sont-elles la preuve qu'il y a réellement eu un homme tertiaire? Ou bien s'agit-il de documents plus récents que le diluvium, de souvenirs, de la concrétisation des réminiscences de la race, venant des temps d'une morphologie pré-humaine? Mais, abstraction faite de cela, il faut encore éliminer l'objection qu'il s'agit, dans ces concrétisations, de systèmes de formes ayant une signification pour la psychanalyse et qui reparaissent encore aujourd'hui chez les races humaines primitives, chez les hystériques et aussi dans l'art, et qu'on ne peut apprécier qu'en tant qu'images symboliques et comme résultats du refoulement.

La conception de l'Atlantide est donc double. Les hypothèses des archéologues sur la situation de la ville de Poseidon sont, si on les compare à l'importance des questions que se pose le groupe adverse, absolument secondaires, et de nature presque indifférente. Vouloir établir un conflit entre la théorie de Tartessos et les hypothèses d'Herman Wirth, serait manquer de compréhension.

D'une toute autre sorte est la question relative à l'existence ancienne d'un inter-continent atlantique. Tandis que l'ancienne école géologique ne voulait pas entendre parler d'une « île d'Atlantide », engloutie dans l'Océan Atlantique, l'existence ancienne d'un pont continental entre l'Afrique et l'Europe d'une part, l'Amérique de l'autre est devenue presque un lieu commun. Mais il ne faut pas perdre de vue que, si une théorie affirme la transmission des éléments de la civilisation et l'hypothèse d'une origine commune de l'humanité et de sa civilisation (qui serait celle de l'Atlantide primitive, si souvent alléguée), une autre théorie s'y oppose, alléguant qu'au cours de leur développement les peuples, lorsqu'ils passent par les mêmes niveaux du progrès,

ont aussi les mêmes manifestations matérielles de la civilisation. Mais cette science spéciale de la psychologie des peuples, dont le principal représentant est Bastian, est maintenant passée un peu à l'arrière-plan des discussions ethnographiques. La théorie de la dérive des continents de Wegener rend pour d'autres raisons superflue la théorie d'un pont intercontinental. Cette théorie admet l'existence primitive d'un continent unique que des processus géologiques auraient ensuite fragmenté en provoquant la dérive de l'Amérique. En tant que continent, l'Atlantide du point de vue de Wegener, n'a donc pas pu exister. Les points de contact de sa théorie avec d'autres théories, par exemple avec la cosmogonie glaciaire de Hörbiger, sont loin encore d'avoir été précisés. Si cette dernière théorie apporte une explication pour l'émersion et la submersion de l'Atlantide et, en tranchant cette question, lui joint la solution d'un grand nombre de problèmes scientifiques, il ne faut pas oublier qu'après avoir admis l'existence de l'Atlantide on la considère à son tour comme ayant été le substratum possible d'une civilisation humaine tertiaire.

C'est seulement en un sens plus profond que la question de l'Atlantide revient à son point de départ, à Platon. Elle reparaît comme une relation des faits qui sont les éléments symboliques du mythe. Ce mythe nous enseigne à concevoir ce continent, sa vie et son destin liés à ceux de la terre, cosmiquement conditionnés comme le symbole du destin de tout ce qui vit, comme le symbole du nôtre.

Si nous considérons rétrospectivement le développement des hypothèses atlantidiennes, nous constatons que, dans leurs très rares allusions, les auteurs anciens font le plus souvent preuve de scepticisme à l'endroit de la tradition platonicienne. Mais alors vient une époque où on assimile à l'Atlantide d'autres îles inconnues. Les

historiens romains se fondent le plus souvent sur les sources grecques. Les Alexandrins et les sources romaines de la basse époque n'apportent presque aucune idée nouvelle pour la solution de la question en ce qui concerne la situation exacte de l'Atlantide. Puis, après une zone de silence qui dure plusieurs siècles, le problème de l'Atlantide reparait dans la littérature un demi-siècle après la découverte de l'Amérique. L'intérêt qu'il éveille s'accroît graduellement, puis s'éteint, puis se réveille et s'exalte de nos jours avec une ardeur qui tient de la névrose hystérique. En 1926 la bibliographie de la question comportait mille sept cents numéros et elle s'est beaucoup développée depuis.

Et les curieux de l'Atlantide ont, à l'appui de leurs théories, emprunté des matériaux aux domaines les plus divers de la science. Pour pouvoir suivre leurs démonstrations avec le sens critique nécessaire, on devrait avoir des connaissances philologiques portant sur toutes les langues de la terre, il faudrait être archéologue, philosophe, au courant de la géographie ancienne, de l'histoire du plus lointain passé, ethnographe, préhistorien, géologue, zoologiste, botaniste, surtout au courant de la psychologie des races et de la psychologie tout court. On pourra trouver avantageux qu'un auteur qui n'est à proprement parler spécialiste dans aucun de ces domaines donne un compte-rendu de l'état actuel de la question de l'Atlantide et, en se plaçant au point de vue en quelque sorte extérieur d'un simple spectateur que la question intéresse, prenne position, moins pour porter un jugement sur des preuves que pour faire un choix de celles qu'on lui apporte.

L'opinion que le récit de Platon n'est qu'un mythe se présente comme très vraisemblable si on considère la manière de philosopher particulière à Platon. Rohde pensait que, n'ayant pas l'occasion de mettre en prati-

que son programme dans la réorganisation véritable de la société humaine, Platon avait été amené à une création poétique qu'on devrait désigner dans la terminologie de Schiller comme Idylle sentimentale. « De même que sa nature intérieure le portait à amplifier sous forme d'images artistiques, en des mythes divers, ses abstractions philosophiques, de même il devait désirer tout particulièrement voir vivre et se mouvoir librement devant lui en une matérialisation corporelle poétique, son idéal politique. Il avoue du reste lui-même qu'il fut porté à la réalisation poétique de son Atlantide par un désir de ce genre. » Rohde montre alors plus complètement le sens de cette opposition lorsqu'il dit : « ... Les minces vestiges de l'ensemble nous font reconnaître que, dans cette Athènes antedeeucalionique, avec sa division en castes, sa communauté des biens, sa vie bien ordonnée sur le plus heureux des sols, l'état idéal véritable de Platon devait être représenté devant nos yeux. En même temps les descriptions détaillées de la magnificence de l'Atlantide, sa grande richesse (métaux, arbres fruitiers, parfums et tous produits du sol, animaux, somptuosité dorée et argentée des palais et des temples qui portent d'ailleurs bien visible une empreinte barbare) devaient opposer à l'état philosophique modèle la contre-partie d'une richesse et d'une plénitude d'éclat plus extérieur. D'ailleurs Platon lui-même a clairement désigné au lecteur intelligent l'endroit où avait son origine et sa situation cette île, si facilement tirée du néant et si facilement anéantie, en faisant intervenir d'une façon si fondamentale à la fin de son récit ces tremblements de terre et ces inondations pour l'anéantissement de l'île atlantique et de la vieille Athènes. »

On pourrait compléter le tableau du contraste entre Athènes et Atlantis comme types d'une civilisation hellénique et d'une civilisation barbare en considérant la

différence des religions des deux pays. Bachofen fait remarquer (*Mutterrecht*, p. 370-375) que les Atlantes, dont Platon met en lumière le culte poséidonichthonique, sont vêtus de noir, se couchent à terre comme les arbitres des jeux funéraires de Némée, et jugent la nuit, et de telle manière que même l'égalité des voix acquitte, enfin proclament leur jugement à l'apparition du printemps. Bachofen voit dans cet usage un retour à des manifestations du matriarcat primitif, en ce sens que la justice redevient une attribution de la mère primitive, la terre. Les jugements nocturnes des Aréopagites et les combats nocturnes envisagés comme jugements des dieux rappellent ces conceptions du monde, qui n'avaient plus cours du temps de Platon. Orphée, identifié avec Pythagore dans beaucoup de mythes, descendait par son père Oeagrus à la septième génération d'une des Atlantides, qui est désignée par Diodore (III, 59) comme ayant été la mère primitive de tous les héros. Dans cet arbre généalogique d'Orphée s'affirme de plus l'intime relation du royaume atlante avec le monde pélagique, matriarcal, chthonique, depuis longtemps supplanté, à l'époque de Périclès et de Platon, par le monde apollinien régi par les hommes. A l'étape poséidonienne la domination masculine était encore soumise au lien du matriarcat, Poseidon était en rapport avec la lune et avec le culte lunaire. Dans le culte de Poseidon règne la pensée de la mort et nous voyons en action dans la fin de l'Atlantide cette pensée de la mort et le principe aquatique poséidonien. De ce point de vue, qu'on ne fait ici qu'indiquer, le récit atlantidien de Platon devrait, d'après son caractère épique, être considéré, non pas comme un enseignement historique et géographique, mais comme un exemple mythique. Cette conception n'exclut d'ailleurs pas la possibilité que Platon ait aussi fait connaître une ancienne tradition. Mais il est bien

surprenant qu'il se réclame de son grand-père Critias, dont le grand-père s'appelait aussi Critias, qui tient ces renseignements de son père, dont le frère, Solon, oncle du plus ancien Critias, avait eu l'entrevue dont il s'agit avec les prêtres de Saïs, sans qu'aucune nouvelle de toute cette histoire soit jamais parvenue aux oreilles d'aucun autre Grec, de sorte que c'est dans le texte de Platon que le nom même de l'Atlantide parut pour la première fois. Il est vrai que, dans le *Timée*, Platon dit qu'il ne s'agit pas d'une invention mais d'un récit véritable. Mais cette affirmation ne prouve absolument rien. Le peu d'intérêt qu'inspirait aux Grecs de ce temps l'histoire pragmatique du passé ou des pays lointains est un caractère de leur manière d'être, dirigée vers la mythologie, c'est-à-dire sur un mystérieux plein de signification. Absolument typique était pour les Grecs le tableau d'une île heureuse et aussi typique l'idéalisation de peuples primitifs barbares, qui, déjà, apparaissaient dans Homère. Les *Iles Bienheureuses* deviennent, par transposition, les îles des défunts et aussi les îles inaccessibles des heureux barbares. Cette mythologisation, chez Platon, n'exclut pas la preuve consécutive que Platon ait donné pour base à son mythe atlantidien une documentation authentique, mais, provisoirement, nous ne pouvons pas établir sur des preuves exactes ce pont entre les points de vue divers. Il est vraisemblable que Platon, puisant dans le trésor des conceptions grecques, a poétisé le mythe de l'Atlantide et, ainsi, comme dit Schleiermacher, a mythiquement anticipé sur ce qui apparaîtra plus tard sous une forme scientifique.

En cherchant une Atlantide dont l'existence soit géographiquement démontrable, les philologues, les géographes, les historiens et les géologues, mais surtout les théosophes, ont traité l'Atlantide comme un concept trop isolé et ils ont rompu le lien qui unissait le tableau de

l'île à l'ensemble de la philosophie platonicienne. Les remarques des philologues, et surtout d'Erwin Rhodes, s'attachent trop aussi, de leur côté, à une certaine idée dogmatique qu'ils se font du mythe chez Platon. Il est absolument nécessaire de connaître la position des fragments du *Timée* et du *Critias* dans l'ensemble de l'œuvre de Platon pour arriver à comprendre correctement le récit atlantidien dans sa relation avec Platon lui-même.

Le *Timée* et le *Critias* sont des œuvres de la vieillesse de Platon, écrites à une époque où, après ses deux derniers séjours à Syracuse, il s'était convaincu de l'impossibilité de réaliser son idéal politique et s'était tourné vers des études absolument différentes. Il n'est pas inexact de dire (Howald) que la pensée et la philosophie de Platon avaient perdu leur contenu. En tout cas on a raison de désigner les nouvelles œuvres de Platon, et avant tout le *Timée* et le *Critias*, comme étant de la mystique, où la dialectique est utilisée comme préparation à quelque chose d'irrationnel. Cependant on aurait tort d'admettre que le résultat de la discussion soit indifférent. Lorsque Platon lui-même dit de ses mythes qu'ils sont conçus ironiquement, la localisation limitative qui leur est assignée dans le domaine de l'ironie n'en diminue pas la valeur symbolique. Nous trouvons dans les descriptions du *Timée*, qui appartiennent à l'histoire naturelle, l'acceptation des bases des sciences naturelles modernes, et nous y voyons renaître l'ancien enseignement de Démocrite. Tout cela nous fait prendre conscience qu'une transformation du rationalisme se prépare. Nous laisserons de côté la question de savoir si cela s'explique par des influences égyptiennes ou par le pythagorisme sicilien. En tout cas le mystère devient puissant dans l'œuvre de Platon bien que Platon, qui l'expose, semble encore se défendre contre lui en le désignant comme sans caractère sérieux, pour en diminuer l'im-

portance. Il résulte de cette conception (qu'on indique en passant seulement) que la signification du récit atlantidien ne paraît pas s'accorder avec l'intention même de Platon. Platon, en tant que poète philosophe, s'aperçoit ici que le poète voyant et initié au mystère écrase le philosophe de son temps. Le thème de l'Atlantide ne doit pas son importance au fait que Platon l'a traité dans ses dialogues. Il a son importance *malgré* l'exposé que Platon en a fait. Son importance et le rôle qu'il a eu ne viennent pas du penseur mais de ceux qui l'ont transmis.

Les hypothèses qui ont été formulées au sujet de l'Atlantide offrent nécessairement un certain rapport de parallélisme avec d'autres conceptions particulières à l'époque où elles ont été formulées. Le peu qu'on en a dit dans l'antiquité, tantôt ne signifie rien, tantôt a trait à une identification avec une des îles bienheureuses ou avec une des îles mythiques dans le domaine des barbares du nord. Il est évident qu'à l'époque finale de l'humanisme on devait considérer la découverte de l'Amérique comme une preuve de l'opinion classique (par exemple Gomara). Fort curieuse est la tentative de Rudbeck d'accaparer l'Atlantide dans un but nationaliste. On peut noter à ce propos que, du 5 août au 26 septembre 1811, Goethe emprunta l'*Atlantid* à la bibliothèque de Weimar. La mention qui figure au livre de prêt est d'ailleurs la seule preuve qu'on ait que Goethe se soit intéressé à l'Atlantide. Les théories palestiniennes de l'Atlantide sont en réalité une autre forme d'un nationalisme intellectuel d'érudits chrétiennement orthodoxes. Nous avons précédemment fait allusion à une relation possible entre le goût de l'antiquité grecque et la localisation de l'Atlantide dans la Méditerranée, surtout en Grèce. Les essais interprétatifs de Borchardt, Herrmann, Schulten, Hennig sont des documents à base archéolo-

gique typique qui ne peuvent être considérés comme entraînant conviction définitive. Frobenius est réservé et se déclare incompétent dans le domaine des questions de géologie et d'histoire naturelle. Pour lui la découverte d'une grande civilisation vivante depuis l'antiquité est plus importante que le conflit soulevé autour d'une identification. Tout autrement dirigées sont les théories ayant pour base une hypothèse de travail, comme celles de Wirth, de Hörbiger et de leurs adhérents. Dans les deux cas nous voyons comme quoi s'ouvrent subitement, lorsqu'on en trouve la véritable clé, toutes les portes jusque-là fermées et comme quoi il devient possible de porter un regard inattendu dans les espaces du temps. De la nuit du passé des pays et des cultures sommeillantes entrent dans la clarté de notre vision et l'histoire du monde acquiert une nouvelle profondeur dans laquelle ce qu'on nommait l'histoire universelle n'occupe plus qu'une modeste place. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il ne s'agit que d'hypothèses, de moyens de recherche, dont la validité reste à établir. Surtout il faut exclure les appréciations de caractère sentimental. L'exagération de la valeur des doctrines est manifeste chez certains partisans des deux systèmes et on constate dans cette direction une surabondance d'affirmations qui montre à quel degré, même aujourd'hui, une partie des publications sur l'Atlantide émane de demi-érudits ou d'incontestables ignorants, dans un monde de lecteurs faciles à étonner, attirés par le côté mystérieux et obscur de la question et pour qui cette obscurité même est un signe de la vérité des hypothèses. En particulier il faut faire toutes réserves en ce qui concerne l'affirmation que la submersion de l'Atlantide serait racontée dans de vieux manuscrits maya. L'écriture maya n'a en effet réellement pas été déchiffrée jusqu'ici et, par conséquent, il ne peut pas être question d'en publier des

traductions. Eugen Georg a par conséquent raison de dire que, jusqu'ici, il faut se contenter d'interprétations de figures et que, dans ces conditions, on peut toujours lire ce qu'on a l'intention de prouver.

Nous arrivons à nouveau par cette voie à la documentation que peuvent procurer sur l'Atlantide la théosophie, l'anthroposophie, les communications médiumniques, ou les visions de sujet en état de transe. Ce qui est commun à toutes ces voies irrationnelles c'est l'abandon des moyens de documentation rationnels. Mais il y a dans les témoignages obtenus par ces voies des différences de niveau dont l'importance est capitale pour l'usage qui peut en être fait. Les renseignements dus à Rudolf Steiner lui-même ne peuvent pas prétendre à une exactitude pragmatiquement historique, c'est-à-dire supportant une vérification détaillée. Ceux qui viennent de l'« Akaschachronik » sont d'une nature typiquement mythologique et correspondent en cela de nouveau au mythe de Platon. L'Atlantide de Platon devient le symbole primitif de cette nouvelle mythologie aussi. La mythologie a des formes changeantes selon l'attente des hommes qui sont les véhicules du mythe. Mais le symbole atlantidien reste.

Mais même la manifestation atlantidienne du plus bas niveau, les explications dénuées de sens, les essais présomptueux d'un auteur qui bouleverse l'histoire du monde pour pouvoir se placer à la fin, parce qu'il s'est placé au commencement, montrent l'étonnante vitalité de ce symbole. Ici l'image primitive devient vivante et menace les Atlantomanes dans deux directions, du point de départ et du point d'arrivée.

L'analyse du Complexe-Atlantis des Atlantomanes et du Complexe-Atlantis de notre temps mériterait d'être l'objet d'une enquête psychanalytique spéciale. Les entreprises et les enquêtes scientifiques devraient, elles aussi,

être considérées sous cet angle. La prépondérance des questions atlantidiennes sur d'autres recherches archéologiques est si frappante qu'on doit y voir un fait d'hypercompensation consécutif au mauvais refoulement d'un complexe. Ce matériel psychologique brut s'enrichit considérablement si on y fait entrer les processus mentaux spasmodiques et alourdis de symboles de ceux des chercheurs d'Atlantides qui travaillent seulement par voie de combinaisons ou d'analogies dans un domaine à dominance intuitive. Mais, au delà de la psychologie individuelle, il est important de remarquer que, dans les recherches sur l'Atlantide, et dans les visions intuitives de l'Atlantide, quelles que soient leurs formes, scientifiques ou occultistes, une *psyché* collective se manifeste. Il est certain que la préoccupation de l'Atlantide et l'image de l'existence de l'Atlantide comme patrie d'un peuple parfait a pour origine une aspiration universelle qui, tissant le rêve mythique conforme à ses vœux, se fabrique l'image de ses désirs et en réclame les bases aux procédés de la connaissance intellectuelle : la science (même mal employée), les états de lucidité extra-scientifiques, l'état de foi.

Dans une remarque sur *Le monde primitif, la légende et l'humanité*, Daqué reconnaît comme fait la mystérieuse prescience et l'intuition propre aux états de lucidité dans le domaine de ce qu'on nomme mal à propos les sciences occultes. Daqué s'exprime ainsi : « Dans le petit livre de Scott Elliot sur la Lémurie, qui n'est fondé manifestement que sur toutes sortes de légendes orales ou sur l'assemblage romanesque de ces légendes, on trouve des données sur l'homme primitif et les animaux primitifs, présentées parfois sous une forme absolument confuse, et avec des figures d'animaux fossiles qui ne correspondent pas au texte, et qui sont mal datées. Cependant je dois reconnaître à une partie des idées

exprimées dans ce livre la priorité sur mes propres idées, parce que ce livre m'a en son temps incité à m'occuper de ces questions en tant qu'elles concernent l'homme même. » D'ailleurs l'*Atlantide primitive* de Karst n'est pas, au fond, une autre conception géographique que la Lémurie des occultistes. Dans une nouvelle production de l'école de Rudolf Steiner, le livre de Wachsmut, on peut suivre sur une carte jusqu'aux migrations prétendues qui, partant de la Lémurie et de l'Atlantide, aboutissent dans l'Océan Atlantique. La Lémurie elle-même semble identifiée avec la terre disparue « Mu » dont il est question dans Paul Schliemann et sur laquelle récemment James Churchward (*Les enfants du pays de Mu*) a prétendu donner des renseignements exacts provenant d'un manuscrit en langue naacal, ce qui serait la langue primitive de l'humanité.

Une question particulière serait de savoir pourquoi le problème de l'Atlantide est d'actualité à notre époque. Le problème de l'Atlantide appartient par sa nature aux phénomènes irrationnels. Les commentaires qui prennent l'Atlantide pour point de départ d'une thèse à tendances universalistes indiquent suffisamment la région dans laquelle, à notre époque, les discussions relatives à l'Atlantide commencent et, en tout cas, celle où elles aboutissent. A la représentation qu'on se fait de l'Atlantide se relie un vœu atlantidien plein de vie, le vœu de se découvrir une patrie et un but. Les patries primitives des diverses mythologies nationales, qu'elles soient ensoleillées ou embrumées, pénétrées de parfums ou battues de tempêtes, que ce soit pour les Allemands Vineta, pour les Suédois Saint-Brandan, pour les Celtes Avalun, pour les Anglais Leonais, pour les Ecossais Flaith-Innes, n'exercent pas le même attrait de curiosité que l'Atlantide. L'Atlantide est l'image d'un vœu de toute l'humanité et, en tant que réveil d'un souvenir, elle lui fait un

devoir de situer l'île de ses vœux, comme fait exact, au commencement de l'histoire, pour constituer une base digne de confiance à sa foi en un avenir meilleur par un processus de rénovation.

La formule d'Hegel : « La forme mythique du dialogue platonicien crée le caractère attrayant de cet écrit, mais elle est aussi une source d'incompréhension » s'est vérifiée surabondamment dans l'histoire des théories de l'Atlantide, car la pierre mise en mouvement par Platon a roulé avec elle une avalanche d'idées dont le conflit importe peu.

L'Atlantide, comme patrie d'une humanité heureuse ne nous apparaît pas seulement comme une idée parallèle à celle du paradis terrestre biblique, mais presque comme son autre nom et toujours comme comportant un état paradisiaque. Ainsi se répète en notre temps l'idée que les Grecs se faisaient de l'île heureuse, transposée en conceptions de l'humanité européenne. Si l'identification de l'Atlantide avec le paradis de la Bible a déjà manifesté cette tendance, cette idée est bien plus visible encore dans les conceptions des théosophes et, comme principe d'action volontaire, dans la nouvelle théorie raciale de Wirth. Partout nous reconnaissons la volonté de lier ensemble le commencement et la fin de l'histoire humaine pour que, chassés du paradis, les hommes puissent encore croire qu'il n'est pas perdu et pour que reste possible l'espérance d'un retour, peut-être par un long détour, dans cet heureuse patrie primitive, qu'elle se nomme jardin d'Eden, Paradis, Ogygia ou Atlantide.

Mais, de notre temps, le problème de l'Atlantide est devenu vivant comme tâche à accomplir parce qu'une tâche en dehors des nécessités quotidiennes, dépassant les combats et les possibilités de chaque jour, devait être cherchée, pour que subsiste la substance d'une tâche à

accomplir. L'irréalité de la recherche de l'Atlantide offre des perspectives réelles en comparaison de la réalité des possibilités quotidiennes. La fuite vers l'image de ses vœux rend le fugitif fort dans la défense de l'Atlantide, pays de ses vœux. D'où le caractère névralgique de la discussion atlantidienne, sa violence et la défense désespérée des retranchements d'une dernière foi.

Si, dans ces considérations finales sur l'Atlantide, le nom de Karst n'a pas été prononcé dans une appréciation des diverses hypothèses atlantidiennes, c'est pour un motif particulier : pour laisser aux hypothèses de Karst sur la double Atlantide l'occasion d'être relevées à nouveau. Depuis quelques dizaines d'années, la vieille opinion que la civilisation était venue de l'est a été ébranlée et la primauté civilisatrice des pays du nord affirmée. Mais Karst montre un rayonnement de chemins partis d'une Atlantide orientale. Karst nous apporte une conception, fondée sur une documentation positive énorme, d'une origine à la fois orientale et atlantique. Mais il faudrait examiner si cette conception est incompatible avec celle d'une plus ancienne émigration de races nordiques, partie des régions arctiques et qui, provoquée par un changement de climat, aurait fécondé et mis en mouvement le monde. N'est-il pas possible de construire une théorie admettant un mouvement plus ancien et plus primitif, agissant aussi plus fondamentalement et plus en profondeur, qui aurait été parallèle à l'influence à présent connue que plus tard l'hellénisme tardif exerça sur l'Asie orientale et, en particulier, sur la Chine? Voir dans les cataclysmes consécutifs à la capture de la lune par la terre l'excitant géologique du changement de climat qui mit en mouvement les peuples implique une tendance trompeuse à voir les choses unilatéralement et finalistiquement. L'image de continents engloutis fait partie nécessairement, désormais, de notre

conception du monde. Ils émergent chaque jour, dans nos théories, comme des ponts de liaison. Les noms qu'ont pu porter l'Atlantide de l'est et celle de l'ouest n'importent pas et il est indifférent que Platon en ait su quelque chose ou en ait fait mention sans en rien savoir. Précisément parce que Platon était un génie, ce qu'il a inventé de toutes pièces, comme un mythe, ne pouvait pas être un mensonge. Toute conception de l'Atlantide suggestive est rationnelle.

LES SUBMERSIONS IRLANDO-ARMORICAINES
DE L'ÂGE DU BRONZE
ET LA TRADITION ATLANTIDIENNE (1)

par le docteur F. Gidon, professeur à l'Université de Caen

SUBMERSIONS ATLANTIQUES ET CLIMATS POST-GLACIAIRES
DU NORD-OUEST DE L'EUROPE

Appliquant une méthode de datation bien connue et me fondant sur l'existence de ce qu'on appelle *une flore résiduelle*, j'ai montré dès 1914 et 1915 qu'à l'époque où fut construit le tumulus à pseudo-coupoles de Condé-sur-Ifs (autrefois Condé-sur-Laison, entre Caen et Falaise [Calvados]), c'est-à-dire à l'époque de la pierre polie ou néolithique, le climat régnant en Normandie et généralement dans le nord-ouest de la France, était encore le climat post-glaciaire *ancien*, sec et *continental* (dit *xérothermique*), favorable au développement des pelouses graminéennes steppiques, et que le climat post-glaciaire *nouveau*, humide et *océanique*, (favorable à l'extension des forêts) ne s'établit qu'à l'époque suivante, c'est-à-dire à l'âge du bronze, après 2500 avant notre ère. C'est donc à l'âge du bronze, après 2500, et non auparavant, qu'eurent lieu dans l'océan Atlantique, à l'ouest et au nord-ouest des côtes françaises, (et aussi sur l'emplacement actuel de la mer de la Manche et de la mer du Nord), les submersions qui, en rapprochant la ligne des rivages, permirent aux influences climatiques maritimes de se faire sentir dans tout l'ouest de l'Europe.

Or, l'âge du bronze, époque encore *préhistorique* dans

1. Ce chapitre, résumé de divers travaux du traducteur sur la question de l'Atlantide, ne se trouve pas dans l'édition allemande originale.

le nord-ouest de l'Europe, correspond à des époques depuis longtemps *historiques* en Egypte. Des relations commerciales existaient depuis longtemps entre le nord et le midi de l'Europe, suivant des routes connues (1).

La légende de l'Atlantide, telle que nous l'a transmise Platon, ne peut-elle pas avoir eu pour origine la connaissance plus ou moins vague qu'on dut nécessairement avoir, dans le midi européen, des submersions survenues dans le nord? Telle est la question que j'ai posée dès 1914 et 1915 (2). La civilisation atlantidienne, telle que l'a décrite Platon, est, en effet, une civilisation de l'âge du bronze.

Ma datation (âge du bronze) des dernières submersions atlantiques était, à l'époque où je l'ai proposée, en contra-

1. Voir Joseph DÉCHELETTE : Manuel d'Archéologie préhistorique, tome I, Paris, 1908, ch. X, p. 626.

2. D^r F. GIDON : *Sur la très ancienne topographie de la Campagne de Caen* (*Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belle-Lettres de Caen*, année 1914, pp. 89 à 102 avec carte; voir p. 9, note 9 et p. 10). *Tumulus à coupoles et terres arables primitives de la Campagne de Caen* (*Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, année 1914, t. XXIX, pp. 428-433). — *Stations résiduelles d'une ancienne végétation xérophile dans la Campagne de Caen*, v. pp. 162, 165 et note 13 p. 180 du *Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie*, 6^e série, t. VIII, 1915, pp. 155-185, avec carte. — *L'ancienne flore des tumulus de la Campagne de Caen, l'ancien climat et la submersion atlantidienne* (*Bulletin de la Société Préhistorique française*, t. XIII, 1916, n^o 3, p. 188). — *Conditions d'habitabilité du site de Caen à diverses époques anciennes* (*Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, année 1918, t. XXXIII, pp. 227 à 250, p. 233). — *Age des tumulus à coupoles, terres arables néolithiques et friches primitives de la Campagne de Caen* (*Ibid.*, t. XXXV, années 1921 à 1923, pp. 579 à 586). — *Anciennes régions botaniques et pagi carolingiens* (*Ibid.*, t. XLI, année 1933, pp. 302-313). *Une très ancienne technique nordique et normande de l'extraction du sel* (*Ibid.*, XL, année 1932, pp. 339-345). *Les submersions atlantiques (irlando-armoricaines) de l'âge du bronze et la question de l'Atlantide* (*Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*, année 1934, 24 p., Le Tendre, imprimeur, Caen). Et sur les tumulus à coupoles : *Le Mégalithique du Calvados* (*Bulletin de la Société linnéenne de Normandie*, 6^e série, 5^e vol., 1913, pp. 65 à 102). Avec compléments : *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XXXII, 1917, pp. 1 à 12. — T. XXXV, années 1921 à 1923, pp. 437, 452, 480, 483, 510 à 512. Consulter aussi sur l'archéologie préhistorique de la région un travail très étendu du D^r Doranlo, *Ibid.*, t. XXXVI, années 1924-1925, pp. 37 à 318.

diction avec l'opinion alors courante (1) qui plaçait la fin des submersions atlantiques à la fin de l'époque tertiaire, avant l'époque glaciaire, c'est-à-dire 200.000 ans à 600.000 ans avant l'âge du bronze selon la durée qu'on attribue à l'époque glaciaire. L'extrême ancienneté qu'on attribuait aux dernières submersions survenues dans la zone atlantique constituait l'objection d'apparence péremptoire qu'on opposait aux théories *atlantiques* de l'Atlantide, les prêtres de l'Égypte n'ayant vraisemblablement rien pu connaître de faits remontant à 200.000 ans (2). Mais, dès 1923, les botanistes avaient été amenés à *rajeunir* beaucoup les submersions atlantiques pour expliquer la distribution de certaines espèces et admettaient que « pendant l'époque glaciaire, des terres ou des chaînes d'îles rapprochées reliaient encore l'Irlande à la Bretagne, probablement aussi à la péninsule ibérique et aux Açores, permettant la communication des flores et des faunes (3). » On savait aussi que la mer de la Manche n'a été ouverte (ou à nouveau ouverte) qu'à l'âge du bronze, certaines espèces végétales venues de l'Orient vers l'ouest, par l'Allemagne, *avant* l'âge du bronze, ayant pu passer en Angleterre (4) tandis que d'autres, arrivées plus tard, furent arrêtées par la mer et ne purent pas passer. Tout récemment enfin l'identification des grains de pollen conservés aux divers étages des anciennes tourbières a établi par une voie nouvelle et d'application bien plus générale qu'à l'époque néolithique la flore était encore une flore de caractère continental (5). L'occasion de revenir sur cette question m'a été donnée à moi-même par la

1. Eugène de MARTONNE : *Traité de Géographie physique*, 1^{re} édition, Paris, 1909, p. 595 et fig. 275.

2. Camille VALLAUX : *Géographie générale des mers*. Paris, 1933, p. 400.

3. Auguste CHEVALIER, professeur au Museum : *Les espèces atlantiques de la flore française* (Rapport présenté au Congrès de Bordeaux de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, 1923, 30 p.), v. p. 1.

4. Des listes de ces plantes se trouvent dans le petit ouvrage de Félix RAWITSCHER : *Die heimische Pflanzenwelt*, 2^e édition, Fribourg en Brisgau, 1927. Herder, éditeur, p. 221.

5. Un résumé aisément accessible de la question existe dans l'excellent manuel de Henri GAUSSEN : *Géographie des Plantes*. Paris, A. Colin, 1933 (pp. 59 à 61).

publication d'un important travail de M. G. Lemée (1) qui, réétudiant selon les principes des méthodes modernes la région même dont je m'étais occupé avant 1914, a confirmé en les perfectionnant beaucoup mes anciennes observations. J'utilise aussi dans ce qui va suivre d'autres travaux récents.

DATATION DE LA FIN DE L'ANCIEN CLIMAT CONTINENTAL ET DES
SUBMERSIONS ATLANTIDIENNES PAR LA FLORE XÉROTHERMIQUE
RÉSIDUELLE DES TUMULUS NÉOLITHIQUES DE LA NORMANDIE

L'événement le plus important de l'histoire des temps post-glaciaires dans l'Europe du nord-ouest fut certainement le changement de climat qui, à partir d'une certaine époque, eut pour conséquence l'envahissement par la forêt des pelouses graminéennes steppiques sur lesquelles l'homme était établi et sur lesquelles il obtenait les premières moissons. Il se peut que le souvenir de cet événement, chez des peuples ensuite émigrés dans l'Europe méditerranéenne, soit l'origine des légendes relatives à la fin de l'âge d'or. L'homme est, en effet, un être de la steppe. A l'époque où l'homme vivait principalement du *ramassage initial* des aliments produits sans culture (2), la steppe le nourrissait bien plus abondamment que ne le fit ensuite la forêt. Mais l'homme reste un être de la steppe alors même qu'il connaît la culture du sol. Une moisson de céréales n'est, en effet, qu'une steppe graminéenne artificielle.

Je dois me contenter de rappeler ici, sans pouvoir insister, que, le climat humide *actuel* défavorisant absolument dans la concurrence vitale les espèces caractéristiques des anciennes pelouses xérothermiques, ces espèces sont devenues incapables de conquérir aucun point nouveau du sol depuis la fin du climat qui les favorisait. Ces espèces sont, de plus, tout à fait incapables de survivre à un épisode, même éphémère, d'envahissement forestier. C'est pourquoi la présence de ces espèces sert aux botanistes à reconnaître les *friches primitives* (ou surfaces qui n'ont jamais été

1. G. LEMÉE : *Etudes phytogéographiques sur les plaines jurassiennes normandes*. (Bulletin de la Société Botanique de France, t. 79, 1932, pp. 638-650.)

2. Voir mon édition française de l'*Histoire de l'alimentation végétale*, de A. MAURIZIO, Payot, Paris, 1932, in-8, 657 pp.

boisées). Gradmann et d'autres (1) ont montré, (et j'ai vérifié pour la Normandie) que leur présence caractérise aussi les *terres arables primitives*, (celles dont la mise en culture remonte à l'époque néolithique). Mais, pour la même raison, la présence d'un groupe d'espèces résiduelles de la flore xérophile steppique sur un substratum quelconque prouve que ce substratum existait déjà *avant* la fin du climat xérothermique, puisque les espèces en question ont été incapables de conquérir aucun point nouveau du sol depuis que le climat océanique s'est établi. C'est pourquoi la présence de résidus xérothermiques notables sur les restes (quelques mètres carrés) du tumulus néolithique à pseudo-coupoles de Condé-sur-Ifs prouve que le changement de climat est plus récent que la construction du tumulus, c'est-à-dire se place à l'âge du bronze. J'énumérerai ci-après les espèces en question. Je me borne à rappeler que les auteurs récents donnent actuellement à leur présence le sens même que je lui avais donné dès 1914 et que ces espèces font partie d'une flore ancienne, fort étudiée en ces dernières années, et sur laquelle les botanistes sont bien renseignés à présent.

ÉTENDUE ET SITUATION DES TERRES ATLANTIQUES SUBMERGÉES A L'ÂGE DU BRONZE

1° Un premier fait permet d'établir qu'à l'époque où fut construit le tumulus néolithique de Condé-sur-Ifs le climat de la Basse-Normandie était *plus continental* que le climat *actuel* de la Champagne. Les terres dont la présence empêchait les influences maritimes de se faire sentir en Normandie étaient donc *au moins aussi larges que la France actuelle, de la Champagne à l'Océan*.

En effet, la plupart des espèces qui constituent en Normandie les résidus de l'ancienne flore xérothermique (2) existent aussi en Champagne. Or, l'observation montre que

1. Rob. GRADMANN : *Das mitteleuropäische Landschaftsbild nach seiner geschichtlichen Entwicklung* (Geographische Zeitung, 7, 1901, p. 361). — H. HAUSRATH : *Der Deutsche Wald*. Col. Teubner, Leipzig. — M. BUESGEN : *Der Deutsche Wald*. Col. Quelle, U. Meyer, Leipzig, 1905, ch. I, pp. 5 et suiv. — F. GIDON, *loc. cit.*

2. Voir G. LEMÉE, *loc. cit.*, ou mes *Stations résiduelles*.

plusieurs de ces espèces sont maintenant, en Champagne comme en Normandie, privées de tout pouvoir d'extension, par continentalité insuffisante du climat. A l'époque où cette flore trouvait en Normandie les conditions favorables à son développement (conditions qui lui ont permis de couvrir des surfaces considérables), le climat normand était donc *plus continental* que le climat actuel de la Champagne.

Mais je crois nécessaire d'indiquer les espèces dont il s'agit.

Dans un admirable travail sur la végétation de la Champagne (1) paru à Nemours en 1922, après la mort prématurée de l'auteur, J. Laurent a signalé (pp. 195 et 287) les espèces suivantes, comme étant privées actuellement de tout pouvoir d'extension en Champagne et comme pouvant servir à distinguer les friches primitives : *Anemone Pulsatilla*, *Thalictrum minus*, *Cytisus supinus*, *Coronilla minima*, *Phyteuma orbiculare*, *Globularia vulgaris*, *Anthericum (Phalangium) ramosum*, *Carex humilis*, *Peucedanum Cervaria*.

Or, sauf le Cytise et les deux dernières espèces, qui manquent absolument en Normandie, toutes les autres figurent parmi les espèces dites *caractéristiques* des listes de M. G. Lemée (*loc. cit.*). Enfin quatre de ces espèces figurent (trois en tête de liste) dans ma florule (2) du tumulus même de Condé-sur-Iffs, mon classement étant un classement empirique antérieur à la nomenclature adoptée par M. G. Lemée. Voici ma liste :

Coronilla minima; *Thalictrum minus*; *Anemone Pulsatilla*; *Teucrium montanum*; *Phloeum Boehmeri*; *Libanotis montana*; *Teucrium Chamaedrys*; *Phyteuma orbiculare*. Dans la suite (dix-neuf espèces) de ma liste se trouvent encore trois espèces dites caractéristiques : *Thymus lanuginosus*; *Festuca duriuscula*; *Asperula cynanchica*. Une seule espèce (*Anemone*) manque dans la liste de M. G. Lemée qui a exploré ce tumulus vingt ans après moi (3).

2° La remarque suivante permet de fixer *la position des terres atlantiques disparues à l'âge du bronze*, comme la précédente permet d'évaluer leur étendue.

1. J. LAURENT : *La végétation de la Champagne crayeuse*, Nemours, 1922.

2. Voir *Stations résiduelles*, p. 173.

3. Espèce géophyte pouvant passer inaperçue en certaines années.

Parmi les espèces phanérogames dites *caractéristiques* (quarante-trois espèces) des listes établies par M. G. Lemée pour les plateaux calcaires de la Normandie, plus de la moitié manque dans les listes établies par M. R. de Litarrière (1) pour des pelouses analogues des Deux-Sèvres et de la Charente-Inférieure. Certains éléments particulièrement *continentaux* de l'ancienne flore xérothermique normande manquaient donc dans l'ancienne flore xérothermique de l'ouest, c'est-à-dire que l'ancien climat de l'ouest était moins fortement continental que celui de la Normandie. L'ancien rivage était donc plus près dans la direction de l'ouest que dans celle du nord-ouest.

On peut conclure des deux remarques qui précèdent que les terres disparues à l'âge du bronze se trouvaient plutôt au nord-ouest de la France qu'à l'ouest et que leur étendue dans la direction du nord-ouest correspondait au moins à la largeur de la France actuelle, ce qui amène à les situer, d'abord sur l'emplacement de la mer de la Manche actuelle, puis sur l'emplacement des rivages à présent disparus qui unissaient l'extrémité de la Bretagne à l'Irlande et au milieu desquels se trouvait l'ancienne embouchure de la Seine. C'est-à-dire que ces terres correspondaient exactement au grand plateau actuellement submergé dont les limites sont marquées sur les cartes par la ligne des fonds de deux cents mètres, ligne au delà de laquelle les profondeurs s'accroissent très rapidement. On remarquera que je ne dis pas (que je ne dis *plus*) que ce plateau constituait le résidu du continent nord-atlantique des géographes, lequel s'était peut-être fragmenté dès l'époque tertiaire. Je constate seulement que ce plateau, *momentanément* submergé après l'époque glaciaire, fut *ensuite* émergé pendant environ six millénaires, délai suffisant pour la constitution d'une civilisation antique, puisque c'est environ deux fois le temps qui sépare l'époque d'Ulysse de notre époque. Plusieurs auteurs, et en particulier M. le professeur Bigot, de Caen, se sont occupés récemment du mouvement d'abaissement du sol qui *précéda* l'époque néolithique et qui fut suivi d'un considérable mouvement de relèvement. Quand au mouvement d'abaissement

1. R. de LITARDIÈRE : *Etudes sociologiques sur les pelouses xérophiles calcaires du domaine atlantique français*. (Archives de botanique, de René Viguière, t. II, Caen, 1928, pp. 1-45.)

qui se place *après* l'époque néolithique *et qui est celui dont nous nous occupons ici*, il se continuait encore à l'époque gallo-romaine et n'atteignit son maximum que vers l'an 800. Il fut suivi du mouvement d'exhaussement encore en cours actuellement. J'ai étudié les conséquences de ce double mouvement au point de vue de l'origine des villes situées dans les vallées, de l'origine de certaines anciennes divisions du sol, de la submersion des tourbières (voir mes notes), de certains contrastes locaux de caractère folklorique (1), etc., etc.

La vitesse avec laquelle se fit la submersion post-néolithique fut probablement très grande et sans doute supérieure à la vitesse (1 m. 30 par siècle) trouvée par Linné pour un mouvement encore en cours en Scandinavie. A cette même époque en effet des oscillations particulièrement rapides mirent la mer Baltique plusieurs fois en communication, soit avec la mer du Nord, soit avec la mer Blanche.

L'ATLANTIDE DE PLATON ÉTAIT-ELLE AU NORD OU AU MIDI ?

La situation géographique, le climat, les ressources de toutes sortes de terres atlantiques qui furent submergées à l'âge du bronze, au nord-ouest de la France actuelle, correspondaient-ils à ce que Platon a cru savoir de l'Atlantide? Il est vrai que le *Timée* et le *Critias* se contredisent sur beaucoup de points et qu'il y a des contradictions intérieures dans le *Critias* même, par exemple en ce qui concerne l'insularité ou la continentalité de l'Atlantide. On peut en conclure que *le folklore atlantidien connu de Platon dérivait de plusieurs sources*. Il s'agit seulement ici d'examiner si des traditions relatives aux submersions atlantiques de l'âge du bronze, ont pu être *une de ces sources*.

Les terres atlantiques en question étaient situées sous une latitude relativement septentrionale. Or, les auteurs les plus anciens ont, au contraire, incliné à situer l'Atlantide sous une latitude méridionale. On pourrait faire valoir, en faveur d'une position méridionale de l'Atlantide, le fait

1. D^r F. GIDON : *Mon Bisaïeul philosophe rustique*, étude sur l'époque de la Restauration, Paris, « Au Sans Pareil », 1930, et Jouan-Bigot, Caen, v. p. 70.

qu'un passage du *Timée* place l'île disparue « en face des Colonnes d'Hercule », c'est-à-dire assez bas vers le sud et directement à l'ouest de l'Europe, par rapport à la Grèce. Mais j'ai fait remarquer déjà, que les plus anciens géographes confondaient l'ouest et le nord-ouest de l'Europe, à tel point qu'ils orientaient les Pyrénées, non de l'est à l'ouest, mais du sud au nord, direction que leur attribue encore Strabon par une fidélité singulière à de très anciennes sources (1). L'ensemble des textes anciens est lui-même si peu décisif en faveur des théories qui placent l'Atlantide « au midi » qu'à une époque où n'intervenaient dans la discussion ni la botanique ni la géologie, mais seulement la lecture des textes, Olaus Rudbeck (comme le rapporte Bayle) « prouva par cent deux raisons, de compte fait, que l'Atlantide était au nord » (2).

LES « BÉLIERS DE MER » D'ELIEN, CONNUS DES ATLANTES,
ÉTAIENT DES PHOQUES DU GROENLAND

Elien nous a transmis une légende qui prouve l'existence de certaines sources *septentrionales* du folklore de l'Atlantide. Elien parle d'animaux qu'il nomme « béliers de mer » (*thalattioi krioï*) et dit que, selon les habitants des côtes de l'océan (*ton okeanon oikountes*), certains ornements naturels de la tête de ces *béliers* servaient autrefois de parure aux rois et aux reines des Atlantes.

Elien donne sur le comportement de ces animaux des détails qui montrent qu'il s'agissait de très grands phoques, certainement étrangers à la Méditerranée, bien qu'Elien dise qu'ils venaient *hiberner* en Corse. Mais, cela même prouve qu'Elien les considérait comme ayant pour patrie véritable des contrées froides. Gottlob Schneider, qui a très bien vu qu'il s'agissait de phoques (3), s'est aperçu aussi que l'animal décrit par Elien est un être composite, le mâle (selon Elien) étant le phoque à capuchon (*Cystophora cris-*

1. *Stations résiduelles*, p. 165 et 180, *Conditions d'habitabilité*, p. 233.

2. BAYLE : *Nouvelles de la République des Lettres*, janvier 1685, art. VII, p. 208, tome I de l'édition de La Haye de 1727.

3. ELIEN : *Histoire des Animaux*, livre XV, ch. 2, p. 471 et 585 (addenda), partie latine, p. 193 de l'édition de Gottlob Schneider (Leipzig, 1784).

tata), dont l'habitat habituel est le Groenland, tandis que la femelle est un autre phoque, que Schneider me paraît avoir identifié avec une otarie, mais qui est plutôt, je crois, le morse (*Trichecus Rosmarus*), aussi du Groenland. Le caractère le plus frappant de la silhouette du morse est, en effet, la présence des longues défenses d'ivoire qui descendent verticalement au devant de sa poitrine. Or, Elien prête à la femelle du « bélier de mer » des appendices, pendant sous le cou, pareils à des tresses ou à des cordes (*plokamous*) et qu'il compare à ce qui pend sous le cou des coqs ou des pintades. Elien nous dit de plus qu'on ne connaissait les béliers de mer que par des dessins (*graphès cheirourgia*), ce que Schneider traduit *a pictoribus*, et par des reliefs (*plasmati : a fictoribus*). Je pense donc que la nature véritable des appendices ainsi figurés a pu échapper à Elien ou à ses informateurs. Du reste, si Elien décrit *ensemble* ces deux phoques, sans les distinguer, Pline, qui parle aussi des deux ensemble, à l'occasion d'un échouage de monstres sur la côte de la Saintonge, sous Tibère, les distingue. Il nomme l'un d'eux *aries* et l'autre *elephantus*. Il signale les défenses d'ivoire de ce dernier. Jacques Daléchamp a très bien vu que le second était le morse (1) et il reproduit le nom *Rosmarus*, qu'Olaus Magnus lui avait donné et que Linné a conservé. La légende de l'Atlantide renfermait donc des éléments d'origine populaire, étrangers aux textes platoniciens et selon lesquels il s'agissait d'une terre située dans les régions relativement froides, où des phoques à capuchon et des morses pouvaient venir s'échouer fréquemment. Solinus, contemporain d'Elien, connaissait l'usage que faisaient les *Britanni* de l'ivoire des monstres marins.

LE CLIMAT DE L'ATLANTIDE

En ce qui concerne la légende connue de Platon, on constate la juxtaposition de renseignements suivant lesquels le climat de l'Atlantide était un climat *chaud*, avec grands mammifères, plantes alimentaires de caractère tro-

1. PLINE : *Histoire naturelle*, IX, 5, p. 202 de l'édition de Jacques Daléchamp, Lyon, 1587.

pical et d'autres renseignements selon lesquels le climat était un climat *tempéré*, avec une saison d'hiver plus marquée qu'elle ne l'est actuellement dans les ports de Madère ou des îles Canaries. Platon parle de piscines différentes pour l'hiver et pour l'été et, voulant faire l'éloge d'une certaine partie de l'île, relate qu'elle était abritée du vent du nord.

Or, quel était le climat des terres à présent disparues qui constituaient l'ancien rivage entre la Bretagne et l'Irlande?

A cette époque, le climat régnant dans le nord-ouest *actuel* de la France, était le climat xérothermique, sec, continental et rude dont j'ai parlé. L'ouest *actuel* de la France avait un climat xérothermique atténué, dont certains caractères plutôt méditerranéens ont été signalés par M. de Litardière. Quant aux terres situées entre la Bretagne et l'Irlande et qui dessinaient un grand golfe ouvert vers le sud-ouest, longé par les courants marins chauds qui allaient ensuite passer entre l'Islande et le Groenland, elles étaient le domaine d'un climat *océanique humide*, plus chaud que le climat océanique *actuel* de la Saintonge et certainement très favorable au développement rapide d'une civilisation primitive.

GISEMENTS MÉTALLIQUES

Platon décrit l'Atlantide comme extrêmement riche en métaux. Les Atlantes possédaient un certain métal, nommé *oreichalkos*, « dont les époques suivantes ne connurent que le nom. »

Or, les terres submergées vers l'âge du bronze à l'entrée de la mer de la Manche étaient précisément situées entre la région cassitérite anglaise, d'où les Romains tirèrent plus tard tout leur étain, et les gisements primitifs de cuivre et de zinc dont M. le docteur Marcel Baudouin a identifié la situation en Bretagne et en Vendée. En ce qui concerne le mystérieux métal dont j'ai parlé, je me bornerai à rappeler qu'il y eut dans l'Europe primitive deux métallurgies du bronze : d'une part, celle du bronze classique, que les Chaldéens transmirent aux Scandinaves à travers l'Europe, par la *route de l'ambre* et, d'autre part, celle du bronze

occidental dont Salomon Reinach s'est occupé dans ses études sur l'étain celtique et dont M. le docteur Marcel Baudouin a indiqué certaines origines bretonnes ou vendéennes. Je crois que le métal en question pouvait être un bronze particulier dont les peuples méditerranéens méconurent la nature.

SUBMERSIONS LENTES ET CATACLYSMES DANS LES MERS DU NORD
TÉMOIGNAGE DES HISTORIENS GRECS

Le mouvement d'abaissement du sol qui, à l'âge du bronze, ouvrit la mer de la Manche, et la mer du Nord, après avoir, d'abord, submergé les terres situées entre l'Irlande et l'Armorique, fut, dans son ensemble, un mouvement *lent* qui donna lieu à une submersion *graduelle*. Au contraire, selon Platon, la submersion atlantidienne résulta d'un *cataclysme rapide*. Or il se trouve que nous connaissons *historiquement* la réalité, dans la région en question, à la fois de phénomènes cataclystiques (submersion en un seul jour de la totalité du Zuydersée en 1282), et de phénomènes de submersion *lente* dus à la progression *continue* de la mer. Plusieurs des anciens historiens que cite Strabon, et d'autres qu'il ne cite pas, ont en effet décrit les populations riveraines des mers du nord (qu'ils nomment tantôt Celtes, tantôt Cimbres, tantôt autrement) comme vivant en état de recul permanent devant des submersions. Ephore, contemporain de Platon et, par conséquent, contemporain aussi de la rédaction du *Timée*, croyait savoir que, chez les Celtes, l'eau faisait plus de victimes que la guerre, et Clitarque, contemporain d'Alexandre, parle de la violence des marées dans ces régions. Nicolas de Damas (ou Damascène), contemporain d'Auguste, écrit que les Celtes riverains de la mer extérieure (l'Océan Atlantique) marchaient en armes contre la mer et se laissaient submerger plutôt que de fuir. D'autres auteurs (d'après Strabon) signalent le même fait, mais à propos des Cimbres. On croyait que les Cimbres ne s'étaient répandus en pillards dans toute l'Europe qu'après avoir été expulsés de leur pays par la mer. (D'ailleurs Strabon le conteste). Selon Posidonius, ces mêmes Cimbres, délogés par les submersions, émigrèrent, en traversant toute l'Eu-

rope, jusqu'au *palus Maéotides* (mer d'Azov). Il me semble fort remarquable que la *légende* connue de Platon et concernant des peuples de l'âge du bronze, qu'il nomme Atlantes, soit si étonnamment conforme à ce que l'*histoire primitive* a cru savoir des peuples de l'âge du fer qu'on nommait Celtes ou Cimbres. Dans les deux cas il s'agit de peuples de l'Atlantique, ou riverains de mers dépendant de l'Atlantique, de submersions marines et de migrations lointaines de peuples à la suite de ces submersions. On sait que les Doriens furent eux-mêmes considérés comme ayant émigré vers le sud à la suite de submersions.

Or il faut noter que les submersions qui eurent réellement lieu à partir de l'âge du bronze dans les régions dont il s'agit progressèrent de l'ouest à l'est. Il me semble donc possible qu'on ait d'abord nommé Atlantes les peuples (connus par la voie maritime atlantique) dont le territoire se trouvait à l'extrême occident de l'Europe, entre l'Irlande et l'Armorique, et qui furent obligés d'émigrer dès l'âge du bronze (époque encore légendaire). Puis on a nommé Celtes ou Cimbres les peuples, connus par la voie continentale, dont le territoire, situé plus à l'est (mer de la Manche, mer du Nord, Baltique), ne fut submergé que plus tard, aux époques déjà historiques de la fin de l'âge du bronze ou de l'âge du fer.

Le caractère même des submersions est lui-même parfaitement défini par la description que donne Platon de la capitale des Atlantes et il est peu probable qu'il ait pu *imaginer* lui-même (ignorant les côtes atlantiques) une disposition aussi typique. Il s'agit manifestement d'une cité construite sur une ancienne terrasse littorale momentanément soulevée, ayant derrière elle l'ancienne falaise et entourée d'un réseau de fausses rivières et de dunes (les trois enceintes d'eau et les deux enceintes de terre tracées par Poseidon). Une telle cité devait se trouver en perpétuel « péril de la mer » à partir du moment où l'oscillation ascendante, qui avait exondé la terrasse, ferait place à une oscillation de sens inverse. Or ces oscillations ont eu lieu au cours du mouvement général d'ennoyage qui a submergé la Manche. Le profit des vallées des fleuves côtiers normands en conserve la trace, depuis longtemps signalée par M. Bigot. Platon insiste lui-même sur le fait qu'à l'en-

droit où se produisit le cataclysme la mer fut remplacée par de la vase. Depuis l'époque d'Atlantis jusqu'à celle du Zuydersee, le même accident s'est sans doute renouvelé en bien des points des côtes de la Manche et de la mer du Nord.

MIGRATIONS ATLANTES

Les auteurs qui refusent tout caractère d'authenticité au récit platonicien font valoir que, s'il avait réellement existé à l'âge du bronze, au delà des Colonnes d'Hercule, une civilisation *atlantique*, plus tard détruite par les submersions, Platon n'aurait pas été seul à le savoir. Or lui seul a parlé des Atlantes. Mais il est possible, comme je l'ai dit, que les Celtes d'Ephore (qui était contemporain de Platon) soient, sous un autre nom, (parce qu'ils étaient connus par une autre voie), les Atlantes de Platon ou au moins leurs successeurs directs, aux prises comme eux avec la mer. Strabon savait qu'à une certaine époque on donnait le nom de Celtes à tous les peuples du nord jusqu'à l'océan Atlantique. Les Celtes d'Ephore et des autres historiens anciens comprenaient donc, si on remonte à l'âge du bronze, les peuples établis entre l'Irlande et l'Armorique, dans des conditions de climat et de richesse minière tout particulièrement favorables au développement rapide de leur civilisation. Il est donc possible que cette civilisation « atlantique » ait été véritablement le point de départ de celle des autres peuples, dans cette partie de l'Europe. Comme les territoires les plus occidentaux furent submergés les premiers, la civilisation en question disparut avant la fin du climat xérothermique ce qui peut expliquer que la civilisation atlantique ait été considérée ensuite comme appartenant à l'âge d'or.

Les migrations guerrières des Atlantes, dont parle Platon, n'auraient donc été elles-mêmes que les migrations les plus anciennes des « Celtes ». De ces migrations celtes on ne sait rien de précis, mais on sait qu'elles existèrent. En ce sens encore, Platon ne serait donc pas le seul auteur ayant connu les migrations « atlantes ». Selon Platon, les Atlantes avaient fondé des établissements dans toute la partie occidentale du bassin méditerranéen et jusque dans

la mer Tyrrhénienne (en Etrurie). J'ai rappelé que, selon Posidonius, des Cimbres, partis de la mer du Nord, arrivèrent jusqu'à la mer Noire. Leurs prédécesseurs *atlantiques*, partis, à l'âge du bronze de la mer de la Manche, purent donc, eux aussi, arriver jusqu'à l'Etrurie.

Mais il est vraisemblable que, tout d'abord, les populations refoulées par la mer remontèrent l'ancienne vallée de la Seine tertiaire *suivant son axe*, et arrivèrent jusqu'en Scandinavie. Il se peut, suivant des théories modernes, que telle soit la première origine des Germains. Une technique particulière de la préparation du sel marin, spéciale à la Normandie et aux côtes du Jutland, et que j'ai décrite, est peut-être une trace ethnique et technique de cette migration. Les migrations transversales partirent probablement de la partie moyenne de la vallée en voie d'ennoyage, c'est-à-dire des plateaux de terres arables primitives constituant les campagnes de Caen et d'Argentan, voie d'accès historique vers la Gaule Centrale et la Méditerranée. J'ai fait remarquer depuis longtemps que là se trouvent de très curieux monuments (les tumulus néolithiques à pseudo-coupoles) qu'on ne trouve ailleurs qu'en Irlande, en Angleterre, en Scandinavie, en Espagne, en Etrurie, à Pantellaria, pays dont les premiers sont, avec les plateaux normands que je viens de citer, les régions mêmes où des *Atlantiques* en migration de l'ouest à l'est purent arriver, en remontant l'ancienne vallée de la Seine tertiaire ou ses versants, et dont les derniers sont ceux que Platon cite comme ayant été conquis par les Atlantes. C'est là aussi qu'Élien fait hiverner ses phoques.

N.-B. — Les forêts et tourbières submergées de la baie du mont Saint-Michel et des côtes normandes, étudiées par les archéologues normands dès le début du XIX^e siècle, et datées depuis longtemps par leur faune de mollusques (abbé Letacq), feraient l'objet d'une bibliographie considérable qu'il n'est pas possible d'indiquer ici (se reporter à l'ouvrage cité du docteur Doranlo), ainsi que les études récentes sur la *première* submersion (paléolithique) au sujet de laquelle on pourra consulter les ouvrages de A. Bigot et de Guillaume.

ABAISSEMENT POST-NEOLITHIQUE
DU LITTORAL DU BAS-POITOU
DE LA LOIRE A LA SEVRE-NIORTAISE

par le docteur Marcel Baudouin
(au Musée de Plein-Air de Croix-de-Vie en Vendée)

[Article obligeamment rédigé pour l'édition française du présent ouvrage].

PREUVES ARCHÉOLOGIQUES
DE L'ABAISSEMENT POST-NÉOLITHIQUE DU SOL (1)

A. — Dolmens submergés

1. Mégalithes de la Vendette au milieu de la Baie de Bourgneuf (au nombre de trois) (2).

1. Allée couverte de la Herbaudière à Noirmoutier, sur le rivage, recouverte à haute mer, en partie détruite, fouillée dès 1864.

3. (Voir aussi ci-dessous aux isthmes).

B. — Menhirs dans le Marais, sous vase *marine*

1. Menhir du Bouteillon, Saint-Hilaire de Riez, Havre de Vie (inédit). Debout dans la vase qui arrive au sommet.

2. Menhirs de la Chevallerie, Saint-Hilaire de Riez, renversés, recouverts d'eau l'hiver (inédits).

C. — Menhirs submergés

1. Menhir de la Grosse Pierre à Fenouilles, submergé dans l'ancien Hâvre de Vie, au fond du thalweg de la Vie, près de l'océan. Statue menhir a cinq médaillons dont trois de type atlantidien. Ce bloc, de mille trois cents kilogs, a été

1. Pour l'ensemble cf. Canentelos.

2. D^r Marcel BAUDOUIN : *L'Homme préhistorique*, année 1903, et brochure : *Les Mégalithes submergés de la Vendée*, avec repérage topographique.

extrait et se trouve à présent au musée de Plein-Air du docteur Marcel Baudouin à Croix-de-Vie (1).

2. (Voir aussi ci-dessous aux isthmes).

D. — Tourbes sous-marines

1. Gisement de la plage de la Parée à Brétignolles-sur-mer. Sous le sable de l'Estrau. Arbres debout. Légende. (Forêt submergée à l'époque romaine) (2).

E. — Stations préhistoriques

1. Gisement sous-marin de silex taillés de l'embouchure de la vie (Hâvre de Vie). Epoque néolithique inférieure.

Extrêmement importante. Vingt mille silex recueillis avec faune actuelle. Silex au niveau de la basse mer, submergés de 3 m. 50 à marée haute.

F. — Carrière submergée

Carrière de schiste à séricite devenue sous-marine à La Pierre Fendue, (Saint-Hilaire de Riez). Carrière d'époque phénicienne probable (3).

G. — Isthmes submergés depuis l'époque romaine

1. Le Goua, chemin submergé à haute mer (3 m. 50) guéable à basse mer, devenu route départementale sous-marine. Le Beauvoir-sur-mer, à l'île de Noirmoutier.

2. Le pont d'Yeu, isthme submergé en tout temps, ne découvrant sur 2 à 3 km. de long qu'aux grandes marées d'équinoxe, entre Notre-Dame-des-Monts et l'île d'Yeu. (Légende).

3. Cap submergé de l'Orcanié, ne découvrant à marée basse qu'à sa racine du côté de la terre, près des Sables

1. Nombreuses notes du Dr Marcel Baudouin qui a découvert le monument.

2. *Id.* La tourbe marine de la Parée à Brétignolles. (*Bulletin de la Société Géologique et Minéralogique de Bretagne*, 1925, IV, fasc. 4, 349, 360. Tiré à part Rennes, 1925, in-8°, 14 p., 3 fig.)

3. *Sd.* *Bulletin de la Société des Sciences naturelles de l'Ouest*, à Nantes, 1924, t. IV, 4, pp. 82-91, 4 fig., 1 pl. hors texte. Tiré à part Nantes, 1925, in-8°, 12 p.

d'Olonne, (cap de l'Aiguille), ayant 100 km. de longueur, se dirigeant au sud-ouest pour atteindre l'îlot sous-marin de Rochebonne, à 50 m. de profondeur, îlot connu à l'époque gauloise sous le nom d'Orcanie, et figurant encore sur les cartes marines du xiv^e siècle. Sur le sommet de cet îlot (à 4 mètres de profondeur au début du moyen âge) on a trouvé : 1° un dolmen, 2° des menhirs, 3° des vestiges romains.

ANNEXES

I

HISTORIQUE DU MOUVEMENT DE RECHERCHES ATLANTÉENNES EN FRANCE

*par M. Paul Le Cour, directeur-fondateur de la revue
« Atlantis » et de la Société d'études « Les amis d'Atlantis »*

[Obligéamment rédigé pour l'édition française du présent ouvrage].

Si le problème de l'Atlantide a été, depuis quelques années, l'objet de très nombreux travaux à travers le monde, c'est en France sans doute qu'il a été le plus débattu pendant la même période. C'est en France également qu'ont été créés le premier groupement et la première revue spécialisés dans cette question.

Etant l'instigateur de ce mouvement, il m'est possible d'en donner ici un bref historique.

Très frappé de l'intérêt suscité par la question de l'Atlantide dans les temps actuels, je fis paraître, le 1^{er} mai 1925, dans la revue le *Mercure de France* un article intitulé : *La résurrection d'Atlantis* où, cherchant les raisons de cet intérêt singulier, je croyais les pouvoir définir par un éveil de l'instinct s'efforçant de retrouver les directives de la vie sociale et spirituelle en raison de la vague inquiétude des lendemains qui se manifestait déjà et qui s'est si grandement accentuée depuis. Ce qui importait donc selon moi, ce n'était pas tant de retrouver les vestiges matériels de l'Atlantide que certaines antiques traditions d'ordre

spirituel qu'elle aurait jadis connues et qui auraient été à l'origine des civilisations. Il importait néanmoins de ne pas négliger d'appuyer ces recherches sur des preuves scientifiques et rationnelles.

Le *Mercure de France* m'ayant demandé un article plus développé, je lui donnai, le 1^{er} décembre 1925, une étude intitulée *A la recherche d'un monde perdu, l'Atlantide et ses traditions*, où j'ébauchais, avec plus ou moins d'habileté, une nouvelle méthode d'investigation basée sur le symbolisme, la mythologie, la linguistique, etc.

C'est alors que je conçus l'idée de fonder une société réunissant tous ceux que ces questions pouvaient intéresser. Je m'en ouvris à un auteur qui avait récemment publié un intéressant ouvrage sur *l'Atlantide sixième partie du monde*, M. R. Dévigne, lui proposant de prendre la présidence de cette société, je me réservais les fonctions de secrétaire général, n'ignorant pas que, dans toute société, c'est celui-ci qui en constitue la cheville ouvrière.

Il fallait trouver un titre. Je proposai : *Société d'études atlantéennes*, M. Dévigne préférait : *d'études atlantidiennes*, mais mon titre, qui correspondait à ce que je n'ai cessé d'appeler l'âme de l'Atlantide, prévalut.

Ayant réuni un comité de patronage composé de noms célèbres, la séance de fondation de la Société d'études atlantéennes eut lieu à la Sorbonne le 24 juin 1926 (date que j'avais choisie en raison de sa coïncidence avec la fête du soleil).

Nous connûmes un véritable succès, nos conférences réunissaient un auditoire de plus en plus nombreux nécessitant des amphithéâtres de plus en plus grands.

Malheureusement des divergences de vues ne tardèrent pas à se manifester entre le président « atlantidien » et le secrétaire général « atlantéen » et ces divergences en s'accroissant me conduisirent à donner ma démission en 1927. J'abandonnais ainsi à ceux qui, selon moi, n'étaient pas dans la bonne voie, l'œuvre que j'avais mise sur pied avec tant de zèle et d'ardeur.

Cette année 1927 fut d'ailleurs une année de luttes et de polémiques. Sur la demande de plusieurs amis, j'avais constitué, après plusieurs mois d'inaction, un nouveau groupement et un bulletin intitulé *Atlantis* (devenu la revue

Atlantis). Nos adversaires tentèrent de noyer notre nouvelle entreprise.

Dans le même temps il fallait soutenir une âpre polémique contre un professeur de la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence, M. P. Couissin, lequel, soutenu par M. Salomon Reinach, nous prenait à partie et déclarait que l'histoire platonicienne de l'Atlantide n'était qu'un mythe (1).

On trouvera trace de cette lutte dans le *Mercur de France*, 1927.

Pendant ce temps la *Société d'études atlantéennes* s'efforçait de continuer ses activités, mais elles déclinaient de jour en jour. Après avoir publié quelques numéros de son bulletin séparés par des mois de non parution, et organisé quelques conférences de moins en moins suivies, elle cessa, depuis le début de 1929, de donner signe de vie.

Notre œuvre d'*Atlantis* au contraire s'est développée d'année en année. Selon les directives tracées dès le début, elle étudie la question de l'Atlantide sous ses divers aspects, aussi bien scientifiques que philosophiques. Elle a publié des articles d'hommes de science comme celui de l'auteur de la présente traduction, M. le docteur Gidon (*l'Atlantide à l'âge du bronze*, N° 57 de la revue, janvier 1935) de professeurs qualifiés (Louis Rougier, J. Toutain) de philosophes, de linguistes, etc., articles ayant tous un rapport direct ou indirect avec le problème central atlantéen.

J'ai accompli moi-même au cours de ces dernières années plusieurs voyages de recherches (Grèce 1926 et 1934, Crète 1928, Açores 1935).

Enfin le groupement des *Amis d'Atlantis* a été récemment placé sous le haut patronage d'un comité d'honneur présidé par M. Fortunat Strowski de l'Institut et comprenant des membres de diverses académies françaises et étrangères, des écrivains connus, de grands artistes, des professeurs éminents, etc.

Au début d'octobre, *Atlantis* entrera dans sa neuvième année d'existence. Puissent tous ceux qui savent ou pres-

1. Chose curieuse, son prédécesseur à la même Faculté, M. Paul Gaffarel, avait au contraire, et avec des arguments innombrables, montré la vraisemblance du récit platonicien. (Voir *Annales de la Faculté d'Aix*, juillet-décembre 1913.)

sentent que le problème de l'Atlantide, tel que nous l'envisageons, est le plus grand effort de synthèse tenté depuis la Renaissance, tous les curieux des antiques civilisations, et aussi ceux qui aspirent vers un ordre nouveau, venir à nous et nous apporter leur appui!

PAUL LE COUR,
Directeur-fondateur d'*Atlantis*

II

TROIS ANNÉES D'ACTIVITÉ DE LA « SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ATLANTÉENNES »

(*Abrégé d'un rapport de Roger Dévigne*)

[D'après l'édition allemande]

La société d'études atlantéennes arrive au début de la quatrième année (1930) de ses travaux. Nous devons exposer à nos collaborateurs les causes de son silence au cours de ces derniers mois.

En juin 1926, un groupe de bibliophiles, d'archéologues et d'érudits fonda la société dans le but de soumettre à un travail de critique *scientifique* le problème que pose la question de l'Atlantide, de rassembler les ouvrages, les travaux, les documents s'y rapportant, d'éveiller, en ce qui concerne ce problème, la curiosité des milieux scientifiques et de susciter l'émulation des chercheurs. Mais notre effort s'est malheureusement heurté à la résistance de songe-creux pour qui le problème atlantidien n'est qu'un prétexte à rêveries.

Leur hostilité est allée si loin que, lors de notre dernière réunion, tenue à la Sorbonne, et que je présidais, deux maniaques de l'Atlantide jetèrent dans la salle des récipients contenant des gaz lacrymogènes, qui gênèrent beaucoup les auditeurs et les auditrices d'un exposé portant sur l'histoire ancienne de la Corse.

Nous nous sommes contentés (sans tenter de poursuites) de faire porter au laboratoire municipal les récipients abandonnés par les manifestants. Nous ne revenons pas

sur cette affaire. Nous ne faisons pas de polémique... Mais nous devons à nos auditeurs, à nos amis, l'expression du découragement, du chagrin que nous ressentons, en constatant que notre effort purement scientifique, honnête et laborieux, se heurte à l'obstacle de pareilles niaiseries. En nous renfermant dans notre silence nous avons voulu aussi priver certains excentriques du moyen de nous impliquer dans des polémiques dont le seul résultat eût été de discréditer vis-à-vis des savants de bonne foi et des préhistoriens sérieux le problème qui fit l'objet de nos études.

La société d'études atlantéennes... n'a jamais prétendu se réserver le monopole des hypothèses relatives à l'Atlantide... mais, après trois ans de séances publiques et de publications documentaires, la société croit avoir démontré qu'on doit n'en pas abandonner le monopole aux seuls prophètes et illuminés. Les chercheurs qui abordent le problème atlantidien en s'aidant des moyens que leur offrent les diverses sciences, et qui accumulent des *documents*, ne doivent pas être tenus pour responsables de certaines divagations... La société d'études atlantéennes, en butte à l'hostilité et à la méchanceté d'un groupe de rêveurs, est atteinte par le discrédit qui s'attache légitimement à ces rêveries mêmes, aux yeux du monde savant... Ainsi nous sommes prisonniers et « coincés » (comme on dit) entre le sentiment de méfiance prudente que nous inspirons désormais à la science véritable et l'esprit très spécial de ceux qui se promènent avec un emblème atlantéen à la boutonnière pour se rendre à des pique-niques atlantéens, embrumés dans une étrange confusion de langues où se mêlent kabbale, scoutisme, franc-maçonnerie, Saint-Suaire de Turin, Bardes celtiques, Sacré-Cœur de Paray le Monial, « White-Horse-Eagle », chevaliers romains, Bouddhas et Poseidons..., en proie à cette excitation qui explique... la réserve des esprits sérieux.

Est-ce là l'aboutissement forcé, en France, des recherches sur l'Atlantide? Pendant ce temps, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Amérique, des travaux divers et savants s'accumulent. La Société d'études atlantéennes qui, dès le début, savait à quels risques et à quels dangers son travail se heurterait, se prépare à présenter la question dont elle s'occupe dans la lumière qui convient au monde savant.

Que tous ceux qui croient que nous sommes dans la seule voie raisonnable nous aident.

III

PLATON : TIMÉE

N.-B. — Le *Timée* renferme l'essentiel des doctrines mathématiques, physiques, géologiques et physiologiques de Platon. L'épisode de l'Atlantide ne tient dans cet ensemble qu'une place très limitée et semble avoir eu pour but d'annoncer le sujet du *Critias*. Un troisième dialogue, l'*Hermocrate*, est annoncé, mais n'a jamais été écrit. Il s'agit de trois entretiens que Socrate aurait eus avec ses élèves en trois journées successives. L'édition originale allemande du présent ouvrage a limité les citations aux parties descriptives des deux dialogues. Le traducteur a ajouté en ce qui concerne le *Timée* quelques passages utiles pour la compréhension de l'ensemble et conservé quelques notes de l'édition d'Albert Rivaud (1), à laquelle il faudrait recourir si on désirait savoir ce que sont *réellement* le *Timée* et le *Critias* du point de vue de la critique moderne.

... SOCRATE. — Soit ! Donc hier, les propos que je vous ai tenus sur l'Etat revenaient, pour le principal, à ceci : savoir quel est à mon sentiment le meilleur gouvernement et par quelle sorte d'hommes il doit être exercé...

Ainsi, par exemple, n'avions-nous pas d'abord séparé, dans l'Etat, l'espèce des cultivateurs et de tout ce qu'il y a d'autres artisans, de l'espèce de ceux qui doivent combattre pour lui ?

Et, selon sa nature, n'avions-nous pas baillé à chaque espèce une seule tâche appropriée, un seul métier ? N'avons-nous pas dit que ceux qui doivent faire la guerre pour tous, ceux-là doivent être uniquement les gardiens de l'Etat, contre quiconque, soit du dehors, soit même du dedans,

1. « Les Belles Lettres », Paris, 1925.

tente de commettre quelque méfait? Et que ces gardiens doivent rendre justice doucement à ceux auxquels ils commandent et qui sont, par nature, leurs amis, mais qu'ils doivent se faire implacables dans les combats pour ceux des ennemis qu'ils y rencontrent?

Et il faut en effet, disions-nous, je crois, que l'âme de ces gardiens soit d'une certaine nature à la fois pleine d'ardeur et pleine de modération, afin qu'ils puissent, suivant le cas, se montrer, comme il faut, bienveillants ou terribles?

Et pour l'éducation? N'avons-nous pas dit qu'ils doivent être nourris dans la gymnastique et dans la musique et dans toutes les autres connaissances qui leur sont appropriées?

Et, fut-il dit encore, ceux qui auront été élevés de la sorte ne devront considérer comme leur bien propre, ni or, ni argent, ni aucune autre richesse d'aucun genre. Mais, ainsi que des défenseurs, ils recevront de ceux qu'ils protègent le salaire de leur garde, lequel sera modéré, comme il convient à des sages. Ils le dépenseront en commun et vivront ensemble, ayant en tout l'unique souci de la vertu et négligeant tout autre soin.

Et, en ce qui touche les femmes, nous avons rappelé qu'il faut mettre leur nature en harmonie avec celle des hommes jusqu'à la rendre presque semblable à la leur, et leur donner à toutes les mêmes occupations qu'aux hommes soit en vue de la guerre, soit pour le reste.

Et encore pour la procréation des enfants? N'est-il pas aisé de nous souvenir de ce que nous en avons dit, tant cela était insolite? Ce qui concerne tous les mariages et tous les enfants, nous l'avons établi commun à tous. N'avons-nous pas pris des mesures pour que nul ne pût jamais connaître comme sien l'enfant qui lui naîtrait, pour que tous se considérassent comme de la même lignée, voyant des frères et des sœurs dans tous ceux qui le pourraient être par l'âge, des pères et des aïeux dans tous ceux qui seraient nés plus tôt, des enfants et des petits-enfants dans tous ceux qui seraient venus au monde plus tard?

Et, pour qu'autant que possible, les enfants naquissent avec d'emblée le naturel le meilleur, ne nous rappelons-nous pas avoir décidé que les autorités, hommes et fem-

mes, doivent machiner en secret l'assortiment des mariages, à l'aide de certains tirages au sort, de manière que, chacun de son côté, mauvais et bons se trouvent unis à des femmes semblables à eux, sans que pourtant nul ne pût en concevoir de la haine pour ces autorités, chacun attribuant au hasard la cause de son union?

N'avons-nous pas dit en outre qu'il faudrait élever seulement les enfants des bons, et, ceux des méchants, les transporter au contraire secrètement dans un autre pays? Puis, à mesure qu'ils grandiraient, ne cessant cependant pas de tenir ces enfants en observation, rappeler de nouveau ceux qui en seraient dignes et renvoyer au contraire, à leur place, ceux qui ne mériteraient pas de demeurer avec vous?

Eh bien apprenez encore maintenant, à propos de cet Etat que nous avons décrit, quelle sorte de sentiment j'ai éprouvé à son égard. Cette impression ressemble à celle que l'on ressentirait, quand, ayant vu quelque part de beaux êtres vivants, soit figurés en peinture, soit même réellement en vie, mais se tenant en repos, on éprouvait le désir de les voir se mettre d'eux-mêmes en mouvement et effectuer en réalité quelques-uns des exercices qui paraissent convenir à leur corps. Voilà ce que je ressens, moi aussi, à l'égard de l'Etat dont nous avons parcouru le plan : j'aimerais à entendre raconter que, ces luttes que soutient un Etat, il les affronte, lui aussi, contre d'autres Etats, qu'il marche, comme il faut, à la bataille, que pendant la guerre, il se montre digne de l'instruction et de l'éducation données aux citoyens, soit dans ses opérations, soit dans ses négociations au regard de chacun des autres Etats. Mais en cela, ô Critias et vous, Hermocrate, je me connais assez pour savoir que jamais je ne serai capable de faire, comme il faut, l'éloge de ces hommes-là et de leur cité. Pour moi, cela n'a rien d'étonnant... Et, maintenant que j'ai rempli ma tâche, je vous ai, à mon tour, assigné celle que je viens d'indiquer. Vous aviez convenu ensemble de me rendre l'hospitalité des discours. Me voici tout prêt à l'accepter et plein d'entrain pour recevoir tout ce que vous m'offrirez.

HERMOCRATE. — Et certes, ô Socrate, comme l'a dit Timée que voici, la bonne volonté ne nous fera pas défaut et nous n'avons non plus aucun prétexte pour nous déro-

ber à cette tâche. A ce point que dès hier, en arrivant d'ici chez Critias au logis où il nous héberge, et même avant, tout le long du chemin, nous avons examiné justement tout cela. Or, Critias nous fit alors un récit, d'après d'anciennes traditions. Ce récit, ô Critias, redites-le maintenant à Socrate, afin qu'il juge s'il est ou non utilisable pour ce qu'il nous a prescrit.

CRITIAS. — Oyez donc, Socrate, une histoire très singulière, mais absolument vraie, à ce que dit une fois Solon, le plus sage des sept sages. Il était, tout ensemble, parent de Dropidès, mon arrière-grand-père, et fort son ami, comme il le dit lui-même, à maintes reprises, dans ses vers. Il raconta donc à Critias (1), mon aïeul, comme ce dernier, dans sa vieillesse, aimait à s'en souvenir devant moi, que de grands et merveilleux exploits accomplis par cette cité-ci étaient tombés dans l'oubli, par l'effet du temps et de la mort des hommes. Et l'un de ces exploits était le plus grand de tous. Peut-être, nous le remémorer conviendrait-il, à la fois pour vous rendre grâces et pour célébrer dignement et vraiment la Déesse, en ces jours de fête, tout autant que si nous chantions un hymne à sa louange.

SOCRATE. — C'est bien dit. Mais quel est cet exploit que Critias rapporta, non comme une simple fiction, mais comme un haut fait réellement et anciennement accompli par cette cité, d'après ce qu'il avait entendu de Solon?

CRITIAS. — Je vais vous la dire, la vieille histoire que j'ai entendue de la bouche d'un vieil homme. Car Critias était alors, à ce qu'il disait, près de ses quatre-vingt-dix ans, et moi, j'avais tout au plus dix ans. Nous nous trouvions le jour de Couréotis, pendant les Apatouries (2). La cérémonie se déroula cette fois-là comme de coutume, pour nous autres enfants. En effet, nos pères nous proposèrent des concours de récitation. On débita force poèmes de force

1. Il s'agit de Critias l'Ancien, grand-père du tyran Critias. Il était fils de Dropidès, parent ou ami de Solon. Le père de Platon avait épousé Périctioné, petite-fille de Critias l'Ancien et sœur du tyran. Platon tire occasion de ce récit pour faire discrètement valoir la noblesse de son origine.

2. Fête ionienne, célébrée pendant trois ou quatre jours du mois de Pyanepsion (octobre). Le troisième jour, on fêtait l'admission des jeunes gens dans les phratries.

poètes, et comme, en ce temps-là, les poésies de Solon étaient encore dans leur nouveauté, beaucoup d'entre les enfants, nous en chantâmes. Or, quelqu'un de mes frères, soit que tel fût alors son goût, soit qu'il voulût aussi faire sa cour à Critias, déclara que Solon ne lui paraissait pas seulement avoir été le plus sage des hommes pour le reste, mais également, par son talent poétique, le plus noble de tous les poètes. Le vieillard, je m'en souviens très bien, fut enchanté et, tout souriant, il dit : « Eh oui, Arynandre, si Solon n'eût pas fait des vers simplement par passe-temps, s'il se fût appliqué comme d'autres, et s'il eût achevé le récit qu'il avait rapporté d'Égypte, s'il n'eût pas été forcé par des séditions et les autres calamités qu'il trouva ici à son retour, de négliger complètement la poésie, à mon avis, ni Hésiode, ni Homère, ni aucun autre poète ne fût jamais devenu plus célèbre que lui. » — « Et quel était ce récit, ô Critias ? » dit Arynandre. — « Il traitait, dit Critias, de l'exploit le plus grand et qui eût justement mérité d'être le plus illustre de tous ceux que cette cité ait jamais accomplis. Mais par l'effet du temps et de la mort des acteurs, le récit n'en est pas venu jusqu'à nous. » — « Redites-le depuis le début, dit Arynandre; quel était-il, comment fut-il accompli et de qui Solon l'avait-il appris pour le rapporter comme véritable ? »

« Il y a en Égypte, dit Solon, dans le Delta, vers la pointe duquel le cours du Nil se partage, un certain neume, qu'on appelle Saïtique, et de ce neume, la plus grande ville est Saïs. — C'est de là qu'était Amasis, le roi (1). — Pour ceux de cette ville, c'est une certaine déesse qui l'a fondée : en égyptien son nom est Neith, mais, en grec, à ce qu'ils disent, c'est Athéna. Or ces gens-là sont très amis des Athéniens et ils affirment être en quelque manière leurs parents. Solon raconta qu'étant arrivé chez eux, il y acquit une grande considération, et que, comme il interrogeait un jour sur les antiquités les prêtres les plus savants en ces matières, il avait découvert que ni lui-même, ni aucun autre Grec n'en avait pour ainsi dire rien su. Et une fois, les voulant induire à parler des vieilles choses, il entreprit

1. Amasis (Amôsis II), roi de la 26^e dynastie (vers 569 av. J.-C.). Cf. Hérodote, 2, 162 et suiv. Neith est la grande déesse de Saïs.

de leur raconter ce que nous avons ici de plus ancien. Il leur parla de Phoroneus, celui qu'on appelle le premier homme, de Niobé, du déluge de Deucalion et de Pyrrha et des mythes qu'on rapporte sur leur naissance, et des généalogies de leurs descendants. Et il s'efforça, en supputant les années où se passaient les événements, de calculer leur date.

Mais l'un des prêtres, qui était très vieux, de dire : « Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants : un Grec n'est jamais vieux ! » A ces mots Solon : « Comment l'entendez-vous ? » — Et le prêtre : « Vous êtes jeunes tous tant que vous êtes par l'âme. Car en elle vous n'avez nulle opinion ancienne, provenant d'une vieille tradition, ni aucune science blanchie par le temps.

Et en voici la raison. Les hommes ont été détruits et le seront encore et de beaucoup de manières. Par le feu et par l'eau eurent lieu les destructions les plus graves. Mais il y en a eu d'autres moindres, de mille autres façons. Car, ce qu'on raconte aussi chez vous, qu'une fois, Phaéton, fils d'Hélios, ayant attelé le char de son père, mais incapable de le diriger sur la voie paternelle, incendia tout ce qu'il y avait sur la terre et périt lui-même, frappé de la foudre, cela se dit en forme de légende. La vérité, la voici : une déviation se produit parfois dans les corps qui circulent au ciel, autour de la terre. Et, à des intervalles de temps largement espacés, tout ce qui est sur terre périt alors par la surabondance du feu. Alors, tous ceux qui habitent sur les montagnes, dans les lieux élevés et dans les endroits secs, périssent, plutôt que ceux qui demeurent proche les fleuves et la mer. Mais, pour nous, le Nil, notre sauveur en d'autres circonstances, nous préserve aussi de cette calamité-là, en débordant. Au contraire, d'autre fois, quand les dieux purifient la terre par les eaux et la submergent, seuls, les bouviers et les pâtres, dans les montagnes, sont sauvés, mais les habitants des villes de chez vous sont entraînés dans la mer par les fleuves. A l'inverse, dans ce pays-ci, ni alors, ni dans d'autres cas, les eaux ne descendent des hauteurs dans les plaines, mais c'est toujours de dessous terre qu'elles sourdent naturellement. De là vient, dit-on, qu'ici se soient conservées les plus anciennes traditions. Mais la vérité est que, dans tous les lieux où il n'y a pour l'en chasser ni

un froid excessif, ni une chaleur ardente, il y a toujours, tantôt plus, tantôt moins nombreuse, la race des hommes. Aussi, soit chez vous, soit ici, soit en tout autre lieu dont nous avons entendu parler, s'il est accompli quelque chose de beau, de grand ou de remarquable à tout autre égard, tout cela est ici par écrit, depuis l'antiquité, dans les temples, et la mémoire en a été sauvée. Mais, chez vous et chez les autres peuples, à chaque fois que les choses se trouvent un peu organisées en ce qui touche l'écriture et tout le reste de ce qui est nécessaire aux Etats, voici que de nouveau, à des intervalles réglés, comme une maladie, les flots du ciel retombent sur vous et ne laissent survivre d'entre vous que des illettrés et des ignorants (1). Ainsi, de nouveau, vous redevenez jeunes, sans rien savoir de ce qui s'est passé ici, ni chez vous, dans les anciens temps. Car ces généalogies que vous citez à l'instant, ô Solon, ou du moins ce que vous venez d'en parcourir touchant les événements de chez vous, diffèrent bien peu des contes des enfants. Et d'abord, vous ne rappelez qu'un seul déluge terrestre, alors qu'il y en a eu beaucoup antérieurement. Et puis, la race la meilleure et la plus belle parmi les hommes, vous ne savez pas que c'est dans votre pays qu'elle est née, ni que, de ces hommes-là, vous et toute votre cité actuelle vous descendez, car un peu de leur semence s'est conservée. Vous l'ignorez, parce que, pendant de nombreuses générations, les survivants sont morts, sans avoir été capables de s'exprimer par écrit. Oui, Solon, il fut un temps, avant la plus grande destruction par les eaux, où la cité qui est aujourd'hui celle des Athéniens, était, de toutes, la meilleure dans la guerre et singulièrement la mieux policée à tous les égards. Chez elle, dit-on, furent accomplis les exploits les plus beaux; il y eut les organisations politiques les meilleures de toutes celles dont nous ouïmes oncques parler sous le ciel. » — Ce qu'ayant entendu, Solon dit s'être fort émerveillé, et, plein de curiosité, avoir prié les prêtres de parcourir exactement et de suite toute l'histoire de ses concitoyens d'autrefois.

1. Cette conception d'un déluge périodique est différente de celle qui figure dans le *Politique* 269 c-e. Les maladies qui fondent sur nous à intervalles réguliers sont les fièvres (*Timée*, 86 a).

Et le prêtre répondit : « Je n'userai point de réticence, mais par égard pour vous, Solon, pour votre cité, et plus encore pour la déesse qui a protégé, élevé, instruit votre cité et celle-ci, je vous le dirai. De nos deux cités, la plus ancienne est la vôtre et de mille ans, car elle a reçu votre semence de Gaïa et d'Héphaïstos. Celle-ci est plus récente. Or, depuis que ce pays-ci est civilisé, il s'est écoulé, portent nos écrits sacrés, le chiffre de huit mille années.

C'est donc de vos concitoyens d'il y a neuf mille ans que je vais vous découvrir brièvement les lois, et leurs hauts faits, je vous dirai le plus beau qu'ils aient accompli. Pour le détail exact de tout, nous le parcourrons de suite une autre fois, quand nous en aurons le loisir, en prenant les textes eux-mêmes. Or, comparez d'abord vos lois à celles de cette cité-ci. De nombreux exemples de celles qui existaient alors chez vous, vous les trouverez ici aujourd'hui. En premier lieu, la classe des prêtres séparée de toutes les autres et mise à part, puis la classe des artisans, puisque chaque sorte d'artisans exerce son métier séparément, sans se mêler à aucune autre, la classe des bergers, celle des veneurs et celle des laboureurs.

Et pour la classe des combattants, vous avez constaté sans doute qu'elle est également ici distincte de toutes les autres, et qu'à ses membres la loi a prescrit de ne s'occuper de rien, sinon de ce qui concerne la guerre. De même, pour la forme de leur armement, écus et lances, dont les premiers, parmi les peuples qui avoisinent l'Asie, nous avons été armés. Car c'est la déesse qui, comme en ce pays-ci, vous l'a enseignée, à vous les premiers. Et pour l'esprit, vous voyez sans doute combien la loi en a pris soin par ici, dès le début, ainsi que de l'éducation, et comme elle nous a tout découvert, jusqu'à la divination, et à la médecine qui concerne la santé, depuis ces sciences divines jusqu'à leurs applications humaines, et comment elle nous a fourni de même toutes les autres sciences qui font suite à celles-là.

Eh oui, c'est ce même arrangement et cette même organisation que la déesse vous avait donnés en partage, à vous les premiers. Elle avait élu le lieu où vous êtes nés : elle y avait considéré l'harmonieux mélange des saisons, qui le rendait apte à porter les hommes les plus intelligents. Et,

parce que cette déesse aimait à la fois la guerre et la science, voulant que ce lieu portât les hommes les plus faits à sa ressemblance, c'est lui qu'elle a choisi et peuplé d'abord. Vous l'habitâtes donc, sous des lois semblables aux nôtres et même encore meilleures. Et vous surpassiez tous les hommes en toutes sortes de qualités, comme il sied à des rejetons et à des élèves des dieux. Nombreux et grands furent vos exploits et ceux de votre cité : ils sont ici par écrit et on les admire. Mais un surtout l'emporte sur tous les autres en grandeur et en héroïsme. En effet, nos écrits rapportent comment votre cité anéantit jadis une puissance insolente qui envahissait à la fois toute l'Europe et toute l'Asie et se jetait sur elles du fond de la mer Atlantique.

Car, en ce temps-là, on pouvait traverser cette mer. Elle avait une île, devant ce passage que vous appelez, dites-vous, les colonnes d'Hercule. Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie réunies. Et les voyageurs de ce temps-là pouvaient passer de cette île sur les autres îles, et de ces îles, ils pouvaient gagner tout le continent, sur le rivage opposé de cette mer qui méritait vraiment son nom. Car, d'un côté, en dedans de ce détroit dont nous parlons, il semble qu'il n'y ait qu'un havre au goulet resserré, et de l'autre, au dehors, il y a cette mer véritable et la terre qui l'entoure et que l'on peut appeler véritablement, au sens propre du terme, un continent. Or, dans cette île Atlantide, des rois avaient formé un empire grand et merveilleux. Cet empire était maître de l'île tout entière et aussi de beaucoup d'autres îles et de portions du continent. En outre, de notre côté, il tenait la Libye jusqu'à l'Égypte et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie (1). Or cette puissance, ayant une fois concentré toutes ses forces, entreprit, d'un seul élan, d'asservir votre territoire et le nôtre et tous ceux qui se trouvent de ce côté-ci du détroit. C'est alors, ô Solon, que la puissance de votre cité fit éclater aux yeux de tous son héroïsme et son énergie. Car elle l'a emporté sur toutes les autres par la force d'âme et par l'art militaire. D'abord à la tête des Hellènes, puis seule par nécessité, abandonnée par les autres, parvenue aux périls suprêmes, elle vainquit

1. Libye est le nom général pour désigner la partie de l'Afrique située à l'ouest de l'Égypte. La Tyrrhénie (plus tard Etrurie) désigne l'Italie Occidentale.

les envahisseurs, dressa le trophée, préserva de l'esclavage ceux qui n'avaient jamais été esclaves, et, sans rancune, libéra tous les autres peuples et nous-mêmes qui habitons à l'intérieur des colonnes d'Hercule. (*Disparition de l'Atlantide*). Mais, dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre effroyables et des cataclysmes. Dans l'espace d'un seul jour et d'une nuit terribles, toute votre armée fut engloutie d'un seul coup sous la terre, et de même l'île Atlantide s'abîma dans la mer et disparut. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, cet océan de là-bas est difficile et inexplorable, par l'obstacle des fonds vaseux et très bas que l'île, en s'engloutissant, a déposés. »

Vous avez entendu en bref, ô Socrate, ce qu'avait dit le vieux Critias, d'après ce qu'il tenait de Solon. Hier, quand vous parliez de la cité et des citoyens que vous décriviez, j'étais dans l'émerveillement, en me rappelant ce que je viens de dire. Je songeais que, par quelque hasard divin et bien à propos, vous vous étiez rencontré, pour la plupart des choses, avec ce que Solon avait dit. Mais je n'ai point voulu le dire incontinent. Car, par l'effet du temps, je ne me souvenais pas assez bien. J'ai donc pensé qu'il me fallait d'abord tout reprendre suffisamment en moi-même, pour vous le redire, comme je viens de le faire. De là vient que j'ai bien vite accepté la besogne que vous m'aviez fixée hier. Je crois, en effet, que, dans toutes les recherches de cette sorte, la tâche essentielle est de supposer d'abord un thème conforme à nos intentions, (aveu significatif quant à la valeur *historique du récit*) et celui-ci nous conviendra peut-être dans une certaine mesure. C'est pourquoi, comme l'a dit Hermocrate, hier, tout de suite en sortant d'ici, je leur ai rapporté ce dont je me souvenais, puis, après les avoir quittés, en y songeant cette nuit, j'ai retrouvé quasi tout le reste. Tant il est vrai, comme on le dit, que ce que nous avons appris dans l'enfance demeure dans la mémoire d'une manière surprenante. Pour moi, en effet, je ne sais si je pourrais retrouver le souvenir de tout ce que j'ai ouï dire hier : mais ce que j'ai entendu il y a très longtemps, je serais bien étonné si quelque chose m'en avait échappé. J'avais alors tant de plaisir, tant de joie enfantine à l'entendre, et le vieillard m'instruisait de si bon cœur, tandis que je ne cessais de l'interroger,

que cette histoire est demeurée en moi, comme si elle était peinte à la cire, en caractères ineffaçables. Aussi, dès ce matin, je la leur ai racontée, afin de mettre en train notre conversation.

CRITIAS OU ATLANTIQUE

[*Récit de Critias*].....

Avant tout, rappelons-nous l'essentiel. Il y a en tout neuf mille ans, depuis que la guerre éclata, dit-on, entre les peuples qui habitaient au delà des Colonnes d'Hercule et tous ceux qui habitaient à l'intérieur. C'est cette guerre qu'il nous faut maintenant raconter d'un bout à l'autre. De ce côté, cette cité, nous l'avons dit, en avait la conduite et elle a soutenu la guerre, du commencement jusqu'à la fin. De l'autre côté, commandaient les rois de l'île Atlantide. Cette île, nous l'avons déjà dit, était alors plus grande que la Libye et que l'Asie réunies. Aujourd'hui qu'elle a été submergée par des tremblements de terre, il n'en reste plus qu'un fond vaseux infranchissable, obstacle difficile pour les navigateurs qui cinglent d'ici vers la grande mer. Les nombreux peuples barbares et ce qu'il y avait alors de populations hellènes apparaîtront successivement, à mesure qu'en se déroulant, le fil de mon discours les rencontrera tour à tour. Mais les Athéniens d'alors et les ennemis qu'ils combattirent, il faut que je vous les présente en commençant, et que je vous fasse connaître les forces et l'organisation politique des uns et des autres. Et entre ces deux peuples mêmes, c'est de ceux de par ici qu'il faut nous efforcer de parler d'abord.

[*Suit un long exposé de la géographie et de la législation (hypothétique) de l'ancienne Attique.*]

Quant aux caractères de leurs adversaires et à leur nature originelle, nous allons vous les découvrir, afin que ces connaissances nous soient communes, comme à des amis, si toutefois nous n'avons pas perdu le souvenir de ce que nous entendîmes raconter dans notre enfance. Et d'abord, il me faut vous avertir, d'un mot, avant de commencer mon récit, afin que vous ne soyez pas surpris en m'entendant souvent donner à des Barbares des noms

grecs. Apprenez-en la cause. Solon, voulant utiliser ce récit dans ses poèmes, demanda quel était le sens de ces noms. Il découvrit que les Egyptiens, qui, les premiers, avaient écrit cette histoire, les avaient transcrits dans leur idiome. Lui-même, ayant retrouvé la signification de chaque nom, les retraduisit une deuxième fois dans notre langue, pour les écrire. Or, les manuscrits mêmes de Solon étaient chez mon aïeul; maintenant ils sont encore chez moi et je les ai fort étudiés dans ma jeunesse (1). Lors donc que vous entendrez des noms pareils à ceux de par ici, n'en soyez pas surpris : vous en connaissez la raison. Voici maintenant quel était à peu près le début de ce long récit.

Comme on l'a dit plus haut, en parlant du tirage au sort, auquel avaient procédé les dieux, ils divisèrent toute la terre en lots, plus grands ici, plus petits ailleurs. Ils y instituèrent, en leur propre honneur, des cultes et des sacrifices. C'est ainsi que Poseidon, ayant reçu en partage l'île Atlantide, installa, en certain lieu de cette île, les enfants qu'il avait engendrés d'une femme mortelle. Près de la mer, mais à hauteur du centre de l'île tout entière, il y avait une plaine, la plus belle, dit-on, de toutes les plaines, et la plus fertile. Et, proche la plaine, et distante de son milieu d'environ cinquante stades, il y avait une montagne partout d'altitude médiocre. Sur cette montagne habitait alors un des hommes qui, dans ce pays-là, étaient, à l'origine, nés de la terre. Son nom était Evénor, et il vivait avec une femme, Leucippe. Ils donnèrent naissance à une fille unique, Clito. La jeune fille avait déjà l'âge nubile, quand son père et sa mère moururent. Poseidon la désira et s'unit à elle. Or, la hauteur sur laquelle elle vivait, le dieu la fortifia et l'isola en cercle. A cet effet, il fit des enceintes de mer et de terre, petites et grandes, les unes à l'entour des autres. Il en fit deux de terre, trois de mer et il les arrondit pour ainsi dire, en commençant à partir du milieu de l'île, dont elles étaient partout à égale distance. Ainsi elles étaient infranchissables aux hommes, car il n'y avait encore alors ni vaisseaux, ni navigation. Ce fut Poseidon lui-même qui embellit l'île centrale et il n'y eut

1. Dans le *Timée*, il n'est pas question de ces manuscrits conservés chez Critias.

point de peine, étant dieu (1). Il fit jaillir de dessous le sol deux sources d'eau, l'une chaude, l'autre froide et il fit pousser sur la terre des plantes nourricières de toute sorte, en suffisance.

Là, il engendra et il éleva cinq générations d'enfants mâles et jumeaux. Il divisa toute l'île Atlantide en dix parties. Au premier-né des deux plus vieux, il attribua la demeure de sa mère et le lot de terre alentour, qui était le plus vaste et le meilleur. Il l'établit en qualité de roi, au-dessus de tous les autres : il fit de ceux-ci des princes vassaux et à chacun d'eux il donna l'autorité sur un grand nombre d'hommes et sur un vaste territoire. A tous, il imposa des noms : le plus ancien, le roi, reçut le nom qui a servi à désigner toute cette île et la mer qu'on appelle Atlantique, parce que le nom du premier roi qui régna alors fut Atlas...

Tous ces princes et leurs descendants habitèrent ce pays pendant de nombreuses générations. Ils étaient aussi maîtres d'un grand nombre d'autres îles de la mer, et, en outre, comme on l'a déjà dit, ils régnaient aussi sur les régions intérieures, de ce côté-ci des Colonnes d'Hercule, jusqu'à l'Égypte et à la Tyrrhénie. Ainsi naquit d'Atlas toute une race nombreuse et chargée d'honneurs. Toujours le plus vieux était roi et il transmettait sa royauté à l'aîné de ses enfants. De la sorte, ils conservèrent le pouvoir pendant de nombreuses générations.

Ils avaient acquis des richesses en telle abondance, que jamais sans doute avant eux nulle maison royale n'en posséda de semblables et que nulle n'en possédera aisément de telles à l'avenir. Ils disposaient de tout ce que pouvait fournir la ville elle-même et aussi le reste du pays. Car si beaucoup de ressources leur venaient du dehors, du fait de leur empire, la plus grande part de celles qui sont nécessaires à la vie, l'île elle-même les leur fournissait. D'abord tous les métaux durs ou malléables (2) que l'on

1. On observera que Platon décrit deux états différents de l'Atlantide, qui a été embellie et aménagée successivement par les dieux et par l'industrie des hommes.

2. « Malléable » désigne proprement les métaux facilement fusibles, comme le plomb ou l'étain.

peut extraire des mines. En premier lieu, celui dont nous ne connaissons plus que le nom, mais dont il y avait alors, outre le nom, la substance même, l'orichalque. On l'extrayait de terre en maints endroits de l'île : c'était le plus précieux, après l'or, des métaux qui existaient en ce temps-là. Pareillement, tout ce que la forêt peut donner de matériaux propres au travail des charpentiers, l'île le fournissait avec prodigalité. De même elle nourrissait en suffisance tous les animaux domestiques ou sauvages. L'espèce même des éléphants y était très largement représentée. En effet, non seulement la pâture abondait pour toutes les autres espèces, celles qui vivent dans les lacs, les marais et les fleuves, celles qui paissent sur les montagnes et dans les plaines, mais elle regorgeait pour toutes, même pour l'éléphant, le plus gros et le plus vorace des animaux. En outre, toutes les essences aromatiques, que nourrit encore maintenant le sol, en quelque endroit que ce soit, racines, pousses ou bois des arbres, résines qui distillent des fleurs ou des fruits, la terre alors les produisait et les faisait prospérer. Elle donnait encore et les fruits cultivés, et les graines qui ont été faites pour nous nourrir et dont nous tirons les farines (nous en nommons céréales, les diverses variétés). Elle produisait ce fruit ligneux, qui nous fournit à la fois des breuvages, des aliments et des parfums, ce fruit écaillé et de conservation difficile, qui a été fait pour nous instruire et nous amuser, celui que nous offrons, après le repas du soir pour dissiper la lourdeur d'estomac et soulager le convive fatigué. Oui, tous ces fruits-là, l'île, que le soleil éclairait alors, les donnait, vigoureux, superbes, magnifiques, en quantités inépuisables (1).

Ainsi, recueillant sur leur sol toutes ces richesses, les habitants de l'Atlantide construisirent les temples, les palais des rois, les ports, les bassins de radoub et ils embellirent aussi tout le reste du pays, dans l'ordre que voici.

Sur les bras de mer circulaires, qui entouraient la vieille cité maternelle, ils jetèrent d'abord des ponts et ouvrirent ainsi une route vers le dehors et vers les demeures roya-

1. Il est difficile d'identifier les espèces de fruits distinguées par Platon : peut-être s'agit-il de l'olive, de la grenade et du citron.

les. Ce palais des rois, ils l'avaient élevé, dès l'origine, dans la demeure même du dieu et de leurs ancêtres. Chaque souverain recevait le palais de son prédécesseur, embellissait à son tour ce que celui-ci avait embelli. Il cherchait toujours à le surpasser autant qu'il le pouvait, au point que quiconque voyait le palais était saisi d'étonnement, devant la grandeur et la beauté de l'œuvre.

Ils firent, en commençant à la mer, un canal de trois plèthres de large, cent pieds de profondeur et cinquante stades de long et ils le poussèrent jusqu'au bras de mer circulaire le plus extérieur. Aux vaisseaux venus de la haute mer, ils ménagèrent ainsi une entrée, comme en un port. Ils y pratiquèrent un goulet suffisant pour que les plus grands navires y pussent pénétrer.....

Ils tirèrent la pierre nécessaire de dessous la périphérie de l'île centrale et de dessous les enceintes, à l'extérieur et à l'intérieur. Il y en avait de la blanche, de la noire et de la rouge. Et, en même temps qu'ils extrayaient la pierre ils creusèrent en dedans de l'île deux bassins pour navires, avec le rocher même pour toiture. Et, des constructions, les unes étaient toutes simples : dans les autres, ils entremêlèrent les sortes de pierre et varièrent les couleurs pour le plaisir des yeux, et ils leur donnèrent ainsi une apparence naturellement plaisante. Le mur qui entourait l'enceinte la plus extérieure, ils en revêtirent tout le tour, de cuivre, qui lui fit comme un enduit. Ils recouvrirent d'étain fondu l'enceinte intérieure et quant à celle qui entourait l'Acropole elle-même, ils la garnirent d'orichalque, qui avait des reflets de feu.

Le palais royal, à l'intérieur de l'Acropole, avait la disposition que voici. Au milieu de l'Acropole, s'élevait le temple consacré, à cette place même, à Clito et à Poseidon. L'accès en était interdit et il était entouré d'une clôture d'or. C'est là qu'au début, Clito et Poseidon avaient conçu et mis au jour la race des dix chefs des dynasties royales. Là, chaque année, on venait des dix provinces du pays, offrir à chacun de ces dieux les sacrifices de saison.

Le sanctuaire même de Poseidon était long d'un stade, large de trois plèthres et d'une hauteur proportionnée. Son apparence avait quelque chose de barbare. Ils avaient revêtu d'argent tout l'extérieur du sanctuaire, à l'exception des

arêtes du faîtage : ces arêtes étaient d'or. A l'intérieur, la couverture était tout entière d'ivoire et partout ornée d'or, d'argent et d'orichalque. Tout le reste, les murs, les colonnes, le pavement, ils le garnirent d'orichalque. Ils y placèrent des statues d'or : le dieu debout sur son char attelé de six chevaux ailés, et il était si grand que le sommet de sa tête touchait le plafond. En cercle autour de lui, cent Néréides sur des dauphins (tel était leur nombre, croyait-on alors). Il y avait aussi à l'intérieur quantité d'autres statues offertes par des particuliers. Autour du sanctuaire, à l'extérieur, se dressaient, en or, les effigies de toutes les femmes des dix rois et de tous les descendants qu'ils avaient engendrés, et de nombreuses autres grandes statues votives de rois et de particuliers, originaires de la cité même ou des pays du dehors sur lesquels elle avait la souveraineté (1). Par ses dimensions et par son travail, l'autel répondait à cette splendeur, et le palais royal était proportionné à la grandeur de l'empire et à la richesse des ornements du sanctuaire.

Quant aux sources, celle d'eau froide et celle d'eau chaude, toutes deux d'une abondance généreuse et merveilleusement propres à l'usage, par l'agrément et les vertus de leurs eaux (2), ils les utilisaient, disposant autour d'elles des constructions et des plantations appropriées à la nature des eaux. Ils avaient installé tout autour des bassins, les uns à ciel ouvert, les autres couverts, destinés aux bains chauds en hiver : il y avait séparément les bains royaux et ceux des particuliers, d'autres pour les femmes, pour les chevaux et les autres bêtes de somme, chacun avec la décoration appropriée. L'eau qui en provenait, ils la conduisaient au bois sacré de Poseidon. Ce bois, grâce à la vertu du terroir, comprenait des arbres de toutes essences, d'une beauté et d'une hauteur divines. De là, ils faisaient couler

1. On a observé que le temple de Poseidon et de Clito reproduit, à une échelle un peu agrandie, les dispositions habituelles du temple grec.

2. L'importance extrême donnée par Platon aux installations hydrauliques de l'Atlantide s'explique sans doute 1° parce que Platon oppose ce pays comblé de toutes les richesses naturelles à l'Attique aride et sèche des temps historiques, 2° peut-être par quelque souvenir des merveilles réalisées en cette matière par les Crétois.

l'eau vers les enceintes extérieures, par des canalisations ménagées le long des ponts. De ce côté on avait aménagé des temples nombreux pour beaucoup de dieux, force jardins, force gymnases pour les hommes ou manèges pour les chevaux. Ces derniers avaient été construits à part dans les îles annulaires, formées par chacune des enceintes. Entre autres, vers le milieu de la plus grande île, ils avaient réservé, pour les courses de chevaux, un manège, large d'un stade et assez long pour permettre aux chevaux de faire, en course, le tour complet de l'enceinte. Tout autour, d'un bout à l'autre, de distance en distance, il y avait des casernes pour presque tout l'effectif de la garde du prince.

... Quand on traversait les ports extérieurs, au nombre de trois, on trouvait un rempart circulaire, commençant à la mer et partout distant de cinquante stades de l'enceinte la plus vaste, qui formait le plus grand port. Et ce rempart venait se refermer sur lui-même au goulet du canal qui s'ouvrait du côté de la mer. Il était tout entier couvert de maisons nombreuses et pressées les unes contre les autres. Quant au canal et au port principal, ils regorgeaient de vaisseaux et de marchands venus de partout. Leur foule y causait jour et nuit un vacarme continu de voix, un tumulte incessant et divers.

Sur la ville et sur l'ancienne demeure des rois, on a ainsi rapporté à peu près tout ce que la tradition en conserve. Essayons maintenant de rappeler quelle était la disposition du reste du pays et comment il était organisé. En premier lieu, le territoire tout entier était élevé, dit-on, et il dominait la mer à pic. Mais, tout le terrain autour de la ville était plat. Cette plaine entourait la ville et elle était elle-même encerclée de montagnes qui se prolongeaient jusqu'à la mer. Elle était plate, de niveau uniforme, oblongue dans l'ensemble; elle mesurait sur les côtés trois mille stades, et deux mille, au milieu, depuis la mer qui se trouvait au bas (1). Cette région, dans toute l'île, était orientée face au sud et à l'abri des vents du nord. On vantait les montagnes qui l'entouraient, et qui dépassaient en nombre, en grandeur et en beauté, toutes celles qui existent aujourd'hui.

1. Ce qui donne une surface de six millions de stades. Cf. 118 a et 119 a.

d'hui. Il y avait dans ces montagnes, de nombreux villages riches en habitants, des fleuves, des lacs, des prairies capables de nourrir quantité de bêtes sauvages ou domestiques, des forêts en si grand nombre, et d'essences si variées qu'elles donnaient en abondance des matériaux propres à tous les travaux possibles.

Or, cette plaine, à la fois par l'action de la nature et par l'œuvre de beaucoup de rois, pendant une durée très longue, avait été aménagée comme suit. Elle avait, je l'ai dit, la forme d'un quadrilatère, à côtés presque rectilignes, et allongé. Là où les côtés s'écartaient de la ligne droite, on avait corrigé cette irrégularité en creusant le fossé continu qui entourait la plaine. Quant à la profondeur, à la largeur et au développement de ce fossé, ce qu'on en dit est difficile à croire et qu'un ouvrage, fait de main d'homme, ait pu avoir, par comparaison aux autres travaux de ce genre, de telles dimensions. Pourtant, il faut répéter ce que nous avons ouï dire. Le fossé fut creusé à un plèthre de profondeur; sa largeur était partout d'un stade, et, comme il était creusé autour de la plaine tout entière, sa longueur était de dix mille stades. Il recevait les cours d'eau qui descendaient des montagnes, faisait le tour de la plaine, revenait de part et d'autre vers la ville, et, de là, allait se vider dans la mer. Depuis la partie haute de ce fossé, des canaux rectilignes, larges d'environ cent pieds étaient découpés dans la plaine, puis allaient joindre le fossé, près de la mer. Chacun d'eux était distant des autres de cent stades. Pour charrier à la ville le bois des montagnes, et pour amener par bateaux les autres produits de saison, on avait creusé, à partir de ces canaux, des dérivations navigables, de direction oblique les unes par rapport aux autres et par rapport à la ville. Notez que les habitants recueillaient deux fois l'an les produits de la terre : l'hiver, ils utilisaient les eaux du ciel; l'été, celles que donnait la terre, en dirigeant leurs flots hors des canaux.

En ce qui touche le nombre des hommes de la plaine bons pour la guerre, il avait été fixé que chaque district fournirait un chef de détachement. La grandeur du district était de dix stades sur dix, et il y en avait, en tout, six myriades. Quant aux habitants des montagnes et du reste du pays, ils étaient, disait-on, en nombre immense, et tous,

suivant les emplacements et les villages, avaient été répartis entre les districts et sous le commandement de leurs chefs.

Il était prescrit que chaque chef de détachement fournirait pour la guerre un sixième de char de combat, jusqu'à concurrence de dix mille chars; deux chevaux et leurs cavaliers, en outre un attelage de deux chevaux, sans char, comportant un combattant porté, avec un petit bouclier, et le combattant monté chargé de conduire les deux chevaux, deux hoplites, deux archers, deux frondeurs, trois fantassins légers armés de pierriers (1), trois autres armés de javelots et enfin quatre marins, pour former au complet les équipages de douze cents navires.....

Les rois se réunissaient là périodiquement, tantôt tous les cinq, tantôt tous les six ans, faisant alterner régulièrement les années paires et les années impaires. Dans cette réunion, ils délibéraient sur les affaires communes, ils décidaient si quelqu'un d'entre eux avait commis quelque infraction et ils jugeaient. Lorsqu'ils devaient rendre la justice, ils se donnaient d'abord mutuellement leur foi, en la forme que voici. On lâchait des taureaux dans l'enclos sacré de Poseidon. Les dix rois, restés seuls, après avoir prié le dieu de leur faire capturer la victime qui lui serait agréable, se mettaient en chasse, sans armes de fer, avec seulement des épieux de bois et des filets. Celui des taureaux qu'ils prenaient, ils le menaient à la colonne et l'égorgeaient à son sommet, comme il était prescrit. Sur la colonne, outre les lois, il y avait, gravé, le texte d'un serment qui proférait les anathèmes les plus terribles contre qui le violerait. Après donc qu'ils avaient effectué le sacrifice conformément à leurs lois et consacré toutes les parties du taureau, ils remplissaient de sang un cratère et aspergeaient d'un caillot de ce sang chacun d'eux. Le reste, ils le mettaient au feu, après avoir fait des purifications tout autour de la colonne. Ensuite, puisant du sang avec des coupes d'or dans le cratère, et le versant dans le feu, ils faisaient le serment de juger en conformité avec les lois

1. L'organisation militaire ici décrite est barbare; jamais les Grecs n'ont employé les chars de combat, qui étaient en usage, au contraire, chez les Egyptiens et chez les Perses. La fronde était également une arme barbare, en usage notamment chez les Liguriens.

inscrites sur la colonne, de châtier quiconque les aurait violées antérieurement, de n'enfreindre de plein gré, à l'avenir, nulle des formules de l'inscription, de ne commander et de n'obéir que conformément aux lois de leur père. Chacun prenait cet engagement pour lui-même et pour toute sa descendance. Puis il buvait le sang et remettait la coupe en *ex-voto* dans le sanctuaire du dieu. Après quoi, il soupait et vaquait aux autres occupations nécessaires.

Quand l'obscurité était venue et que le feu des sacrifices était refroidi, tous revêtaient de très belles robes d'azur sombre et ils s'asseyaient à terre, dans les cendres de leur sacrifice sacramentaire. Alors, dans la nuit, après avoir éteint toutes les lumières autour du sanctuaire, ils jugeaient et subissaient le jugement, si l'un d'eux en accusait un autre d'avoir commis quelque infraction.....

Or, cette puissance, d'une nature telle et si grande, qui existait alors en ce pays, le dieu la dirigea lui-même contre nos régions, à ce qu'on rapporte, pour quelque raison du genre que voici.

Pendant de nombreuses générations, et tant que domina en eux la nature du dieu, les rois écoutèrent les lois et demeurèrent attachés au principe divin, auquel ils étaient apparentés. Leurs pensées étaient vraies et grandes en tout; ils usaient de bonté et aussi de jugement en présence des événements qui survenaient, et les uns à l'égard des autres. Aussi, dédaigneux de toutes choses, hors la vertu, faisaient-ils peu de cas de leurs biens : ils portaient comme un fardeau la masse de leur or et de leurs autres richesses, ne se laissaient pas griser par l'excès de leur fortune, ne perdaient pas la maîtrise d'eux-mêmes et marchaient droit. Avec une clairvoyance aiguë et lucide, ils voyaient bien que tous ces avantages s'accroissent par l'affection réciproque unie à la vertu, et qu'au contraire, le zèle excessif pour ces biens et l'estime qu'on en a font perdre ces biens eux-mêmes, et que la vertu aussi périt avec eux. Par l'effet de ce raisonnement et grâce à la présence persistante du principe divin en eux, tous les biens que nous venons d'énumérer ne cessaient de s'accroître à leur profit. Mais, quand l'élément divin vint à diminuer en eux, par l'effet du croisement répété avec de nombreux éléments mortels, quand domina le caractère humain, alors, incapables désormais de

supporter leur prospérité présente, ils tombèrent dans l'indécence. Aux hommes clairvoyants, ils apparurent laids, car ils avaient laissé perdre les plus beaux des biens les plus précieux. Au contraire, aux yeux de qui ne sait pas discerner quel genre de vie contribue véritablement au bonheur, c'est alors qu'ils semblèrent parfaitement beaux et bienheureux, tout gonflés qu'ils étaient d'injuste avidité et de puissance. Et le dieu des dieux, Zeus, qui règne par les lois, et qui, certes, avait le pouvoir de connaître tous ces faits, comprit quelles dispositions misérables prenait cette race, d'un caractère primitif si excellent. Il voulut leur appliquer un châtiment, afin de les faire réfléchir et de les ramener à plus de modération. A cet effet, il réunit tous les dieux, dans leur plus noble demeure : elle est située au centre de l'Univers et elle voit de haut tout ce qui participe du Devenir. Et, les ayant rassemblés, il dit : »

(La suite de « Critias », qui devait raconter en détail la guerre des Athéniens contre les Atlantes n'a pas été écrite).

IV

DIODORE DE SICILE

[Traduction Ferd. Hoefler pour la Bibliothèque historique
éditée par Adolphe Delahays (1851)]

LIVRE III (ch. 54)

... Encouragées par ces succès, les Amazones parcoururent plusieurs parties du monde. Les premiers hommes qu'elles attaquèrent furent, dit-on, les Atlantes, le peuple le plus civilisé de ces contrées et habitant un pays riche et contenant de grandes villes. C'est chez les Atlantes et dans le pays voisin de l'océan que, dit-on, les dieux ont pris naissance et cela s'accorde assez avec ce que les mythologues grecs en racontent... Myrina, reine des Amazones, assembla, dit-on, une armée de trente mille femmes d'infanterie et de vingt mille de cavalerie; elles s'appliquaient plus parti-

cutièrement à l'exercice du cheval à cause de son utilité dans la guerre. Elles portaient pour armes défensives des peaux de serpent car la Libye produit des reptiles énormes... Après avoir envahi le territoire des Atlantes, elles défirent d'abord en bataille rangée les habitants de Cerné et poursuivirent les fuyards jusqu'en dedans des murs. Elles s'emparèrent de la ville et maltraitèrent les captifs afin de répandre la terreur chez les peuples voisins. Elles passèrent au fil de l'épée tous les hommes au-dessus de l'âge d'enfant... Le bruit du désastre des Cernéens s'étant répandu dans tout le pays, le reste des Atlantes en fut si épouvanté que tous, d'un commun accord, rendirent leurs villes et promirent de faire ce qu'on leur ordonnerait. La reine Myrina les traita avec douceur... et, à la place de la ville détruite, fonda une autre ville à laquelle elle donna son nom. Elle la peupla des prisonniers qu'elle avait faits et de tous ceux qui voulurent y demeurer. Après cela les Atlantes lui donnèrent des présents magnifiques... Comme les Atlantes étaient souvent attaqués par les Gorgones, établies dans leur voisinage, et qui, de tout temps, étaient leurs ennemies, la reine Myrina alla combattre les Gorgones dans leur pays à la prière des Atlantes...

Ch. 55... Myrina fit brûler sur trois bûchers les corps de ses compagnes tuées et elle fit élever avec de la terre trois grands tombeaux qui s'appellent encore aujourd'hui les tombeaux des Amazones. Les Gorgones s'étant multipliées dans la suite furent aussi attaquées par Persée, fils de Jupiter. Méduse était alors leur reine... Enfin les Gorgones, ainsi que la race des Amazones, furent exterminées par Hercule lorsque, dans son expédition de l'Occident, il posa une colonne dans la Libye... ne pouvant souffrir qu'il y eût une nation gouvernée par des femmes. On rapporte que le lac Triton a entièrement disparu par suite des tremblements de terre qui ont fait rompre les digues du côté de l'océan. Myrina, après avoir parcouru avec son armée une grande partie de la Libye, entra dans l'Égypte où elle se lia d'amitié avec Horus fils d'Isis qui était alors roi du pays. De là elle alla faire la guerre aux Arabes...

Ch. 56. Comme nous avons fait mention des Atlantes,

nous pensons qu'il ne sera pas hors de propos de dire ce qu'ils rapportent de la naissance des dieux. Leurs traditions ne sont pas à cet égard fort éloignées de celles des Grecs. Les Atlantes habitent le littoral de l'océan et un pays très fertile... Ils prétendent que leur pays est le berceau des dieux... Leur premier roi fut Uranus... Son empire s'étendait sur toute la terre, mais principalement du côté de l'Occident et du nord...

LIVRE V (ch. 19)

Après avoir parlé des îles situées en deçà des Colonnes d'Hercule nous allons décrire celles qui sont dans l'océan. Du côté de la Libye on trouve une île dans la haute mer, d'une étendue considérable et située dans l'océan. Elle est éloignée de la Libye de plusieurs journées de navigation et située à l'Occident. Son sol est fertile, montagneux, peu plat, et d'une grande beauté. Cette île est arrosée par des fleuves navigables. On y voit de nombreux jardins plantés de toutes sortes d'arbres et des vergers traversés par des sources d'eau douce. La région montagneuse est couverte de bois épais... enfin l'air est si tempéré que les fruits des arbres et d'autres produits y croissent en abondance pendant la plus grande partie de l'année...

ELIEN : *Histoires diverses*, III, 18

[Abrégé de la traduction de Dacier, 2^e édition, 1827]

Théopompe rapporte un entretien de Midas, roi de Phrygie, et de Silène. Silène était fils d'une nymphe et, par cette origine, moins qu'un dieu, mais plus qu'un homme, et échappant à la mort. Après qu'ils se furent entretenus de divers objets. Silène dit à Midas : « L'Europe, l'Asie et la Libye sont des îles que l'océan baigne de tous les côtés et il n'existe qu'un seul continent, qui est situé en dehors de cet univers. Son étendue est immense. Il produit de très grands animaux et des hommes d'une taille deux fois plus haute que ne sont ceux de nos climats, ils vivent deux fois plus longtemps. Ils ont plusieurs grandes villes gouvernées suivant des usages qui leur sont propres. Entre ces villes il y en a deux d'une prodigieuse étendue, et qui ne se ressemblent en rien. L'une se nomme *Machimos* (la guerrière)

et l'autre *Eusébie* (la pieuse). Les habitants d'*Eusébie* passent leurs jours dans la paix et l'abondance. La terre leur prodigue ses fruits sans qu'ils aient besoin de charrues ni de bœufs; il serait superflu de labourer et de semer. Ils meurent gaiement et en riant. A l'égard des habitants de *Machimos*, ils sont très belliqueux. Toujours armés, toujours en guerre, ils travaillent sans cesse à étendre leurs limites. C'est par là que leur ville est arrivée à commander à plusieurs nations. On n'y compte pas moins de deux millions de citoyens... Tous meurent à la guerre, non par le fer (le fer ne peut rien sur eux) mais assommés à coups de pierres ou à coups de bâton. Ils ont une si grande quantité d'or et d'argent qu'ils en font moins de cas que nous ne faisons du fer. Autrefois (continua Silène) ils voulurent pénétrer dans nos îles et, après avoir traversé l'océan avec dix millions d'hommes, ils arrivèrent chez les Hyperboréens. Mais ce peuple parut à leurs yeux si vil et si méprisable qu'ayant appris que c'était néanmoins la plus heureuse nation de nos climats ils dédaignèrent de passer outre... Dans ce pays, des hommes qu'on nomme *Méropes* occupent plusieurs grandes ville... Deux fleuves coulent dans les environs : le fleuve Plaisir et le fleuve Chagrin... leurs bords sont couverts d'arbres de la hauteur d'un grand platane. Ceux qui croissent sur les bords du fleuve Chagrin produisent des fruits d'une telle qualité que quiconque en a goûté verse des larmes tant qu'il s'épuise... Les arbres qui ombragent l'autre fleuve portent des fruits d'une qualité toute différente : celui qui en mange sent tout à coup son âme débarrassée des passions qui l'agitaient... Il rajeunit par degrés en repassant par tous les âges de la vie... il finit par devenir enfant, puis il meurt.

N.-B. — Les textes reproduits ci-après manquent dans l'édition allemande.

STRABON

Lib. II, ch. 3, 6.

On trouve signalé dans Posidonius que le sol s'est élevé en certains endroits, abaissé ailleurs, et il note les changements causés par des tremblements de terre ou des phénomènes analogues. Ce sont des particularités que nous

avons signalées nous aussi. A ce propos Posidonius fait mention de Platon. Il ne considère pas comme étant une pure invention ce que Platon a dit de l'Atlantide, d'après des renseignements que Solon aurait eus de prêtres égyptiens et selon lesquels cette terre, maintenant disparue, n'aurait pas été moindre en étendue qu'un véritable continent. Posidonius croit plus raisonnable d'admettre la possibilité de son existence que de dire que l'île avait été inventée au début du récit de Platon par celui-là même qui la fit disparaître à la fin, comme il arrive au mur des Achéens dans Homère. Posidonius suppose même que l'émigration des Cimbres et de leurs congénères, quand ils abandonnèrent leur patrie, eut pour cause une progression locale de la mer.

STRABON

LIVRE VII (ch. 2, 1)

Ce qu'on dit des Cimbres est en partie juste, en partie incroyable. On ne peut croire, par exemple, ceux qui ont raconté que la cause de leur vie errante et de leur existence de pillards fut une grande inondation marine qui les chassa de la presqu'île où ils vivaient, car ils vivent encore à présent dans ce même pays... Il est ridicule de croire qu'ils quittèrent leur patrie par mauvaise humeur contre les marées ordinaires, phénomène régulier et qui recommence tous les jours, et il ne faut pas croire, (car c'est pure fiction) ce qu'on raconte de marées prodigieuses et extraordinaires. L'océan manifeste réellement des inégalités en plus ou en moins dans ce genre de phénomènes, mais c'est suivant des règles définies et à des époques prévues. On a tort aussi de dire que les Cimbres marchent en armes contre les marées et que les Celtes, pour s'entraîner au courage, laissent l'eau submerger leurs maisons et ensuite les reconstruisent. On a tort aussi de répéter que, (comme l'a prétendu Ephore) l'eau fait, parmi les Celtes, plus de victimes que la guerre. La régularité des marées et la connaissance qu'on a des surfaces qu'elles doivent couvrir ne permet pas d'ajouter foi à cette absurdité.

STRABON

LIVRE IV (ch. 5, 6)

Ephore accorde beaucoup d'étendue à la Celtique, au point d'attribuer aux Celtes presque tout le pays que nous appelons l'Espagne, jusqu'à Gadès.

STRABON

LIVRE I (ch. 2, 27)

En ce qui concerne les connaissances des anciens Grecs, je note que, de même qu'ils désignaient du seul nom de Scythes ou Nomades tous les peuples habitant vers le nord, ils désignèrent plus tard tous les peuples vivant à l'ouest du seul nom de Celtes, ou d'Ibères ou de noms composés, tels que Celtibères ou Celtoscythes.

HERODOTE, II, 33

Les Celtes vivent en dehors des Colonnes d'Hercule, en contact avec les Cynésiens, qui sont les derniers vers l'Occident des peuples de l'Europe.

NICOLAS DAMASCENE : *Keltoi*

Les Celtes qui sont au voisinage de l'océan tiennent pour honteux de fuir lorsque s'écroule une maison ou un mur. Lorsqu'une montée d'eau se produit à partir de l'océan extérieur, ils se portent contre elle en armes et se laissent submerger, afin de ne pas paraître, en fuyant, craindre la mort.

ELIEN, *Histoire naturelle*

LIVRE XV (ch. 2)

Les béliers de mer, dont tout le monde répète le nom, mais dont l'histoire naturelle n'est pas clairement connue, abstraction faite des dessins et des figurations en relief qui en montrent la forme, hivernent aux environs du détroit qui sépare la Corse de la Sardaigne. On les voit, tantôt hors de l'eau, tantôt nageant en compagnie des dauphins, et même des plus gros. Le bélier mâle a autour du front

un bandeau blanc. On dirait le diadème de Lysimaque, d'Antigone, ou d'un autre des rois de la Macédoine. Le bélier femelle porte (comme les coqs portent leurs barbillons), des cordages (*plokamous*) pendus sous le cou. (Elien emploie ce même mot pour désigner les bras des poulpes, livre I, ch. 27). Chacun de ces deux béliers se saisit des cadavres et s'en nourrit et se saisit aussi d'êtres vivants. Mais il chavire aussi les embarcations dans les remous de sa nage, en provoquant une espèce de tempête, vu qu'ils sont gros. Il se saisit de plus des gens qui se trouvent près du rivage. Les habitants de la Corse disent qu'un bateau ayant été détruit dans une tempête, un très bon nageur réussit, après un long parcours, à prendre pied sur un rocher en un certain endroit de leurs côtes et, grimpé dessus, s'y tenait sans crainte, se croyant tiré de tous dangers et en sécurité de sa vie. Mais un bélier de mer qui nageait dans les environs et que la faim tourmentait, le vit. En tournant en rond sur lui-même, en se courbant, et à coups de queue, il produisit de grosses vagues et, soulevé par la mer gonflée, s'élança en l'air et en se déployant, parvint sur la pointe rocheuse, pareil à un ouragan ou à un tourbillon, et enleva l'homme. Voilà quelle est, en Corse, la façon dont chasse et rapine le bélier. Les habitants des côtes de l'océan racontent que, jadis, les rois de l'Atlantide, descendants de Poseidon, portaient sur la tête, comme marque de leur puissance, le bandeau des béliers mâles et que leurs femmes, les reines, portaient comme signe de leur puissance les appendices des autres béliers. Cet animal dispose aussi d'une puissance redoutable dont le siège est dans le nez. Il aspire beaucoup d'air et en attire à lui un volume considérable. Voici comment il fait la chasse aux phoques. Quand les phoques s'aperçoivent qu'un bélier est dans les environs et médite leur ruine, le plus rapidement qu'ils peuvent ils sortent de l'eau, passent sur la terre ferme et se cachent dans des trous sous les rochers. Mais les béliers, ayant vu leur fuite, les poursuivent et, se plaçant à l'entrée des trous, perçoivent l'odeur de la peau du phoque et savent où est leur proie. Alors, grâce à la merveilleuse puissance de leurs narines, ils aspirent l'air qui se trouve entre le phoque et eux. Le phoque se gare de l'approche du souffle, comme il ferait d'une flèche ou d'une

pointe et, au commencement, recule. Mais, à la fin, il est attiré hors de l'ancre par une puissante attraction. Il suit malgré lui, comme s'il était extrait du trou par une courroie ou une corde. Il grince des dents. Et le bélier en fait son repas. Quant aux poils qui poussent sur les narines du bélier les personnes compétentes disent qu'ils sont propres à beaucoup d'usages.

PLINE, *Histoire naturelle*

LIVRE IX, (ch. 5)

... Sous le règne de Tibère la houle de l'océan jeta sur la côte de la province lyonnaise, dans une île, d'un seul coup, plus de trois cents monstres, étonnamment variés de forme et de taille, et n'en jeta pas moins sur le rivage des Santons (Saintonge), entre autres des éléphants et des béliers, aux cornes blanches comme neige, et beaucoup de Néréides.

C. JULIUS SOLINUS

Polyhistorica, ch. XXV

... Ceux des Bretons (d'Angleterre) qui ont le goût de la parure se servent des dents des monstres marins, dont la blancheur a l'éclat de l'ivoire, pour décorer la poignée de leurs épées, car ces hommes sont surtout fiers de la beauté de leurs armes.

V

LE « RAPPORT » DE SCHLIEMANN

(Extrait de l'article de Paul Schliemann : *Comment j'ai retrouvé l'Atlantide, source de toute civilisation*).

Quelques jours avant sa mort à Naples, en 1890, mon grand-père Henri Schliemann donna en garde une enveloppe cachetée à un de ses meilleurs amis. L'enveloppe portait les mots suivants : « Ceci ne doit être ouvert que

par un membre de ma famille qui s'engagera d'honneur à consacrer sa vie aux recherches qu'il y trouvera sommairement indiquées. »

Une heure avant sa mort, mon grand-père demanda un crayon et du papier. D'une main tremblante il écrivit : « Addition secrète à ce que renferme l'enveloppe cachetée. Brise le vase à tête de chouette. Examine le contenu. Il concerne l'Atlantide. Tombeau à l'est des ruines du temple de Saïs et sur le champ funéraire de la vallée de Chacuna. Important. Tu trouveras des preuves de l'exactitude de ma théorie. La nuit s'approche. Adieu. »

Il fit aussi remettre cette lettre à son ami. Les lettres furent mises en dépôt dans une banque française. Après que j'eus poursuivi mes études plusieurs années en Russie, en Allemagne et en Orient, je me décidai à continuer les recherches de mon illustre grand-père. En 1906, je pris l'engagement qui m'était imposé et je brisai le cachet de l'enveloppe. Elle renfermait des photographies et de nombreux documents. Le premier était un texte ainsi conçu :

« Quiconque ouvre cette enveloppe doit aussi formellement jurer de continuer l'œuvre que j'ai laissée inachevée. Je suis arrivé à la conclusion que l'Atlantide n'a pas été seulement un grand territoire entre l'Amérique et les côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe, mais qu'elle a été aussi le berceau de toute notre civilisation. Sur ce point on a déjà beaucoup discuté parmi les spécialistes. Selon l'opinion des uns la tradition relative à l'Atlantide est une simple invention poétique, ayant pour bases des données fragmentaires sur un déluge arrivé quelques milliers de millénaires avant notre ère. D'autres considèrent cette tradition comme étant réellement historique, mais sans pouvoir donner de preuves de sa véracité.

« Parmi les matériaux réunis ici on trouvera des documents, des notes, des articles et toutes les preuves qui, à mon avis, concernent la question. Quiconque examine plus avant les pièces en question est engagé d'honneur à continuer mes recherches et à faire tout ce qui lui sera possible pour arriver au résultat décisif. En quoi il pourra d'abord utiliser les moyens que je remets entre ses mains et, secondement, il ne doit pas omettre de dire que je suis le véritable promoteur de ces découvertes. La Banque de France

possède en dépôt une somme qui sera remise à celui qui en donnera la quittance et ce dépôt pourrait suffire à couvrir les frais des recherches. Daigne le Tout-Puissant favoriser cet important travail!

« HENRI SCHLIEMANN. »

L'un des manuscrits de mon grand-père est ainsi conçu :
 « En 1873, au cours de mes fouilles sur les ruines de Troie à Hissarlik, lorsque je découvris dans la seconde couche le fameux « trésor de Priam », je découvris sous ce trésor un vase de bronze d'un aspect particulier. Ce vase renfermait quelques tessons d'argile, divers petits objets de métal, des monnaies et des objets en os pétrifié. Plusieurs de ces objets et le vase de bronze portaient une inscription en hiéroglyphes phéniciens. L'inscription signifiait : « Du roi Chronos d'Atlantide. »

Un autre document, marqué de la lettre B, s'exprimait ainsi : « En l'année 1883, je vis au Louvre une collection d'objets provenant de fouilles faites au Tihuanaku, dans l'Amérique centrale (?). J'y découvris des tessons de poterie exactement de la même forme et de la même matière, et aussi des objets en os pétrifié qui étaient identiques trait pour trait à ceux que j'avais trouvés dans le vase de bronze du « Trésor de Priam ». La ressemblance des deux séries d'objets ne pouvait pas être fortuite. Les vases de l'Amérique centrale ne portaient pas de caractères phéniciens ni d'inscription. Je m'empressai d'examiner à nouveau mes propres spécimens et je pus me convaincre que les inscriptions étaient d'une main étrangère et plus récentes que les objets eux-mêmes.

« Je me procurai quelques fragments semblables provenant de Tihuanaku et je les soumis à un examen chimique et microscopique. Cet examen établit manifestement que les deux séries de vases, aussi bien ceux de l'Amérique centrale que ceux de Troie, étaient de la même sorte particulière d'argile, qui ne se trouve ni dans l'ancienne Phénicie ni dans l'Amérique centrale.

« Je fis analyser les objets métalliques et l'analyse établit que le métal était composé de platine, d'aluminium et de cuivre, alliage qui n'a été trouvé nulle part ailleurs parmi les vestiges antiques du passé et qui n'est pas connu actuellement.

« On arrivait donc à la conclusion que ces objets, provenant de deux pays si distants l'un de l'autre, étaient absolument semblables substantiellement et, sans doute, avaient la même origine. Mais les objets eux-mêmes ne sont ni phéniciens, ni mycéniens, ni central-américains. Que faut-il donc conclure? Qu'ils sont arrivés, partis d'un même point d'origine, aux deux endroits différents où on les a trouvés. L'inscription sur les objets trouvés par moi indiquait le point d'origine : l'Atlantide! Cette extraordinaire découverte m'incita à poursuivre mes recherches avec une énergie nouvelle. Je trouvai au musée de Saint-Petersbourg un très ancien rouleau de papyrus. Il date du règne du pharaon Sent, de la deuxième dynastie, 4.571 ans avant J.-C. Ce papyrus décrit comme quoi ce pharaon envoya une expédition vers l'Occident pour trouver des traces du « pays d'Atlantide » d'où étaient venus, 3.350 ans auparavant, les prédécesseurs des Egyptiens, apportant avec eux toute la sagesse de leur patrie. L'expédition revint six ans après, avec la nouvelle qu'on n'avait pu trouver ni ce peuple, ni survivants en état de les renseigner sur la terre disparue. Un autre manuscrit du même museum, écrit par Manéthon, l'historien de l'Egypte, attribue une durée de 13.900 ans au règne des sages de l'Atlantide. Le papyrus place cette période au commencement de l'histoire de l'Egypte, qui ainsi remonte à peu près à 16.000 ans... Une inscription que j'ai trouvée dans une fouille près de la « porte des lions » de Mycène nous apprend que Misor, dont les Egyptiens descendaient, selon l'inscription, était le fils du dieu égyptien Thôt, et que celui-ci était le fils émigré d'un prêtre atlante qui s'était fiancé à une fille du roi Chronos. Pour cette raison il dut s'enfuir et, après de longues pérégrinations, il arriva en Egypte. Il construisit le premier temple à Saïs et enseigna la sagesse de sa patrie d'origine. Cette inscription est très importante et je l'ai tenue secrète. Tu la trouveras parmi les papiers, marquée de la lettre D. »

Je donnerai encore les parties finales de cet important document.

« Une tablette, provenant de mes fouilles de Troie, renferme un traité médical d'un prêtre égyptien sur le traitement de la cataracte et des abcès des viscères par des moyens chirurgicaux. Il y avait en effet, depuis des siècles,

des relations entre la Crète et l'Égypte. J'ai trouvé l'indication des mêmes procédés dans un manuscrit espagnol conservé à Berlin et dont l'auteur tenait ces procédés d'un prêtre aztèque du Mexique. Ce prêtre lui-même les avait trouvés dans un ancien manuscrit maya.

« Je dois, pour finir, faire remarquer que, ni les Égyptiens, ni les Maya, créateurs avant les Aztèques de la civilisation de l'Amérique Centrale, n'étaient de grands navigateurs. Ils n'ont jamais eu dans aucun de leurs ports de vaisseaux pouvant traverser l'Atlantique. Nous pouvons de même éliminer les Phéniciens en tant qu'ayant pu être les intermédiaires entre les deux continents. Cependant l'analogie entre la civilisation maya et celle de l'Égypte est si grande qu'on ne peut la considérer comme un fait fortuit. Il n'y a pas de faits fortuits de ce genre. La seule solution est que, conformément à la légende, il y a eu autrefois un grand continent établissant un lien entre ce que nous nommons l'ancien monde et le nouveau monde. C'était l'Atlantide et de l'Atlantide partirent des colonies vers l'Égypte comme vers l'Amérique centrale. »

Il y avait encore d'autres notes et des preuves importantes, mais il y avait aussi l'interdiction formelle de divulguer la chose avant que je me sois conformé sans repos aux instructions de mon grand-père et que j'aie conduit à bonne fin la suite de ses recherches.

Pendant six ans j'ai travaillé infatigablement en Égypte, dans l'Amérique centrale, dans l'Amérique du sud et dans les musées archéologiques du monde entier. J'ai découvert l'Atlantide, j'ai trouvé la confirmation de l'existence de ce grand empire et du fait que, sans aucun doute, c'est de là que toute civilisation est partie aux époques historiques. Je vais indiquer ce qui arriva lorsque j'eus pris connaissance des documents de Henri Schliemann.

Je me mis d'abord à la recherche de la collection conservée secrètement à Paris. Le vase à tête de chouette était quelque chose de particulier, évidemment d'une provenance extraordinairement antique, et je lus l'inscription en caractères alphabétiques phéniciens : « Du roi Chronos d'Atlantide ».

J'hésitai pendant des jours avant de le briser, car il me vint à la pensée que la dernière lettre de mon grand-père,

écrite dans les instants qui précédèrent sa fin, pouvait être due à un affaiblissement bien explicable de sa pensée. Finalement, je brisai le vase. Je ne fus en réalité nullement surpris de voir tomber du vase un disque de métal à quatre angles, en un métal blanc pareil à de l'argent, sur lequel étaient gravés des figures étranges et des signes qui ne ressemblaient à aucune sorte que j'eusse jamais vue d'hiéroglyphes ou d'écriture. Ils se trouvaient du côté avers de la monnaie. Du côté revers était gravé en ancienne écriture phénicienne « venu du temple aux murailles transparentes. » Comment la pièce de métal était-elle entrée dans le vase? Le col était trop étroit pour qu'on ait pu la faire entrer par le haut.

Si le vase venait de l'Atlantide, la monnaie devait en venir aussi. Mes recherches établirent que les lettres phéniciennes avaient été gravées après coup, c'est-à-dire après l'impression des figures existant sur l'avers du disque. Comment cela put-il se faire? Je n'en sais rien.

En plus de cela je trouvai aussi dans la collection les autres pièces importantes qui, selon les notes de mon grand-père, devaient venir aussi de l'Atlantide. Parmi ces pièces il y avait un anneau, du même singulier métal que la médaille. Il y avait là encore un éléphant d'aspect étrange, en os pétrifié, un vase évidemment archaïque et encore d'autres objets que je ne peux pas énumérer pour le moment. De plus il y avait encore l'esquisse de la carte dont le navigateur égyptien s'était aidé pour chercher l'Atlantide. Sur les autres objets je ne peux rien dire, selon les ordres de mon grand-père. Le vase à la chouette, le vase archaïque, le vase de bronze et l'anneau portent l'inscription phénicienne. Elle manque sur l'éléphant et sur les monnaies. Je partis d'abord pour l'Égypte et commençai des fouilles tout autour des ruines de Saïs. Je travaillai longtemps sans résultat. Mais, un jour, je fis la connaissance d'un chasseur égyptien qui me montra une collection d'anciennes monnaies qu'il avait trouvées dans le tombeau d'un prêtre de la première dynastie. Qui pourra dire mon étonnement quand je découvris dans cette collection deux monnaies de la même sorte et de la même matière que les monnaies blanches du vase troyen! N'était-ce pas un progrès? J'avais, d'un côté, la monnaie du vase de Troie qui, si mon

grand-père avait eu raison, venait de l'Atlantide. Et j'avais ici encore deux monnaies de la même sorte, venant d'un sarcophage de prêtre du temple de Saïs, ce temple où s'était conservé le souvenir de l'Atlantide et dont un prêtre en avait informé Solon. Pour confirmation je m'adressai à deux célèbres géologues spécialistes français et nous explorâmes la côte occidentale de l'Afrique. Nous avons trouvé toute cette côte couverte de produits d'éruptions volcaniques. Il nous semblait, sur des étendues de bien des milles, que des terres avaient dû être arrachées de la côte par l'activité de volcans. Là je trouvai une tête d'enfant du même métal que l'anneau et les monnaies. Elle était engagée dans une croûte de cendres volcaniques de haute antiquité. Je me rendis à Paris et cherchai le propriétaire de la collection des pièces de l'Amérique centrale dont mon grand-père avait fait mention. Il consentit, dans l'intérêt de mes recherches, à l'ouverture de son vase à tête de chouette. J'y trouvai une monnaie exactement de la même grandeur et de la même matière que les trois que je possédais déjà. La seule différence portait sur la disposition des hiéroglyphes.

Je me trouvais avoir ainsi cinq des anneaux d'une chaîne : les monnaies dans la collection secrète de mon grand-père, la monnaie dans le vase d'Atlantis, les monnaies dans le sarcophage égyptien, la monnaie dans le vase de l'Amérique centrale, la tête d'enfant de la côte du Maroc. Je partis alors pour l'Amérique centrale, pour le Mexique et le Pérou. J'ai exploré les champs de sépultures et fouillé dans les villes. Et, dans la pyramide de Teotihuacan, au Mexique, j'ai trouvé des monnaies du même alliage métallique, mais portant d'autres signes.

J'ai des motifs de penser que ces étranges monnaies servaient d'or dans l'Atlantide il y a 40.000 ans. Cette opinion ne repose pas seulement sur mes propres recherches mais sur certaines enquêtes de mon grand-père, dont je n'ai pas encore parlé. Je ne dis rien, la place me faisant défaut, des hiéroglyphes et d'autres documents que j'ai découverts et qui m'ont fourni la preuve que les civilisations de l'Égypte, de Mycène, de l'Amérique centrale, de l'Amérique du sud, et des civilisations méditerranéennes ont eu une origine commune. J'arrive donc à la traduction d'un manuscrit maya, une pièce de la célèbre collection Le Plon-

geon, le *Troano-manuscript*. On peut le voir au British Museum. La traduction est celle-ci :

« En l'an 6 Kan, le 11 Muluk, dans le mois Zak, commencèrent d'effroyables tremblements de terre qui durèrent sans interruption jusqu'au 13 Chuen. Le pays des montagnes de limon, le pays « Mu », fut leur proie. Après avoir été deux fois porté en haut, il fut englouti, la nuit, après avoir été miné par-dessous, d'une façon ininterrompue, par la force de volcans souterrains. Le continent fut soulevé et fut abaissé plusieurs fois. Finalement la terre céda et dix pays furent déchirés et déchiquetés. Ils s'effondrèrent avec leurs 64 millions d'habitants 8.000 ans avant l'époque où fut écrit ceci. »

Parmi les documents originaux du très ancien temple bouddhiste de Lhassa se trouve un vieux manuscrit chaldéen écrit environ 2.000 ans avant J.-C. On lit ceci :

« Lorsque l'étoile Bal tomba à l'endroit où il n'y a plus à présent que l'eau et le ciel, les sept villes tremblèrent et chancelèrent avec leurs tours d'or et leurs temples transparents comme les feuilles d'un arbre dans la tempête. Alors un torrent de feu et de fumée s'éleva des palais. Les sanglots des mourants et les gémissements de la multitude remplirent l'air. Le peuple chercha un refuge dans les temples et les citadelles. Et le sage Mu, le grand prêtre de Ra-Mu se leva et dit : « Ne vous avais-je pas prédit tout cela ? » Et les hommes et les femmes couverts de leurs vêtements précieux, chargés de pierreries gémissaient : « Mu, sauve-nous. » Et Mu répondait : « Vous mourrez tous ensemble, avec vos esclaves, et avec vos trésors. De votre cendre naîtront des nations nouvelles. Si ces nations oublient qu'elles doivent dominer les choses matérielles, non seulement pour en être agrandies, mais aussi pour ne pas en être diminuées, le même sort les attend. » Les flammes et la fumée étouffèrent les paroles de Mu. Le pays et ses habitants furent mis en pièces et aussitôt engloutis dans les profondeurs. »

Quelle signification peuvent avoir ces deux relations, l'une du Thibet, l'autre de l'Amérique centrale, qui racontent des cataclysmes qui se ressemblent et, toutes deux, se rapportent au pays Mu ?

Mais si je voulais dire tout ce que je sais, il n'y aurait plus de mystère.

BIBLIOGRAPHIE

Nous n'indiquons ici que les principaux des ouvrages que nous avons consultés et mentionnés. Pour plus de détails, voir JEAN GATTEFOSSÉ et CL. ROUX : « Bibliographie de l'Atlantide », Lyon 1926.

- AELIAN. — « *Varia Historia* », Rec. R. Hercher, 1870.
- AL PA. — « Abriss einer vorgeschichtlichen Völkerkunde nach Scott-Elliots *Atlantis*, H. P. Blavatskys, Geheimlehre und anderen Quellen », Bitterfeld und Leipzig 1904.
- ALI-BEY AL ABBASSI (Ps. f. Domingo Badia y Leblich). — « *Travels in Marocco 1803-07* », London 1816.
- AMMERSCHLAGER (Adolf). — « Das Atlantisproblem », in : « *Der Pfad* », 1929.
- AMMIANUS (Marcellinus). — « *Rerum gestarum libri* », éd. de J. A. Wagner et Erfurdt, Leipzig 1808.
- ARISTOTE. — « *Auscultationes mirabiles* », Leipzig 1786.
- ARLDT. — « Atlantis », in : « *Kosmos* », Jahrg. 1904-05.
- ARNOBIUS (d. Alt.). — « *Disputationes adversus gentes* », éd. de Reifferscheid, Wien 1875.
- Atlantis*, Paris.
- AVIENUS (R. F.). — « *Ora maritima* », éd. de Giles, Oxford 1835.
- BACHOFEN (J. J.). — « *Das Mutterrecht* », Basel 1897.
- BACON OF VERULAM (Francis). — « *Nova Atlantis* », London 1638.
- BAER (C. F.). — « *Essai sur les Atlantiques* », Paris 1762.
- « *Historischer Versuch über die Atlantiker* », 1777.
- BAILLY (Jean Silvain). — « *Histoire de l'Astronomie* », Paris 1775-87.
- « *Lettres sur l'Atlantide de Platon et l'ancienne histoire de l'Asie* », London 1779.
- BALCH (E. S.). — « *Kreta or Minoan Crete* », in : « *Geogr. Revue* », New-York 1917.
- BARTOLI. — « *Essai sur l'explication historique donné par Platon de sa république et de son Atlantide* », Paris 1780.
- BENOIT. — « *L'Atlantide* », Paris 1922.
- BERGER (Hugo). — « *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen* », Leipzig 1903.
- « *Mythische Kosmographie der Griechen* », in : Roscher : « *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie* », Suppl. (1904).
- BERLIEUX (Etienne Félix). — « *Les Atlantes* », Lyon 1883.
- « *Le Maroc et les Atlantes* », Comm. faites à l'Acad. d. Sciences de Lyon, 1906 et 1907.

- BESSMERTNY (Alexander). — « Auf der Suche nach Atlantis », in : « Die Woche », Nr. 35, 1931.
- BIRCHEROD (Janus Joannes). — « Schediasma de orbe novo non novo », Altdorf 1663.
- « Atlas-Atlantis Insula », 1689.
- BITTNER (Karl Gustav). — « Atlantische Renaissance », in : « Schlüssel zum Weltgeschehen », 1931.
- BOCHART (S.). — « Geographia sacra », Caen 1646.
- BOCK (Johann Christian). — Dissertation, Wittenberg 1685.
- BORCHARDT (Paul). — « Platos Insel Atlantis », in : « Petermanns Mitteilungen », 1927.
- BOSSERT (Helmuth Th.). — « Zur Atlantisfrage », in : « Orient. Lit. Zeitung », 1928.
- BRAUSTON. — « Misc. a. d. neuen ausländ. Lit. », VIII.
- BUACHE (Philippe). — « Dissertation sur l'île Antillia », 1752.
- BUFFON. — « Preuves de la théorie de la terre », in : « Histoire générale et particulière », Vol. 313, Ch. XIX; Paris 1749-67.
- BUTAVAND (F.). — « La véritable histoire de l'Atlantide », Paris 1925.
- CADET. — « Mémoires sur les jaspes et autres pierres précieuses de l'île de Corse », Bastia 1785.
- CARLI (Comte Giovanni Rinaldo). — Lettres sur l'Amérique, 1785.
- « Osservazioni critiche e cosmopolitiche sull'inondazione dell'Atlantide, inriposta al supplemente delle lettere americane, sull'articolo degli Itali primitive », Tortona 1787.
- CHRIST (Wilhelm). — « Avien und die *Ora maritima* », Leipzig 1865.
- CHURCHWARD (James). — « Die Kinder des Landes *Mu* », New York 1931.
- COUISSIN (Paul). — « L'Atlantide de Platon et les origines de la civilisation », 1928.
- DACQUÉ (Edgar). — « Urwelt, Sage und Menschheit », München 1927.
- « Von der Sintflut », in : « Die Woche », Nr. 35, 1931.
- DANZEL (Theodor Wilhelm). — « Der magische Mensch », Zürich.
- DELAFOSSÉ (M.). — « Les Noirs de l'Afrique », Paris 1922.
- DELISLES DE SALES. — « Histoire nouvelle de tous les peuples du monde », Paris 1779.
- DÉVIGNE (Roger). — « Un Continent disparu : l'Atlantide sixième partie du Monde », Paris 1924.
- DIODORE. — « Bibliotheca hist. ».
- DONNELLY (Ignatius). — « Atlantis, the antediluvian world », London 1882.
- « Atlantis, die vorsintflutliche Welt », Esslingen 1911.
- ELGEE. — Vortrag, in : « Mitteilungen der Londoner Geographischen Gesellschaft », Juni 1908.
- ENGEL (Adolf). — « Essai sur cette Question : Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux? », Amsterdam 1767.
- ERAINES (Jean d'). — « Le problème des origines et des migrations, la Bible document historique », Paris.
- EUEMEROS DE THESSALIE. — « Fragments ».
- EURENIUS (J.). — « Atlantica orientalis ».

- FABRE D'OLIVET (Antoine). — « Histoire philosophique du genre humain », Paris 1900.
- FAWCETT (P. H.). — « Publications en cours sur les anciennes populations de l'Amérique du Sud, leurs origines, etc. »
- FISCHER (Hanns). — « Flüchtlings Spuren », in : « Schlüssel zum Weltgeschehen », 1931.
- « Weltwenden », Leipzig 1928.
- « In mondloser Zeit », Harzburg 1930.
- FLOURENS (P.). — « Des manuscrits de Buffon », Paris 1860. (P. 261 : Critique de la Sorbonne sur la théorie de l'Atlantique de Buffon.
- FROBENIUS (Leo). — « Und Afrika sprach », Leipzig 1911.
- « Die atlantische Götterlehre », Jena 1926.
- « Erlebte Erdteile », Leipzig 1925.
- GAFFAREL (Paul). — « La mer des Sargasses », Paris 1872.
- GATTEFOSSÉ (René-Maurice). — « Adam, l'homme tertiaire », Lyon 1919.
- « La vérité sur l'Atlantide », Lyon 1925.
- « Les origines préhistoriques de l'écriture », Lyon 1925.
- GENTIL (Louis). — « Les mouvements tertiaires dans le haut Atlas marocain », in : « Les Comptes rend. de l'Acad. d. Sc. de Paris », 1910.
- GEORG (Eugen). — « Verschollene Kulturen », Leipzig 1929.
- « Das wiedergefundene Atlantis », in : « Schlüssel zum Weltgeschehen », 1931.
- GERMAIN (Louis). — « Sur l'Atlantide », in : « Comptes rend. de l'Acad. d. Sc. de Paris », 1911.
- « Le Problème de l'Atlantide et la Zoologie », in : « Annales de Géogr. », 1913.
- « L'Atlantide », in : « Bull. d. l. Soc. philomat. de Paris », 1924.
- GIDON (Dr F.). — « Les submersions irlandéo-armoricaines de l'âge du bronze », Paris 1935.
- GODRON. — « L'Atlantide et la Sahara », Nancy 1868.
- GOMARA (Francesco Lopez de). — « Historia de las Indias », Saragossa 1553.
- GORSLEBEN (Rudolf John). — « Hoch-Zeit der Menschheit », Leipzig 1929.
- GRAVE (Charles Joseph de). — « République des Champs Elysées ou Monde ancien... », Gand 1806.
- HAMBRUCH (Paul). — « Die Irrtümer und Phantasien des Herrn Prof. Dr. Herman Wirth, Marburg », Lübeck 1931.
- HEGEL. — « Gesch. d. Philos. », 1883 (II., S. 188.)
- HENNIG (Richard). — « Von rätselhaften Ländern », München 1925.
- « Das Rätsel der Atlantis », dans : « Meereskunde », 14^e tome, 5^e cahier.
- HERODOTE. — « Historiae ».
- HERRMANN (Albert). — « Atlantis und Troja », in : « Petermanns Mitteilungen », 1927 et 1930.
- « An den Ufern einer versandeten Meeresbucht », in : « Die Woche », Nr. 35, 1931.
- « Die Erdkarte der Urbibel », Braunschweig 1931.

- HINZPETER (Georg). — « Die Geburt des Atlantischen Ozeans », in :
« Schlüssel zum Weltgeschehen », 1931.
- « Urwissen von Kosmos und Erde », Leipzig 1928.
- HÖRBIGER-FAUTH. — « Glazial-Kosmogonie », Leipzig 1925.
- HOWALD (Ernst). — « Platons Leben », Zürich 1923.
- HUET. — « De la Situation du Paradis terrestre », Paris 1691.
- HUMBOLDT (Alexander von). — « Vue des Cordillères », Paris 1810.
- « Kosmos ».
- « Examen crit. de l'hist. de la géogr. du nouveau continent »,
Paris 1836. (I., p. 167.)
- JESSEN (Otto). — « Tartessos-Atlantis », in : « Zeitschr. d. Ges. f.
Erdkunde », Berlin 1925.
- JOLIBOIS (Abbé Jeyn François). — « Dissertation sur l'Atlantide »,
Trévoux 1843. (Extr. d. Bull. d. l. Soc. d'Agric.)
- JONGH (A. C. de). — « Relikte atlantischer Kultur, Religion und
Symbolik in Afrika und in der Bibel » (tirage à part de la revue
« Theosophisches Streben »), Hagen.
- KADNER (Siegfried). — « Urheimat und Weg des Kulturmenschen »,
Jena 1931.
- KARST (Joseph). — « Atlantis und der Liby-Aethiopische Kultur-
kreis », Heidelberg 1931.
- « Origines Mediterraneae », Heidelberg 1931.
- KEUDELL (Elise von) und DEETJEN (Werner). — « Goethe als Benutzer
der Weimarer Bibliothek », Weimar 1931.
- KIRCHENHEIM (Arthur von). — « Schlaraffia politica », Leipzig
1892.
- KIRCHER (Athanasius). — « Mundus subterraneus », 1665.
- KIRCHMAIER (Georg Caspar). — « Exercitatio de Platonis Atlantide »,
Wittenberg 1685.
- KISS (Edmund). — « Die Kordillerenkolonien der Atlantiden », in :
« Schlüssel zum Weltgeschehen », 1931.
- KNÖTEL (A. F. R.). — « Atlantis und das Volk der Atlanten », Leip-
zig 1893.
- KOSMAS INDIKOPLEUSTES. — « Christliche Topographie », in : Mont-
faucons « Collectio nova patrum graecorum », Vol. 2, Paris 1707.
- KRUGER (Jakob). — « Amerika bereits durch die Phönizier entdeckt »,
in : Prutz, « Deutsches Museum », Nr. 17, 1855.
- KRÜMMEL (Otto). — « Die nordatlantische Sargassosee », in : « Peter-
manns Mitteilungen », 1891.
- LAGNEAU (Gustave). — « L'Atlantide », in : « Revue d'Anthropol. »,
1880.
- LATREILLE. — « Mémoires sur divers sujets de l'histoire naturelle des
insectes, de géographie ancienne et de chronologie », Paris 1819.
- LETRONE. — « Essai sur les idées cosmograph. qui se rattachent au
nom d'Atlas », 1831.
- LOMER (Georg). — « Kommende Weltkatastrophen », 1921.
- LYNCH (George). — « Est-ce au Brésil qu'on doit rechercher le ber-
ceau de la civilisation? », in : « Science et Vie », Paris 1925.
- MACREADY (John). — « Der Aufgang des Abendlandes », Leipzig.

- MAYER (Theodor Heinrich). — « Uraltes Wissen von uralter Zeit », in : « Schlüssel zum Weltgeschehen », 1931.
- MENTELLE (Edm.). — Article « atlantes » et « Atlantica », in : « Géogr. ancienne », T. I de l'« Encyclopédie méthodique » de Panckoucke, 1787.
- MERESCHKOWSKI (D.). — « Le Secret de l'Occident », 1929.
- MERTILLET (Gabriel de). — « L'Atlantide », in : « Bull. d. l. Soc. d'Anthrop. de Paris, 1897.
- « La formation de la Nation française et observations sur l'Atlantide », id.
- MOREAUX (Th.). — « L'Atlantide a-t-elle existé? », Paris 1924.
- MUCHAU (Hermann). — « Die vorgeschichtlichen Beziehungen Nordafrikas zu Europa und den nordisch-germanischen Seevölkern », in : « Zeitschr. f. Kolonialpolitik, -recht und -wirtschaft », 1911.
- NAVARRÉ (Lucas Ferdinand). — « L'Etat actuel du problème de l'Atlantide », in : « Revue générale des Sciences », 1916.
- « Nuevas consideraciones sobre el problem de la Atlantis », in : « Revue d. l. R. Acad. de Ciencias exactas, fisicas y naturales », Madrid 1917.
- NETOLITZKY (Fr.). — « Die Wiederentdeckung der Atlantis Platons », in : « Cultura », Nr. 1, Klausenburg 1924.
- In : « Jahrbuch d. Archäologischen Inst. des Deutschen Reiches für 1929 », Berlin 1923.
- NOROFF (A. S. von). — « Die Atlantis nach griechischen und arabischen Quellen », Petersburg 1854.
- OLIVIER (Cl. M.). — « Dissertation sur le Critias de Platon », in : « Mémoires de Lit. et d'Hist. de M. de Sallengre », 1726.
- ORTEGA Y GASSET (José). — « Los Atlantidos », Madrid 1914. (Suppl. Nr. 2 « Revista Occidente ».)
- ORTELIUS (Abraham). — « Thesaurus Geographicus », 1587.
- « Synonymia Geographica », Antwerpen 1578.
- OVIÉDO (Y Valdez). — « Historia general y naturel de los Indias occidentales », Toledo 1525.
- PAW (Cornelius de). — « Recherches philosophiques sur les Américains », Berlin 1768-69.
- PLATON. — « Timée » — « Critias », trad. de Albert Rivaud, « Les Belles Lettres », Paris 1925.
- PLONGEON (August Le). — « Sacred mysteries among the Mayas and the Quichas, 11500 years ago », New York 1886.
- PLUTARQUE. — « Moralia ».
- PROCLUS. — « Commentaires sur l'Etat de Platon ».
- RAYNAL (Abbé). — « Histoire politique et philosophique des deux Indes », Genève 1775.
- RECLUS (Onésime). — « L'Atlantide pays de l'Atlas... », Paris 1918.
- REDSLOB (Gustav Moritz). — « Tartessus », in : « Programm des Hamburger Gymnasiums », 1849.
- « Thule, die phönizischen Handelswege nach dem Norden, insbesondere nach dem Bernsteinlande », Leipzig 1855.
- RIESE (Alexander). — « Die Idealisierung der Naturvölker des Nor-

- dens in der griechischen und römischen Literatur », Gymn. Progr., Frankfurt a. M. 1875.
- ROHDE (Erwin). — « Der griechische Roman und seine Vorläufer », Leipzig 1914.
- ROSNY (Léon de). — « L'Atlantide historique, un continent englouti sous les flots », in : « Mémoires de la Soc. Ethnogr. de Paris », 1875-76.
- ROUX (Cl.). — « L'Atlantide... », Extr. d. Bull. de la Soc. de Géogr. de Lyon, 1926.
- RUDBECK (Olof). — « Atland eller Manheim », Upsala 1675.
- RUTOT (Aimé). — « L'Atlantide », Bruxelles 1920.
- SAINT-YVES D'ALVEYDRE. — « La Théogonie des Patriarches », Paris 1909.
- SALONE (E.). — « Atlantis », in : « La Grande Encyclopédie ».
- SCHARFF (Rob. Francis). — « Some remarks of the Atlantisproblem », Proceed. R. Irish Acad. 1902-03.
- SCHLEIERMACHER. — « Platons Werke », 1804.
- SCHLIEMANN (Paul). — « How I found the lost Atlantis, the source of all civilization », in : « New York-American », Oct. 1912.
- SCHMID (Frenzolf). — « Urtexte der Ersten Göttlichen Offenbarung », Pforzheim 1931.
- SCHULTEN (Adolf). — « Tartessos », Hamburg 1922.
- SCOTT-ELLIOT (W.). — « The story of Atlantis », London 1925.
- SÉNÈQUE. — « Tragoediae ».
- SERRANUS. — « Argumentatio Critiae », 1578.
- SIRET (L.). — « Les Cassitérides et l'empire colonial des Phéniciens », in : « L'Anthropologie », tome 20, 1909.
- SNIDER-PELLEGRINI. — « La Création et ses mystères dévoilés... », Paris 1859.
- SPENCE (Lewis). — « Atlantis in America », London 1925.
- « History of Atlantis », London, sans date.
- « The problem of Atlantis », London, sans date.
- « The Gods of Mexiko », London, sans date.
- STEINER (Rudolf). — « Unsere Atlantischen Vorfahren », Berlin 1928.
- ST. VINCENT (Bory de). — « Essai sur les îles fortunées et l'antique Atlantide », Paris 1803.
- SUKOW (G. Fr. Wilh). — « Die wissenschaftliche und künstlerische Form der platonischen Schriften », Berlin 1855.
- SUSEMIHL (Franz). — « Die genetische Entwicklung der Platonischen Philosophie », Leipzig 1855-60.
- « Platon Forschungen », III, p. 220.
- TERMIER (Pierre). — « L'Atlantide », in : « Bull. d. l'Inst. océanogr. de Monaco », 1913.
- THEOPOMP. — « Fragmente », in : C. Müllers, « Fragmenta historicorum graecorum », Paris 1841.
- TOULOUSE-LAUTREC. — « L'Atlantide », Paris 1884.
- TOURNEFORT (Joseph Pitton de). — « Relation d'un voyage dans le Levant », Paris et Lyon 1717.
- UNGER (F.). — « Die versunkene Insel Atlantis », Wien 1860.

- VERNEAU (René). — « L'Atlantide et les Atlantes », in : « Revue scientif. », 1888.
- « A propos de l'Atlantide », in : « Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Paris », 1898.
- « Une nouvelle société », in : « L'Anthropologie », 1926.
- VOIGT (Heinrich). — « Welteislehre und Wissenschaft », Leipzig.
- VOLQUARDSSEN. — « Über den Mythos bei Plato », Progr. der Domschule, Schleswig 1871.
- VOLTAIRE. — « Œuvres complètes », T. 38, 1784.
- VOSS (Joh. Heinrich). — « Antisymbolik », Stuttgart 1824-26.
- WACHSMUTH (Günther). — « Die ätherischen Bildekräfte », Stuttgart 1924.
- WEGENER (Alfred). — « Die Entstehung der Kontinente und Ozeane », Braunschweig 1920.
- WELCKER (Fr. Gottl.). — « D. homerischen Phäaken u. d. Insel d. Seligen », in : « Rhein. Museum », 1833.
- WENCKER-WILDBERG (F.). — « Atlantis », Leipzig 1925.
- WENDRIN (Fr. v.). — « Die Entdeckung des Paradieses ».
- WIELAND (Hermann). — « Atlantis, Edda und Bibel », Nürnberg 1922.
- WINKLER-WIEN (R. Ferd.). — Mitteilungen in der « Zeitschr. f. metapsych. Forsch. ».
- WIRTH (Hermann). — « Der Aufgang der Menschheit », Jena 1929.
- « Die Heilige Urschrift der Menschheit », Leipzig 1931.
- « Das Geheimnis von Arktis-Atlantis », in : « Die Woche », Nr. 35, 1931.
- ZSCHAETZSCH (Karl Georg). — « Die Herkunft und Geschichte des arischen Stammes », Berlin 1920.
- « Atlantis, die Urheimat der Arier », Berlin 1922.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR	7
INTRODUCTION	9
CE QU'ON LIT DANS PLATON	11
HISTOIRE DES HYPOTHÈSES RELATIVES A L'ATLANTIDE	15
LA POLÉMIQUE ATLANTIDIENNE MODERNE	33
L'Atlantide — L'Amérique	33
L'Atlantide et la Nigérie	35
L'Atlantide dans le nord de l'Afrique	48
Atlantis = Tartessos	68
L'Atlantide comme île de l'océan Atlantique	79
L'hypothèse d'Herman Wirth	105
La cosmogonie glaciaire et la théorie de l'Atlantide	120
La théorie de Karst : Les deux Atlantides	132
L'île des théosophes et des occultistes	162
L'Atlantide selon un arrière-neveu de Zeus	181
Le « rapport » de Schliemann	185
CONCLUSIONS	188
LES SUBMERSIONS IRLANDO-ARMORICAINES DE L'ÂGE DU BRONZE ET LA TRADITION ATLANTIDIENNE, par le D ^r F. Gidon	204
ABAISSEMENT POST-NÉOLITHIQUE DU LITTORAL DU BAS-POITOU DE LA LOIRE A LA SÈVRE-NIORTAISE, par le D ^r Marcel Baudouin.	219
ANNEXES	222
Historique du mouvement de recherches atlantéennes en France, par Paul Le Cour	222
Trois années d'activité de la « Société d'études atlantéennes », par Roger Dévigne	225
Platon : Timée. — Critias	227
Diodore de Sicile, Elien, etc.	247
Le « rapport » de Schliemann	254
BIBLIOGRAPHIE	262

TABLE DES FIGURES ET CARTES

La terre d'après un palimpseste de Saint-Gall	15
La terre habitée, d'après Cosmas Indicopleustes	17
La terre habitée, selon Strabon	19
Quetzalcoatl	33
Quetzalcoatl supportant le ciel	35
Swastika, figure d'une main, rosette	37
La civilisation atlantique, d'après Frobenius	39
Tatouages circulaires frontaux	43
Bois sculpté de Modeke. Gorgone de l'époque hellénique primitive	47
Le Schott el Djerid, VIII ^e au XII ^e siècles	51
Le Schott el Djerid, XIII ^e et XII ^e siècles av. J.-C.	57
Site ancien de Rhelissia	67
Inscription en caractères inconnus sur une bague trouvée près de Tartessos	69
Situation de Tartessos-Atlantis et embouchure du Guadalquivir dans l'antiquité	73
Embouchure du Guadalquivir depuis l'époque du diluvium	77
Situation de l'Atlantide, d'après Donnelly	83
Profil de l'océan Atlantique, d'après Donnelly	89
Situation approximative de l'Atlantide et des Antilles, d'après L. Spence	99
Tambour de Schaman	107
Le vaisseau sacré	109
Migrations atlantes, d'après Wirth-Kadner	119
Le secteur blanc, d'après Wirth-Kadner	121
Situation de l'Atlantide, d'après Scott-Elliot	163

RAOUL ALLIER, Professeur honoraire de l'Université de Paris.

La Psychologie de la Conversion chez les Peuples non civilisés

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

2 volumes in-8 de 500 pages, ensemble 100 fr.

VICOMTE GEORGES D'AVENEL.

Histoire de la Fortune française

La fortune privée à travers sept siècles

In-8 25 fr.

SIMON DOUBNOV.

Histoire moderne du Peuple juif

Tome I : 1789-1848 — Tome II : 1848-1914

2 volumes in-8 de 800 et 896 pages, ensemble 200 fr.

VILFREDO PARETO.

Traité de Sociologie générale

2 volumes in-8 de 786 et 1.764 pages, ensemble 200 fr.

LUCIEN PETIT, Inspecteur général des Finances, Sous-Gouverneur du Crédit Foncier de France.

Histoire des Finances extérieures de la France pendant la Guerre, 1914-1919

Préface de M. GERMAIN-MARTIN, Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté de droit de Paris.

In-8 60 fr.

WERNER SOMBART, Professeur à l'Université de Berlin.

L'Apogée du Capitalisme

Avec une étude de ANDRÉ E. SAYOUS sur WERNER SOMBART et ses récents exposés de l'Economie d'après guerre.

2 volumes in-8 de 544 et 580 pages, ensemble 150 fr.

EDWARD WESTERMARCK, Professeur de Sociologie à l'Université de Londres et à l'Académie d'Abo.

L'Origine et le Développement des Idées morales

2 volumes in-8 de 736 et 896 pages, ensemble 110 fr.

